PATRICIA MACDONALD

UNE FEMME SOUS SURVEILLANCE

thriller

Patricia MacDonald

UNE FEMME SOUS SURVEILLANCE

(Secret admirer, 1995)

Traduction de Roxane Azimi

À Dan et Roberta Vaughn,
qui fêtent leurs noces d’or cette année.

PREMIÈRE PARTIE

DÉCEMBRE, RÉVEILLON DU JOUR DE L'AN

1

Le croissant de lune brillait entre les branches dénudées. Les fragiles touffes d'herbe brunâtre crissaient sous les pas de Laura Reed. De minuscules guirlandes lumineuses de Noël se balançaient encore dans les arbres. D'ici à une semaine, la diligente municipalité de Cape Christian les ferait toutes enlever, mais pour le moment, elles continuaient à clignoter, reliefs des fêtes qui venaient juste de prendre fin. Grelottante, Laura enfouit les mains au fond de ses poches. Elle avait l'habitude de sortir en parka, gros pull et bottes. Mais en prévision de la soirée qu'elle s'apprêtait à passer avec son mari, Jimmy, elle avait mis des bas, des hauts talons, une jupe et un chemisier de soie avec son manteau de laine des grands jours. Le froid de décembre semblait la transpercer jusqu'à la moelle des os.

Pourtant, elle aimait à se promener en ville. Petit bijou de l'époque victorienne, perché sur la corne sud de l'État de New Jersey, Cape Christian était pittoresque en toute saison. D'énormes arbres ombreux se penchaient sur ses rues paisibles, dissimulant les vieilles demeures aux façades tarabiscotées, entretenues avec amour. Presque à tous les coins de la Grand-Rue, on pouvait apercevoir l'océan, juste au-delà de la promenade qui bordait la petite ville à l'est.

L'été, des hordes de touristes affluaient à Cape Christian pour goûter aux charmes surannés d'un autre siècle, tout en profitant des plaisirs de la plage. Originaire des lieux, Jimmy Reed avait promis à Laura, en l'amenant ici, qu'elle ne manquerait pas de s'y plaire. Il ne s'était pas trompé. Elle adorait Cape Christian à toutes les périodes de l'année, mais plus particulièrement, comme une vraie autochtone, au fort de l'hiver, lorsque les rues désertes étaient plongées dans le silence, rythmé par les battements de cœur de la mer.

Elle passa devant l'église de style gothique. La crèche était toujours sur le parvis ; un projecteur illuminait la scène idyllique. Elle repensa à la première fois où ils étaient venus ici, à Noël, lorsque leur fils, Michael, avait deux ans. Pendant qu'elle regardait une vitrine, il avait trottiné jusqu'à la crèche, s'était

emparé de l’Enfant Jésus et l’avait rejointe, les yeux brillants. « Mon bébé », gazouillait-il parmi les sourires indulgents des passants amusés. Laura s’était empressée de remettre la figurine à sa place.

Elle sourit et poursuivit son chemin entre les devantures colorées qui formaient la zone commerçante de la Grand-Rue. Toutes les vitrines étaient décorées avec soin. À Cape Christian, la période de Noël était presque aussi animée que les mois d’été. Dans les semaines précédant les fêtes, les pensions victoriennes, pomponnées, enguirlandées et éclairées aux chandelles, s’emplissaient de monde. Quelquefois, Laura se demandait comment les gens trouvaient le temps de voyager à cette époque-là. Elle-même arrivait tout juste à s’en sortir entre la cuisine, les emplettes et les paquets-cadeaux.

Mais une fois les fêtes passées, Cape Christian retombait dans la somnolence hivernale. La galerie Reed, dans le premier tiers de la Grand-Rue, était plongée dans la semi-pénombre. À six heures, le soir du réveillon, il n’était plus guère question d’affaires. Jimmy s’y était rendu en fin d’après-midi pour terminer quelques travaux d’encadrement, unique raison pour laquelle la galerie était restée ouverte. Laura poussa la porte, et un carillon tinta tandis qu’elle pénétrait à l’intérieur.

Seuls quelques-uns des spots étaient allumés. La lumière dorée de l’atelier d’encadrement de Jimmy se propageait jusque dans l’escalier. Assis sous l’un des spots, un homme en fauteuil roulant, au visage émacié couronné d’une tignasse grise, tenait un livre dans ses mains larges et cependant délicates. En entendant la porte, il leva les yeux. Il avait la peau lisse, des traits juvéniles. Ses joues pâles se colorèrent. « Laura ! » s’exclama-t-il.

Elle sourit en le voyant. « Salut, Gary. Quelle agréable surprise !

— Jim et moi avions à parler… de la bourse. »

Elle hocha la tête. Gary Jurik était non seulement un peintre local mais un ami. Jimmy l’avait persuadé de solliciter une bourse prestigieuse qui lui ouvrirait l’accès à une année à la fois d’enseignement et de formation au musée des Beaux-Arts de Boston.

« Je sais que tu l’auras.

— Je n’ai aucun diplôme officiel, objecta Gary.

— Oui, et regarde le succès que tu as, dont les autres ne peuvent que rêver. » Gary rosit de plaisir. « Peut-être.

— Il est là-haut ? »

Il acquiesça d’un signe de tête et posa le livre sur ses genoux.

Laura se dirigea vers l'escalier. Elle nota au passage les toiles nouvellement accrochées et celles, nombreuses, arborant fièrement une étiquette bleue pour signifier qu'elles étaient vendues. Sans le faire exprès, Jimmy avait ouvert la galerie à un moment propice. Ces deux dernières années, il y avait eu un regain d'intérêt pour l'art parmi les touristes comme parmi la population locale, et sa clientèle ne cessait de grandir.

« M'amour, c'est moi, appela-t-elle.

— J'arrive ! »

Retournant auprès de Gary, Laura prit un tabouret pivotant et s'assit à côté de lui. Il avait dit une fois qu'il détestait regarder les gens de bas en haut pendant qu'il leur parlait. Elle le comprenait. C'était une petite concession à son amour propre que de s'asseoir en sa présence. « Qu'est-ce que tu as là ? s'enquit-elle en désignant son livre.

— Ne le reconnais-tu pas ? »

Laura prit le livre et regarda le titre au dos. C'était son dernier-né, *Raoul et le Cheval Ailé*, le quatrième de sa série pour enfants, une série à succès sur Raoul et ses amis venus d'ailleurs. « Et où est la jaquette ?

— Quelque part par là, répondit Gary en évitant son regard. C'est l'exemplaire de Jimmy. Je trouve que c'est le meilleur, du point de vue des illustrations. Le cheval est tellement vivant…

— Merci, Gary, dit-elle, sincèrement touchée. Venant de toi, c'est un vrai compliment. »

Gary sourit et rougit de nouveau. Il était un peu plus jeune que Jimmy, trente ans environ, mais de loin, dans le fauteuil roulant et avec ses cheveux gris, il paraissait beaucoup plus âgé. Jimmy disait que ses cheveux avaient blanchi quand il avait dix-sept ans, l'année suivant son accident. Pourtant, lorsqu'il souriait, pensa-t-elle, il avait l'air d'un adolescent.

Elle indiqua un de ses nouveaux tableaux sur le mur, une aquarelle lyrique, tout en demi-teintes, du Dormley, le vieux palace victorien du front de mer. « C'est une splendeur, dit-elle. Comment arrives-tu à retrouver cette lumière-là ?

— Dans ma tête, c'est toujours l'été. »

Laura rit. Gary s'éloigna dans son fauteuil et, les sourcils froncés, examina les autres toiles. « Jim a quelques talents prometteurs ici. »

Elle sourit et secoua la tête. Gary avait beau savoir qu'aucun de ces peintres ne lui arrivait à la cheville, un artiste avait toujours besoin d'être rassuré. C'était lui, la valeur sûre de Jimmy. Ils étaient amis d'enfance. Gary

avait toujours plus ou moins flirté avec l'art, mais après qu'un accident de voiture l'eut cloué dans un fauteuil roulant, il s'était jeté à corps perdu dans son travail.

Quand il était revenu ouvrir une galerie de peinture dans sa ville natale, Jimmy avait immédiatement flairé le potentiel commercial des ravissantes aquarelles de Gary, représentant les superbes demeures fin-de-siècle. Ce fut Jimmy qui conçut le papier à lettres, les calendriers et les chopes à bière décorés avec les peintures de Gary. Tous ces objets devenaient presque aussi indissociables d'une visite à Cape Christian que les caramels à l'eau salée de chez Fralinger, d'un voyage à Atlantic City. Leur collaboration était une réussite financière pour l'un et l'autre.

« Tu penses qu'il va nous remplacer ? »

Gary la regarda, interdit. Il y avait, chez lui, une certaine innocence qui ne manquait jamais d'émouvoir Laura. « Tu crois ?

— Je plaisante. Quoiqu'il serait temps, sans doute, qu'il se trouve un autre protégé. Il ne peut pas s'en empêcher. C'est dans son caractère. »

Gary acquiesça de la tête. « Il est né pour être mécène.

— Attends une minute. Pour cela, il faut de l'argent.

— Tu as raison. Mentor, alors.

— S'il ne m'avait pas harcelée, il ne me serait jamais venu à l'idée de faire ces livres », avoua-t-elle en riant.

C'était la stricte vérité. Elle avait étudié l'art, mais uniquement dans le but pratique de devenir professeur de dessin. C'était Jimmy qui l'avait bousculée et encouragée jusqu'à ce qu'elle réalise son premier livre, Jimmy qui l'avait envoyé aux agents et aux éditeurs. Chaque refus qu'elle recevait sapait un peu plus le moral de Laura, et rendait Jim encore plus déterminé. Et, finalement, sa foi en elle avait porté ses fruits.

« Il est très sûr de son goût, observa Gary.

— Si quelque chose lui plaît, il considère que c'est juste une question de temps pour que le monde entier lui emboîte le pas. »

Gary parcourut la salle d'un regard circulaire. « Ce doit être fantastique d'avoir une telle confiance en soi. »

Le carillon tinta, et la porte s'ouvrit. Une femme entre deux âges, emmitouflée dans une écharpe et un manteau en imitation tweed, pénétra dans la galerie. Elle avait un visage décharné et de fins cheveux poivre et sel vaguement ramassés en chignon. Son regard éteint se posa sur Laura et Gary. « J'ai fini mes courses, annonça-t-elle sans préambule.

— Bonsoir, Mrs. Jurik », dit Laura.

Wanda Jurik lui faisait pitié. L'air égaré, elle paraissait toujours au bord des larmes. Laura savait par Jimmy qu'elle avait dû assumer tout quand Gary était petit, et qu'elle avait été seule pour s'occuper de lui après son accident. Le père de Gary, Karl Jurik, alcoolique, séducteur impénitent qui allait et venait à sa guise, ne s'était jamais préoccupé des siens. Quelques années après l'accident, il disparut pour de bon. Beaucoup de gens, dont Jimmy, reprochaient à Wanda d'être une mère abusive, mais Laura ne pouvait s'empêcher de s'imaginer à sa place… Si quelque chose de semblable était arrivé à son propre fils, Michael… Comment une mère pouvait-elle accepter ça ?

« Bonsoir, répondit Wanda brièvement. Je t'attends derrière, Gary.

— O.K. »

Elle tourna les talons et sortit sans un mot. Gary eut l'air gêné. « C'est ma mère qui m'a conduit en ville aujourd'hui. Mon camion est chez le garagiste. » Gary possédait une camionnette spécialement aménagée, avec des commandes manuelles pour lui permettre de conduire. « Il faut que j'y aille. » Il chercha sa veste des yeux.

Laura la repéra, drapée sur une chaise, et la lui apporta. « Ça m'a fait plaisir de te voir. Tu viens dîner, la semaine prochaine ? Disons, mardi ?

— Je passerai, répliqua-t-il, bourru. C'est une bonne idée. Comment va Mike ?

— Bien. » Laura sourit.

« Dis-lui que je l'emmènerai faire un tour. »

Michael adorait se promener dans le fauteuil roulant, sur les genoux de Gary : il le pressait d'aller toujours plus vite. La première fois, Laura avait été consternée de le voir grimper dans le fauteuil, mais Gary s'était contenté de rire. Il semblait même y prendre goût.

Il enfila sa veste et se propulsa vers la porte de derrière. Jimmy avait fait installer des rampes, à la fois chez eux et dans la galerie, afin de faciliter ses déplacements. Il s'arrêta un instant au pied de l'escalier. « Au revoir, Jim. » Et il se dirigea vers la sortie.

« Tiens bon la barre, vieux, cria Jimmy. Et maintenant, Laura, ferme les yeux et ne les ouvre pas tant que je ne t'ai pas dit de le faire.

— Pourquoi ? » Elle pouffa de rire, mais fit ce qu'il lui demandait.

Elle entendit le pas lourd de Jimmy dans l'escalier, respira son odeur fraîche, masculine, et sentit qu'il posait quelque chose sur le bureau. « Voilà.

Tu peux regarder. »

Elle rouvrit les yeux et s'esclaffa de plaisir. Il avait ôté la jaquette de son nouveau livre qu'il avait aplatie et encadrée.

« Un cadeau de Noël un peu tardif. » Il soupira. « Je n'ai pas eu le temps de le terminer avant. J'étais trop occupé à essayer de finir les commandes. »

Laura sourit à son mari. Large d'épaules, les traits burinés, il affichait l'assurance désinvolte de quelqu'un qui n'a jamais manqué d'amour. Enfant chéri de Cape Christian, il avait brillé dans ses études comme sur le terrain de football, et était en passe de devenir l'une des figures majeures sur le marché de l'art lorsqu'elle l'avait rencontré à San Francisco. À la stupeur générale, il décida de renoncer à une carrière prometteuse pour retourner sur la côte Est et ouvrir une petite galerie dans sa ville natale. Mais là aussi, son énorme capacité de travail et son sens aigu des affaires le menèrent à la réussite.

« C'est magnifique, dit-elle. Merci. » Elle se leva de sa chaise et l'embrassa sur sa joue barbue. Elle adorait la barbe qu'il venait de laisser pousser. Elle trouvait cela très séduisant, et il ne se plaignait plus de devoir se raser tous les jours. Se tournant vers son cadeau, elle suivit le cadre du bout du doigt. « Beau travail. »

Jimmy regarda par-dessus son épaule. « Tu es très bien sur cette photo. » La photographie qui figurait sur la quatrième de couverture, il l'avait prise l'été dernier sur la plage.

Comme la plupart des gens, Laura n'aimait pas se voir en photo. Mais celle-ci lui plaisait bien. « Elle est réussie, c'est vrai.

— Bien qu'elle ne te rende pas vraiment justice.

— À propos, Marta m'a téléphoné aujourd'hui. »

Marta Eberhart était la directrice littéraire de Laura qui, trois années auparavant, avait sorti son manuscrit du placard et fait d'elle un auteur. Laura lui vouait un attachement et une reconnaissance absolus.

« Ah oui ? Que voulait-elle ? Est-ce que le livre marche ?

— Drôlement bien, paraît-il. Elle a l'air contente.

— Formidable !

— Le mois dernier, elle a rencontré un type du *Book World* qui veut écrire un article sur moi, annonça Laura, fière de sa nouvelle. Un certain Bob Gerster. Il aimerait venir ici, prendre des photos, m'interviewer…

— Parfait. » Jimmy ne cacha pas sa satisfaction à l'idée de pouvoir bénéficier d'une publicité gratuite. « Nous lui ferons visiter la maison, la galerie, tout le bazar !

— Attendons de voir. Il n’a pas encore appelé. Peut-être qu’il a changé d’avis entre-temps.

— Je ne sais pas, dit Jim, taquin. Réflexion faite, je ne suis pas sûr de vouloir qu’un autre homme vienne te photographier. Tous ces amateurs de livres qui bavent devant toi ! »

Laura haussa un sourcil. « La flatterie ne t’attirera que… davantage de faveurs. »

Jimmy sourit. Il aimait à regarder sa femme. Il prétendait d’ailleurs qu’il avait eu le coup de foudre pour elle dès qu’il l’avait vue. En fait, il avait d’abord regretté de n’être pas suffisamment doué pour pouvoir la peindre. Elle avait un teint opalescent, des yeux gris au regard calme et pensif, des pommettes saillantes et une bouche généreuse. C’était un visage saisissant, rendu d’autant plus extraordinaire par une chevelure blond platine, retombant en vagues soyeuses sur ses épaules.

« En tout cas, déclara-t-elle, s’empourprant sous son regard admiratif, c’est un plus beau cadeau que le matériel de pêche que je t’ai offert pour Noël.

— Mais c’était exactement ce que je voulais ! J’espère seulement que j’aurai l’occasion de m’en servir cet été… lorsque nous sortirons en bateau avec toi et Michael. »

Laura comprenait. Lorsqu’ils étaient venus s’installer ici, il avait acheté un bateau de pêche, mais comme la période estivale était aussi la plus chargée, il n’avait guère le temps d’en profiter. L’air affairé, Jimmy rangeait son bureau avant de fermer la galerie.

« Je suis presque prêt. J’ai réservé chez Marie.

— Parfait. Je me sens d’attaque pour la cuisine italienne.

— As-tu conduit Michael chez maman ?

— Sidney est venu le chercher. »

Sidney Barone était le beau-père de Jimmy. James Reed père, qui avait travaillé dans la police de Cape Christian, avait succombé à une crise cardiaque alors que Jimmy avait trois ans. Sa mère, Dolores, l’avait élevé toute seule. Elle n’avait épousé Sidney, un gentil veuf dont l’entreprise de fournitures textiles équipait les hôtels et les restaurants d’Atlantic City, que lorsque Jimmy avait eu seize ans. Jamais Jimmy n’avait réussi à considérer Sidney comme un père, mais pour Michael, c’était le seul grand-père qu’il connaissait, son papy chéri.

« J’ai croisé Gary, dit Laura. Ainsi que sa mère. »

Le visage de Jimmy s’assombrit. « Je ne peux pas la sentir, cette femme. Elle traite Gary comme un enfant dans une poussette, pas comme un adulte.

— Chaque fois que je la vois, je repense au vieil adage : “Prends garde à ce que tu désires.” Bien sûr, une mère a toujours plus ou moins envie de garder ses petits auprès d’elle. Mais pas de cette façon-là. Le mieux, pour eux, c’est de grandir, d’être heureux et de pouvoir réaliser leurs rêves…

— C’est ce que toi, tu veux. Tout le monde n’est pas comme ça. Il pourrait partir de chez elle, mener une vie parfaitement normale, seulement elle l’en empêche. J’ai parfois l’impression que ça l’arrange.

— N’est-ce pas un peu injuste ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Dis donc, hmmm…

— Quoi ?

— Richard est passé aujourd’hui…

— Et ?

— Il m’a demandé si nous sortions ce soir.

— Ne me dis pas…

— Candy et lui aimeraient se joindre à nous.

— Oh, non ! Jimmy…

— Que pouvais-je faire ? J’étais coincé.

— Tu aurais pu lui répondre que tu avais envie de passer le réveillon seul avec ta femme. »

Jimmy hocha la tête. « Tu as raison. Je vais l’appeler. »

Laura soupira. Elle savait qu’elle le mettait dans une position délicate. Richard Walsh était leur avocat et l’associé de Jimmy à la tête de la galerie d’art. Lui aussi était un ami d’enfance. Le barreau était son métier, mais sa passion, c’était la finance, et il y réussissait à merveille. Il parlait rarement d’autre chose. Cependant, il avait le sens de l’humour, et Laura l’aimait bien. Mais elle avait du mal à supporter sa femme, Candy.

Ex-reine de beauté, Candy Walsh semblait passer le plus clair de son temps seule dans leur grande villa moderne de Rock Harbor, la petite ville voisine, à commander des bijoux par correspondance ou bien à travailler sa musculation. C’était la dernière personne que Laura avait envie de voir ce soir-là.

« C’est quoi, son numéro ? » marmonna Jimmy.

Laura savait qu’il se sentait redevable à Richard. Ce dernier avait insisté pour investir dans sa galerie, et l’argent de Richard lui avait permis de décorer le lieu de manière à le rendre le plus attractif possible. Elle s’en

voulut de mettre Jimmy dans l’embarras.

« Bon, d’accord, déclara-t-elle. Allons-y.

— Tu es sûre ?

— Oui, oui. Mais dépêchons-nous, avant que je ne change d’avis. »

Jimmy la regarda avec gratitude. « Je te le revaudrai, m’amour.

— Je l’espère bien », répondit-elle.

2

S’étirant comme une chatte, Candy Walsh susurra : « La semaine prochaine, à cette heure-ci, je serai en train de parfaire mon bronzage. Je me vois déjà en string, me prélassant au soleil. »

Elle jeta un coup d’œil sur Jimmy et Richard, censés saliver devant cette image d’elle, allongée à demi nue sur la plage, mais les deux hommes étaient absorbés par les chiffres que Richard alignait sur sa calculatrice de poche. Candy esquissa une moue boudeuse.

Laura se força à demander :

« Où allez-vous ?

— À Nassau. C’est là que nous passons toutes nos vacances. On y trouve les plus belles boutiques. Si tu voyais le cristal et la porcelaine, observa Candy qui ne cuisinait pas et ne recevait jamais. Et les bijoux. Cette montre vient de là-bas. » Elle exhiba une main fine et douce, ornée d’un cadran incrusté de diamants.

« Très joli, dit Laura sans enthousiasme.

— Et puis les casinos, bien sûr. Nous y allons si souvent que Richard songe à acheter un appartement sur place. Pas vrai, chéri ? »

Richard interrompit ses explications sur les placements financiers et sourit affectueusement à sa femme. Elle le gratifia d’un demi-clin d’œil, prenant soin de ne pas abîmer son rimmel. Laura soupira.

Candy se méprit sur le sens de son soupir. « Vous deux ne devez pas partir souvent, à cause du gamin, de la petite galerie, et tout, fit-elle, compatissante.

— Je ne suis pas vraiment tentée par les voyages, répliqua Laura. J’ai passé toute mon enfance à voyager. Mon père était dans la marine, et tous les deux ans, nous étions obligés de déménager. Moi, mon rêve le plus cher était de me fixer quelque part.

— Suivre ses parents, c’est la barbe. Mais se reposer dans le plus bel endroit du monde, c’est différent. Où sont tes parents maintenant ? Dans un coin digne d’être visité ?

— Ils sont morts, rétorqua Laura abruptement. Dans un accident d'avion. »

L'exclamation consternée de Candy lui procura une sorte de satisfaction perverse. Elle devait sûrement s'imaginer dans l'avion pour Nassau.

« C'est vraiment malheureux », dit Candy.

Laura haussa les épaules et termina son café en regardant fixement droit devant elle. Jimmy jeta un coup d'œil sur sa femme et consulta sa montre. « Je crois qu'il est temps de rentrer.

— Je penserai à vous, lança Candy gaiement, quand je serai sur la plage.

— Formidable », fit Laura, maussade.

Jimmy s'approcha pour l'aider à se lever. À la porte, Marie Vanese retira deux roses rouge sang du vase sur la table et, selon sa coutume des grands jours, en offrit une à chacune des femmes.

« Une rose pour les belles dames, dit-elle de sa voix rocailleuse.

— Merci, Marie », s'exclama Laura. Elle prit la fleur à la longue tige et respira le parfum de ses pétales veloutés.

« Aïe, se plaignit Candy, léchant le bout de son index impeccablement verni. Je me suis piquée. Tiens, Richard, prends ça. »

Serrant la rose dans sa main charnue, Richard s'efforça de ne pas la lâcher pendant qu'il drapait sa femme dans son manteau de fourrure.

« C'était remarquable comme toujours, dit Jimmy à Marie en enfilant son pardessus. Merci de nous avoir trouvé une table. »

Un sourire chaleureux éclaira le visage bistre de Marie. « Je suis contente que vous ayez passé une bonne soirée. » Ses dîners aux chandelles avaient beaucoup de succès, surtout l'hiver, lorsque la plupart des restaurants étaient fermés pour la saison et que la cuisine épicée de Marie semblait réchauffer l'âme. Marie venait d'une famille de restaurateurs. Son frère, Dominick, tenait un établissement réputé à Atlantic City où, disait-on, se réunissaient les gros bonnets du crime organisé. Personne, cependant, n'en soufflait mot devant Marie dont l'allure digne et les manières distinguées étaient celles d'une vraie habitante de Cape Christian. Elle vivait paisiblement avec une autre femme, une bibliothécaire à la retraite, en compagnie de leurs trois chats. Lorsqu'elle n'était pas au restaurant, Marie ramassait des coquillages sur la plage, pour les collages qu'elle exposait en été dans les foires artisanales.

« Couvrez-vous bien, dit-elle tandis qu'ils sortaient dans la nuit glacée de décembre. Et revenez bientôt. »

Candy, qui avait mis ses gants de cuir, reprit la rose à Richard et la pressa brièvement contre sa joue en souriant à Jimmy.

« Alors, fit Richard, jovial, que diriez-vous d'une virée à Atlantic City pour fêter la nouvelle année ? On pourrait boire un verre, peut-être voir un spectacle, hein ? »

Laura savait par Jimmy que Richard affectionnait l'ambiance animée d'Atlantic City. Pour sa part, elle trouvait assommant de glisser des pièces dans les machines à sous en regardant les autres flamber leur argent aux cartes. Elle adressa un coup d'œil éloquent à son mari.

« Impossible, Rich. Il faut qu'on aille chercher Michael chez ma mère.

— Le soir du réveillon ? Il n'est que dix heures. Allons, ta mère peut bien le garder jusqu'à demain. »

Jimmy secoua la tête. « Non, non, on doit le récupérer ce soir. C'est ça, la vie de parent. »

Candy les considérait avec pitié.

« Bon, eh bien, tant pis, dit Richard. On ira tout seuls. J'ai passé une soirée d'enfer, les enfants. »

Laura se força à sourire.

Candy tapa du pied, un pied moulé dans un escarpin de chez Ferragamo. « Je suis gelée, Richard. On y va ? »

Il y eut des embrassades, et Laura se serra contre Jimmy tandis qu'ils se hâtaient vers la voiture. Lorsqu'elle monta à l'avant et ferma la portière, elle claquait des dents.

« Ça va se réchauffer dans une minute. » Jimmy alluma le moteur et augmenta le chauffage. « C'était bon, hein ?

— Délicieux. Quoiqu'à un moment, j'ai eu peur de finir l'année au casino. »

Jimmy rit. « Heureusement qu'il y avait Michael. J'ai presque culpabilisé de l'avoir utilisé comme prétexte.

— As-tu vu le regard qu'elle nous a lancé ? On aurait dit que nous allions nous faire extraire une dent sans Novocaïne.

— À mon avis, Richard aimerait bien avoir des gosses, mais il aura du mal à convaincre Candy.

— Tant mieux pour les gosses.

— Désolé de te les avoir imposés ce soir, m'amour.

— Ce n'est pas grave.

— Je me demande si Michael dort déjà. Ce serait bien. On pourrait

s’ouvrir une bouteille de champagne dans la chambre. » Il haussa les sourcils d’un air suggestif.

« Allez, roule. »

Ils arrivèrent à la résidence de la Conque dans un silence complice. Situé sur le front de mer, c’était un énorme bâtiment en forme de cottage qui, autrefois, avait été un hôtel pour estivants. Sidney et Dolores y occupaient un confortable trois-pièces. L’une des chambres était réservée à Michael, avec tous les agréments dont un garçon de son âge peut rêver.

« C’est mieux qu’à la maison », avait-il dit une fois, exaspérant Laura. C’étaient certes des paroles en l’air, mais elles lui étaient restées sur l’estomac. Elle avait toujours eu l’impression qu’il existait une sorte de compétition malsaine entre sa belle-mère et elle. Et ce depuis leur première rencontre.

Jimmy pressa le bouton de l’interphone, et Dolores leur ouvrit la porte. Elle les accueillit à l’entrée de l’appartement, vêtue d’un jogging pastel et d’une paire de tennis immaculées. Ses cheveux argentés formaient une boule rigide, et son visage carré, éternellement bronzé, était maquillé avec soin. Un chapeau en papier doré trônait au sommet de sa tête. En les voyant, elle souffla dans un mirliton.

« Bonne année ! » Elle tendit les bras à Jimmy, et il l’étreignit, la dominant de sa haute stature.

« Pas avant minuit, maman. Je suis superstitieux. »

Laura se glissa dans l’appartement.

Assis dans un fauteuil en bambou, Sidney lisait *l’Atlantic City Press.* Lui aussi portait un chapeau, perché de guingois sur son crâne dégarni. Derrière lui, dans le coin, le sapin de Noël brillait de mille feux. Il leva les yeux et la regarda par-dessus ses lunettes. « Bonsoir, Laura. Comment s’est passé votre dîner ?

— Bien. Nous étions avec Richard et Candy Walsh.

— Cette Candy est très jolie fille », observa Dolores en entrant au bras de Jimmy. Ses bracelets tintaient comme des clochettes de traîneau. « Et toujours impeccable. Toujours soignée. »

Laura pensa immédiatement à son collant qui avait filé et au fait qu’elle ne s’était pas remis du rouge à lèvres après le repas.

Sidney changea prestement de conversation. « Dis donc, Jim, crois-tu que les Flyers vont se débarrasser de leur entraîneur ?

— S’ils veulent avoir une chance de gagner, je ne vois pas d’autre

solution. »

Jimmy se demandait souvent pourquoi Sidney aimait autant le sport, étant donné qu'il ne s'y connaissait guère. Ce que Jimmy ne remarquait pas, pensait Laura, c'était la placidité avec laquelle Sidney arrivait à arrondir les angles avec son beau-fils. Du base-ball au football, du basket-ball au hockey, équipe par équipe, joueur par joueur, il entretenait entre eux un dialogue paisible et d'un intérêt objectif pour l'un et l'autre. C'était une tactique qu'il avait dû employer au moment de son entrée dans la famille, pour se positionner entre la mère et le fils.

« Comment ça s'est passé avec Michael ? » demanda Laura.

Sidney rit avec indulgence. « Il était très en forme aujourd'hui. » Tout comme Dolores, il prenait plaisir au joyeux remue-ménage qu'occasionnaient les fréquentes visites de Michael.

« J'espère qu'il ne vous a pas trop ennuyés.

— Il ne nous ennuie jamais. C'est un ange, déclara Dolores, indignée.

— Il dort ?

— Écroulé dans sa chambre. Complètement anéanti. Pourquoi ne pas le laisser là pour cette nuit ?

— Il a son cours de catéchisme demain matin.

— Je peux l'y conduire, non ? J'ai bien accompagné mon fils au catéchisme tous les dimanches pendant douze ans. Et à l'école les autres jours de la semaine. Et j'allais travailler en même temps. »

Laura sentit le reproche déguisé. Dolores considérait ses livres pour enfants comme un passe-temps frivole, une excuse pour ne pas chercher un emploi, surtout depuis que leur fils unique allait en classe. Il est vrai que Laura ne gagnait pas des fortunes, mais elle avait un revenu. En outre, elle préférait rester chez elle pour s'occuper de la maison. Mais à quoi bon se justifier ? Si elle travaillait à l'extérieur, Dolores lui reprocherait probablement de négliger sa famille.

« Vous devriez aller chez Marie, tous les deux, dit Jimmy. C'est un excellent restaurant.

— Ce type de nourriture me donne des brûlures d'estomac », répliqua Dolores.

Laura étouffa un gémissement. Elle ne comprenait pas pourquoi sa belle-mère prenait systématiquement le contre-pied de tout ce qu'on lui disait. Jimmy n'avait pas l'air de s'en offusquer. Cela glissait sur lui. En général, il se contentait de rire avant de conclure : « Elle est comme ça. »

« Michael a mangé ? demanda Laura.

— S’il a mangé ? s’exclama Dolores. Quelle question ! Nous avons eu notre propre réveillon. D’abord, il a eu des hot-dogs, puis du pop-corn, de la glace et du gâteau. Quoi d’autre, Sid ?

— Un beignet à la confiture.

— Ah oui ! il en restait de ce matin. Il s’est empiffré comme s’il n’avait pas eu un repas normal depuis des semaines.

— J’espère qu’il ne va pas être malade », fit Laura avec irritation. Plus d’une fois, après une visite chez sa grand-mère, Michael s’était plaint d’avoir mal au ventre.

« Il ne sera pas malade, riposta Dolores, désinvolte. Ça lui fait du bien de manger ce qu’il aime, de temps à autre. Tous ces produits diététiques ne leur valent rien, du reste. Et puis, les grands-parents sont là pour les gâter, pas vrai, Sid ? Nous sommes ses seuls grands-parents. »

Sidney hocha la tête et tapota la main parcheminée de sa femme qui reposait sur son épaule.

Laura avait envie de hurler. Dolores se comportait comme s’il y avait quelque chose de suspect dans le fait que ses parents étaient morts avant sa rencontre avec Jimmy. Ils ne l’avaient pas fait exprès, aurait-elle voulu lui dire. Dolores avait exigé de savoir pourquoi Laura signait ses livres de son nom de jeune fille. Lorsqu’elle avait tenté d’expliquer que c’était une façon d’honorer la mémoire de ses parents, sa belle-mère avait réagi avec scepticisme. Pour quoi faire ? avait-elle répliqué. Ils sont morts. Ne serait-ce pas mieux d’honorer votre mari et votre fils qui sont en mesure de l’apprécier ?

« Je viens de faire du café, dit Dolores. Asseyez-vous.

— Non, merci, maman, répondit Jimmy. On se lève tôt demain matin. Tu le sais bien.

— Bon, bon. »

Jimmy effleura le bras de Laura. « Je vais le chercher.

— Je prépare ses affaires, déclara Dolores en emboîtant le pas à son fils. Tu ne les trouveras jamais dans le noir. »

Laura s’assit en face de Sidney. Elle savait que Jimmy continuait à le considérer comme un intrus dans leur famille. Exactement comme Dolores la percevait, elle. Cela les rapprochait en quelque sorte. Sidney était affable et effacé à l’extrême. Laura songeait quelquefois à l’exploit qu’avait dû représenter pour lui la conquête de Dolores. Au fond de lui, il y avait

sûrement des trésors cachés de détermination. Elle avait du mal à comprendre pourquoi il tenait tant à Dolores. Non, ce n'était pas tout à fait juste. Dolores était une femme incroyablement active et énergique. Elle aimait ses hommes avec une loyauté farouche. C'était sa belle-fille qui ne lui convenait pas.

« Ce petit-là, dit Sidney, j'ai l'impression de rajeunir de vingt ans quand je joue avec lui. »

Laura sourit. « C'est une vraie boule d'énergie.

— Oui, et je prends vingt ans de plus chaque fois qu'il s'en va. »

Elle rit.

« Il se débrouille drôlement bien en lecture, vous savez. Ce soir, il m'a aidé à lui lire une histoire au lit. Ils commencent tôt, de nos jours.

— Oh oui ! On leur apprend l'alphabet dès la maternelle.

— C'est un sacré petit bonhomme.

— Il adore son papy, fit Laura avec sincérité.

— Moi aussi, je l'adore. »

Elle regretta furtivement de ne pas pouvoir parler à sa belle-mère avec la même aisance qu'à Sidney. Avec Dolores, la conversation ressemblait davantage à une joute.

Elle se leva quand Jimmy revint dans la pièce, leur fils de cinq ans endormi sur son épaule. La casquette rouge de Michael, que Jimmy lui avait achetée lors d'un match de base-ball l'année précédente, était perchée de travers sur ses cheveux châtains. Laura caressa du doigt sa joue rouge et rebondie. Elle fronça les sourcils. Il paraissait chaud. Elle décida de ne pas le mentionner.

Elle prit son sac à dos avec le dessin de Donald que Dolores avait rapporté. « Merci de l'avoir gardé ce soir, Dolores.

— Merci de quoi ? C'est mon petit-fils. Si je pouvais, je le garderais pour toujours. Dommage qu'il n'y en ait pas trois autres comme lui. »

Laura fit la sourde oreille devant le refrain familier qui sonnait comme une accusation. « Bonne nuit, Sid. »

Jimmy embrassa sa mère sur la joue.

« Commence bien la nouvelle année. Rase cette barbe, veux-tu ? dit Dolores. Tu as l'air d'un clochard. »

Jimmy rit. Laura ouvrit la porte et s'éclipsa dans l'entrée.

3

Pendant que Jimmy prenait sa douche, Laura fourragea dans le tiroir à linge à la recherche de quelque chose de transparent avec des dentelles. D'habitude, l'hiver, elle mettait pour dormir une chemise de flanelle. La vieille demeure de style victorien qu'ils avaient achetée à leur arrivée à Cape Christian était une ancienne résidence d'été. Et, bien qu'elle ait été réaménagée depuis, elle n'était pas faite pour garder la chaleur. Elle avait des tas de fenêtres et des portes vitrées que le vent faisait trembler. Mais malgré tout, Laura l'aimait. Il lui semblait logique d'avoir investi son modeste héritage dans l'acquisition du seul bien matériel dont elle rêvait depuis l'enfance : une maison à elle.

Elle sortit du tiroir la chemise de nuit en soie noire que Jimmy lui avait offerte après la naissance de Michael. Elle se souvint d'avoir dit en plaisantant qu'avec cette chemise de nuit, elle ne tarderait pas à se trouver de nouveau enceinte. Malheureusement, il n'en fut rien. D'après les médecins, il n'y avait pas de problème physiologique. D'ailleurs, ils ne leur furent d'aucun secours. Peut-être que vous y mettez trop de zèle, avait dit cyniquement l'un d'eux. Il n'avait pas de solution à leur suggérer pour mettre moins de zèle à essayer de réaliser leur rêve. À tous ceux qui leur posaient la question – et ils étaient nombreux –, Laura et Jimmy répondaient simplement : nous espérons avoir un autre enfant. Mais Dolores n'était pas convaincue. Un jour, en entrant dans la cuisine, Laura l'avait entendue dire à sa belle-sœur : « Elle n'a pas eu de mal à se faire engrosser la première fois… quand elle a forcé mon fils à l'épouser. »

Elle referma le tiroir d'un coup sec et s'assit au bord du lit. Il n'y avait aucun moyen d'amadouer cette femme. Jamais elle ne pardonnerait à Laura de lui avoir « volé » son fils derrière son dos. Laura et Jimmy s'étaient rencontrés à San Francisco, chez un ami commun. Elle enseignait le dessin au collège, et lui était conservateur dans l'un des plus grands musées de la ville. Au début, l'idée de faire sa connaissance ne l'avait guère enthousiasmée. Elle

se représentait un garçon chétif avec un nœud papillon ; elle fut donc agréablement surprise de constater qu'il ressemblait plus à l'avant-centre qu'il avait été à l'université, qu'à un historien d'art. Son tempérament sociable et expansif convenait à merveille pour convaincre les collectionneurs de se séparer de leurs toiles. Bref, Jimmy était considéré comme une étoile montante sur le marché de l'art.

Laura fut séduite par ce solide gaillard chaleureux et sûr de lui, et leur amour s'épanouit sans encombre. Lorsque, malgré les précautions, elle s'aperçut qu'elle était enceinte, Jimmy n'hésita pas. La seule solution, proclama-t-il, était le mariage, et le plus tôt serait le mieux. Pour sa part, Laura ne tenait pas à une cérémonie en grande pompe. Fille unique, elle avait perdu ses parents deux ans plus tôt. Elle n'avait personne à inviter à la fête, personne pour l'aider dans ses préparatifs. Mais elle se demanda sur le moment si la mère de Jimmy ne leur en voudrait pas d'avoir été tenue à l'écart. Jimmy lui promit de tout expliquer à sa mère et, quelques semaines plus tard, ils se marièrent à l'hôtel de ville. Peu de temps après, le coup de téléphone à Dolores se solda par un désastre. Jimmy assura à Laura qu'elle s'en remettrait. Pourquoi l'ai-je écouté ? pensait-elle maintenant.

C'est Jimmy qui avait eu l'idée de revenir à Cape Christian pour y ouvrir une galerie. Depuis longtemps, le milieu de l'art l'exaspérait et, alors que Michael avait trois ans, Jimmy en eut assez de la vie urbaine et d'être constamment séparé de sa femme et de son enfant à cause des incessantes exigences de son métier. Il annonça à Laura qu'il voulait être son propre patron, élever son fils dans une petite ville et s'intéresser à l'art de loin. Sa réaction l'inquiétait un peu, mais elle se montra enchantée. Ils étaient allés une fois à Cape Christian, pendant les fêtes de Noël, pour présenter Michael à ses grands-parents, et Laura s'y était beaucoup plu. Dolores l'avait accueillie avec froideur ; elle crut cependant que c'était le meilleur moyen de panser les vieilles plaies. Toute à son bonheur, Laura pensait naïvement que sa belle-mère serait contente et qu'elle leur pardonnerait. Mais elle se trompait.

Rétrospectivement, Laura comprenait la réaction de Dolores. Quelle mère aurait apprécié que son fils se marie, ait un enfant et décide d'abandonner sa carrière, dont elle était si fière, sans lui avoir demandé son avis ? Il était bien plus facile de faire porter le chapeau à sa femme. Aussi, malgré les protestations répétées de Jimmy, Dolores demeurait-elle convaincue que Laura s'était fait faire un enfant, avait contraint Jimmy à l'épouser, puis avait entrepris de saboter sa carrière.

Arrête de penser à elle, se dit Laura. Ça va tout gâcher. Elle se déshabilla et enfila l'affriolante nuisette. Même si l'air froid de la pièce lui donnait la chair de poule, le contact du tissu soyeux lui procura une sensation délicieuse. Les autres pouvaient penser ce qu'ils voulaient, Jimmy et elle avaient fait le bon choix. Ils étaient heureux en ménage et avaient un fils qu'ils adoraient. Jimmy était ravi de posséder sa propre affaire et de travailler à deux pas de chez lui. L'été, ils se retrouvaient souvent tous les trois à la galerie, et l'hiver, il y avait suffisamment de temps libre pour paresser au coin du feu ou sortir patauger dans la neige. Chaque jour avec son mari lui était une fête ; elle avait le foyer et la famille dont elle avait toujours rêvé.

Laura rabattit les couvertures et baissa la lampe pour plonger la chambre dans une demi-pénombre. Elle se glissa sous le drap et, entendant le pas de Jimmy dans le couloir, fit tomber l'une des bretelles de son épaule. Mon mari, pensa-t-elle. Et son cœur se gonfla d'amour pour lui.

Jimmy entra en frottant son menton rasé de près. D'un bond, Laura se dressa sur le lit.

« Tiens, tiens, murmura-t-il en dénouant sa robe de chambre, les yeux rivés sur la nuisette en soie noire. Qu'est-ce que je vois ? »

Toute pulsion amoureuse avait déserté Laura à la vue de son visage imberbe. « Tu as rasé ta barbe, fit-elle sur un ton de reproche.

— Oui, j'ai décidé que j'en avais assez. Ce n'était pas vraiment moi. »

Il grimpa dans le lit et, s'appuyant sur un coude, posa sa joue glabre sur l'épaule de Laura.

« Non », dit-elle avec froideur, en se reculant.

Jimmy s'assit. « Qu'y a-t-il ? Tu n'as pas mis ça pour quelqu'un d'autre, hein ? » demanda-t-il, taquin. Elle garda un silence obstiné. « Que se passe-t-il, voyons ?

— Tu l'as rasée parce que ta mère t'a dit de le faire, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout ! Ne sois pas bête. »

Il voulut lui prendre la main, mais elle se dégagea. Tout à coup, elle était frigorifiée. Elle se pencha vers son lourd peignoir en chenille au pied du lit et l'enfila.

« Ne trouves-tu pas curieux qu'il suffise que ta mère te conseille de te débarrasser de ta barbe pour que tu t'empresses d'obéir ? »

Il se laissa tomber sur les oreillers. « Ça fait six mois qu'elle répète la même chose, rappelle-toi. J'ai simplement eu envie de changer. Suis-je donc si repoussant que ça sans la barbe ?

— Là n’est pas la question, tu le sais très bien.

— Et quelle est la question ?

— À trente-trois ans, tu continues à te plier à tous les caprices de ta mère. » Jimmy soupira. « On ne va pas recommencer !

— Et pourquoi pas ? Dolores ne rate jamais une occasion, elle, en ce qui me concerne.

— Parce que tu prends trop à cœur tout ce qu’elle raconte. Alors que moi, je n’y attache pas tellement d’importance. Je sais que la plupart du temps, elle ne pense pas un mot de ce qu’elle dit. Elle est plutôt directe…

— C’est le moins qu’on puisse dire, fulmina Laura.

— Écoute, je sais que ses remarques te blessent parfois. D’accord, elle manque de tact. Que veux-tu que je te dise ? J’ai grandi auprès d’elle. Je l’ai vue à l’œuvre toute ma vie. Contrairement à toi, elle ne réfléchit pas avant de parler. Elle déballe tout ce qui lui passe par la tête. Mais elle n’est pas méchante.

— Elle m’a toujours détestée.

— C’est faux.

— Elle considère que je t’ai forcé à m’épouser et que j’ai brisé ta vie. »

Se soulevant sur un coude, Jimmy lui sourit. « Que nous importe son opinion, bichette ? J’avais horreur de passer de la pommade aux riches collectionneurs dans l’espoir de leur soutirer une toile. Je t’aimais. Et je t’aime toujours. Elle peut penser ce qu’elle veut.

— Mais pourquoi n’essaies-tu pas de le lui faire comprendre ?

— Parce qu’elle ne changera jamais, répondit-il avec calme. Sans doute à cause de ce que nous avons vécu quand j’étais petit, à la mort de mon père, elle est plus possessive que d’autres. Elle aurait trouvé des défauts à n’importe quelle fille dont je serais tombé amoureux. C’est plus fort qu’elle. Mais ça, je l’ai toujours su. Quand je t’ai rencontrée, quand j’ai compris que tu étais la femme de ma vie, j’ai fait la seule chose possible. Je t’ai persuadée de m’épouser, puis, une fois que j’ai été prêt, j’ai affronté les conséquences. Il n’y a pas d’autre solution, avec Dolores. J’ai agi ainsi avec elle toute ma vie. Je l’écoutais, je disais amen à tout, et ensuite je faisais ce que je voulais. Et ça continue. »

Laura sentit sa colère retomber. Il avait raison. Elle le savait aussi têtu, aussi déterminé que sa mère. En un sens, c’était cet aspect bulldozer qui lui avait plu chez Jimmy, qualité qu’il avait dû acquérir à force de côtoyer Dolores. S’il avait été différent, elle ne l’aurait pas aimé. Elle regarda ses

pétillants yeux bruns, le sourire désarmé sur son visage carré, taillé à la serpe. « Je lui ai dit que j'aimais ta barbe. J'aurais mieux fait de me taire, observa-t-elle, mélancolique.

— Veux-tu l'oublier, cette barbe ? Elle me démangeait. Je commençais à avoir des plaques à cause d'elle. D'ailleurs, je croyais que tu plaisantais en disant qu'elle te plaisait.

— Pas du tout. Elle me plaisait réellement. »

Un grand sourire aux lèvres, Jimmy l'attira tout contre lui. « Eh bien, les poils vont repousser dès demain. Si ça te fait autant d'effet…

— Parfaitement, répliqua-t-elle, feignant de résister.

— Mais je me dis qu'en attendant… » Il tira doucement sur les manches du peignoir jusqu'à ce qu'il glisse et tombe à côté du lit.

Elle se blottit dans ses bras. « C'est si simple d'avoir le dessus, avec toi, déclara-t-elle en riant.

— Tout est simple avec moi. » Et il entreprit de l'embrasser.

La chaleur familière de ses lèvres, la pression excitante de son corps lui firent oublier peu à peu le monde extérieur. Elle s'étourdissait de ses baisers, de sa tendresse quand un cri soudain les interrompit.

« Maman… je ne me sens pas bien. »

Laura s'écarta de Jimmy et lui lança un regard noir. Mais en même temps, elle souriait. « Les cochonneries dont ta mère l'a gavé viennent de faire un retour en force. »

Il secoua la tête. « Le long bras de Dolores s'étend à travers la ville jusque dans notre chambre à coucher. »

Laura se leva avec un soupir, se drapa dans le peignoir chaud et enfila ses vieilles ballerines. « Désolé, chéri. Je reviens dès que possible. »

La chambre de Michael se trouvait à l'autre bout du couloir. « J'arrive, trésor. » Lorsqu'elle entra et alluma sa lampe de chevet en forme de Winnie l'Ourson, il était assis, grimaçant, sur le lit. Elle s'installa à côté de lui et repoussa une mèche de cheveux soyeux de son front.

« Qu'est-ce que tu as, mon ange ?

— Je suis malade.

— C'est ton ventre ?

— J'ai mal.

— Il paraît que tu as mangé beaucoup de choses chez mamie. »

Il opina gravement de la tête. Ses yeux étaient comme deux billes en chocolat ; ses cheveux étaient doux comme du duvet. « Je ne me sens pas

bien.

— O.K., écoute-moi. Je vais descendre te préparer une tisane. Puis je te masserai le ventre.

— D’accord », fit-il misérablement.

Laura alla vers l’escalier. Vêtu de son pantalon de pyjama, Jimmy l’attendait adossé au chambranle de la porte, les bras croisés sur son torse musclé.

« Il a mal au ventre, dit-elle. Je vais lui faire une infusion. Ça risque de durer un moment.

— Je passerai le voir dans une minute. » Tandis que Laura descendait les marches, il lui lança : « On s’en souviendra, de ce jour de l’an. »

Levant les yeux, elle hocha la tête.

« Je t’aime, fit-il.

— Moi aussi. » Elle sourit et se dirigea vers la cuisine.

La tisane au miel se révéla efficace, comme chaque fois que Michael avait l’estomac barbouillé. Plus que tout le reste, pensait Laura, ce devaient être la chaleur sucrée du breuvage et le fait que maman se levait pour le lui préparer qui le réconfortaient.

Elle posa la tasse vide sur la table de nuit, redressa ses oreillers et se glissa dans le lit étroit à côté de lui. Il se pelotonna sous la couette et enfouit la tête dans la douceur moelleuse de son vieux peignoir. Lentement, elle lui massa le ventre en décrivant des mouvements circulaires. Michael se détendit et se lova contre elle.

« Maman, chante-moi “La Petite Poucette” », demanda-t-il d’une voix ensommeillée.

Sans interrompre son massage, elle se mit à chanter doucement. Elle ne pouvait s’empêcher de se réjouir – non pas du fait qu’il soit malade, bien sûr –, mais simplement parce qu’il avait besoin d’être câliné et rassuré. Il était devenu si indépendant ces derniers temps que des moments comme celui-ci étaient rares et précieux. L’espace de quelques minutes, il était à nouveau son bébé.

Encore, chuchota-t-il quand elle eut fini.

— Comment va ton ventre ?

— Mieux. Tu me la chantes encore une fois ? »

Elle le serra contre elle et déposa un baiser au sommet de sa tête. « Bien sûr », dit-elle en bâillant.

Elle ferma les yeux et se remit à chanter. Chaque fois que le sommeil la gagnait, sa voix déraillait, et Michael reprenait la phrase à sa place. Peu à peu, sa respiration se fit profonde et régulière. Et Laura s'endormit à son tour, quelque part au milieu de la chanson, en le berçant toujours contre elle.

Elle n'aurait su dire avec exactitude ce qui l'avait réveillée. Était-ce un cri étranglé, un craquement sonore… quoi qu'il en soit, elle s'assit dans le lit de son fils, les yeux grands ouverts et le cœur empli d'appréhension. Michael roula sur le côté ; chaud et lourd, il dormait à poings fermés.

Assise dans le noir, la tête inconfortablement appuyée sur le montant du lit, elle dressa l'oreille. Jimmy avait-il entendu ? Il avait le sommeil profond, preuve supplémentaire de son inébranlable confiance en lui. Il travaillait dur, jouait gros et dormait comme une bûche. C'était tout Jimmy. Cependant, ce craquement bruyant aurait dû le réveiller. Il allait sûrement se lever pour voir ce que c'était. Mais elle avait beau guetter, il n'y eut pas d'autre bruit. Peut-être l'avait-elle imaginé. Ou bien rêvé. Elle sut aussitôt, avec une conviction glaçante, qu'elle l'avait réellement entendu.

Ce ne devait pas être bien grave, se dit-elle. Un écureuil sur le toit. Le vent qui aurait fait claquer la porte de la douche d'été. Le moteur pétaradant d'une voiture qui passait par là. Ou alors quelque chose… ou quelqu'un. Elle aurait voulu ne plus y penser, se rendormir, mais tout son corps était tendu à présent. Du reste, il fallait regagner sa chambre. Elle allait réveiller Jimmy. Ce ne serait pas facile. Mais il pourrait descendre voir. Il préférerait le faire lui-même. Laura hésita, le cœur battant et l'estomac noué. Finalement, elle dégagea son peignoir de sous le petit corps de Michael, roulé en boule, et se leva. Il ne bougea pas. Le réveil digital sur sa table indiquait deux heures trente. Elle sortit sur la pointe des pieds et referma la porte de la chambre.

À l'exception de la veilleuse qui luisait faiblement dans la salle de bains, le couloir était plongé dans l'obscurité. Arrivée en haut de l'escalier, Laura regarda en bas. Le vitrail du palier intermédiaire laissait filtrer un rayon de lune. Autrement, tout était noir et silencieux. Elle écouta un instant, puis se dirigea vers leur chambre. Juste à ce moment-là, une silhouette sombre émergea de leur porte.

À la vue de l'homme dans le couloir, Laura poussa un petit cri. Son cœur battait la chamade ; ses bras se hérissèrent de chair de poule. « Jimmy, murmura-t-elle, tout en sachant que ce n'était pas Jimmy. Qui êtes-vous ? » Ce fut moins une interpellation qu'un gémissement de frayeur.

L'homme s'avança vers elle. Il était vêtu de noir et portait des lunettes de

ski. De près, elle s’aperçut qu’il tenait quelque chose dans sa main gantée. Elle recula, les yeux agrandis, les membres paralysés par la terreur. « Jimmy, croassa-t-elle faiblement. À l’aide ! »

Sans lui laisser le temps de réagir, l’homme bondit sur elle. Elle tenta de fuir, cherchant la rampe à tâtons, mais la cage d’escalier était derrière elle. Prestement, il leva le bras et frappa. Le coup atteignit Laura à la tête. Elle se raccrocha à la balustrade, la manqua et tomba.

4

En ouvrant les yeux, Laura sentit une douleur lancinante à la tête et, lorsqu'elle voulut bouger, elle découvrit que sa cheville la faisait horriblement souffrir. Elle gisait au milieu de l'escalier. Tout était obscur et silencieux alentour. Elle avait quelque chose d'humide et de gluant sur le front. Et, même dans le noir, on pouvait distinguer des taches sombres sur son vieux peignoir blanc.

Pendant un moment, elle nagea dans le brouillard. Puis, soudain, l'image de l'intrus surgit devant ses yeux. Un cri lui échappa, qu'elle étouffa aussitôt. Et s'il était toujours là ? S'il l'entendait ? Mais que venait-il faire chez eux ? Où était Jimmy ? Pourquoi n'était-il pas sorti de la chambre ? Et Michael… Oh, mon Dieu !

La pensée de son enfant sans défense la fit se relever d'un bond ; la douleur à la cheville lui arracha un gémissement. Se cramponnant à la rampe, elle se hissa sur la marche supérieure. Jimmy, Michael. Tout en se traînant de marche en marche, elle répétait leurs prénoms comme une prière. À chaque pas, elle regardait en arrière, s'attendant à voir une silhouette vêtue de noir l'épiant de ses yeux invisibles. Était-il toujours là ? Son cœur battait à tout rompre. Est-il ici ? Dans la maison ? Ses pensées la ramenèrent à Jimmy. Pourquoi n'était-il pas sorti ? S'il avait pu, il serait certainement venu à son secours, non ? Elle aurait voulu l'appeler, mais elle n'osait pas. L'homme pouvait être en bas. Il pouvait l'entendre. Et revenir.

En haut de l'escalier, Laura s'arrêta, partagée entre deux possibilités, deux directions à prendre. Leur chambre était la plus proche. Là où était Jimmy. Où il devait être. Endormi. Blessé peut-être. Ou bien… Elle s'interdit de pousser son raisonnement plus loin. Son enfant d'abord, son bébé, le plus vulnérable des deux. C'était tout au fond du couloir, mais il y avait la rampe sur laquelle elle pouvait s'appuyer. Elle n'avait pas vraiment le choix. Il fallait qu'elle aille voir Michael.

Elle se propulsa lentement le long de la balustrade et s'effondra contre la

porte de la chambre de son fils. Il était là, dans son lit. Elle scruta rapidement les coins de la pièce, coins obscurs peuplés de formes indistinctes qui pouvaient être des meubles, des jouets, ou autre chose. Elle pensa à Michael qui criait quelquefois, de peur qu'un monstre ne s'y cache. Alors Jimmy et elle allumaient la lumière pour lui montrer qu'il n'y avait rien à craindre. Ses doigts tremblèrent sur le bouton de l'interrupteur, mais elle n'osa pas le presser. Si l'homme était toujours dans la maison, cette illumination soudaine risquait de l'alerter. Elle boitilla jusqu'au lit et se jeta dessus. Michael remua et murmura : « Non… » Son haleine était fraîche comme un souffle de printemps. Laura enfouit le visage dans le haut de son petit pyjama.

« Dieu soit loué, chuchota-t-elle. Oh, merci, mon Dieu. »

Elle leva les yeux, mais tout était calme dans la pièce. Un instant, elle resta agrippée à son fils, écoutant sa respiration, le bénissant. Puis elle le secoua. « Michael, réveille-toi, mon chéri. Il faut que tu viennes avec maman. »

Il gémit en signe de protestation et ouvrit les paupières.

Laura s'efforça de lui sourire. « Viens, trésor. Allez, lève-toi. »

Il cilla et se frotta les yeux. « Pourquoi tu chuchotes ? demanda-t-il sur un ton normal.

— Chut, mon bébé. Ne fais pas de bruit. Viens avec maman. »

Toujours à moitié endormi, il descendit docilement du lit. « Où allons-nous ? s'enquit-il d'une voix forte.

— Tais-toi, chéri, l'implora-t-elle. J'ai besoin de ton aide. Il faut que tu m'aides à marcher jusqu'à la chambre de papa et maman. Je me suis fait mal au pied. »

Il hocha la tête. « Je veux mon ours, annonça-t-il gravement.

— O.K., prends ton ours. Dépêche-toi. »

Il mit l'ours en peluche sous son bras et glissa sa main dans celle de sa mère. Ensemble, ils longèrent lentement le couloir. Laura grimaçait à chaque pas. La porte de leur chambre était entrebâillée, mais l'on n'y voyait rien.

« Bien, dit-elle. Michael, tu restes ici. Tu attends là où maman peut te voir. Et tu ne bouges pas. »

Il se rebiffa, mais elle s'accroupit et l'empoigna par les bras. Ses protestations moururent sur ses lèvres. « D'accord », fit-il.

D'une main tremblante, elle poussa la porte et regarda à l'intérieur. Les tiroirs supérieurs de la coiffeuse étaient ouverts. Son coffret à bijoux était renversé. La lune répandait sa clarté à travers la chambre, sur le lit. Jimmy

était couché, une jambe pendante, les bras tendus et la tête tournée vers la fenêtre. Jamais il ne dormait dans cette position.

Mais peut-être bien que si, pensa-t-elle. Peut-être que, toutes les nuits, après qu'elle se fut endormie, il s'allongeait de la sorte. Une petite voix effrayée lui criait *Non, non*, mais elle lui opposa une incantation désespérée. Peut-être qu'il dormait. Ou alors, le cambrioleur l'avait assommé, lui aussi. L'avait frappé à la tête pour pouvoir les voler. Oui, c'est ça. Elle tenta d'ignorer la main glacée qui lui enserrait le cœur, les cheveux qui se dressaient sur sa tête, la sensation de nausée au creux de l'estomac. Elle tenta d'ignorer la présence qu'on sentait dans la chambre.

Non pas celle de l'intrus. On voyait bien, au clair de lune, qu'il n'était plus là. C'était une autre présence… vide, immobile, définitive. Laura se refusait à l'identifier. Elle se traîna jusqu'à son mari, en suppliant, en négociant avec Dieu. Mon Dieu, faites qu'il n'ait rien. Qu'il soit sans connaissance, simplement endormi, et je serai… ferai… tout, n'importe quoi… je le jure.

Il avait les yeux grands ouverts. Une partie de sa tête formait une masse sombre, gluante, avec l'oreiller. Elle effleura son visage ; il était froid. « Jimmy, c'est moi, chéri. C'est Laura. Réponds-moi. » Sa tête ensanglantée roula comme celle d'une poupée de chiffon. Ses yeux sans vie regardaient ailleurs, dans l'autre monde. Brusquement, sa vue emplit Laura de terreur. Elle recula. « No-o-on, hurla-t-elle. No-o-on… Jimmy, no-o-on !

— Maman ! » Le visage blanc, affolé, de Michael, le son de sa voix haut perchée lui firent l'effet d'une gifle.

« Qu'y a-t-il, maman ? Qu'est-ce qu'il a, papa ? »

Se retournant, elle le vit pénétrer dans la chambre. Elle eut l'impression d'une action au ralenti : Michael poussant la porte, s'avançant vers elle, l'ours à la main, en train d'appeler son père. Instinctivement, sans se préoccuper de sa cheville, elle se précipita vers lui et le bouscula pour l'empêcher de voir.

« Qu'est-ce qu'il a, papa ? » répétait-il plaintivement. Une seule pensée l'obsédait. Le sortir d'ici. Le sortir de cette chambre. Il ne fallait pas qu'il voie. Il y avait un téléphone juste à côté du lit, mais si elle essayait de l'atteindre, Michael se dégagerait et verrait son père. Couché là, baignant dans son sang. Une vision qui allait le traumatiser pour le reste de sa vie. Réfléchis, se dit-elle. Pense à Michael.

D'un côté, elle brûlait de se ruer sur le téléphone. Et si l'homme était

toujours là, juste derrière la porte, à attendre qu'ils reparaissent ? Mais Michael pleurait maintenant. Se débattait pour courir vers Jimmy. Lui glissait des mains. Elle le serra jusqu'à ce qu'il crie : « Tu me fais mal !

— Aide-moi, murmura-t-elle. Maman a besoin de toi. » Il y avait un téléphone à côté, dans son bureau. « Aide-moi. Vite.

— On n'a qu'à réveiller papa ! Papa, il va t'aider.

— Non, je veux que ce soit toi. Aide-moi à aller dans la pièce à côté. Je ne peux pas marcher toute seule.

— Pourquoi ?

— Michael, ça suffit ! » glapit-elle.

Le visage de son fils était baigné de larmes. Mais Laura avait les yeux secs. Son père, issu d'une longue lignée de militaires de carrière, lui avait désappris de pleurer par la force et la persuasion… l'avait privée de cette soupape naturelle. Il ne l'avait pas fait par méchanceté : c'était la seule attitude qu'il connaissait. Et, comme le commandant l'aurait souhaité, elle n'avait pas versé une larme à son enterrement. Mais elle s'était promis de ne jamais infliger cela à son propre enfant.

Aussi, tout en reniflant, Michael lui offrit-il son épaule et saisit un pan de son peignoir dans son petit poing. Elle tituba jusqu'au bureau et, après s'être assurée qu'il n'y avait personne, tourna la clé dans la serrure. Puis elle alluma la lampe qui éclairait sa planche à dessin.

« Maman, tu as du sang partout ! cria Michael.

— Viens par ici. » Il secoua la tête. Maintenant qu'il l'avait vu, il ne voulait pas s'approcher de son peignoir taché de sang. Elle se laissa tomber sur la chaise et, serrant sa menotte, décrocha le téléphone.

« Ne bouge pas. » Elle le sentit trembler de la tête aux pieds.

Elle composa le 911. « Je vous écoute », fit une voix féminine.

Un instant, Laura crut qu'elle allait s'évanouir. Elle plongea son regard dans celui *de* Michael. Ses petites épaules étaient secouées de sanglots. Elle avait la bouche tellement sèche qu'elle eut du mal à parler.

« Je vous écoute, répéta la voix.

— Aidez-moi, chuchota-t-elle. Quelqu'un est entré chez nous. Mon mari… il est en sang. Je pense… je pense… qu'il est mort. »

5

Se retournant dans son lit chaud, Vince Moore jeta un bras par-dessus Ingrid, son épouse endormie. La sonnerie stridente du téléphone le tira de son sommeil. Il ouvrit les yeux et tenta de rassembler ses idées avant de décrocher.

Katy, pensa-t-il, glacé d'appréhension. Sa fille, qui habitait Albany, en était à son cinquième mois de grossesse, et cela ne se passait pas bien. Hémorragies, repos absolu, contractions. Vince prit le récepteur.

« Patron ? »

Il fut soulagé d'entendre la voix de Jerilyn Conlon, la standardiste du poste de police. Plissant les yeux, il regarda le cadran lumineux du réveil : il était quatre heures moins le quart du matin. Ce devait être grave, si on l'appelait à une heure pareille. Ce n'était pas un incendie. Il aurait entendu le tocsin. Le réveillon du jour de l'an. Un accident de la circulation, sans doute. Quelque fêtard qui aurait bu un verre de trop. « Oui, que se passe-t-il ? » Il se redressa avec effort pour s'asseoir sur le bord du lit.

Ingrid roula sur le côté, clignant des yeux dans l'obscurité. « C'est Katy ? » murmura-t-elle, inquiète.

Vince secoua la tête et alluma la lampe de chevet. « Dieu soit loué », dit Ingrid. Elle s'assit et, serrant les couvertures sur sa poitrine, vit son mari blêmir.

« O.K., marmonna-t-il. Très bien. L'équipe médicale est sur place ?… Parfait. Appelez Ron Leonard, du bureau du procureur, et dites-lui de me rejoindre là-bas. Ainsi que le coroner… Il y est déjà ? Bien. Déployez tous les hommes disponibles dans le quartier. Je veux le suspect et l'arme du crime… Quoi ?… Il y a une heure ? Oh, Seigneur ! O.K., Jerilyn, écoutez-moi bien. Demandez à Bobby McCandless d'aller chercher les Barone. Ils habitent à la résidence de la Conque, dans Beach Road. Et dites-lui, pas de sirènes. Ils seront déjà assez affolés quand ils entendront sonner à la porte. »

Ingrid étouffa une exclamation.

« Absolument, poursuivit Vince. C’est la meilleure solution. Il connaît la famille depuis des années. Bon, j’arrive. »

Il raccrocha et, se levant, chercha à tâtons son caleçon sur la chaise.

« Pourquoi expédies-tu Bobby chez Dolores ? demanda Ingrid anxieusement. Que s’est-il passé, Vince ?

— Jimmy Reed a été abattu d’une balle. »

Ingrid poussa un cri déchirant.

« Il faut que j’y aille », dit Vince.

« Mrs. Reed », fit l’auxiliaire de l’équipe d’assistance d’une voix forte et ferme. Laura était allongée sur la civière où on l’avait installée. « Dans quelques minutes, nous allons vous transporter aux urgences. Comprenez-vous ? »

La maison, brillamment illuminée, fourmillait maintenant d’une activité fébrile. Trois personnes s’affairaient autour d’elle, deux femmes et un jeune homme. Ils surveillaient son état, lui immobilisaient le pied. Laura se cramponna au parka de l’auxiliaire médicale qui nettoyait la plaie qu’elle avait à la tête. Sur son badge, on lisait son prénom : Kara. « Mon mari, tenta-t-elle d’articuler en claquant des dents. Michael.

— Remettez-lui une couverture, dit Kara à l’homme derrière elle. Sa pression artérielle est en train de baisser. Il faudrait éviter l’état de choc. » Elle regarda Laura avec calme. « Votre fils est là, avec votre voisine, Mrs. Garrity. Elle va s’occuper de lui. »

Le visage de Pam Garrity flotta au-dessus de Laura. Elle se rendit vaguement compte que Pam portait un parka mauve par-dessus sa chemise de nuit. Les larmes aux yeux, Pam la dévisagea avec inquiétude.

« Laura, fit-elle doucement, j’emmène Michael à la maison. Nous le mettrons dans la chambre de Louis. » Louis, le fils de Pam, était le meilleur ami de Michael. « Ne vous tracassez pas, nous prendrons bien soin de lui. Il ne restera pas seul une minute. »

Un policier surgit derrière l’épaule de Pam. « Nous allons poster quelqu’un devant chez les Garrity. Leur maison sera surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Laura secoua la tête. Non, avait-elle envie de dire. Arrêtez. Que se passe-t-il ? Mais tout cela était très vague et lointain. On lui avait fait une piqûre, et ses idées se brouillaient.

« Je veux rester avec maman », entendit-elle.

Elle se contorsionna sur le brancard pour voir Michael. « Ta maman doit aller à l'hôpital pour qu'on puisse la soigner », lui expliqua Kara. Elle se tourna vers Laura. « Nous l'avons examiné. Il n'a absolument rien. »

Laura tendit la main vers Michael, et il noua les bras autour de son cou. Concentre-toi, se dit-elle. Pour Michael. « Va avec Pam, murmura-t-elle, les lèvres sèches. Tu joueras avec Louis jusqu'à mon retour. »

Les larmes de son fils lui mouillèrent le visage. Pam lui étreignit la main. « Je le bichonnerai », assura-t-elle avec fougue.

Laura opina ; elle avait l'impression de dériver lentement sur une banquise. « Vas-y, trésor », chuchota-t-elle. Elle sentit ses petits bras se détacher d'elle.

« Allons-y », dit Kara. On fixa des courroies autour d'elle, et on souleva la civière.

« C'est parti, lança le jeune homme debout à ses pieds.

— No-o-on… », gémit Laura pendant qu'on la brinquebalait, sans prêter attention à ses faibles protestations. On l'emportait en direction de l'escalier. Tournant la tête, elle vit les policiers massés à l'entrée de sa chambre, et les éclairs de flashes à l'intérieur. Les hommes parlaient à voix basse, saccadée.

« Jimmy ! » cria-t-elle. Il était toujours là. Elle le savait. Tout seul sur le lit, au milieu de ce va-et-vient.

Soudain, elle sentit qu'on la penchait ; ils étaient en train de descendre. Dans cette position, elle put voir qu'un morceau de papier peint s'était décollé dans le coin supérieur du plafond de la cage d'escalier.

Il faudra que Jimmy prenne l'échelle à rallonge pour le recoller, pensa-t-elle. Et aussitôt, cela lui revint, comme un coup en pleine poitrine. Plus jamais. Plus jamais.

« Doucement au tournant, dit le jeune homme. C'est plus raide par ici. »

Ballottée de marche en marche, Laura claquait des dents à chaque soubresaut. Sa tête était prise dans un étau de douleur. Les médicaments l'avaient atténuée, mais sans la supprimer totalement. Ses yeux picotaient, mais elle était incapable de pleurer.

« Libérez le passage, s'il vous plaît », cria le membre de l'équipe médicale aux policiers dans l'entrée. Ils s'écartèrent.

« Un instant. » La civière s'immobilisa, et un visage familier se pencha sur Laura.

Elle humecta ses lèvres craquelées. « Mr, Moore. » Elle voulut le saisir par la manche, mais ses doigts engourdis refusaient d'obéir.

« Lui a-t-on administré un calmant ? demanda Vince Moore.

— Oui, monsieur, répondit Kara. Un calmant et un analgésique. Elle souffrait d'hyperventilation. Il faut la surveiller de près, à cause de la blessure à la tête. »

Un autre homme s'approcha d'eux. Plus jeune que le chef de police, il portait un costume gris et une cravate sombre. Dans son regard posé sur Laura brillait une lueur étrangement sceptique. Vince se baissa vers le brancard. « Voici l'inspecteur Leonard. Il va nous aider à retrouver le type qui a fait ça. » Il parlait lentement, en articulant chaque mot, comme si elle était sourde.

L'homme en costume gris le prit à part pour lui parler tout bas. Vince Moore grimaça, apparemment de dégoût, puis acquiesça sombrement. S'adressant à Kara, chef de l'équipe médicale, il déclara « Nous sommes obligés de lui ensacher les mains. Pour pouvoir effectuer le test de la paraffine à l'hôpital. »

Kara haussa les sourcils et considéra Laura d'un air interloqué. L'inspecteur Leonard s'accroupit à côté du brancard, fixa des sacs en plastique autour des mains de Laura et les noua avec un ruban adhésif aux poignets. « Ça va ? » lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête. Prostrée, elle ne sentait rien.

Se penchant, Kara replaça ses mains sous les fines couvertures.

« Je passerai vous voir à l'hôpital. » Vince tapota l'épaule de Laura et se redressa.

« Bien, vous pouvez l'emmener. »

Ils se remirent en marche. La porte d'entrée s'ouvrit, et une bouffée d'air froid se mêla à la chaleur de la maison. Ils s'apprêtaient à sortir quand, soudain, on leur bloqua le passage. Hirsutes et débraillés, Sidney et Dolores venaient de faire leur apparition, suivis de l'agent McCandless.

Hagarde, Dolores contempla Laura attachée à la civière, le pied moulé dans du plastique, le teint presque aussi blanc que le bandage autour de sa tête. À sa vue, les yeux de Dolores s'emplirent de larmes. Tendrement, elle repoussa une mèche humide du front moite de Laura. « Ma pauvre petite », murmura-t-elle. Son regard anxieux balaya la phalange de policiers et s'arrêta sur leur patron qui leur faisait face.

« Où est mon petit-fils ?

— Chez la voisine, Mrs. Garrity. Il ne risque rien ; la maison sera gardée toute la nuit. »

Un gémissement échappa à Sidney, comme s’il venait enfin de comprendre.

« Oh ! Vince, s’écria Dolores en s’emparant de la main de son vieil ami. Mon Dieu, dis-moi que ce n’est pas vrai.

— Désolé, Dolores », fit le chef de la police, les larmes aux yeux. D’un seul coup, toutes ses années d’entraînement lui parurent inutiles.

6

Le jour se levait quand elle quitta les urgences et gagna une chambre particulière dans un fauteuil roulant. Une infirmière l'aida à sortir du fauteuil et à s'allonger entre des draps immaculés. Avant qu'elle ne baisse les stores, Laura entrevit une aube grise et maussade. Un agent de police était en faction devant la porte de la chambre.

Laura sombra dans un demi-sommeil peuplé d'apparitions violentes. Chaque fois qu'elle commençait à s'assoupir, les infirmières la secouaient : en raison, semblait-il, de sa blessure à la tête. Elle avalait de bonne grâce les comprimés contre la douleur et se détournait à la vue d'un bol de potage ou d'une crème caramel. Les médecins allaient et venaient, l'examinaient, posaient des questions. Hébétée, totalement indifférente à son propre état, elle coopérait.

À un moment de cette journée qui ressemblait à un long crépuscule, le chef Moore arriva, s'assit à côté du lit et la pria de lui raconter ce qui s'était passé. Pendant qu'elle lui relatait les faits, un médecin se tint, implacable, au pied du lit, pour surveiller son état. D'une voix entrecoupée, Laura parla du bruit, de l'homme dans l'obscurité, du coup qu'elle avait reçu sur la tête. Au moment d'aborder la découverte du corps de Jimmy, elle se mit à suffoquer. Sur l'insistance du médecin, Vince Moore l'autorisa à sauter cette partie-là. Ensuite, elle en vint à Michael et au 911. Elle avait l'impression que tout cela concernait quelqu'un d'autre. Vince ne resta pas longtemps. Lorsque ce fut terminé, le médecin lui prescrivit un nouveau sédatif.

Elle n'eut droit à aucune visite, *mais* le soir, elle parla à Michael au téléphone. Sa petite voix semblait provenir d'une autre planète. Elle lui fredonna quelque chose. Une chanson, une simple mélodie. Quand elle eut fini, le combiné lui tomba des mains.

Cet état de rêve éveillé se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit. Finalement, le stade critique de sa blessure à la tête ayant été dépassé, on lui permit de dormir. Son sommeil fut pareil à un gouffre noir, vide de toute

pensée ou perception.

« Réveillez-vous, mon petit. » Laura ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Une lumière grise filtrait à travers les stores entrouverts. Un nouveau jour. La nouvelle année. Son cœur se serra à la perspective de cette journée. De cette année. Des années à venir. De sa vie, désormais. Sa vie sans Jimmy. L'avant-veille encore, elle était une femme heureuse, sans histoire. À présent, elle était veuve. Laura enfouit son visage dans l'oreiller, espérant trouver l'oubli dans le sommeil.

« Ah, non ! s'exclama l'infirmière. Il faut vous refaire une beauté. Vous avez de la visite.

— Je ne veux voir personne », répondit-elle d'une voix blanche.

Cependant, harcelée par l'infirmière, elle se leva pour faire un brin de toilette, se déplaçant à l'aide d'une paire de béquilles. Épuisée, elle s'écroula sur le lit et sirota un peu d'eau tiède à travers une paille. L'infirmière ramassa les serviettes et les draps froissés et sortit à reculons, échangeant au passage une plaisanterie guillerette avec le flic en faction.

Étendue sur le lit, Laura fixait le store, se demandant comment elle allait s'en sortir. Avec le travail. Avec la vie en général. Avec son enfant qu'elle devrait élever sans la présence d'un père. Leur existence avait gravité autour de Jimmy. Ils étaient ses planètes. Il était leur astre. Leur source de chaleur et de lumière. Elle ferma les yeux et vit son visage. Brusquement, la porte de sa chambre s'ouvrit. Laura tourna la tête.

Vince Moore entra, suivi d'une jeune femme en uniforme de policier et d'un homme en civil qui lui parut vaguement familier.

« Comment allez-vous, Mrs. Reed ?

— Laura », rectifia-t-elle, désarçonnée par ce ton officiel.

Le chef de police hocha la tête. « Je vous présente l'agent Hale qui va noter notre entretien. » La jeune femme policier la salua et, allant s'asseoir dans un coin de la pièce, ouvrit une mallette pour sortir son matériel.

« Et voici l'inspecteur Leonard, ajouta Moore en désignant l'homme aux yeux gris et aux cheveux blonds coiffés en arrière.

— Vous êtes venu chez moi », dit Laura d'une voix éteinte.

L'inspecteur Leonard acquiesça d'un signe de tête.

« L'avez-vous arrêté ? » demanda-t-elle. Une bouffée de colère monta en elle. Ou était-ce un désir de vengeance ? « Celui qui a fait ça ?

— Pas encore », répondit Moore, gêné.

Laura retomba sur ses oreillers. Il était donc en liberté. Le monstre qui avait pénétré chez eux telle une bête fauve, qui avait fait voler sa vie en éclats, s'était volatilisé, purement et simplement. Comment pourrait-elle dormir tranquille sous son propre toit ? Où pourrait-elle se sentir en sécurité ? Elle se rendit compte, atterrée, qu'elle souhaitait sa mort. Jamais elle ne s'était considérée comme quelqu'un de vindicatif, et pourtant, elle voulait qu'il soit anéanti, qu'il disparaisse de la surface de la terre.

« Laura, dit Vince Moore, nous sommes ici pour éclaircir deux ou trois petites choses. »

Elle soupira :

« Très bien. Je ferai mon possible pour vous aider.

— Mrs. Reed, questionna Ron Leonard, comment se fait-il que vous n'étiez pas au lit avec votre mari au moment du crime ? »

Son ton rude lui fit l'effet d'une douche glacée. Jusque-là, tout le monde avait été gentil avec elle ; on l'avait traitée comme une fragile poupée de porcelaine. Or cet homme-là était différent. Il paraissait hostile. Comme si, en étant dans son lit, elle aurait pu empêcher le meurtre de Jimmy. Et si c'était vrai ? se demanda-t-elle. Les choses auraient-elles tourné autrement ? Jimmy serait-il toujours en vie ? « Je l'ai déjà expliqué au chef, répliqua-t-elle d'une voix tremblante. Mon fils était malade. J'étais dans sa chambre. »

Ron hocha la tête. « Malade comment ? A-t-il vomi ?

— Non, il avait mal au ventre. Je lui ai massé l'estomac.

— Il n'était donc pas malade au point, disons, d'avoir besoin d'un médecin. »

Laura sourit faiblement. « Non. On ne fait pas venir le médecin en pleine nuit pour un mal de ventre. À moins que ce ne soit vraiment grave. »

Ron Leonard fronça les sourcils. « Mais si ce n'était pas grave, pourquoi avez-vous dormi dans la chambre de l'enfant ?

— Je me suis endormie en le berçant. Avez-vous des gosses, inspecteur Leonard ? »

Il ignora la question. « Et ce n'était pas, mettons, parce que vous vous étiez disputée avec votre mari ? » Laura secoua la tête. Elle trouvait son attitude insultante. Elle se rappela soudain l'histoire de la barbe, leur discussion concernant Dolores. Dieu que tout cela semblait mesquin maintenant ! Mesquin et triste. Leurs tout derniers instants ensemble… gâchés par une polémique au sujet d'une barbe. « Non. Enfin, nous nous étions chamaillés un peu, mais ce n'était rien. » Elle quêta l'approbation de

Vince Moore, mais il évitait son regard éploré. « Ce n'était rien. Nous étions en train de… nous réconcilier, quand Michael m'a appelée. »

Ron Leonard consulta son bloc-notes. « Nous avons interrogé une certaine Mrs. Candy Walsh. Vous et votre mari aviez dîné avec les Walsh ce soir-là.

— Oui.

— D'après Mrs. Walsh, il n'est pas impossible que vous ayez été en froid avec votre mari. Vous étiez de mauvaise humeur, semble-t-il. »

Le visage de Laura s'empourpra d'indignation. De fureur, presque. En même temps, elle eut envie de rire. « Candy Walsh, s'exclama-t-elle. Cette… » Elle se retint d'employer un mot ordurier. « Ceci explique cela. » Candy était tout simplement incapable d'imaginer qu'elle pouvait agacer quelqu'un.

Avant qu'elle ne puisse en dire davantage, l'inspecteur Leonard demanda : « Vous vous entendiez bien avec votre mari ?

— Évidemment, riposta Laura, exaspérée. Pourquoi toutes ces questions ? En quoi ça va vous aider à identifier son meurtrier ?

— Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu vouloir tuer votre mari ?

— Non, affirma-t-elle, catégorique. Personne. Jimmy était… » À nouveau, l'étau se resserra autour de sa tête. Et elle ne pouvait même pas chercher le soulagement dans les larmes. « Tout le monde l'aimait, acheva-t-elle à la hâte.

— D'autres femmes ? » s'enquit-il benoîtement. Laura s'assit, l'œil noir. « Non, bien sûr que non. » Se retournant, elle bourra son oreiller de coups de poing.

« Si vous me le permettez, je suis étonné de ne pas vous voir pleurer la perte d'un être cher, Mrs. Reed. »

Elle le foudroya du regard. « Non, je ne vous le permets pas. Si je pouvais pleurer, je le ferais, croyez-moi. »

Rapidement, habilement, il changea de sujet : « Savez-vous ce que cet homme faisait chez vous ?

— Si je sais… » La colère de Laura se mua en ironie. « À mon avis, il était venu nous cambrioler. Je tire cette déduction du fait qu'il était masqué et armé, que notre maison a été mise à sac et mon mari tué.

— Techniquement parlant, votre maison n'a pas été mise à sac. Juste quelques tiroirs ouverts, rien d'important. Avez-vous beaucoup de bijoux de valeur ? »

Laura le dévisagea fixement. « Non.

— Possédez-vous une arme, Mrs. Reed ?

— Non.

— Savez-vous vous servir d'une arme ? »

Elle commençait à perdre patience. « Qu'est-ce que ça change ?

— Alors ? »

Laura regarda Vince. Elle ne le connaissait pas très bien, même si lui et sa femme étaient de vieux amis de la famille de Jimmy. Elle s'attendait à ce qu'il prenne sa défense, sinon pour elle, du moins pour Jimmy. Cet inspecteur n'avait pas l'air de comprendre qu'elle venait de perdre son mari. « Ne lui avez-vous pas expliqué, chef, ce qui s'est passé ? »

Il fit mine de ne pas remarquer son ton familier.

« L'inspecteur Leonard et moi-même… nous interrogeons sur certains faits qui entourent le meurtre de votre mari. Mais avant d'aller plus loin, je tiens à vous signaler, Mrs. Reed, que vous êtes en droit de bénéficier de la présence d'un avocat lors de nos entretiens. Si vous le désirez, nous pouvons reporter cette entrevue jusqu'à ce que vous en fassiez venir un.

— Un avocat ! s'exclama Laura. Ne soyez donc pas ridicule. Pourquoi aurais-je besoin d'un avocat ?

— Alors continuons, dit Ron Leonard. Savez-vous vous servir d'une arme ?

— Parfaitement, rétorqua-t-elle avec défi. Mon père était commandant dans la marine. Il m'a appris à tirer quand j'avais dix ans. Et si j'avais eu une arme, j'aurais abattu ce salaud sur place.

— Quel salaud ? »

Toi, pensa Laura. Elle se mordit la langue pour ne pas le dire tout haut. « Comment osez-vous ? » fit-elle avec amertume.

Le regard gris de Ron Leonard était entièrement dépourvu de chaleur. « Et que pensent les médecins de votre état ? »

Ce soudain changement de ton déconcerta Laura. « Ils pensent que ça va. J'espère rentrer à la maison… » À la maison, sans Jimmy. « Retrouver mon fils, marmonna-t-elle. Peut-être aujourd'hui.

— Vous vous êtes foulé la cheville, paraît-il.

— Oui, quand il m'a poussée dans l'escalier.

— Et vous souffrez d'une blessure à la tête. Une blessure superficielle. »

Laura plissa les yeux. « Vous n'auriez pas dit la même chose si c'était votre tête à vous. »

Ron Leonard rit ; pourtant, il n'avait pas l'air amusé du tout. « C'est le

diagnostic médical.

— Il y avait du sang partout. J’ai perdu connaissance.

— Le cuir chevelu saigne toujours abondamment, même si la plaie est sans gravité. Vous déclarez que vous vous êtes assommée en tombant. Et que vous êtes restée inconsciente pendant près d’une heure. Je veux dire par là qu’une heure s’est écoulée entre la mort de votre mari et le moment où vous avez composé le 911.

— Et alors ?

— Donc, ce tueur… (Il mit l’accent sur ce mot.) Il a abattu votre mari à bout portant, mais s’est contenté de vous donner une tape sur le front. Après quoi, en tombant, vous avez fait le reste. »

Laura se tourna vers Moore. « Que dites-vous là ? Suis-je responsable du coup que j’ai reçu sur la tête ? Croyez-vous que j’aie envie de vivre ? » Sa voix monta jusqu’au cri. Tout à coup, elle pensa à Michael et se sentit coupable. Oui, je veux vivre, pour Michael.

« Écoutez, fit-elle plus calmement. J’ignore pourquoi il ne m’a pas tuée, moi aussi. Peut-être était-il pressé, peut-être en a-t-il eu l’intention. Je n’en sais rien. Je n’ai pas la moindre idée de ce que cet homme avait décidé de faire…

— Si homme il y avait », glissa Ron Leonard. Laura écarquilla les yeux. Son sang se glaça dans ses veines.

« Si… ? répéta-t-elle.

— Connaissez-vous le montant de l’assurance vie souscrite par votre mari, Mrs. Reed ?

— Si homme il y avait… ?

— Je vais vous le dire. Mr. James Reed s’était récemment assuré pour une somme de cinq cent mille dollars. Une somme considérable pour un homme aussi jeune. Et propriétaire d’une petite galerie. »

Laura fut prise de vertige. « C’est Richard qui nous l’avait conseillé… une assurance à terme. Richard Walsh… il a dit que c’était important de nous protéger, pendant que Michael était encore petit. Demandez-lui. Il vous expliquera.

— Nous avons parlé à Mr. Walsh. D’après lui, votre mari hésitait à souscrire un contrat de cette importance, mais vous l’avez convaincu…

— Parce qu’il m’avait convaincue, lui ! Richard disait que c’était un acte de responsabilité, vis-à-vis de Michael… »

Ron Leonard parut se livrer à des calculs sur son bloc-notes. « Voyons, un

meurtre est assimilé à une mort accidentelle. Avec une prime multipliée par deux, ça nous fait un million de dollars. Vous êtes une jeune femme riche, Mrs. Reed. »

Laura regarda Vince Moore, mais son visage d'ordinaire chaleureux s'était assombri. À nouveau, elle contempla la mine réservée de l'inspecteur Leonard. Son cœur battait la chamade. Elle sentait le sang lui affluer aux tempes. « Que dites-vous ? » Elle le savait déjà. Son cerveau se refusait à l'admettre, mais elle savait.

L'expression de Ron Leonard demeurait impénétrable, mais une note métallique perça dans sa voix. « Je dis, Mrs. Reed, que votre version nous pose quelques problèmes.

— Ma version ? » souffla-t-elle. Comme si elle avait tout inventé.

Laura se cramponna au bord de son lit. La chambre commençait à tourner autour d'elle.

DEUXIÈME PARTIE

MAI

7

Vince Moore, le chef de la police de Cape Christian, coinça le récepteur sous son menton et examina en souriant les photos d'un nourrisson endormi.

« Je les ai reçues ce matin, dit-il à sa femme Ingrid, qui était à l'autre bout du fil. Une vraie petite poupée. Comment va Katy aujourd'hui ? » Ingrid était montée à Albany pour aider sa fille qui, après une grossesse à risque, avait mis au monde son deuxième enfant, une petite fille. Leur fils, Robbie, qui habitait Philadelphie, avait un garçon : ça leur faisait donc trois petits-enfants.

Ingrid assura que Katy allait bien, mais qu'en ce moment même, elle était en train de dormir. « Dis-lui que je l'appellerai plus tard. » Vince aurait bien voulu voir le nouveau-né, mais il était obligé d'attendre ses vacances en septembre. Dans une station balnéaire telle que Cape Christian, le mois de mai marquait le début de la haute saison. Il ne pouvait décemment pas déserter son poste. « Quand rentres-tu ? » demanda-t-il, mélancolique.

Ingrid promit de revenir dans quelques jours. Pendant qu'elle décrivait ses plans pour le reste de son séjour, Vince but une gorgée de café dans un verre en carton et parcourut la pièce du regard. Soudain, il aperçut une silhouette familière dans l'encadrement de la porte.

Se redressant, il essuya avec une serviette en papier l'auréole que le verre avait laissée sur son bureau. « Chérie, interrompit-il Ingrid. Il faut que je te quitte. Dolores est là. » Ingrid comprit ; ils se dirent au revoir, et Vince fit signe à Dolores d'entrer.

Vince Moore avait grandi avec Dolores et son défunt mari, Jim Reed. Il se souvenait de leurs parents. Il avait assisté à leur mariage et se rappelait encore la nuit où le petit Jimmy était né. À la mort de Jim Senior, il avait eu l'impression de perdre un frère. Ingrid et lui s'étaient efforcés de rester proches de la veuve de Jim et de son jeune fils. L'été, Ingrid et Dolores emmenaient souvent leurs enfants à la plage et s'installaient côte à côte sous un parasol tandis que Jimmy, Robbie et Katy jouaient sur le sable.

Vince soupira. Il ne supportait pas de voir Dolores dans son bureau. Il ne

supportait pas de l'affronter une fois de plus, les mains vides. Il savait bien ce qu'elle voulait, mais pour le moment, il ne pouvait pas agir. Il n'était pas en mesure de procéder à une arrestation.

Vince, Ron Leonard et le procureur fédéral Clyde Jackson, un séduisant Noir diplômé de Princeton, avec un faible pour les costumes sur mesure, avaient passé des heures à étudier les indices dont ils disposaient. À divers degrés, ils partageaient la même conviction, mais officiellement, la version de Laura était la bonne. Officiellement, ils recherchaient un individu masqué qui avait pénétré chez les Reed par une fenêtre mal fermée et abattu James Reed dans son lit, après avoir volé une Rolex et quelques bijoux. Ils n'avaient pas de témoins, et l'arme du crime, un revolver Smith & Wesson de calibre 38, n'avait jamais été retrouvée. La presse locale publia en conséquence l'histoire du cambriolage qui avait tourné au drame. Dans les semaines qui suivirent, Vince dut embaucher du personnel intérimaire pour raccompagner les vieilles dames chez elles après la tombée de la nuit et enquêter sur le moindre bruit derrière chaque fenêtre ouverte.

Bon nombre d'habitants de Cape Christian semblaient toutefois avoir intégré, presque instantanément, les soupçons secrets des policiers chargés de l'affaire. Jimmy Reed était un enfant du pays, alors que sa veuve venait de l'extérieur. Il avait été assassiné dans son lit ; or elle s'en était sortie pratiquement indemne, avec une manne d'un million de dollars par dessus le marché. Dans une enquête de ce genre, le suspect numéro un était traditionnellement le conjoint de la victime. Aucun voisin n'avait vu un homme d'aspect louche rôder dans les parages. Dans la maison même, il n'y avait nulle trace du mystérieux intrus ; pas un cheveu, pas un fil. Un tueur qui ne laissait pas de traces, voilà qui était en effet très étrange. Une heure s'était écoulée entre le meurtre de Jimmy et le coup de téléphone de Laura à la police. Une heure pendant laquelle, ainsi que Ron, Vince et Clyde Jackson s'accordaient à le penser, l'arme du crime et un petit sac de bijoux avaient été jetés à la mer et emportés par le reflux.

Mais ils n'avaient aucune preuve. Aucun indice à présenter au tribunal. Le test de la paraffine avait montré que Laura ne s'était pas servie d'une arme à feu. Du moins, pas à mains nues. Et, contre l'avis de son avocat, elle s'était soumise au détecteur de mensonge, avec un résultat entièrement favorable. Elle croyait que cela suffirait à dissiper les soupçons de la police et des habitants de la ville. Mais elle se trompait.

Dolores s'assit en face de Vince et posa une part de cake dans du papier

sulfurisé sur son buvard. « Tiens, dit-elle. Pour ton régime.

— Merci beaucoup. »

Désabusé, Vince tapota le bourrelet qui lui enveloppait la taille. Souvent, Dolores lui apportait quelque chose quand elle passait le voir au poste. Même si elle ne venait plus tous les jours, elle restait vigilante. Dans les premières semaines après la mort de Jimmy, elle était devenue partie intégrante du paysage : sanglotant et fulminant tour à tour, elle exigeait des informations, soutenue silencieusement par Sidney, son second époux. Ces derniers temps, elle était coiffée et pomponnée avec son soin coutumier, mais le plus habile des maquillages n'arrivait pas à masquer les cernes noirs sous ses yeux. Elle paraissait ratatinée, comme si elle avait vieilli d'un seul coup. Tout le monde savait combien elle avait été affectée par la perte de son fils.

« Ingrid est toujours à Albany, chez Katy ? » demanda Dolores.

Vince hocha la tête. « J'ai reçu ça ce matin », annonça-t-il fièrement en lui tendant les photos prises avec un Polaroïd.

Elle les examina avidement. Un sourire éclaira son visage, mais son regard était triste. « Qu'elle est belle, s'exclama-t-elle. C'est votre troisième ?

— Eh oui ! »

Dolores se redressa avec un soupir. « C'est merveilleux.

— Et ton petit-fils, comment va-t-il ? »

Elle pinça les lèvres. « Michael ? C'est un ange. Il va bien. Mais tu connais les enfants. Ce sont de petits comédiens. Ils sont capables de garder les pires choses pour eux, comme si de rien n'était. »

Vince acquiesça sombrement. « Ça, c'est sûr.

— Nous faisons notre possible pour l'aider. Mon mari et moi. Nos amis. Tout le monde.

— Ta belle-fille ne s'oppose pas aux visites ? »

À la mention de Laura, l'expression de Dolores se figea.

« C'est Sidney qui va chercher le petit. Elle, je ne lui adresse pas la parole. Sidney joue les intermédiaires. Cet homme est un saint. Je ne sais pas comment il supporte de lui parler, mais il le fait pour que je puisse voir Michael. »

Les sentiments de Dolores n'étaient pas un secret pour Vince. Au début, elle s'était refusée à admettre l'hypothèse de la culpabilité de Laura. Une épouse et une mère… c'était inconcevable. Mais elle fut profondément ébranlée, à l'enterrement de son fils, par le fait que sa veuve n'avait pas versé une larme. On essaya de le lui expliquer. C'était le choc. La prostration.

Laura elle-même s'était excusée : son père avait horreur des pleurs ; il l'avait dressée à se maîtriser. Mais Dolores ne pouvait pas comprendre. Elle aussi avait été une jeune veuve. Elle avait connu le chagrin et le désespoir. Peu à peu, alertée par les questions insidieuses de Ron Leonard, elle commença à s'interroger sur la véracité du récit de Laura. Elle s'en ouvrit aux policiers, puis à Sidney, jusqu'à ce qu'il se lasse de ses soupçons. Mais ils grandissaient de jour en jour, et maintenant, elle ne voulait plus entendre parler de sa belle-fille.

Vince, pour sa part, traînait les pieds. Il connaissait les faits comme tout un chacun, mais en son for intérieur, il avait envie de croire la jeune femme. Il la trouvait calme et sérieuse, même s'il n'aurait su dire comment elle était avant le drame. Il est vrai qu'on ne l'avait jamais vue pleurer, pas même aux funérailles, mais il était convaincu qu'elle avait du chagrin. À chacune de leurs rencontres après la mort de Jimmy, il repensait à la phrase de *La Belle Dame sans merci*, « solitaire et vaguant languissamment », parce qu'elle semblait lui convenir. Ingrid, qui avait enseigné l'anglais au lycée, lui avait rappelé avec tact que dans le poème de Keats, cette définition se rapportait non à une femme, mais à un chevalier trahi par sa belle.

« Laura est passée me voir tantôt, dit-il. Pour savoir s'il y avait du nouveau. »

Les yeux de Dolores lançaient des éclairs. « Je pense bien. »

Vince fit mine de ne pas saisir l'allusion. Aucune charge n'avait été retenue contre Laura. Il se devait de maintenir un semblant d'objectivité. « Les affiches nous ont valu quelques coups de fil. Les gens sont très tentés par la récompense. » Laura avait offert 250 000 dollars de la prime d'assurance vie de Jimmy en échange de tout renseignement susceptible de mener à l'arrestation du meurtrier. Les affiches, dessinées par Gary Jurik, étaient fort spectaculaires. Il y avait eu beaucoup d'appels, mais jusque-là, tous les indices s'étaient révélés nuls.

« Elle ne risque pas grand-chose en proposant cet argent. Elle peut être sûre que personne ne viendra le réclamer, observa Dolores avec amertume.

— Dolores… (Vince lui tapota la main.) Il ne faut pas te décourager. Si ce type est dans les parages, nous finirons par mettre la main sur lui.

— Et s'il n'y a pas de type ?

— L'instruction est en cours, répliqua-t-il fermement.

— En tout cas, j'ai voulu venir te voir avant de partir. Sidney et moi allons nous absenter pendant plusieurs semaines. L'un de ses gros clients, le

propriétaire du Stella di Mare à Atlantic City, nous prête son appartement en Floride. Sidney dit que si je ne prends pas un peu de repos, il demandera le divorce, ajouta-t-elle avec un pâle sourire.

— Excellente idée, approuva Vince avec conviction. Partez. Changez d'air. »

Dolores lui remit un bout de papier. « Voici notre numéro de téléphone en Floride. Au cas où… »

Vince prit le papier et referma la main sur la sienne. « Tu seras prévenue tout de suite. Je te le promets.

— Bon, fit-elle en se levant avec lassitude. Il faut que j'aille finir de boucler mes valises. »

Vince quitta son siège. « Tâche d'en profiter, et moi, je m'occupe du reste. Ton Jimmy, je l'ai toujours en tête. Nous n'aurons de cesse d'épingler son assassin. D'accord ?

— Moi aussi, répondit-elle d'un air sombre.

— Merci pour le cake.

— Embrasse Ingrid et Katy pour moi, quand tu les auras au téléphone.

— Entendu. »

En la regardant sortir, courbée comme sous le poids d'un fardeau, il éprouva une angoisse familière. Autrefois, lorsque son travail l'ennuyait, il lui arrivait de rêver à la retraite et au camping-car qu'il s'achèterait avec Ingrid. Mais depuis ce tragique soir du réveillon, son seul souhait était de découvrir ce fameux indice crucial qui traduirait en justice celui ou celle qui avait volé la vie de Jimmy Reed. Si c'était Laura Reed, ils trouveraient le moyen de le prouver. Il devait bien ça à Dolores, à son petit-fils et à la mémoire de son ami disparu. Ce meurtre le rendait malade, le révoltait en tant que policier et en tant qu'être humain. On ne pouvait assassiner impunément un homme innocent dans son lit. Un jour ou l'autre, l'auteur de ce crime odieux allait payer.

8

Le printemps battait son plein à la fenêtre désormais ouverte. Le soleil et le chant des oiseaux montaient à l'assaut de la maison ; le parfum des lilas en fleur s'insinuait par les mailles de la moustiquaire. Tout semblait vouloir l'attirer au-dehors. Mais le plus insistant de tous, c'était Michael : elle lui avait promis la veille de l'emmener voir les bateaux à la marina. Elle avait fini par capituler. Elle avait conçu un plan. Le moment était venu de le mettre à exécution.

Plissant les yeux, Laura contempla l'indésirable soleil par la fenêtre. L'hiver lui convenait parfaitement, fin manteau de grisaille dans lequel elle pouvait se draper, grelottante. Ses sorties se réduisaient au plus strict minimum : faire les courses, conduire Michael à l'école. Généralement, il lui fallait la journée pour se décider à mettre le nez dehors. Là, dans le froid et la nuit tombante, elle pouvait s'emmitoufler, se cacher des regards obliques, des murmures qui s'élevaient sur son passage. Mais depuis les premiers matins ensoleillés d'avril, sa dépression semblait s'aggraver. Les jours s'allongeaient interminablement et, sans la protection d'un lourd manteau, d'un chapeau rabattu sur le visage, elle se sentait vulnérable. Les gens étaient libres de la dévisager, de la voir se recroqueviller sous leurs regards froids. C'était déjà assez dur d'être veuve, de se réveiller tous les matins sans Jimmy. Mais être soupçonnée de meurtre…

La sonnette de la porte la fit sursauter. « J'y vais », cria Michael. Mais Laura le rattrapa d'un bond.

« Non », aboya-t-elle. Puis, plus calmement : « J'y vais. »

Il faisait grand jour dans Chestnut Street. Par un temps aussi radieux, tout le monde était dehors. Se sentirait-elle jamais à nouveau en sécurité ? En tout cas, certainement pas dans cette maison. Les deux premiers mois, elle avait engagé quelqu'un pour monter la garde la nuit. Elle s'était installée dans la chambre en face de celle de Michael. Elle avait parlé à Richard Walsh de son projet de mettre la maison en vente, mais il le lui avait déconseillé, du moins

pour le moment. Elle allait être assiégée par les curieux, les voyeurs ; mais personne ne voudrait l'acheter. Tous connaissaient la malédiction qui l'avait frappée. La maison où un homme avait été assassiné dans son propre lit.

Laura entrouvrit la porte et vit un garçon avec un petit bouquet de fleurs dans un bol de verre. Le camion du fleuriste était garé le long du trottoir. Laura glissa un pourboire au livreur, le remercia et posa les fleurs sur la table de l'entrée. Elle prit la carte dont elle savait déjà le contenu d'avance : « De la part d'un ami. » Depuis la mort de Jimmy, elle recevait ces bouquets deux fois par mois. La première fois, le message anonyme l'avait interloquée, effrayée même. Puis elle avait reconnu les caractères d'imprimerie et s'était rassérénée. Gary Jurik était l'un des rares habitants de la ville à être gentil avec elle… l'un des seuls à ne pas croire à sa culpabilité. Mais lorsqu'elle avait voulu le remercier, il avait rougi et feint de ne pas être au courant.

Peut-être devrions-nous passer le voir en allant à la marina, se dit-elle. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, il l'avait invitée à venir voir ses nouvelles toiles avant qu'elles ne partent à la galerie. Pour le moment, c'était Richard Walsh qui s'occupait du magasin. Laura ne demandait pas mieux : elle ne supportait même pas d'y mettre les pieds. Mais elle savait que Gary tenait sincèrement à avoir son avis. Sans le soutien de Jimmy, ils étaient tous deux un peu perdus : il leur manquait leur critique et admirateur le plus sûr. Depuis sa mort, Laura n'avait pas touché au stylo ni aux pinceaux.

« On va peut-être s'arrêter chez Gary en chemin, dit-elle à Michael.

— O.K. On y va ? »

Laura soupira. Deux arrêts, ce n'était vraiment pas la mer à boire, sauf que pour elle, c'était presque une mission impossible. Toute la matinée, Michael avait joué dans son coin pour ne pas la contrarier, ne pas la renvoyer dans sa coquille. La veille, ils avaient parlé d'aller à la marina, et elle s'était même lavé les cheveux en prévision de cette sortie. Ces derniers temps, elle négligeait souvent de se faire un shampooing pendant plusieurs semaines. Mais le matin même, elle avait failli revenir sur sa décision. Pour la convaincre, Michael dut recourir à tous ses artifices d'enfant.

Elle avait mis une longue robe grise avec un motif composé de petites fleurs. C'était la robe de printemps préférée de Jimmy. La journée était belle. Elle n'avait aucune excuse pour atermoyer davantage. Elle prit le grand chapeau de paille accroché à une patère. Lorsque Michael la vit l'ajuster devant le miroir de l'entrée, il bondit sur ses pieds et saisit sa casquette de base-ball.

Soudain, le téléphone sonna. Ils le regardèrent tous les deux, puis se tournèrent l'un vers l'autre, Laura d'un air méfiant, Michael, le menton résolument levé. Il se rua sur l'appareil et, décrochant, annonça de but en blanc : « On n'a pas le temps de parler. On sort.

Michael, protesta Laura. Passe-moi le téléphone. »

À contrecœur, il lui tendit le combiné.

« Allô ? hasarda-t-elle.

— Apparemment, j'appelle au mauvais moment. »

En entendant la voix de sa directrice littéraire, Laura sourit. Fort heureusement, Marta Eberhart était plutôt du genre à rire et non à s'offusquer de la manœuvre de Michael.

« Je lui avais promis de l'emmener à la marina. Mais il est persuadé que je vais changer d'avis. » Leur relation professionnelle avait depuis longtemps débouché sur une amitié spontanée, bien qu'à distance. « Vous êtes à la maison ? » s'enquit Laura. Elle imaginait Marta dans son deux-pièces de la 65e Rue, élégamment décoré dans des tons de blanc et de beige, avec les vêtements, les chaussures et les livres éparpillés pêle-mêle sur les meubles luxueux.

Marta soupira. « Oui, je suis chez moi. Dommage que je n'aie pas un bout de chou comme Michael pour m'accompagner à la marina. Au lieu de ça, je vais à un cours d'aérobic dirigé par un ancien instructeur des forces navales. Écoutez, je ne veux pas vous retarder. J'avais simplement envie de savoir comment vous alliez. »

Laura jeta un coup d'œil sur Michael qui s'était rassis sur le tapis et entrechoquait rageusement ses soldats de plomb. « Je vais bien. Je ne me suis pas encore remise au travail…

— Ce n'est pas pour ça que j'appelle. On est samedi. Un jour de congé. Dites, je crois que vous devriez y aller. Votre petit bonhomme doit sûrement s'impatienter.

— C'est vrai. »

Si seulement elle pouvait être transportée par enchantement dans l'île de Manhattan où elle s'écroulerait sur le canapé de Marta, boirait un verre de vin, parlerait pendant des heures, puis sortirait dîner et s'endormirait enfin sur le même canapé, déplié. Une fois ou deux, Jimmy l'avait encouragée à le faire, et elle s'était offert une parenthèse de plaisir dans la vie de tous les jours. J'en aurais bien besoin maintenant, pensa-t-elle avec regret. Comme j'aimerais partir d'ici… Quitter cette ville. Tout quitter.

Tout, sauf mon fils. Tristement, avec amour, elle contempla sa tête penchée sur ses soldats de plomb. « Il faut que j'y aille, dit-elle.

— Prenez bien soin de vous, fit Marta avant de raccrocher.

— O.K., murmura Laura à l'intention de son petit garçon, accroupi parmi ses jouets. Je suis prête. »

Levant les yeux, Michael la gratifia d'un large sourire. « D'accord. » Il sauta sur ses pieds et glissa sa menotte dans la sienne, comme pour lui donner du courage. Ensemble, ils se dirigèrent vers la porte.

Gary Jurik vivait avec sa mère dans une maison isolée, située sur une langue de terre surplombant Cable Bay. Ancien corps de ferme bâti dans les années cinquante, elle avait été entièrement rénovée pour répondre aux besoins de Gary. Et elle était bien plus belle que la maison de son enfance. C'étaient les indemnités versées par les assurances à la suite de son accident qui lui avaient permis de s'y installer. Ils étaient quatre dans la voiture lors de cette soirée d'hiver. Jimmy et un autre garçon s'en étaient tirés sans une égratignure. Le conducteur avait été tué, et Gary s'était retrouvé handicapé à vie. Le procès avait traîné en longueur, mais à présent, sa mère et lui jouissaient d'une relative aisance. Certains leur enviaient même leur train de vie ; de mauvaises langues murmuraient qu'il s'en était bien tiré. Les gens d'ici étaient quelquefois tellement cruels et mesquins, pensa Laura. Comme si un chèque pouvait remplacer la perte de ses jambes ou celle d'un être cher.

Elle frappa à la porte pendant que Michael trépignait sur les marches. Wanda Jurik vint leur ouvrir, aussi échevelée que si on l'avait arrachée à un chantier, alors qu'on entendait la télévision dans la pièce à côté. Elle regarda Laura d'un air hébété, comme si elle ne la reconnaissait pas. C'était tout Wanda. Elle semblait être constamment ailleurs.

« Gary est là ? demanda Laura.

— Où voulez-vous qu'il soit ? » rétorqua Wanda, belliqueuse.

Mais n'importe où, pensa Laura, agacée. Il est dans une chaise roulante, pas dans un poumon d'acier. Elle se souvint du jugement de Jimmy sur Wanda. Elle aime bien le maintenir dans un état de dépendance, disait-il. Jimmy se trompait rarement sur les gens, mais en l'occurrence, il n'avait pas dû tout saisir. La vie qu'ils menaient paraissait peser à Wanda. Elle donnait toujours l'impression de porter toute la misère du monde sur ses épaules.

Laura soupira. « Peut-on le voir ? »

Wanda détourna les yeux. « Il est dans son atelier. »

Laura n'était venue ici qu'une fois ou deux. Hésitante, elle regarda autour

d’elle, et Wanda lui indiqua l’arrière de la maison. Elle propulsa Michael devant elle, bien décidée à trouver son chemin toute seule, plutôt que de le demander à une hôtesse si peu aimable.

Mais l’atelier n’était pas difficile à localiser. Il occupait l’emplacement d’une ancienne jetée qu’on avait annexée à la maison. Les baies vitrées donnaient directement sur l’eau. Derrière la maison, ce n’était pas tant un jardin que la dune hérissée de rochers et d’herbes folles. Au bout, il y avait une digue qui avançait dans les eaux calmes de la baie. Ce jour-là, l’eau était bleue, et les cris des mouettes résonnaient à travers les panneaux vitrés. Occupé à dessiner, Gary se retourna et les accueillit avec un sourire timide, mais ravi. Michael courut vers lui et entreprit de grimper sur ses genoux.

Laura grimaça. « Michael, non ! » Mais Gary enfonça la casquette sur les yeux de l’enfant et le chatouilla sous les bras. Les piaillements de Michael remplirent la pièce. Laura sourit. Gary prit une boîte de feutres et la tendit à Michael avec une feuille de papier. « Tiens, fais-moi un dessin de ce phare, là-bas. »

Michael regarda par la vitre l’endroit que Gary lui indiquait et, s’allongeant à plat ventre, se mit au travail.

« Nous allons à la marina, expliqua Laura sur un ton léger. J’ai pensé m’arrêter en chemin pour voir tes nouvelles peintures. »

Gary hocha la tête. Il connaissait la vie qu’elle menait ces derniers temps… une vie de recluse. Laura parlait de leur sortie comme si c’était la chose la plus naturelle du monde. Autrefois, ç’aurait été le cas. Avant la mort de Jimmy. Mais plus maintenant. « C’est bien que tu sortes. Je sais que c’est dur : tu as l’impression que tout le monde te regarde, te montre du doigt derrière ton dos. Et, de toute façon, tu n’as pas trop envie de t’aventurer dehors. »

Elle le considéra avec gratitude. Quelque part, ils se ressemblaient : leur destin avait basculé à la suite d’un épisode violent, totalement indépendant de leur volonté. « Comment se fait-il que tu me voies différemment des autres ? »

Il haussa les épaules et dirigea son fauteuil vers les toiles entreposées contre le mur du fond. « Je te connais. Je sais comment tu es. »

Laura le suivit et, s’asseyant sur une chaise en bois, examina les tableaux. À la place des traditionnelles aquarelles architecturales baignées de lumière, elle découvrit les vues belles et lugubres des marais environnants. La terre devenait eau, puis se confondait avec le ciel. Ces marécages solitaires étaient

peuplés d'oiseaux marins, protégés de toute intrusion par les sournoises fluctuations de leur surface trompeusement placide.

« Qu'en penses-tu ? demanda Gary.

— Ma foi, elles n'atteindront jamais la popularité de tes architectures. »

Il contempla son travail, réprimant l'impulsion de le défendre.

« Mais ce sont à mon goût les plus beaux tableaux que tu aies jamais peints. »

Son visage s'illumina de plaisir ; il rosit comme un enfant à qui l'on viendrait d'offrir un chiot.

« Tu as l'air surpris. Pourtant, tu devais bien te douter de leur qualité.

— Je n'en étais pas sûr.

— Ils sont superbes, dit Laura avec douceur. Quoique très sombres, par rapport à ce que tu fais d'habitude.

— Ces marais ont quelque chose de maussade et de triste. Je gare mon camion à l'entrée du parc ornithologique. Il n'y a jamais personne là-bas. Il faut simplement que je fasse attention en empruntant les passerelles en bois. Si je m'embourbe, il pourrait se passer une semaine avant qu'on ne me retrouve, ajouta-t-il en riant.

— Tu ne devrais peut-être pas y aller tout seul.

— J'aime bien être seul. »

Wanda Jurik entra dans l'atelier et regarda autour d'elle. « Je prépare du thon pour le déjeuner, annonça-t-elle sans préambule. Tu préfères du pain blanc ou du pain de seigle ? »

La couleur déserta le visage de Gary. « Vous restez déjeuner, tous les deux ? » demanda-t-il avec espoir.

Laura bondit sur ses pieds. La moue de Wanda, peu enthousiasmée par cette suggestion, ne lui avait point échappé.

« Il faut qu'on y aille. Tu viens, Michael ? »

Michael brandit triomphalement sa feuille de papier. « Regardez mon dessin. »

Gary le prit et l'examina. « C'est très bien, Michael.

— Pain blanc ou seigle ? répéta Wanda.

— Seigle », répondit Gary à voix basse, sans la regarder.

Wanda tourna les talons.

« Merci de m'avoir montré tes tableaux, dit Laura.

— Et toi, quand auras-tu quelque chose de nouveau à me montrer ? »

Elle secoua la tête. « Je n'en sais rien. Marta m'a appelée ce matin, bien

qu’elle évite soigneusement d’aborder le sujet avec moi. J’ai un autre livre à leur rendre, d’après le contrat, mais je suis trop hébétée, Gary.

— Je comprends. Seulement le fait de te remettre au travail pourrait te changer les idées. Je serais heureux de voir les esquisses. Je ne suis pas Jimmy, mais…

— Oh, je serais ravie de ton aide. Tu es peut-être justement ce qu’il me faut. Et tu as sûrement raison. Tu sais, ces histoires de Raoul viennent toutes de mon imagination d’enfant. J’étais une gamine plutôt solitaire. Mon père était beaucoup plus âgé que ma mère et… enfin, il ne cherchait pas à être particulièrement dur, mais c’était quelqu’un de rigide, de très exigeant. Évidemment, il m’aimait – ça, je n’en ai jamais douté –, mais l’atmosphère à la maison n’était pas très drôle ni très détendue. Et, comme nous déménagions tout le temps, je n’avais pas vraiment d’amis. Je vivais donc dans mon propre petit monde. J’y étais heureuse. Mais se réfugier dans ce monde-là quand on est enfant, c’est une chose. Quand on est adulte, tout devient différent.

— Bien sûr.

— Actuellement, j’essaie simplement de vivre au jour le jour.

— En tout cas, si tu t’y remets, j’aimerais beaucoup voir le résultat. La vie continue, tu sais.

— C’est ce qu’on dit toujours. (Elle soupira.) Merci, Gary. Merci de m’avoir gardé ton amitié. »

Il y eut un silence gêné.

« Bon, on y va, déclara Laura finalement. Michael, dis au revoir à Gary.

— Je vais l’accrocher sur mon tableau d’affichage, promit Gary solennellement, le dessin de Michael à la main. Amusez-vous bien, tous les deux. Ou alors, si vous le désirez, je viens avec vous.

— C’est quelque chose que je dois faire seule, répondit Laura d’un air sombre.

— Je ne voulais pas…, commença-t-il précipitamment.

— Il faut que je le fasse. Pour me prouver que j’en suis capable.

— Je comprends. »

Je le sais bien, pensa-t-elle. Michael embrassa Gary sur la joue et courut vers la porte. Se penchant, Laura l’embrassa sur l’autre joue. « La prochaine fois, peut-être », dit-elle. Juste à ce moment-là, Wanda revint dans l’atelier.

« Au revoir, Mrs. Jurik.

— Au revoir. »

Après leur départ, Wanda regarda son fils. « Tu préfères manger ici ou dans la cuisine ?

— Je viendrai dans la cuisine.

— Tu perds ton temps à être gentil avec elle et son gamin. Il suffit qu'elle apparaisse pour que tu te conduises comme un petit chien.

— Maman, ce sont mes amis. Occupe-toi de tes affaires.

— C'est elle qui l'a tué, paraît-il. Moi, ça ne me dérange pas. On ne se porte pas plus mal depuis qu'il n'est plus là.

— Je te défends de dire ça, gronda Gary.

— Et pourquoi donc ? C'est la stricte vérité. Qui t'a mis dans ce fauteuil, sinon Jimmy Reed ?

— C'était un accident, maman. Je ne veux pas entendre de choses pareilles.

— J'ai raison, et tu le sais parfaitement, cria Wanda. Il a brisé notre vie, puis il a continué son petit bonhomme de chemin en sifflotant. Il se fichait pas mal de ce qui t'est arrivé. Si tu veux mon avis, Jimmy Reed a eu ce qu'il méritait.

— Je n'en veux pas, de ton avis. Ne me parle plus de ça. »

Gary serra les bras de son fauteuil à faire blanchir les jointures de ses doigts.

Wanda secoua la tête.

« Tu ne changeras donc jamais. »

9

Michael sautillait sur les planches du ponton, s’exclamant devant les yachts, même si la journée radieuse et la fragile présence de sa mère à ses côtés n’étaient pas tout à fait étrangères à sa joie. Le ciel bleu pastel était pommelé de nuages moutonneux. L’eau avait la couleur du saphir, et les voiliers blancs ancrés côte à côte dans le port de plaisance rivalisaient d’éclat avec sa surface miroitante.

Michael s’arrêta pour attendre Laura. Lorsqu’elle parvint à sa hauteur, il dit :

« Dommage qu’on n’ait plus le bateau de papa.

— Oui, je sais. » Le bateau de papa, le sourire de papa, la vie de papa. Rendez-les-nous, s’il vous plaît. « Seulement, j’aurais été incapable de le piloter, Michael. Et toi, tu es un peu trop jeune pour jouer les capitaines. »

Elle n’avait pas spécialement cherché à vendre le bateau après la mort de Jimmy. Elle avait été trop choquée, trop désemparée pour prendre une quelconque décision. Mais Richard Walsh, qui justement en voulait un pour son père, lui en avait offert un bon prix, et la vente fut conclue. Laura avait envisagé de le garder pour Michael, mais Sidney lui avait fait remarquer gentiment qu’il serait plus simple d’en racheter un le moment venu, plutôt que d’entretenir le bateau de Jimmy pendant toutes ces années.

« Quand tu seras plus grand, nous aurons sûrement un autre bateau », déclara-t-elle sur un ton qui se voulait convaincant.

Il hocha la tête. Son exubérance l’avait déserté.

« Que dirais-tu d’une glace ? » s’enquit Laura impulsivement devant la lueur de tristesse dans ses yeux.

Michael parut stupéfait : « Avant le déjeuner ?

— Mais oui ! » La perspective d’une glace détourna ses pensées du bateau qu’ils n’avaient plus. À dire vrai, ils avaient à peine eu l’occasion de s’en servir. « Allez, viens », dit Laura. Et il saisit avec empressement sa main tendue.

Ils longèrent le quai en direction du Boat People, un magasin d'alimentation et d'articles divers qui prospérait grâce au dur labeur et au sens des affaires de ses propriétaires, Wendell et Fanny Clark. Laura hésita avant d'entrer. Wendell et Fanny avaient passé l'hiver en Floride, mais ils étaient de retour depuis avril. Sans nul doute, ils étaient déjà au courant de tout, et leur opinion devait être faite.

Arrête, se dit-elle. Ton fils est triste et il a envie d'une glace. C'est tout ce qui compte. Elle poussa la porte vitrée et fit signe à Wendell Clark qui était derrière son comptoir.

À leur vue, Wendell blêmit et s'affaira devant son étalage, comme s'il espérait qu'ils partiraient sans lui adresser la parole. Mais Michael se dirigea tout droit vers la glacière.

« Bonjour, Mr. Clark », lança-t-il innocemment.

Wendell, lui-même grand-père, se retourna et le considéra avec compassion. « Bonjour, Michael. » Il s'efforça de sourire à Laura, mais son sourire ressemblait à une grimace. Elle connaissait cet air gêné. Ce n'était pas forcément de l'animosité. Simplement, les gens ne savaient pas toujours quoi lui dire. « Belle journée, n'est-ce pas ? fit-elle.

— C'est vrai, acquiesça Wendell, visiblement soulagé. Que puis-je pour vous ? »

Laura choisit un cône et le tendit à Michael.

« C'est la maison qui offre », annonça Wendell. Il ne voulut rien entendre.

Laura le remercia et se pencha vers Michael. « Fais bien attention qu'il ne coule pas.

— D'accord. Je peux aller dehors ? »

Elle hésita. Juste à ce moment-là, Fanny Clark surgit de la réserve. Elle les regarda et se tourna vers son mari, les sourcils levés comme deux petits fanions télégraphiques. « Bonjour, mon chéri, dit-elle à Michael. Bonjour, Laura. Comment ça va ?

— Bonjour, Miz Clark. Maman, je peux sortir, s'il te plaît ? »

Déjà, la glace commençait à fondre. Laura jeta un coup d'œil inquiet sur les marchandises coûteuses à l'aspect faussement banal. Elle avait envie de fuir, et le cône dégoulinant de Michael représentait l'excuse idéale. Il faut qu'on y aille. Excusez-nous. Mais une petite voix obstinée s'éleva au fond d'elle. *Tu n'as pas besoin d'excuses. Tu as été victime d'un crime atroce. Tu veux que ton fils te voie te dérober en permanence ? Comme si toi et lui aviez quelque chose à vous reprocher ?* Non, pensa-t-elle. Jamais de la vie.

« Tu peux aller t’asseoir sur le banc devant le magasin, répondit-elle calmement.

— O.K.

— J’arrive tout de suite. Et tu ne bouges pas de ce banc, tu entends ?

— Oui. » Il sortit en claquant la porte vitrée.

Elle le regarda s’installer sur le banc ; l’air ravi, il se mit à balancer ses baskets en contemplant les bateaux qui oscillaient paresseusement sur leur mouillage.

Fanny fit le tour du comptoir. « Il pousse à vue d’œil. Et il ressemble de plus en plus à son père.

— C’est vrai. Il m’est d’un grand réconfort.

— Nous avons été très tristes d’apprendre la terrible nouvelle.

— Merci pour les fleurs que vous avez envoyées. Elles étaient superbes.

— C’était la moindre des choses. Nous connaissions Jimmy depuis qu’il était tout petit. (Fanny secoua la tête.) Je n’arrive tout simplement pas à y croire. »

Pourquoi cela sonnait-il comme une accusation ? C’était juste un constat. Et qui n’avait rien d’extraordinaire. Laura avait du mal à y croire elle-même.

« Je sais. Nous avons vécu l’enfer.

— Et ici même, à Cape Christian. Que ça se produise à Philadelphie ou ailleurs, passe encore. Mais pas ici. Comme ça, il est entré chez vous et a abattu Jimmy dans son lit ?

— C’est exact, répondit Laura, mal à l’aise.

— Je me demande comment vous pouvez continuer à vivre dans cette maison. S’il m’arrivait la même chose avec Wendell, je déménagerais le lendemain. Pour rien au monde je ne resterais là. »

Sauf si c’est moi qui l’ai tué, n’est-ce pas ? pensa Laura. À nouveau, elle sentit la colère monter en elle. Et où voulez-vous que j’aille ? Chez qui ? « Ça n’a pas été facile, répliqua-t-elle avec toute la dignité dont elle était capable. Mais nous faisons de notre mieux.

— Vous avez bonne mine. » Cette fois, la voix de Fanny était véritablement teintée de réprobation.

« Merci. Avez-vous passé un bon hiver ? demanda Laura, déterminée à ne pas broncher.

— Oh, vous savez, nous adorons la Floride. Les enfants sont tous venus ; c’était formidable. Mais on est toujours contents de rentrer. Je m’ennuie à la fin. Le magasin me manque. »

Laura esquissa un mince sourire. « Bien, j'avais promis à Michael d'aller voir les bateaux. » Elle avait hâte de partir. Elle s'approcha de l'endroit d'où elle pouvait voir le banc, mais son fils n'y était pas. Elle se précipita vers la porte. Le banc était vide.

« Michael cria-t-elle.

— Que se passe-t-il ? interrogea Fanny.

— Michael n'est plus là », gémit Laura. Le cœur battant, elle se rua dehors. Le soleil qui se reflétait sur l'eau lui parut aveuglant après la pénombre du magasin. Une main en visière, elle scruta fébrilement le quai. Il n'était nulle part en vue. « Oh, mon Dieu, non ! » souffla-t-elle. Non, ce n'était pas possible.

« Ne vous affolez pas, dit Fanny juste derrière elle. Il leur arrive quelquefois de partir en vadrouille.

— Il ne sait pas nager ! Pourquoi l'ai-je laissé sortir ? S'il vous plaît, mon Dieu, non…

— Je n'ai pas entendu de bruit de chute, la rassura Fanny. On aurait entendu un plouf ou bien des hurlements. »

Wendell, qui avait remarqué leur agitation, les rejoignit sur le quai.

Le ciel éclatant semblait se moquer d'elle. Suis-je maudite ? se demanda Laura. Cette ville me prendra-t-elle tout ce que j'aime ? « Michael ! » glapit-elle. Se tournant vers Wendell, elle l'empoigna par la chemise. « Aidez-moi ! Faites quelque chose. Appelez la police.

— Calmez-vous », dit Wendell. Mais il était lui-même blanc comme un linge. « Il va revenir. Michael ! beugla-t-il.

— Je suis là, maman », répondit une petite voix.

Laura crut défaillir de soulagement. Ce n'était pas la fin du monde. La vie continuait. Pour la première fois depuis des mois, elle s'en réjouit. Tandis qu'elle pivotait en direction de la voix, Wendell lui tapota le bras et retourna au magasin. Michael se tenait à la proue d'un énorme voilier amarré au milieu du deuxième ponton.

Laura courut vers lui. « Mais que fais-tu sur ce bateau ? Descends tout de suite !

— C'est lui qui m'a dit de monter. » Michael désigna l'homme qui venait d'émerger de la cabine vitrée.

Laura souleva son fils et l'étreignit avec force avant de le reposer sur le ponton. Puis elle se tourna vers l'inconnu. Grand et musclé, il se mouvait avec une raideur inhabituelle chez un marin. Ses yeux étaient d'un bleu

perçant, et ses cheveux bruns étaient striés d'argent. Il portait un jean et une chemise kaki. Ses avant-bras étaient bronzés ; son visage était tanné par le soleil et le vent. Un instant, elle eut l'impression de le connaître. Mais cette sensation, fugace comme quelques notes d'une mélodie vaguement familière, ne dura guère.

« Excusez-moi, il y a un problème ? s'enquit-il. Votre petit garçon était en train d'admirer mon bateau, alors je l'ai invité à bord. »

Laura serra Michael contre elle. « Vous l'avez invité à bord ? Mais vous êtes fou ou quoi ? Un enfant de cinq ans ! »

L'homme écarta les bras en signe d'impuissance. « Il a dit que vous étiez dans ce magasin. Je n'avais pas l'intention de l'emmener en mer, vous savez… »

Laura se mit à trembler. « Vous est-il venu à l'esprit, ne serait-ce qu'une seconde, que j'aurais pu le chercher partout ?

— Je regrette. Vraiment, je n'ai pas pensé…

— Ça, c'est évident. J'étais à deux doigts de croire qu'il était tombé à l'eau et qu'il s'était noyé. » La voix de Laura se brisa.

L'homme la regardait avec circonspection.

Elle se força, comme on le lui avait enseigné, à ne pas pleurer. Elle s'accroupit devant Michael et le fixa droit dans les yeux : « Je t'avais dit de ne jamais, jamais partir avec quelqu'un que tu ne connais pas.

— Mais je n'étais pas parti.

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! Je te l'ai répété mille fois, mais à peine j'ai le dos tourné… »

Michael baissa la tête. « Pardon…

— Est-ce qu'il t'a touché ?

— Dites donc ! protesta le navigateur, courroucé.

— Non, répondit Michael, déconfit. Il m'a juste montré son bateau.

— En tout cas, il n'a rien, affirma Fanny en lui caressant les cheveux. C'est l'essentiel.

— Allez, viens, dit Laura brièvement. On s'en va.

— Et les bateaux ? s'écria Michael.

— Ne discute pas. On s'en va. Tu as vu assez de bateaux pour aujourd'hui.

— Maman !

— Il n'y a pas de "maman" qui tienne. Viens ! »

Laura se tourna vers Fanny, mais ne parvint pas à sourire. « Merci pour

votre aide, fit-elle avec raideur.

— De rien. Tout est bien qui finit bien. »

Laura hocha la tête et s'éloigna rapidement en traînant Michael derrière elle.

L'homme descendit sur le ponton et les suivit d'un regard troublé.

« Ne le prenez pas trop à cœur, lui conseilla Fanny. Elle n'a pas les idées bien claires.

— Franchement, je ne pensais pas à mal. J'ai eu tort sans doute, mais le petit m'avait dit que sa mère était à côté… »

Fanny soupira. « Vous n'y êtes pour rien. Elle a les nerfs en pelote. Elle a beaucoup souffert : son mari a été assassiné l'hiver dernier. Le soir du réveillon. Vous l'avez peut-être lu dans les journaux. Il s'appelait James Reed.

— Non, j'étais aux Antilles. Mon Dieu, c'est terrible. »

Fanny acquiesça, savourant l'effet de cette révélation macabre. Les gens étaient toujours très choqués d'apprendre la chose.

« Tué d'une balle dans son propre lit. C'est elle qui l'a découvert.

— La pauvre !

— Eh oui ! Évidemment, certains disent… » Il la considéra avec curiosité. « Disent quoi ?

— Qu'elle ne s'est pas contentée de le découvrir…

— Qu'entendez-vous par là ? »

Fanny haussa les épaules. « Elle prétend qu'il y avait un cambrioleur armé d'un revolver, mais… personne n'a jamais été arrêté. »

L'homme dévisagea Fanny, puis regarda de nouveau dans la direction où Laura et Michael avaient disparu. « Vous voulez dire… qu'on l'accuse de l'avoir tué ? Cette jolie femme ? »

Fanny secoua la tête. « C'est une petite ville, vous savez. Les gens jasent.

— Et vous, vous le pensez aussi ? demanda-t-il avec une pointe de reproche dans la voix.

— Je pense qu'il est impossible de connaître quelqu'un à fond, répliqua-t-elle avec conviction. Quoi qu'il en soit, elle n'a plus que son petit garçon. Vous comprenez maintenant pourquoi elle a réagi comme ça.

— Oui, oui, bien sûr. Je ne m'en étais pas rendu compte.

— Comment le pouviez-vous ? Vous avez voulu être gentil, c'est tout.

— Tout de même, répondit-il. Ça m'ennuie.

— Oh, ne vous tracassez pas pour ça. Au fait, je suis Fanny Clark. Mon

mari et moi sommes les propriétaires du magasin, là-bas. Je vous ai vu arriver l'autre jour. C'est un sacré voilier que vous avez là. Un Tartan 3800, n'est-ce pas ? On en voit rarement d'aussi gros par ici.

— Oui, merci, fit-il distraitement, contemplant le quai comme s'il espérait encore entrevoir Laura.

— D'où venez-vous ? »

Il s'obligea à reporter son attention sur Fanny. « De La Barbade. J'ai fait le tour des îles cet hiver. » Il lui tendit la main. « Ian Turner.

— Ravie de vous rencontrer, Ian, dit-elle avec la familiarité propre à l'univers convivial des marins. Allez-vous rester longtemps ici ? »

De nouveau, il regarda le quai. « Aucune idée. Je vis au jour le jour. Vous savez, cette femme… j'ai l'impression de l'avoir déjà vue.

— Elle n'est pas d'ici.

— Moi non plus.

— Et d'où êtes-vous ? demanda Fanny, affable.

— Connecticut. Bien que j'aie acheté ce bateau à Bridgetown, et maintenant, je remonte la côte.

— Eh bien, si vous avez besoin de quoi que ce soit, Wendell et moi sommes là pour vous servir.

— Merci beaucoup.

— Venez donc que je vous présente mon mari. » Les lèvres serrées, Ian hocha la tête. « Il me faudrait des piles…

— Nous avons toutes les tailles, tous les voltages. Et cessez de vous inquiéter. Laura se remet tout juste de ce qui s'est passé. N'importe qui d'autre aurait compris qu'il s'agissait seulement d'un geste amical.

— Peut-être, fit-il, songeur. Mais ce visage… il m'a paru tellement familier. J'ai connu une petite fille dans mon enfance… elle s'appelait Laura aussi. Laura Hastings.

— C'est elle ! s'exclama Fanny, excitée. Elle écrit des livres, des livres pour enfants, sous ce nom. »

Il la considéra avec stupeur, puis jeta un coup d'œil sur le quai désert où Laura avait disparu. « Ce n'est pas possible. Je ne peux pas le croire. C'est la même ?

— Mais oui ! opina Fanny avec satisfaction. C'est bien elle. » Elle se pencha vers lui avec un sourire malicieux. « Alors, était-ce le genre de petite fille qui, en grandissant, aurait pu tuer son mari ?

— Laura Hastings ? » Ian secoua la tête, incrédule.

Soudain, son expression changea, et il toisa Fanny d’un air tellement hostile qu’elle regretta instantanément sa remarque. « Ça m’étonnerait fort, rétorqua-t-il froidement. Laura Hastings m’a sauvé la vie. »

10

Assise sur le lit de Michael, Laura repoussa tendrement ses cheveux soyeux de son front. À la faible lueur de la veilleuse, on voyait ses cils sombres papillonner sur sa joue rebondie. Après la mort de Jimmy, il avait insisté pour avoir une veilleuse, même si, auparavant, il n'avait jamais eu peur du noir. Il voulait également qu'elle reste avec lui le soir jusqu'à ce qu'il s'endorme, et Laura ne demandait pas mieux, sauf qu'elle redoutait le moment de quitter sa chambre pour retrouver le silence et la solitude de la maison vide.

« Tu as sommeil ? murmura-t-elle.

— Un peu.

— Dommage que notre promenade se soit si mal terminée, aujourd'hui. Mais je me suis vraiment affolée quand j'ai vu que tu n'étais plus là.

— Je sais.

— Tu comprends pourquoi tu n'aurais pas dû suivre cet homme sur son bateau ? Il n'y a pas que le fait de monter dans la voiture avec un inconnu qui soit dangereux.

— Oui, maman. Je suis désolé. Je ne le ferai plus.

— Promis ?

— Promis. »

Elle le souleva et le serra dans ses bras, le cœur meurtri à l'idée de tous les périls qui semblaient le guetter désormais. Son regard tomba sur le cadre avec la photo de son père qui ornait sa table de chevet depuis cette nuit fatidique. « Je t'aime plus que tout au monde », dit-elle. Les petits bras de l'enfant l'étreignaient avec fougue. Elle ne voulait pas qu'il voie sa mine angoissée. « Nous y retournerons. Et ce sera beaucoup mieux la prochaine fois. D'accord ? »

Ensommeillé, Michael hocha la tête.

« Bon, fit-elle tandis qu'il se laissait tomber sur l'oreiller avec un dessin d'Aladin. Il faut dormir maintenant. »

Il se tourna sous les couvertures jusqu'à ce qu'il trouve une position confortable. Laura attendit qu'il ferme les yeux et que son souffle devienne régulier. Au moins, il s'endormait sans difficulté. Ses propres nuits étaient un cauchemar. Couchée dans le noir, les yeux grands ouverts, elle pensait aux somnifères dont elle s'efforçait de se passer. Le sommeil paisible de Michael était un soulagement pour elle.

Quand il poussa le soupir frémissant annonçant, comme toujours depuis sa petite enfance, qu'il dormait profondément, elle se leva avec précaution, ouvrit la porte et jeta un dernier coup d'œil sur le lit. « Dors bien, mon ange », chuchota-t-elle. Elle sortit de la chambre et descendit au rez-de-chaussée.

L'horloge de parquet égrenait bruyamment les minutes dans le silence habituel de l'entrée. Laura alla au salon et contempla avec désintérêt la pile de livres qu'elle avait l'intention de lire. En proie à une étrange agitation, elle se sentait incapable de tenir en place. Elle consulta brièvement le programme de télévision et le jeta avec impatience, sur la table. Il y avait les tâches domestiques, bien sûr, mais elle était trop fatiguée pour y penser. S'approchant du bureau, elle feuilleta les factures empilées sur le sous-main. Autant les payer, décida-t-elle. Au moins, je serai débarrassée. En soupirant, elle alluma la lampe à l'abat-jour frangé de soie et tira le fauteuil en cuir.

Elle allait s'asseoir quand la sonnerie de la porte d'entrée la fit sursauter. Ce son-là lui faisait peur. Même le téléphone, parfois, la glaçait d'appréhension. Arrête, se dit-elle. Ressaisis-toi. En serait-il toujours ainsi ? S'attendrait-elle toujours à tomber sur un inconnu… un individu malintentionné qui aurait pénétré chez elle par effraction ? La sonnette tinta de nouveau. Ça va réveiller Michael, pensa-t-elle, irritée. À travers la verrière, elle aperçut la silhouette d'un homme qu'elle ne connaissait pas. D'effroi, son sang ne fit qu'un tour. Puis, soudain, elle comprit qui c'était.

Laura ouvrit la porte et regarda le visiteur sans mot dire. L'homme du bateau. Il avait mis une chemise propre, et ses cheveux brillaient à la lumière de la lanterne extérieure. Il sentait le savon.

Il hasarda un sourire. « J'espère que je ne vous dérange pas. C'est Fanny Clark qui m'a indiqué où vous trouver. »

Laura ne répondit pas. Il hésita un instant avant de poursuivre : « Mais j'aurais dû me présenter d'abord. Mon nom est Ian Turner. »

Cela ressemblait plus à une question qu'à une affirmation. Il la considérait avec espoir, mais elle ne broncha pas.

Voyant qu'elle ne le reconnaissait pas, Ian fronça les sourcils. « Je suis venu m'excuser de nouveau, pour cet après-midi.

— Vous vous êtes déjà excusé, répliqua-t-elle sèchement. Inutile d'en rajouter.

— Je ne suis pas de cet avis, fit-il avec obstination.

— Je ne doute pas que vous ayez voulu faire plaisir à mon fils. » Elle n'eut même pas besoin de dire : « Malgré votre manque de discernement. » Il le saisit parfaitement. Elle triturait impatiemment le bouton de porte en laiton.

« En effet, mais j'ai eu l'impression d'avoir commis une énorme bêtise. Puis Fanny m'a parlé de votre mari. »

Les joues pâles de Laura s'empourprèrent de colère. « Que vient faire mon mari là-dedans ? » Vous a-t-elle dit que je l'ai tué ? eut-elle envie de demander. Avez-vous été tenté de voir une présumée meurtrière de plus près ?

« J'ai alors pensé qu'un choc pareil… a pu vous rendre plus méfiante…

— Autrement dit, j'aurais tendance à dramatiser ? s'enquit Laura, les yeux étrécis.

— Absolument pas. J'ai simplement…

— Pour votre information, ceci n'a rien à voir avec cela. Je suis mère. Michael est mon fils. N'importe quel parent aurait réagi de la même façon. » Elle sentait la moutarde lui monter au nez. Cet homme-là passait sa vie à voguer sur les mers. Comment expliquer à quelqu'un comme lui le sens des responsabilités, l'anticipation des innombrables dangers imaginaires qu'implique la maternité ? « Mais peu importe, dit-elle avec lassitude. Cet épisode est clos, n'en parlons plus. » Elle essaya de le congédier poliment. « C'est gentil à vous d'être passé.

— Écoutez, je… Je vois bien que vous vous apprêtez à me fermer la porte au nez, mais à vrai dire, je… je ne suis pas venu seulement pour m'excuser. »

Elle lui jeta un regard soupçonneux.

« J'ai l'impression que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Ne vous ai-je pas déjà vu quelque part ? » fit-elle, sarcastique. Mais son ironie masquait la crainte que l'insistance d'Ian commençait à lui inspirer.

« Je sais. C'est la plus éculée de toutes les entrées en matière, mais je ne plaisante pas. Mon visage ne vous dit rien ? »

Elle secoua la tête et, au même moment, se rappela la sensation fugace qu'elle avait éprouvée en le voyant au port.

« N’avez-vous jamais habité New Brighton, dans le Connecticut, quand vous étiez petite ? »

Laura le dévisagea, surprise. « J’ai vécu un peu partout.

— Fanny m’a dit que vous étiez écrivain. Et que vous publiiez vos livres sous le nom de Laura Hastings. J’ai connu une fille qui s’appelait Laura Hastings. Il y a longtemps. Quand j’étais gosse. Or ses cheveux, ses yeux… »

Elle le scruta pour tenter de soulever le voile du temps, mais en vain. Certains traits de son visage lui évoquaient vaguement quelque chose, mais l’ensemble se brouillait, comme si elle le voyait à travers un kaléidoscope. Une image disloquée du passé.

« C’est un peu gênant à avouer… J’étais en mauvaise posture… J’étais tombé… et cette petite fille… Laura Hastings… vous… m’avait trouvé. »

Tout à coup, cela lui revint. Pas étonnant qu’elle ne se souvienne pas de ces magnifiques yeux bleus. Il portait des lunettes. Ses cheveux coupés court frisottaient, semblables à un duvet brun. Un petit maigrichon en T-shirt rayé, sale, les joues maculées de larmes et de boue. « Le garçon dans la fosse ! »

Un énorme sourire fendit le visage d’Ian. « Vous vous rappelez donc, exulta-t-il. Quand Fanny a prononcé votre nom, j’ai été soufflé, car dès que je vous ai vue, j’ai su que c’était vous. Je ne veux pas dire par là que vous n’avez pas changé, mais ces cheveux, cette belle figure… J’étais fou de joie de vous revoir. »

Laura le contemplait en secouant la tête. Elle ne devait pas avoir plus de six ans à l’époque. Elle jouait seule à la lisière d’un bois près de chez elle. Elle avait eu une enfance solitaire. Sans frères et sœurs. Les maisons se succédaient, vastes, toutes louées pour une durée limitée. La plupart du temps, elle vivait dans son imagination. Et les bois environnants constituaient le décor idéal pour ses jeux. Soudain, elle avait entendu des cris étranges, pitoyables, qui lui avaient causé une peur bleue. Elle avait dû faire appel à tout son courage d’enfant pour ne pas prendre ses jambes à son cou, mais aller voir d’où ils provenaient. « Il commençait à faire nuit quand je vous ai entendu crier. »

Ian sourit et enchaîna avec entrain : « Je pensais que personne ne viendrait. J’étais parti en exploration quand je suis tombé là-dedans et me suis cassé la jambe. J’avais l’impression d’appeler à l’aide depuis des heures. Tout à coup, je vous ai vue apparaître, penchée sur moi, avec ces mêmes cheveux blancs. J’ai cru d’ailleurs que vous étiez un ange. »

Laura rit. « Votre mère m’a donné un dollar pour me remercier de vous

avoir retrouvé.

— C’est bien ma mère, ça !

— Mais oui, bien sûr. » Adossée au chambranle, elle le regardait avec stupéfaction, cet homme surgi d’un passé lointain, que le hasard avait à nouveau placé sur son chemin. « Quelle drôle de coïncidence !

— N’est-ce pas ? acquiesça-t-il avec empressement. Moi-même, je n’en croyais pas mes yeux. Les chances sont tellement… C’est pourquoi j’ai tenu à passer ce soir…

— C’était il y a longtemps. Vous étiez dans une classe supérieure. Ian… c’est bien ça. Vous étiez doué pour les études.

— Vous êtes beaucoup trop gentille. J’étais un cancre. Dites, si on s’asseyait pour causer ? J’aimerais bien savoir où vous en êtes. »

Aussitôt, Laura fut de nouveau sur ses gardes. Oui, elle se souvenait à présent. Mais il n’en restait pas moins un étranger.

« Je ne sais pas, répondit-elle. Il se fait tard. »

Ian la regarda avec tendresse. « Comme il vous plaira. Je ne veux surtout pas vous importuner. Après tout, je vous dois la vie, Laura Hastings », ajouta-t-il sur un ton léger.

Malgré ses appréhensions, elle fut touchée par ces paroles. Elle lui savait gré d’avoir conservé un bon souvenir d’elle. De voir en elle un ange qui avait volé à son secours. Elle qui ces temps-ci s’était tellement habituée à être considérée comme un démon…

« C’est que parfois on se sent si seul sur le bateau », fit-il, mélancolique.

Seul ? Que sais-tu de la solitude ? pensa-t-elle. La maison silencieuse se dressait telle une menace derrière elle. En un éclair, sa décision fut prise. « O.K. Pourquoi pas ? Asseyez-vous, je vous prie.

— Vous devriez aller chercher un gilet. La soirée est belle, mais fraîche. »

Elle voulut protester contre ce ton protecteur, mais finalement s’abstint.

« Je reviens. »

Elle regagna l’entrée, décrocha sa veste en jean brodé et jeta un coup d’œil dans la glace. Son visage était en feu ; ses yeux brillaient d’un éclat anxieux. Elle se passa les mains dans les cheveux et enfila sa veste. Elle n’avait plus l’habitude de la compagnie des autres. Ces derniers mois, elle avait vécu en ermite.

Lorsqu’elle retourna sur la terrasse, il était perché sur la balustrade et contemplait la rue tranquille. Il paraissait fatigué et tendu, un état qu’elle connaissait bien. Curieux, pour un homme qui passait ses journées à naviguer

sur son voilier. Il n'était pas beau au sens strict du terme, mais ses traits avaient une sorte de charme las qui attirait l'œil. Elle s'assit dans le rocking-chair. Sentant son regard sur elle, elle frissonna. « Il fait frisquet, dit-elle, enfonçant les mains dans les poches. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci. Je ne resterai pas longtemps. »

Elle fut à la fois déçue et soulagée.

« Je me sens tout drôle à l'idée qu'en me regardant vous voyez le petit gamin chétif avec des lunettes et une jambe cassée. »

Elle sourit. « Votre famille habite-t-elle toujours à New Brighton ? Vous aviez un frère, n'est-ce pas ? Il avait mon âge. »

Ian hocha la tête. « Jason. Il vit toujours là-bas. Il est pompier. Il a deux gosses. Ma mère habite chez eux…

— Et votre père ? Je ne me souviens plus… »

Ian changea d'expression ; son regard se figea. « Il est mort, rétorqua-t-il, laconique. Il était professeur de musique au lycée.

— En effet. Je suis désolée. »

Elle se représentait vaguement Mr. Turner, un homme corpulent au teint pâle, brun comme Ian.

« Et votre famille à vous ? demanda-t-il. Vous avez déménagé. Votre père était dans la marine, n'est-ce pas ? »

Laura acquiesça de la tête en comptant sur ses doigts. « J'étais au cours élémentaire. Nous sommes allés en Virginie. Puis au Texas. En Californie. Et cetera, et cetera.

— Et maintenant ? Où habitent-ils ?

— Ils sont morts dans un accident d'avion. »

Ian fronça les sourcils. « Mon Dieu ! Vous êtes donc toute seule au monde. »

Soudain elle lui fut absurdement reconnaissante d'avoir compris cela. C'était elle qui avait l'impression maintenant d'être dans la fosse, et lui se penchait avec commisération sur elle.

« Oui, répondit-elle. C'est vrai. »

Il y eut un silence. Elle sentait qu'il brûlait de l'interroger sur Jimmy pour savoir ce qui s'était passé, mais elle n'avait guère envie d'aborder ce sujet. « Quelle est votre destination ? »

Il détourna les yeux. « Je n'en ai pas. Je vais où le vent me pousse.

— Eh bien, voilà une bonne façon de vivre, quand on peut se le permettre. » Elle tenta vainement de ne pas montrer sa désapprobation.

« C’est ce que je croyais. Ça m’a paru la meilleure solution, sur le moment. »

Elle le considéra avec curiosité. « Vous n’avez pas toujours fait partie du petit monde des marins ? »

Se retournant, il surprit son regard. « Non. Autrefois, je faisais partie du monde réel. »

Laura rougit. « Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Aucune importance. C’est la vérité.

— Beaucoup de gens rêvent de partir à l’aventure à bord d’un voilier. C’est notre lot à tous, d’avoir envie de s’évader. Sauter dans un avion, lever l’ancre, que sais-je ? Mais rares sont ceux qui passent à l’acte. La plupart se contentent de fantasmer, et ça les aide à traverser les moments difficiles. Que faisiez-vous donc dans le monde réel ? » susurra-t-elle avec un petit sourire.

Il y eut un silence tendu. « Je travaillais à la base de New Brighton, dit-il finalement. Je suis chercheur. En physique nucléaire, pour ne rien vous cacher.

— Ça tombe bien, fit Laura sur un ton badin. Moi aussi ! »

Ian sourit d’un air penaud. « C’est un domaine très pointu…

— Et d’un seul coup, vous avez décidé d’abandonner la physique pour sillonner les océans ?

— Pas vraiment. J’ai perdu… »

Elle vit qu’il cherchait ses mots et s’affola comme si elle s’était aventurée trop loin dans les vagues.

« Ma femme et mon fils sont morts. Il n’avait que sept ans. Je n’ai pas jugé bon de continuer… »

Elle sentit son visage s’enflammer. « Oh, mon Dieu ! Je suis désolée. » Elle regrettait amèrement sa désinvolture. Dire qu’elle lui avait dit que seul un parent pouvait comprendre…

« Je ne voulais pas paraître sinistre, fit-il.

— Non, non, c’est moi. J’aurais mieux fait de me taire.

— C’était juste pour vous expliquer… quand vous vous êtes aperçue de la disparition de votre fils… Voilà, je sais ce que c’est. Et pour votre mari également. Je ne suis pas l’éternel bronzé désœuvré qui navigue pour tuer le temps.

— Seigneur, je suis confuse, Ian. Pardonnez-moi.

— Je vous en prie. Je ne tenais pas à ce que vous pensiez… Ça ne me dérange pas d’en parler… avec vous », ajouta-t-il.

D’un côté, elle avait envie de bondir du fauteuil et de s’enfuir à toutes jambes. Avant la mort de Jimmy, elle l’aurait peut-être fait. Seulement depuis, elle avait appris à côtoyer la souffrance. Elle lui faisait moins peur qu’à ceux que la vie avait épargnés. Certains semblaient considérer le chagrin des autres comme une maladie qu’on pouvait attraper de trop près. Mais elle savait qu’il n’en était rien. C’était un club auquel personne n’adhérait par choix. Un club dont les membres avaient subi la plus brutale des initiations.

« Quand est-ce arrivé ? » demanda-t-elle doucement.

Ian soupira et fronça les sourcils, comme s’il réfléchissait. « Phillip est mort… en septembre. Ma femme et lui ont péri dans l’incendie qui a ravagé notre maison. Il y avait un pyromane dans la région de New Brighton. On a fini par l’arrêter, mais… » Il hésita, puis parut vouloir abréger les explications. « Enfin, Gabriella est morte dans les flammes. Phillip a survécu quelque temps dans le service des grands brûlés. » Il hocha la tête comme quelqu’un qui essaie de se concentrer sur les faits pour retenir ses larmes. « Par la suite, je n’ai cessé de penser à tout ce que nous nous étions promis de faire, quand nous en aurions le temps…

— Vous avez dû vivre des moments terribles. Je suis vraiment désolée. »

Cette fois, leur silence n’eut rien d’embarrassant. On eût dit qu’ils regardaient ensemble dans le même gouffre sans fond.

« Au fait, déclara-t-il abruptement, comment en sommes-nous arrivés là ?

— Vous me parliez de votre bateau…

— Exact. Eh bien, tout le monde a cherché à me convaincre de ne pas quitter mon travail, mais j’ai décidé que la vie était trop courte et qu’il fallait profiter du moment présent. Fin novembre, je suis donc allé aux Antilles où j’ai acheté ce voilier. Et je navigue depuis.

— Êtes-vous content de l’avoir fait ? »

Ian sourit tristement. « On ne largue pas la douleur comme on largue les amarres.

— Vous avez raison. Mais j’aurais bien voulu essayer quand même.

— Il y a des avantages, certes. J’ai vu des tas de splendides couchers de soleil. Lu des tas de bons livres. Et rencontré des gens intéressants. »

La tête sur le dossier du rocking-chair, Laura ferma les yeux et feignit de se détendre. Pourtant, dans la nuit paisible, tous ses sens étaient en alerte, et elle grelottait toujours, bien qu’il ne fasse pas froid. « J’ai l’impression que vous avez choisi la bonne solution.

— C’est ce que je pensais aussi. Mais je commence à m’en lasser. Trop de

liberté crée ses propres contraintes.

— Mmmm… » Ses pensées se mirent à vagabonder. La conversation prenait décidément un tour bien sombre, et elle ne savait comment en changer. « Nous sommes aussi gais l'un que l'autre, observa-t-elle avec l'ombre d'un sourire.

— Bien, lâcha-t-il à brûle-pourpoint, il est temps que je rentre. Je vous ai suffisamment cassé les oreilles. Je n'avais pas l'intention de parler de tout ça. J'étais simplement venu voir si vous étiez la même Laura Hastings. Celle qui m'avait sauvé. »

Laura sourit. Quel soulagement que de n'être pas considérée comme une veuve noire, une exclue. « Et vous avez bien fait, dit-elle avec sincérité.

— Merci de votre hospitalité. » Dépliant, sa longue silhouette, il se leva et quitta la balustrade.

Décontenancée, elle rit faiblement. « Quelle hospitalité ? Je ne vous ai même pas donné un siège confortable.

— C'était parfait. Je vous assure. »

Elle le regarda descendre les marches de la terrasse. Tout en bas, il s'arrêta et se tourna vers elle.

« Si vous voulez venir avec votre fils demain, je serai heureux de lui montrer mon voilier. Je vous emmènerai faire un tour en mer. Les enfants aiment les bateaux, non ? Et moi, ça me ferait plaisir. Sa compagnie, j'entends. Et la vôtre. »

Ragaillardie, elle pensa un instant : oui, d'accord. Puis son enthousiasme retomba. « Je ne peux pas », répondit-elle.

Il la dévisagea avec calme. « Pourquoi ? Vous avez peur du qu'en-dira-t-on ? »

Elle en reconnut l'incongruité avant même qu'il n'ait fini sa phrase. Elle n'avait plus rien à perdre aux yeux des habitants de cette ville. Et le fait qu'elle l'ait connu dans son enfance conférait à leur relation un parfum d'innocence. Michael serait ravi de passer quelques heures en dehors de la maison. Ça leur ferait du bien à tous les deux. Il ne s'agissait pas d'un rendez-vous galant après tout, mais d'une sortie pour distraire Michael.

« Venez à onze heures, dit-il. C'est le meilleur moment en ce qui concerne la marée. » Il jeta un coup d'œil sur ses ballerines et fronça les sourcils. « Mettez des semelles en caoutchouc. »

Je ne sais pas, pensait-elle en le regardant tourner les talons. Il se retourna et vit son expression mitigée. « Vous avez bien une paire de tennis, non ? »

Laura rit malgré elle.
« Oui, j’ai des tennis.
— Alors, à demain.
— Très bien, fit-elle, désemparée. À demain. »

11

Elle se tenait au sommet d'une colline, au-dessus d'un pré envahi de chèvrefeuille, de trèfle et de roses sauvages. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, et la chaleur la faisait transpirer. Au pied de la colline, miroir bleu du ciel, il y avait un lac dont la fraîcheur limpide semblait l'appeler. Soudain, elle aperçut un nageur. Il leva la tête et lui adressa un signe de la main. C'était Jimmy. Le cœur de Laura se mit à chanter. Pieds nus, comme une enfant, elle se fraya un passage jusqu'en bas. Au début, elle avançait lentement, puis, impatiente de le rejoindre dans l'eau, elle commença à courir. Elle allait plonger, les bras tendus en avant, quand, tout à coup, elle entendit un cri.

Ce cri ne faisait pas partie du rêve. Il résonna tout près de son oreille, perçant et désespéré. D'un bond, Laura se dressa dans son lit, couverte de sueur. « Quoi ? » s'écria-t-elle, scrutant fébrilement les recoins sombres de la chambre tandis que ses yeux tentaient de s'accoutumer à l'obscurité.

Il n'y avait personne dans la pièce. Elle était seule. Son cœur battait à tout rompre. Michael !

Elle saisit son peignoir et se précipita vers la porte. La maison était silencieuse. Maladroitement, elle enfila le peignoir par-dessus sa chemise de nuit et se rua dans la chambre de son fils.

Il dormait sur le dos, la bouche ouverte, les bras au-dessus de la tête dans une attitude de reddition. Elle s'approcha sur la pointe des pieds et, s'agenouillant à côté du lit, lui caressa les cheveux, embrassa sa joue ronde et ferme. Il remua, mais ne se réveilla pas.

Ce n'était pas Michael, pensa-t-elle, rassurée par sa chaleur, par le fait qu'il était sain et sauf. Alors qu'était-ce ? Un rêve, voilà tout, se dit-elle. Un rêve bizarre. Ou quelqu'un qui avait crié dans la rue. Par beau temps, il y avait toujours du bruit dehors, des jeunes gens qui chahutaient en sortant d'un bar ou d'une boîte de nuit. C'était sûrement ça. Elle se força à lâcher son fils et alla se poster à la fenêtre, repoussant le simple rideau en coton.

La rue était déserte. La lune et la lumière des réverbères projetaient l'ombre des feuillages sur le gris pâle de l'asphalte. Au-delà du halo de clarté, les maisons, les arbres et les buissons étaient plongés dans le noir le plus complet. Il n'y avait personne dehors. Elle s'apprêtait à baisser le rideau quand elle surprit, du coin de l'œil, un mouvement dans la haie d'en face. Son cœur bondit de nouveau ; elle serra le tissu, le tortillant entre ses doigts. Mais elle avait beau sonder l'obscurité, elle ne voyait rien. Qui est là ? se demanda-t-elle. Elle ne perçut plus aucun mouvement, plus aucun signe de vie. Personne, se dit-elle, s'efforçant de calmer les battements désordonnés de son cœur. Ce doit être une voiture ou un chien qui passait par là. Tu es encore sous l'influence de ton rêve. Il n'y a plus rien dehors. Retourne te coucher. Mais elle ne bougea pas. Longtemps encore, elle resta devant la fenêtre à fixer la rue, pendant que l'écho du cri résonnait dans sa tête.

« Je croyais que tu voulais faire du bateau », dit Laura à voix basse en traînant Michael le long du quai. Il avait mis du temps à se préparer, et ils étaient en retard. En passant devant le magasin des Clark, elle jeta un regard à l'intérieur, mais à son grand soulagement, ils n'y étaient pas. Son histoire était déjà toute prête : Ian les avait invités pour se faire pardonner la frayeur qu'il lui avait causée la veille. En un sens, c'était vrai, mais ça sonnait faux, et elle préférait ne pas avoir à s'en servir. En plein jour, il fallait l'admettre, cela avait l'air d'un rendez-vous, et Michael l'avait senti car il l'avait fait tourner en bourrique pendant toute la matinée.

Ian, qui attendait sur le ponton, les salua d'un geste de la main. Le clair de lune en moins, pensait-elle, il serait peut-être différent, moins séduisant. Mais au premier coup d'œil, ses espoirs s'évanouirent, et un frisson tout à fait malvenu la parcourut de la tête aux pieds. L'eau bleue scintillait autour du bateau, et le soleil reposait tel un manteau sur ses larges épaules. Plissant les yeux, il mit une main brune en visière.

« Montez à bord, tous les deux ! »

Bien que fermement décidé à faire la tête, Michael ne résista pas à la vue de l'imposant voilier. Avec l'aide d'Ian, il grimpa à bord et demanda la permission d'aller en bas. « Vas-y », dit Ian. Et il tendit la main à Laura.

« Merci, je peux me débrouiller toute seule.

— Attention à la marche, fit-il tandis qu'elle suivait Michael dans la cabine.

— Est-ce là que vous habitez ? s'enquit-elle légèrement.

— *Home sweet home* », répondit-il.

La cabine centrale s'avéra étonnamment spacieuse et accueillante. Il y avait un coin-cuisine, deux larges banquettes de part et d'autre et une table au milieu. Derrière les banquettes, trônait une étagère avec des livres et des placards. Le bois verni étincelait, entretenu avec soin.

« C'est beau, s'exclama Laura. Qu'y a-t-il dans ces placards ?

— On appelle ça des casiers. D'autres livres, des vêtements, toutes sortes de choses. Il y a des portes partout, sinon tout dégringolerait au moindre coup de grain.

— Ah, très bien, dit-elle en essayant les différents sièges. Ça aussi, c'est confortable. »

Ian s'assit sur l'une des banquettes. « Oui, c'est pas mal.

— J'ai toujours imaginé ces cabines si exiguës et encombrées qu'on était obligé de s'y déplacer plié en deux.

— Voilà qui serait incommode, à moins de s'appeler Quasimodo. » Laura rit. « Et où dormez-vous ?

— Là, à l'avant, répliqua-t-il en désignant la proue du bateau. Je parie que Michael est déjà en train de tester la couchette. J'ai une autre cabine là-bas. (Il indiqua un réduit sombre derrière la cuisine.) Et un cabinet de toilette. Avec tout ce qu'il faut, sauf la baignoire… »

Michael surgit de la zone réservée au couchage. « C'est super, maman ! On se croirait sur un bateau de pirates.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— Tant mieux si ça vous plaît, dit Ian. Michael, tu viens m'aider à le mettre en route ? »

Michael ouvrit de grands yeux. « D'accord. »

Il suivit Ian à travers la cabine. Laura fermait la marche. En passant, elle jeta machinalement un coup d'œil sur les livres. Il y avait là des manuels, quelques romans de Tom Clancy et de nombreux ouvrages sur les religions orientales, particulièrement écornés. À côté, elle aperçut la photographie encadrée d'une jolie femme aux cheveux de jais avec un petit garçon brun coiffé en boule, qui arborait un énorme sourire édenté. Gabriella et Phillip, pensa-t-elle. Et son cœur se serra à la vue de leurs visages rayonnants.

Elle gravit l'échelle et alla s'asseoir dans le cockpit, pendant qu'Ian mettait un gilet de sauvetage à Michael. Puis, tout en lui expliquant les étapes successives du gréement, il établit le foc et défit la grand-voile. Ensuite, il largua les amarres et mit le moteur en marche pour s'engager dans le chenal.

Michael s’exclamait devant chaque point de repère familier et agitait la main en direction des autres bateaux. Le soleil chauffait le visage de Laura ; le bourdonnement sourd du moteur, joint à sa nuit agitée, la berçait en douceur, même si ses sens, indéniablement, étaient en éveil.

Une fois en pleine mer, Ian interpella Michael. « Cette corde-là s’appelle une drisse. Passe-la-moi, et nous hisserons la grand-voile. » Ils tirèrent ensemble, et l’immense voile blanche se déploya au-dessus de leurs têtes. Michael hurla de joie et regarda sa mère, grisé par la perspective de jouer les moussaillons. Laura lui sourit et ferma les yeux. Elle se sentait mieux maintenant et ne regrettait pas d’être venue. La journée était magnifique, et le clapotis de l’eau avait quelque chose d’apaisant.

Ian coupa le moteur. « On va prendre le vent », annonça-t-il avec satisfaction. Et le bateau fendit silencieusement les vagues ; le seul bruit provenait du claquement occasionnel des voiles. Posté à la barre, Ian sourit à Laura.

Son sourire la mit à nouveau mal à l’aise. « C’est si calme ici, dit-elle en se tournant vers le rivage. Comment savez-vous dans quelle direction souffle le vent ? »

Ses doigts lui effleurèrent la joue, lui arrachant une exclamation. Elle se retourna d’un mouvement brusque.

« On le sent ici, sur la joue et dans le cou, fit-il innocemment. Ce sont des perceptions qu’on acquiert petit à petit…

— Ne vous éloignez pas trop des côtes. Nous ne resterons pas longtemps.

— Je sais. Nous serons de retour dans une heure ou deux.

— Parfait, acquiesça Laura en se rasseyant. C’était juste pour que vous compreniez.

— Je comprends. »

C’était une journée idéale pour sortir en mer. Le ciel et l’eau se confondaient dans les nuances de bleu, et le reste du monde semblait très loin. Le visage offert au soleil et au vent, Laura savourait la paix et la solitude, pendant qu’Ian répondait aux innombrables questions de Michael.

« Vous êtes un très bon pédagogue, observa-t-elle. Vous devez le tenir de votre père. »

Le sourire d’Ian disparut. « Ça m’étonnerait.

— Je croyais…, dit-elle maladroitement. Comme il était enseignant…

— Le peu de patience qu’il avait, il devait l’user avec ses élèves, répliqua-t-il avec amertume. À la maison, nous le connaissions sous un tout autre

jour. »

À en juger par son expression, c'était un bel euphémisme. Elle préféra donc ne pas insister. « Vous-même, en tout cas, avez sûrement été un père très patient.

— J'avais envie d'être un bon père. Différent du mien. Mais je n'ai pas su garder mon fils. »

Elle ne fut pas troublée par sa réaction. Les gens, elle le comprenait maintenant, avaient besoin de parler de leurs drames, plutôt que de les considérer comme un sujet tabou.

« J'ai vu que vous aviez beaucoup de livres de philosophie et sur les religions orientales. Seriez-vous en train de chercher un sens à ce qui vous est arrivé ? »

Ian plissa les yeux. « Je m'intéresse aux notions de déterminisme et de libre arbitre. Dans quelle mesure maîtrisons-nous notre destin ? Ou bien s'agit-il seulement d'apprendre à accepter ?

— Autrefois, je pensais avoir une certaine maîtrise des événements. Mais maintenant, je ne sais plus…

— À mon avis, c'est à nous d'essayer de forger notre destinée. Quoi qu'il arrive. Je suis scientifique, voyez-vous. J'ai l'habitude de contrôler les variables. L'idée d'être le jouet des circonstances me déplaît souverainement.

— Ou même le jouet des vents. Car vous devez dominer les vents pour vous déplacer.

— C'est vrai. Tout marin insouciant que je sois…

— Je n'ai pas été vraiment dupe », dit-elle.

Il grimaça, comme pris en flagrant délit de mensonge. « Je vois que je suis transparent. »

Elle le regarda avec compassion. Sa vie avait volé en éclats, et il essayait de recoller les morceaux. Elle le comprenait. Très bien même. « J'ai l'impression, à bord de ce voilier, d'avoir choisi la meilleure façon de profiter de cette magnifique journée.

— Je le crois aussi » opina-t-il, ragaillardi.

Il y avait quelque chose d'intemporel, songea-t-elle, dans le fait de se laisser porter par le vent, de soumettre un élément invisible pour se déplacer d'un point à l'autre. C'était un art qu'Ian semblait maîtriser à la perfection. Le bateau ne perdait jamais de la vitesse, et si les voiles se mettaient à faseyer, il les bordait aussitôt. C'était un moyen de transport dépassé, peu adapté aux besoins de l'époque. Mais il n'en était pas moins romantique de

troquer le moteur contre la force du vent.

Une autre demi-heure s'écoula, durant laquelle ils échangèrent des propos légers. À plusieurs reprises, Laura surprit sur elle le regard songeur d'Ian ; il lui sourit, mais elle se sentit mal à l'aise. Elle tenta de ramener la conversation sur un terrain plus neutre. « Je comprends pourquoi vous aimez la navigation à voile, dit-elle lorsque leurs yeux se rencontrèrent de nouveau. Mon mari avait un bateau de pêche, mais…

— Les bateaux à moteur, renifla-t-il. Ils ne demandent aucune maîtrise. Il suffit d'appuyer sur un bouton, et c'est parti. »

Laura se redressa, agacée. « Son but, c'était la pêche. Ce n'était pas un passionné de la mer. Jimmy avait beaucoup d'autres talents. » Elle croisa les bras sur sa poitrine.

« Qu'y a-t-il ?

— J'ai froid. Je crois qu'il est temps de rentrer. »

Ian la regarda, étonné. « Déjà ?

— Oui. Tout de suite.

— Hé ! ne vous fâchez pas. Tous les marins parlent ainsi des bateaux à moteur. C'est une sorte de tradition. Comme une rivalité entre écoles. Je ne visais en aucun cas la personne de votre mari. »

Laura fouilla dans son sac en toile à la recherche de ses lunettes de soleil.

« Je suis navré. C'était indélicat de ma part. Je ne voulais pas vous froisser. Surtout pas. »

Elle secoua la tête. « Ce n'est pas ça. Simplement, je me suis mise à penser à Jimmy… Je me sens fatiguée, tout à coup. S'il vous plaît, ramenez-nous au port.

— Vous en êtes sûre ? » Elle ne répondit pas. Ian soupira. « Viens, Michael ! On va faire demi-tour.

— Déjà ! » protesta l'enfant.

Laura sourit malgré elle.

Il leur fallut peu de temps pour rentrer. Ian gardait le silence. Maintenant que leur sortie tirait à sa fin, Laura se reprochait d'avoir pris ombrage de ses remarques inoffensives. De retour à la marina, Ian effectua la manœuvre pour amarrer le bateau au ponton. Elle retira ses lunettes noires et les remit dans son sac. Puis elle prit leurs sweat-shirts et les rangea également. Michael gambadait joyeusement sur le pont, et elle lui cria de faire attention.

« C'est bon de le voir heureux !

— Je suis désolé de vous avoir gâché la promenade, dit Ian.

— Vous n’avez rien gâché du tout. C’est moi qui regrette que vous vous soyez donné tout ce mal pour rentrer aussi vite. Je… je crains de n’avoir pas été vraiment à la hauteur.

— Vous avez été parfaite, répliqua-t-il. Vous êtes parfaite. »

Surprise par l’intensité de son ton, Laura leva les yeux sur lui. Il la contemplait avec une admiration non déguisée. Peut-être voyait-il toujours en elle la petite fille serviable qu’elle avait été. Peu lui importait : c’était réconfortant de se savoir appréciée. Elle éprouva une soudaine affection pour lui, au nom du lien qui les avait unis dans le passé. « Ian, je voudrais vous remercier…

— C’est moi qui vous remercie, l’interrompit-il. D’avoir accepté mon invitation.

— Là, vous voyez. Ma bonne action d’autrefois a fini par payer. J’ai passé une journée formidable, juste quand j’en avais le plus besoin.

— Nous pouvons avoir beaucoup d’autres journées comme celle-ci.

— Mais vous repartez bientôt. Vous avez encore des tas de ports à visiter, fit-elle légèrement.

— C’est moi qui décide. Je peux rester aussi longtemps que je le voudrai. »

Laura sentit son estomac se nouer. « Écoutez, Ian, c’était merveilleux. Mais je ne tiens pas à ce que vous vous fassiez des idées… sur moi. Il est tout à fait hors de question… »

Soudain, ils entendirent Michael crier : « Le bateau de papa ! Le bateau de papa ! » Laura bondit sur ses pieds, s’attendant dans un moment d’aberration de le voir, de voir Jimmy. Elle regarda autour d’elle. Un yacht à moteur passa lentement devant eux. L’homme aux cheveux blancs qui le conduisait considérait Michael d’un air perplexe. Le petit garçon agitait frénétiquement la main dans sa direction. Un jeune couple était assis à la poupe. La femme, vêtue d’un ensemble en soie lavande, paraissait s’ennuyer à mourir. L’homme parlait dans un téléphone portable. Laura reconnut Richard et Candy Walsh sur le bateau que Richard avait acheté pour son père. Leurs regards se croisèrent, et Richard écarquilla les yeux. Laura leva faiblement la main en signe de salut. Candy la dévisagea, bouche bée.

« C’est le bateau de papa ! s’égosillait Michael.

— Tu as raison », fit-elle avec raideur.

Le père de Richard reporta son attention sur le chenal, et Richard fit mine de reprendre sa conversation téléphonique. Mais Candy pivota sur elle-même

et les toisa tandis qu’ils quittaient le port.

« Ce sont des amis à vous ? » demanda Ian.

Laura hocha la tête. « Lui est notre avocat. Mon mari et lui étaient très proches. C’est lui qui gère mes finances.

— Vous voilà dans une posture délicate, hein ?

— Aucune importance, répondit-elle avec lassitude. Il faut qu’on y aille maintenant. »

Le voilier oscilla tandis qu’elle descendait sur le ponton. Ian était toujours dans le cockpit.

« Ne vous sauvez pas. Laissez-moi le temps de finir, et nous pourrons déjeuner ensemble.

— Non, je dois rentrer. Michael, dis merci à Mr. Turner.

— Laura, que se passe-t-il ?

— Rien. Merci pour la promenade. Michael, tu viens ?

— Merci, dit Michael.

— De rien. Nous recommencerons », lui promit Ian.

L’enfant se mit à sautiller sur les planches. Ian les rejoignit sur le ponton.

« J’ai l’intention de rester un moment », fit-il à voix basse.

Laura comprit et s’alarma. « Il ne faut pas rester à cause de moi » Son propre ton lui parut détestable.

« J’aime bien cet endroit. C’est la plus jolie ville que j’aie jamais vue. »

Le visage en feu, elle courut après Michael comme si elle avait le diable à ses trousses. En atteignant le quai, elle aperçut Fanny Clark à l’entrée du Boat People. Les mains sur les hanches, elle arborait une moue réprobatrice. Laura tenta d’esquisser un sourire, mais Fanny lui tourna le dos et disparut à l’intérieur du magasin.

12

Laura posa deux assiettes de pâtes au gruyère et deux verres de lait sur la table de cuisine. Assis l'un en face de l'autre, Michael et Louis tenaient déjà leurs fourchettes en l'air. « Mangez. Ta maman ne va pas tarder. »

Pam était passée la voir avec une rage de dents. Le dentiste avait accepté de la prendre sans rendez-vous, et Laura s'était volontiers proposée pour garder Louis. Michael et Louis aimaient jouer ensemble ; les deux voisines, elles, avaient l'habitude de se rendre mutuellement service. Garde maritime, Duane, le mari de Pam, n'était pas souvent à la maison. Depuis la mort de Jimmy, Laura le sentait ouvertement hostile, mais quand elle en avait parlé à Pam, cette dernière lui avait assuré qu'elle se faisait des idées.

C'était un pieux mensonge car Pam ne voulait pas blesser Laura. Malgré son attachement à Duane, elle se targuait de son esprit d'indépendance. Elle emmenait Louis à l'église, alors que Duane n'y mettait pas les pieds et, contrairement à son mari, votait républicain. Aussi, quand Duane lui avait suggéré de trouver un autre camarade de jeux à Louis, elle lui avait répondu sans ambages de se mêler de ses affaires.

Les deux garçons entreprirent de dévorer les pâtes de bon cœur, et Laura inspecta sans enthousiasme le contenu du frigo pour savoir ce qu'elle allait manger elle-même. Un coup frappé à la porte d'entrée l'interrompit dans ses investigations. Malgré elle, son cœur fit un bond. Ce ne pouvaient être ni Pam ni Gary : tous deux passaient par la porte de derrière.

« Finissez de manger. J'ai des cookies pour celui qui aura vidé son assiette. »

Ce devait être le livreur de journaux, se dit-elle. Néanmoins, elle dénoua sa queue de cheval et remit de l'ordre dans sa coiffure avant d'aller ouvrir.

« Bonsoir, Mrs. Reed. »

Le visage de Laura s'allongea. C'était l'inspecteur Leonard, vêtu de son sempiternel costume gris, assorti à la couleur de ses yeux. Jamais, elle en était sûre, il n'enlevait son veston ou sa cravate durant ses heures de service,

même en période de canicule. Ses cheveux blonds étaient soigneusement coiffés en arrière, et son expression était indéchiffrable.

Elle ne l'invita pas à entrer. À quoi bon jouer la comédie ? Dès le départ, elle avait senti qu'il se méfiait d'elle, et ses soupçons lui pesaient. « Vous désirez, inspecteur ?

— Puis-je entrer ? J'ai une ou deux questions à vous poser. »

Sans se donner la peine de répondre, elle le précéda au salon. De toute façon, il n'en ferait qu'à sa tête. Respectueuse des lois, elle avait toujours fait confiance à la police. Elle n'était pas de ces adolescents, ces marginaux ou ces Noirs qui prétendaient être persécutés sans raison par les flics. Maintenant, elle comprenait ce que c'était que d'être harcelé, à cause non pas de ce qu'on a fait, mais simplement de ce qu'on est.

Laura lui indiqua un siège et s'assit en face de lui. « Que voulez-vous ? » demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Le temps n'était plus aux civilités.

« On m'a signalé que vous avez été vue hier en compagnie d'un homme qui n'est pas de Cape Christian. J'aimerais que vous m'en parliez.

— Qui vous l'a dit ?

— Ceci ne vous regarde pas.

— N'ai-je pas le droit d'avoir des amis ? Est-ce illégal de passer une heure en compagnie d'un ami ?

— Nous savons qu'il s'agit d'un dénommé Ian Turner, propriétaire d'un gros voilier qui mouille actuellement au port de plaisance.

— Je n'arrive pas à le croire ! Comment avez-vous… ? Nous sommes sortis faire un tour en mer, c'est tout.

— Pouvez-vous m'en dire davantage sur votre relation ? Depuis combien de temps connaissez-vous cet homme ?

— Fanny Clark ! Ce ne peut être qu'elle. Eh bien, si elle vous a donné son nom, elle vous a sûrement parlé de notre rencontre. »

L'inspecteur Leonard ne prit pas la peine de confirmer ou d'infirmer cette supposition. « Vous prétendez vous connaître de longue date. Avez-vous une liaison avec Mr. Turner ? Le fréquentiez-vous du vivant de votre mari ?

— Non, cria Laura. Nous nous sommes rencontrés au port il y a deux jours. Je n'avais pas revu Ian depuis mon enfance. Non, il n'y a strictement rien entre nous. »

Impassible, l'inspecteur Leonard consulta ses notes. « Étiez-vous amants dans le passé, à l'époque où vous le côtoyiez ?

— Nous avions cinq ou six ans, inspecteur. Il était dans la même école

que moi.

— Mr. Turner est-il marié ou célibataire ?

— Pourquoi ne lui posez-vous pas la question directement ?

— Doit-il venir vous voir ?

— Non », répliqua-t-elle, sur la défensive.

Ron Leonard inclina pensivement la tête. « Et si j'attendais un peu ? Au cas où il se manifesterait. »

Elle poussa un soupir d'exaspération. « Mr. Turner est veuf. Il a vécu toute sa vie à New Brighton, dans le Connecticut. Il est physicien. Il travaillait dans une base navale. Sa femme et son enfant ont péri dans un incendie l'année dernière. »

Le policier haussa les sourcils.

« Depuis, il y a un pyromane condamné trois fois à perpétuité qui purge sa peine à la prison de Lansdale. Êtes-vous satisfait ?

— Toutes ces informations seront vérifiées, bien sûr. Vous maintenez n'avoir eu aucune relation avec cet homme du vivant de sa femme ou de votre mari ? »

Laura serra les dents. Elle avait l'impression de recevoir seau après seau d'immondices en plein visage. Elle en avait assez d'être traitée de manière aussi odieuse. « Vous savez, inspecteur Leonard, la victime ici, c'est moi. C'est moi qui ai perdu mon mari, perdu ma tranquillité d'esprit, à jamais. Moi qui attends que vous retrouviez l'assassin. Vous n'imaginez pas la fureur que vos ignobles insinuations éveillent en moi, pendant que je vous vois gaspiller votre temps, et le mien… »

Ron Leonard referma son bloc-notes et se leva. « Au moins, je sais maintenant par où commencer.

— Cherchez plutôt celui qui a tué mon mari ! » s'écria-t-elle d'une voix rauque.

L'inspecteur ouvrit la porte. « Ces fleurs sont superbes, dit-il en désignant de la tête le bouquet sur la table. Est-ce Mr. Turner qui vous les a offertes ? »

Elle réprima la tentation de lui claquer la porte au nez. « Non », répondit-elle sèchement. Salaud, va, je n'ai pas à t'expliquer d'où viennent ces fleurs. Visiblement, il allait lui poser la question. Puis il changea d'avis et sortit. Elle attendit qu'il ait rejoint sa voiture pour refermer la porte. Les yeux clos, elle s'adossa au chambranle.

Michael parut dans l'entrée. « On a tout fini, maman. On voudrait des cookies.

— Et un peu plus de lait, s'il vous plaît », ajouta Louis derrière lui.

Avec un soupir, Laura se détacha de la porte et alla dans la cuisine. En voyant sa mine orageuse, Michael et Louis se tinrent inhabituellement cois. Elle posa l'assiette de cookies sur la table, et ils se jetèrent dessus comme s'ils n'avaient pas mangé depuis dix jours.

Elle arracha une feuille d'essuie-tout, la mouilla et se l'appliqua sur le front. Elle commençait à ressentir des élancements aux tempes. Puis elle se servit un verre de Coca et le vida d'un trait. Quelquefois, la caféine l'aidait à combattre la migraine. Soudain, la porte s'ouvrit, et Pam fit irruption dans la cuisine, la joue enflée.

Laura leva les yeux. « Comment ça s'est passé ?

— L'horreur. Ne m'en parlez pas.

— B'soir, maman, lança Louis, les dents noircies par les cookies.

— Ils ont presque fini, dit Laura.

— On peut aller dehors ? demanda Michael.

— Oui. Mais restez dans la cour », répondit Laura avec lassitude.

Pam balaya quelques miettes d'une des chaises de cuisine et s'assit. Laura continua à ranger. « Vous voulez boire quelque chose ? »

Les yeux au ciel, Pam effleura sa mâchoire endolorie. « Je préfère pas. » Elle regarda Laura mettre les assiettes dans le lave-vaisselle, faire couler de l'eau dans la casserole des pâtes. « Laura, qu'y a-t-il ? Louis ne s'est pas bien tenu ?

— Oh, si ! Il a été parfait. Ils ont été parfaits tous les deux. Simplement, je flirte avec la migraine.

— Laissez-moi vous aider.

— Non, non, ne bougez pas. Pensez à vos dents. Vous a-t-il donné quelque chose contre la douleur ? » Pam hocha la tête. « Je suis passée à la pharmacie en revenant. » L'air égaré de Laura la fit hésiter. « J'ai cru croiser l'inspecteur Leonard dans la rue, dit-elle enfin. Il est venu ici ? »

Laura soupira. « Eh oui !

— Qu'est-ce que c'est, encore ?

— Hier, Michael et moi sommes sortis en mer avec un homme rencontré à la marina. La police veut savoir pourquoi, répliqua-t-elle d'une voix atone.

— Serait-ce le type avec qui vous bavardiez sur votre terrasse l'autre soir ? »

Se retournant, le paquet de cookies à la main, Laura haussa les sourcils. « Vous aussi, vous me surveillez ? »

Pam ne cachait pas sa curiosité. « Écoutez, en ce moment, il suffit que j'entende un gazouillis d'oiseau pour regarder par la fenêtre. Si seulement j'en avais fait autant cette fameuse nuit du réveillon…

— Oui. Oui, c'était le même homme. Il s'appelle Ian Turner. Nous l'avons rencontré le jour où nous sommes allés voir les bateaux. Il s'est avéré que nous nous étions connus dans notre enfance. Du coup, il nous a invités sur son voilier.

— Il est plutôt beau gosse.

— Pam !

— Quoi ? J'ai eu le temps de l'examiner sous toutes les coutures quand il est parti.

— Ce n'est pas le problème. J'ai accepté son invitation uniquement pour faire plaisir à Michael. Et… en souvenir de notre enfance, vous comprenez.

— Je comprends », murmura Pam.

Il y eut un silence. Laura remit les cookies dans le placard et referma la porte d'un coup sec.

« Il est marié ? s'enquit Pam.

— Non. Mais qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? riposta Laura, agacée.

— Et que voulait la police ? »

S'adossant à l'évier, Laura croisa les bras par-dessus sa chemise en jean. « Savoir si j'entretenais une liaison avec lui. Avec un homme rencontré il y a deux jours. »

Compatissante, Pam secoua la tête. « C'est ridicule.

— En fait, il voulait savoir si nous avons eu une liaison *avant* la mort de Jimmy.

— Oh non, Laura !

— Je sais. C'est écœurant.

— Et vous l'aimez bien, ce garçon ?

— Si je l'aime bien ? bégaya-t-elle, exaspérée. Mais même si c'était le cas… Il est très gentil, mais franchement, je n'ai pas la tête à la gaudriole. Et la façon dont la police épie le moindre de mes gestes… Eh bien, je ne le verrai plus, et voilà tout. Je n'ai pas besoin de ce harcèlement.

— Je pense bien ! C'est une honte, de s'acharner ainsi sur vous. C'est tout simplement indigne. D'ailleurs, Jimmy est… parti depuis peu. Il est encore trop tôt pour envisager une nouvelle relation. Ça demande du temps…

— Exactement », répliqua Laura avec défi. On sonna à la porte, et elles

échangèrent un regard. « Vous attendez quelqu’un ?

— Non », répondit-elle, acide, en allant ouvrir.

Ian se tenait sur le seuil, un sac en papier avec un prospectus blanc dans les bras. « J’avais pris de la nourriture chinoise à emporter, mais ils ne servent pas de portions pour une personne. Ça vous dirait de partager… ? »

Pam surgit derrière Laura.

« Pardonnez-moi. Je vois que vous n’êtes pas seule.

— J’allais partir, déclara Pam.

— Vous ne voulez pas manger chinois ? » proposa Ian poliment.

Elle porta la main à sa joue enflée. « Une extraction urgente. Ce soir, pour moi, ce sera du potage. Je surveillerai les garçons par la fenêtre », dit-elle à Laura.

Elle passa devant Ian et, se retournant, jeta un coup d’œil à Laura qui sentit son visage s’enflammer.

« Poulet aux cinq épices, fit Ian d’un ton engageant.

— Je vous avais dit que je ne tenais pas à vous revoir.

— J’ai apporté les baguettes. »

13

Tournant le dos, Laura rentra dans la maison. Il la suivit et ferma la porte.

« Puis-je poser ça quelque part ? »

Elle alla au salon et se laissa tomber dans un fauteuil. Raide, les mains sur les accoudoirs, elle le regarda durement, sans sourire.

« Sur la table basse, tiens. »

Il déplaça soigneusement quelques revues et déposa son sac avec précaution, comme s'il risquait d'exploser.

Puis il l'ouvrit et fouilla à l'intérieur. « Rouleau de printemps ? »

Elle le dévisagea avec froideur. « Vous ne savez donc pas ce que *non* veut dire ? »

Il remit le rouleau de printemps dans le sac et s'essuya distraitement les doigts sur une serviette en papier. « J'aurais peut-être dû téléphoner d'abord.

— Vous n'auriez pas dû venir du tout.

— J'avais envie de vous voir, fit-il tout bas.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne peux pas », s'écria-t-elle.

Ian scruta son visage en silence. Elle secoua la tête et détourna les yeux. « Pourquoi êtes-vous en colère ? J'ai fait quelque chose qui vous a contrariée ? Est-ce la nourriture chinoise ? Seriez-vous allergique au glutamate, ou quoi ? »

Il la taquinait pour essayer de la dérider. Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait ici. Elle le considéra sans sourire.

« La police était là tout à l'heure.

— La police ? Pour quoi faire ?

— Quelqu'un m'a vue sur votre voilier et les a prévenus. Maintenant, mon ombre, l'inspecteur Leonard, s'intéresse à vous. Il veut savoir si je suis votre maitresse. Si je l'étais avant la mort de mon mari. Ou, tant qu'à faire, de votre femme. »

Ian pâlit. « C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. Beaucoup de gens – dont l'inspecteur en question –

pensent que j’ai tué mon mari.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Vous voulez tout savoir depuis le début ? demanda-t-elle abruptement.

— Non. Ça n’a pas d’importance.

— Je n’en suis pas aussi sûre, déclara-t-elle, belliqueuse. Car maintenant, ils vont certainement enquêter sur vous. Fouiller votre passé. Combien de petites amies vous ont déjà valu ça ? »

Il fronça les sourcils. « À cause d’une simple promenade en mer ? Mais qui leur en a parlé, au fait ? »

Laura soupira. « Je n’en sais rien. Ou plutôt si… j’ai mon idée là-dessus… mais qu’importe ? Tout le monde, ou presque, pense la même chose. »

Il garda quelques instants le silence. Puis il leva les yeux sur elle. « Avez-vous des assiettes ? C’est en train de refroidir.

— Avez-vous entendu ce que j’ai dit ?

— Oui, et je m’en moque. (Il se leva.) La cuisine, c’est par là ? »

Consternée, elle ne bougea pas du fauteuil. Il s’absenta brièvement et revint avec deux assiettes et deux tasses. Il sortit la nourriture et la disposa sur les assiettes. Puis il versa le thé d’un récipient en carton. Plaçant une paire de baguettes du côté de Laura, il prit les siennes et se mit à manger.

« Je ne vois pas en quoi leurs soupçons peuvent nous affecter. Nous n’avons rien à cacher. Notre rencontre date d’avant-hier. Goûtez donc ça. C’est bon. »

Laura ramassa les baguettes qu’elle garda mollement à la main pendant qu’il se servait adroitement. Il émanait de lui une impression de calme, de sérénité, comme si rien au monde ne pouvait l’ébranler. Sa présence l’apaisait. Il semblait détenir toutes les réponses : il suffisait simplement de lui faire confiance.

C’est étrange, pensa-t-elle, d’avoir connu quelqu’un enfant, et de le rencontrer de nouveau à l’âge adulte.

Tous les mécanismes d’adaptation, la maîtrise de soi qu’on pouvait acquérir tout au long de sa vie, ressemblaient à un masque, à une façade apposée sur l’ingénuité de l’enfant. Cet homme tranquille qui, assis dans son salon, mangeait de la nourriture chinoise, n’avait rien à voir avec le petit garçon affolé, trouvé dans une fosse dans les bois au crépuscule. Où était-il, ce petit garçon ? Qu’est-ce qui avait provoqué cette métamorphose ? Ou bien était-il toujours là, cet enfant terrifié ? Êtes-vous réellement aussi détaché du monde que vous en avez l’air ? Ou avez-vous seulement appris à donner le

change ?

« Combien de temps avez-vous été marié ? demanda-t-elle de but en blanc. Comment avez-vous connu votre femme ? »

Pris au dépourvu, il leva les yeux. « Quel changement de sujet !

— Cela vous ennuie de m'en parler ? »

Il plissa le front. « Non. » Il paraissait songeur, comme s'il réfléchissait à la réponse. « Je l'ai rencontrée à l'université de Rome, pendant mes études. Nous avons été mariés huit ans.

— Comment était-elle ? »

Il poussa un soupir. « Gabriella… Gabriella était pareille à une belle plante exotique qu'on n'aurait pas dû transplanter. Elle ne s'est jamais habituée à la vie ici. Elle ne s'est jamais épanouie. Elle venait d'un petit village, et au fond d'elle-même, elle a toujours eu le mal du pays. »

Laura but une gorgée de thé et reposa sa tasse avec précaution. « Elle devait vous aimer beaucoup pour vous avoir suivi jusqu'ici. »

Ian serra les lèvres. « C'était un cœur tendre. Parfois, je me dis qu'elle nous aimait trop, Phillip et moi. Elle s'angoissait dès que nous nous éloignions d'elle. Elle avait peur de tout. De ce qui pouvait arriver…

— Elle avait peut-être une prémonition.

— Peut-être. » Il avala un peu de thé avant d'ajouter : « Autrefois, je me moquais des prémonitions. Mais plus maintenant. »

Elle le regarda pensivement. Leurs chemins s'étaient croisés une fois, dans un passé lointain, pour se séparer ensuite. Mais leurs rêves avaient été brisés de la même façon. Comme s'ils avaient vécu des vies parallèles. Bien sûr, pour elle, c'était un peu différent. Car on la soupçonnait d'être à l'origine de son drame.

« Écoutez, Ian. Ce n'est pas de la coquetterie. Croyez-moi. Je vous aime bien. Je suis… contente de vous avoir revu. Mais à mon avis, il vaudrait mieux pour l'un et l'autre que vous continuiez votre voyage. » Il posa son assiette et lui prit la main. Elle eut l'impression de recevoir une décharge électrique. « Je ne le pense pas. » Il la regardait si intensément qu'elle frissonna. Elle lui retira sa main.

« La police va passer votre vie au peigne fin. Ce n'est pas drôle, je vous assure.

— J'en prends le risque. »

Pour éviter son regard pénétrant, Laura consulta sa montre. « Il est tard. Il faut que je fasse rentrer Michael. » Elle se leva d'un bond.

Sans attendre sa réponse, elle traversa la maison et ouvrit la porte de derrière. « Michael ! Il est temps de rentrer. Bientôt, il va faire nuit.

— Encore cinq minutes, maman, implora la petite voix du garçon.

— Non. Tout de suite. » Elle entendit des pas derrière elle et sentit le regard d'Ian comme une main chaude dans son cou.

Dépêche-toi, pensait-elle. Il ne faut pas que je reste seule avec lui. Elle demeura vissée sur le pas de la porte jusqu'à ce que, soulagée, elle distingue le petit visage blanc de Michael qui se hâtait vers elle dans la pénombre de la cour.

« Peut-être bien qu'elle l'a tué, après tout. » Allongée sur un fauteuil de relaxation en cuir, Candy agita la main pour faire sécher son vernis à ongles, Richard, assis derrière son monumental bureau en acajou, travaillait fébrilement sur son ordinateur portable.

Il se frotta les yeux et regarda sa femme. « De quoi parles-tu ?

— Mais de Laura, voyons. » Elle prit avec précaution un exemplaire d'*Elle* dans le support à journaux chromé et l'installa contre ses ravissantes cuisses. « Avec un lascar pareil qui attend dans les coulisses, comment lui en vouloir ?

— Candy, dit Richard sur le ton de l'avertissement. J'ai du travail.

— Eh bien, fais-le, ton stupide travail. Qui t'en empêche ? »

Il fixa l'écran. L'ordinateur ronronnait doucement. Les chiffres devant ses yeux lui arrachèrent une moue anxieuse. Ses mains étaient moites sur le clavier. Les pages du magazine bruissaient entre les doigts de Candy. Il jeta un coup d'œil dans sa direction. Elle s'attendait à un compromis. Il essaya de s'en tenir au strict minimum. « Tu ne le penses pas sérieusement, n'est-ce pas ? »

Elle haussa les épaules sans lever les yeux.

Il la regarda, mais elle continuait à tourner les pages du bout des doigts. Finalement, elle approcha le magazine de son visage et inhala la fragrance de la publicité pour un parfum. Elle commençait à se lasser de lui. Peu à peu, le froid s'installait. Il fallait l'amener à changer d'humeur. Mais il était maladroit. Il tombait toujours à côté. Peut-être qu'en abordant un autre sujet…

« Papa est supercontent de son nouveau bateau. Tu as eu une idée formidable de le lui offrir. » Dire que l'idée venait de Candy était très largement exagéré, mais il était à court d'arguments.

« J’ai remarqué, fit-elle d’une voix traînante. J’ai cru que nous ne descendrions jamais de ce satané bateau. »

Richard soupira. Elle était déterminée à en parler. S’il ne cédait pas, elle le lui ferait payer. Se renversant sur son siège, il croisa les bras et tenta de prendre un air sage et avisé. « Le fait est que c’est moi qui leur ai conseillé cette assurance. Elle n’y est pour rien. Donc, pour autant que je sache, elle n’avait pas vraiment de mobile. D’ailleurs, Jimmy et elle paraissaient très heureux ensemble…

— Mais qu’en sais-tu, Richard ? répliqua Candy, dédaigneuse. Les hommes ne connaissent rien à ces choses-là.

— Tu ne penses pas réellement qu’il y avait quelque chose entre ce type et elle ? »

Candy leva les yeux. « Non. Je pense qu’elle prenait une leçon de voile. »

Richard serra les dents et regarda ailleurs. « Eh bien, si elle a un nouvel ami, ce n’est pas notre affaire.

— Un nouvel ami ! Ne sois pas ridicule, Richard. Quelle femme se contenterait d’une simple amitié avec un spécimen pareil ?

— Je n’en sais rien et je m’en fiche », rétorqua-t-il avec irritation. Il se doutait bien qu’elle le comparait à l’homme entr’aperçu sur le voilier, et que la comparaison était en sa défaveur. « Et en quoi cela te concerne, dis-moi ?

— Moi, en rien. C’est à la police de décider.

— La police ? Que vient-elle faire là-dedans ? »

La tête penchée sur le côté, Candy examinait pensivement une photo de mode. Elle leva le magazine et montra un mannequin vêtu d’une chemise en soie rose pâle et d’un pantalon bouffant. « Crois-tu que ça m’irait ? »

Richard soupira. Quand Candy avait repéré un modèle, c’était comme si elle l’avait déjà acheté. « Pourquoi la police ? répéta-t-il anxieusement.

— Je les ai appelés pour les tenir au courant. »

Il ouvrit de grands yeux. « Toi, tu as appelé la police ? Mais qu’est-ce qui t’a pris de commettre une sottise pareille ? »

Candy le fusilla du regard. « Je te défends de me traiter de sotte.

— Voyons, Candy fit-il d’une voix enjôleuse. Elle est *ma* cliente. C’est mon boulot de la protéger.

— Mais elle n’est pas *ma* cliente. Tu n’en as rien à faire, toi. Pourtant, il était censé être ton meilleur ami.

— Tu ne sais même pas ce que cela implique », éclata-t-il.

Candy le considéra par-dessus son magazine. « Qu’y a-t-il, Richard ? Tu

transpires comme un porc.

— Je gère son argent. Je suis… responsable de son bien-être.

— Et le bien-être de ton ami ? Ton ami assassiné ? Oh, tu me dégoûtes, décréta-t-elle, catégorique. Si toi, tu t'en fiches, je ne vois pas pourquoi je me tracasserais.

— Mais alors, pourquoi as-tu téléphoné aux flics ? s'écria-t-il.

— Parce que toi, tu n'en aurais jamais eu le courage. Mon Dieu… » Écœurée, Candy secoua la tête.

Fronçant les sourcils, Richard s'efforça de se concentrer sur l'écran de l'ordinateur. Silencieuse, Candy semblait l'ignorer. Cela pouvait durer des heures. Lorsqu'elle était fâchée, elle pouvait se montrer inflexible. Mais il n'avait pas les moyens de se préoccuper de ses sautes d'humeur. Il avait d'autres chats à fouetter. La police. Bonté divine, Candy… Elle ne comprenait pas, ne soupçonnait pas jusqu'à quel point il était… impliqué dans les affaires de Laura. Richard se massa le front pour essayer de calmer la douleur qui commençait à le tarauder entre les yeux.

14

Se dandinant d’un pied sur l’autre, Ron Leonard examinait les locaux spacieux et ultramodernes du poste central de la police de New Brighton. Il attendait que Hal Morgan, l’adjoint du chef de police, finisse sa conversation avec une jolie femme flic qui lui passait des fiches en résumant le contenu de chacune d’elles. Un bref instant, Ron pensa à son costume. C’était l’un des trois complets gris qu’il mettait pour travailler. Le plus beau des trois, en fait. Il l’avait acheté chez Boyd, à Philadelphie. Discret, finement rayé, il pouvait être porté partout et conférait à son propriétaire une allure des plus respectables. Son patron, le procureur fédéral Jackson, l’avait expédié chez Boyd le jour où il s’était présenté vêtu d’un costume en tissu écossais vert. Clyde Jackson tenait énormément aux apparences. Il voulait que ses collaborateurs soient pris au sérieux. Ron se félicitait d’avoir choisi ce costume pour New Brighton. C’était le Connecticut, la côte Est, et l’adjoint du chef ressemblait à la couverture du catalogue des Brooks Brothers.

C’était Clyde Jackson qui avait finalement décidé d’envoyer Ron à New Brighton. Ron lui avait transmis tous les renseignements qu’il avait recueillis sur Ian Turner et Laura Reed. Au début, le procureur Jackson lui avait simplement ordonné de garder le couple à l’œil. De toute évidence, il hésitait à franchir le pas. Ron avait donc entrepris de surveiller la maison et, en l’espace d’une semaine, avait vu Turner aller et venir tous les jours, quelquefois même plusieurs fois par jour. Ils ne sortaient jamais ensemble, mais incontestablement, se terraient tous deux à l’intérieur. Lorsqu’il en informa le patron, la réaction de Jackson ne se fit guère attendre.

« Filez dans le Connecticut. Trouvez-moi tout ce que vous pouvez sur ce type. »

Ils pensaient tous deux que Laura et Ian Turner avaient mené une double vie, mais maintenant que Jimmy Reed était mort depuis plusieurs mois, le couple ne craignait plus de s’afficher ouvertement.

Morgan remercia la jeune femme et se tourna vers Ron. « Navré de vous

avoir fait patienter, inspecteur. Allons dans mon bureau jeter un œil là-dessus. »

Il lui indiqua un fauteuil en cuir et agita le dossier d'un air penaud. « Tout ceci est sur ordinateur, mais la technologie et moi ne faisons pas bon ménage. Pour m'aider, l'agent Weller me tire ce dont j'ai besoin.

— Compétente et charmante par-dessus le marché, observa Ron, affable.

— Si je n'y prends pas garde, elle aura ma place. Je suis censé suivre un stage d'informatique, mais où trouver le temps, hein ? Je suis déjà débordé. Les gosses vont au centre aéré le week-end. La maison aurait besoin d'un coup de peinture… je ne peux pas remettre ça indéfiniment. L'ordinateur, j'entends… la maison aussi, d'ailleurs. »

Compréhensif, Ron hocha la tête. « Ce n'est pas mon point fort non plus. » Il avait omis de préciser qu'il avait suivi une formation. Lui, il avait le temps.

« Vous êtes marié, inspecteur ?

— Non. Je n'ai pas encore trouvé la femme de ma vie.

— Eh bien, profitez-en tant que vous pouvez. Bon, voyons ce dossier. Je ne suis pas près de l'oublier, celui-là. »

Il chaussa ses demi-lunettes et consulta la première fiche dont il tendit une copie à Ron.

« Stuart Short. Le jour, sympathique livreur d'une entreprise de boulangerie. Il habitait avec sa grand-mère dans l'un de nos quartiers les moins favorisés. Payait ses factures, chantait dans le chœur de l'église, jouait au hockey avec les gamins de son immeuble. La nuit, Mr. Short transformait les maisons du voisinage en torches géantes. Il a réussi à en brûler six en un an, et trois autres avant qu'on ne l'attrape Ça n'a pas été facile. Il n'avait jamais eu de démêlés avec la justice. Certes, il avait déjà mis le feu au canapé de mémé, ainsi qu'à sa remise, mais elle n'avait pas pipé mot. Dieu sait combien d'autres petits foyers il avait allumés avant de passer aux choses sérieuses.

— Combien de victimes ? demanda Ron.

— Quatre, dont l'épouse et le petit garçon d'Ian Turner. Ce qui lui a valu une triple réclusion à perpétuité.

— A-t-il avoué être l'auteur de ces incendies ?

— Non. En fait, il a tout nié en bloc. Mais nous l'avions coincé. Témoins oculaires, pièces à conviction trouvées à son domicile, la voiture, les méthodes employées. Le jury a mis une bonne heure à décider du verdict.

— Vous êtes bien sûr que c’est le même homme qui a allumé tous ces feux ? » Hal Morgan acquiesça de la tête. « Le procédé a été identique dans tous les cas. Point de départ, moyen d’allumage, tout. Les incendiaires en série ont une signature qui leur est propre… comme vous le savez certainement. »

Ron Leonard parcourut la fiche en fronçant les sourcils.

« Pourquoi ? s’enquit Hal. En quoi ce Turner vous intéresse-t-il ?

— Il fréquente une veuve du coin dont le mari a été abattu d’une balle dans la tête, dans leur chambre, la nuit de la Saint-Sylvestre. Elle prétend qu’il y avait un homme masqué, un cambrioleur, mais nous avons des raisons de douter de son histoire. Le mari bénéficiait d’une juteuse assurance vie. Elle était chez elle au moment du meurtre. Elle s’en est tirée pratiquement indemne ; la maison n’a pas été mise à sac. Vous voyez le tableau. »

Hal Morgan hocha la tête.

« Puis, tout d’un coup, on l’a aperçue avec votre Mr. Turner. Veuf de fraîche date, lui aussi.

— Aurait-il déménagé dans votre comté après la mort de son fils ?

— Il affirme avoir navigué dans la mer des Caraïbes depuis le mois de novembre.

— Est-ce vrai ? »

Ron haussa les épaules. « J’ai interrogé quelques personnes à La Barbade, mais je n’ai pas réussi à dénicher une seule personne pouvant témoigner de ses faits et gestes au moment du crime. Qui se soucie des allées et venues d’un navigateur ? Là-bas, il y a un aéroport dans chaque île. Il aurait très bien pu faire un saut pour régler son compte à Jimmy Reed, et être de retour le lendemain matin. »

Embarrassé, Hal Morgan se gratta la tête. « Je ne sais pas grand-chose de lui. C’est un scientifique ; il s’occupait de sous-marins, je crois. Mais je vais vous dire une chose. La mort de son fils a terrassé tout le monde ici. Le petit était brûlé de la tête aux pieds… à quatre-vingt-cinq pour cent, paraît-il. »

Ron Leonard grimaça.

« Je ne l’ai pas vu, poursuivit Hal, mais ce devait être insoutenable. Il a survécu quelque temps. Turner s’est installé à l’hôpital ; il le veillait jour et nuit. Les gens le plaignaient énormément. Et réclamaient la peau de l’incendiaire. Ah çà ! nous l’avons échappé belle. Heureusement que nous l’avons coffré peu après. Un mois de plus, et je perdais mon boulot.

— Ma foi, il fait peut-être figure d’un saint chez vous, mais jusqu’à

présent, c’est la meilleure piste que nous ayons dans notre affaire de meurtre. Il y a sûrement une faille dans la version de cette femme ; à nous de la découvrir. Et, à mon avis, cette faille, c’est Turner.

— Vous pouvez toujours glaner des informations à droite et à gauche.

— Je compte rester quelques jours pour parler à sa famille, ses collègues, voir s’il y a quelque chose…

— En ce moment, c’est plutôt calme ici. Je peux vous trouver quelqu’un pour vous accompagner. Vous aider à vous orienter, quoi.

— Je vous en serais très reconnaissant », dit Ron. Le téléphone de Hal Morgan se mit à sonner. Il serra la main de Ron et décrocha.

« Puis-je garder ceci ? » Ron prit son exemplaire de la fiche.

« Bien sûr. »

Et, avec un signe de tête, Hal retourna à son coup de fil.

« Dr Kasprak, fit Edward Lee, un jeune homme d’origine asiatique vêtu d’une blouse blanche. Ces messieurs de la police désirent vous parler. »

Ron et l’agent Witkowski, son pilote et chauffeur, firent leur première halte au centre des études thermonucléaires de la base navale. Ils avaient été accueillis par le Dr Lee et, après de laborieuses formalités, introduits à travers trois séries de portes dans un vaste laboratoire. Ron, qui s’attendait à voir un homme, fut surpris lorsqu’une grande femme blonde aux traits réguliers se tourna vers eux pour les saluer. C’est mon machisme qui ressort, pensa-t-il. Pourtant, elle portait un badge sur lequel on lisait bel et bien : « Andrea Kasprak, docteur ès sciences ».

Le Dr Lee fit les présentations, et ils échangèrent force poignées de main. Ron regarda autour de lui : la salle était emplie d’ordinateurs, de consoles lumineuses et de toutes sortes de gadgets électroniques inventés par l’homme. Elle fourmillait de gens au travail ; la plupart portaient des lunettes et paraissaient entièrement absorbés par leur tâche. « Merci, docteur, de prendre sur votre temps pour me recevoir. Je vous demanderais bien quelle est votre fonction ici, mais je crains de ne pas comprendre la réponse. »

Le Dr Kasprak soupira et esquissa un sourire forcé. « Passons, alors. »

Ron s’éclaircit la voix et consulta ses notes :

« Connaissiez-vous le Dr Ian Turner et son épouse, Gabriella ?

— Le Dr Turner était un collègue.

— N’avez-vous pas été étonnée d’apprendre qu’il quittait son emploi pour aller vivre sur un voilier ?

— Compte tenu de ce qui est arrivé à sa famille, non. » Ron attendit la suite. « Après la mort de Phillip, continua-t-elle à contrecœur, il était trop vidé, trop épuisé nerveusement pour réfléchir. Il a sans doute choisi la meilleure solution en prenant une année sabbatique, pour ainsi dire. En s'éloignant d'ici.

— Vous l'avez donc encouragé à prendre cette… année sabbatique ? » fit Ron benoîtement.

Elle hésita, et il eut sa réponse. Néanmoins, elle s'empressa de masquer sa réaction. « Je pense que le travail est un bon remède… au désespoir. Mais je ne suis pas experte en la matière. »

Ron hocha la tête et griffonna une note. « Le Dr Turner voyageait-il beaucoup dans le cadre de son travail ? »

Le Dr Kasprak fronça les sourcils. « Ça lui arrivait.

— Pour aller où ?

— Nous nous rendons tous dans des congrès scientifiques ici ou là.

— Pourriez-vous me fournir la liste de ceux auxquels il a assisté, disons ces deux dernières années ? »

Cette demande parut la déconcerter. « Je n'ai pas ce genre de liste.

— N'avait-il pas une secrétaire ? » insista Ron.

Le Dr Kasprak poussa un soupir. « Il avait une assistante. Je vais voir si je trouve quelqu'un pour vous renseigner. Vous la voulez pour tout de suite ?

— Je serai là pendant un ou deux jours. Je peux repasser. (Il fit mine de ne pas remarquer son agacement.) Auriez-vous une raison de soupçonner le Dr Turner d'avoir entretenu une relation extra-conjugale ? »

Elle eut l'air choquée. « Non. »

Ron attendit une explication qui ne vint pas. « Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Rien ne m'incite à croire le contraire. Le Dr Turner était très attaché à sa… famille.

— Étiez-vous amie avec le Dr Turner et son épouse ? »

Le Dr Kasprak hésita. « Non, pas vraiment. Mrs. Turner était italienne. Son anglais était limité. C'est difficile de vivre en dehors de son pays, ajouta-t-elle avec sévérité.

— Vous ne vous voyiez donc pas à l'extérieur…

— De temps à autre, nous sortions avec Phillip. Comme nous avons un fils du même âge, nous l'emmenions quelquefois avec nous. » Elle regarda Ron sans ciller. Un tic nerveux lui agitait le coin de trahissant une émotion

qu’elle ne manifestait pas par ailleurs. « Ce soir-là, justement, nous avions prévu d’aller à un match de base-ball… » Sa voix mourut.

Ron la considéra avec curiosité. « Phillip Turner devait venir avec vous ?

— Oui. Avec nous et notre fils, Zak.

— Mais il n’est pas venu ?

— Gabriella a appelé pour dire qu’il ne se sentait pas bien. Je pense qu’elle le couvait un peu trop… mais c’était son droit de mère, ajouta-t-elle, énergiquement.

— Le Dr Turner était-il censé vous accompagner également ?

— Non. Il travaillait sur un projet ici, au labo. »

Galvanisé, Ron fronça les sourcils. « Lui avez-vous dit que Phillip ne venait pas avec vous ? Qu’il restait à la maison ? »

Elle soupira, excédée. « Je ne sais plus. Je ne crois pas. Mais qu’est-ce que ça change ?

— Le Dr Turner a déclaré à la police qu’il avait dû travailler tard, ce soir-là. Y avait-il quelqu’un d’autre avec lui ?

— Évidemment. Nous avons une importante équipe de surveillance, au cas où vous ne l’auriez pas remarqué. »

Oui, bien sûr, pensa Ron. Mais un scientifique de haut niveau n’aurait pas trop de mal à tromper la vigilance de quelques gardes à moitié endormis. Il décida de changer de tactique. « Le Dr Turner ne vous a jamais parlé d’une certaine Laura Reed ou Laura Hastings ?

— Non, jamais.

— Et vous n’avez aucune raison de penser qu’il avait une liaison en dehors du mariage…

— Vous me l’avez déjà demandé. Écoutez, si vous avez fini… »

Visiblement, cet interrogatoire l’ennuyait… comme s’il lui posait des questions obscènes dans le seul but de l’humilier.

« Il ne faut pas m’en vouloir, madame, fit Ron, faussement contrit. Un meurtre est une sale affaire.

— Un meurtre ? s’écria-t-elle. Qu’est-ce que ça à voir avec un meurtre ?

— C’est justement ce que je cherche à élucider. »

15

Assis sur la terrasse de Laura, Gary ferma les yeux et offrit son visage pâle aux rayons du soleil. Depuis qu'il était cloué dans un fauteuil roulant, il avait perpétuellement froid. À la maison, Wanda éteignait rarement le chauffage avant le mois de juin. Même maintenant, malgré le beau temps, il avait gardé son épais blouson. La porte de derrière claqua, et Laura sortit avec une tasse de café et quelques feuilles de papier.

« Je suis content de te trouver chez toi, dit-il.

— Oh, je suis toujours chez moi. » Elle remerciait sa bonne étoile que sa visite n'ait pas coïncidé avec celle d'Ian. « Quoi de neuf ?

— J'ai effectivement une nouvelle à t'annoncer. Je vais recevoir un prix.

— Un prix ! s'exclama-t-elle, ravie. Décerné par qui ?

— Par la commission des arts. C'est une sorte de distinction spéciale, le peintre de l'année pour tout le comté. Rien d'extraordinaire.

— Ne sois pas si modeste, répliqua-t-elle en lui donnant une tape sur le bras. C'est formidable. »

Il sourit timidement. « Ça m'a fait plaisir.

— J'y pense…, fit-elle en plissant les yeux. Où en es-tu dans tes démarches pour l'obtention de cette bourse à Boston ? »

Gary soupira. « Je… j'ai tout simplement… laissé tomber. Jimmy n'est plus là pour me motiver… alors…

— Il y tenait beaucoup, dit Laura avec douceur.

— Montre-moi donc ce que tu as fait, demanda-t-il sur un ton brusque.

— Ce ne sont que des ébauches. » Elle posa le café sur la table à côté de lui et lui tendit les feuilles. « Mais ça m'a fait du bien de me remettre au travail. »

Gary se chauffa machinalement les mains au-dessus du café fumant et, penchant sa crinière argentée, examina les croquis. Il était passé à l'improviste, et Laura était contente d'avoir quelque chose à lui montrer. Elle n'était pas très à l'aise avec Gary ; elle se doutait bien qu'il n'apprécierait pas

sa nouvelle amitié, si jamais il en avait vent. Pendant qu'il buvait son café et regardait les dessins, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Le car de ramassage scolaire déposerait bientôt Michael au coin de la rue. Elle voulait l'accueillir à son arrivée. Et Ian n'allait pas tarder non plus. Il lui fallait un peu de temps pour se changer et se recoiffer.

Cette dernière semaine, elle avait vu Ian tous les jours. Ils ne sortaient pas. Elle n'avait pas envie de laisser Michael avec une baby-sitter ni de l'imposer à Pam. C'était ce qu'elle disait, en tout cas. En réalité, elle se sentait plus en sécurité ici, dans la maison. Elle pouvait plus facilement se convaincre qu'il s'agissait d'une simple amitié. Avec Michael là-haut, toute intimité physique était exclue entre eux. Et, tant qu'il n'y avait rien de physique, elle n'avait pas à céder au sentiment de culpabilité. Elle savait qu'elle lui plaisait ; cependant, il se gardait bien de la harceler. Il la traitait comme un bibelot précieux et fragile et semblait se contenter de sa simple présence. Ainsi, elle n'était pas obligée d'affronter les regards et les murmures d'éventuels passants. Elle ne faisait rien de mal, certes, mais elle n'avait pas non plus tué Jimmy. Seulement, les habitants de la ville en avaient décidé autrement.

Ils restaient donc à la maison. Ils mangeaient ensemble, regardaient la télévision, jouaient aux cartes et aux jeux vidéo, discutaient. Lorsqu'elle insistait, il lui parlait de Gabriella. Mais il n'aimait pas répondre à ses questions. Et quand elle avait essayé de ramener la conversation sur Jimmy, elle comprit que cela l'indisposait. Jimmy lui avait dit un jour qu'il ne voulait pas entendre parler de ses anciennes amours. Il se refusait à l'imaginer avec quelqu'un d'autre, ne serait-ce qu'un instant. Mais si Ian ressentait la même chose, Laura répugnait à l'admettre.

Voir Michael jouer lui faisait apparemment penser à Phillip. Il évoquait souvent son fils ; ils échangeaient alors des anecdotes sur les petits garçons qui le faisaient rire, jusqu'à ce qu'il se taise soudain et change de sujet. Il prenait un tel plaisir à jouer avec Michael que Laura en fondait de reconnaissance. Quelquefois, quand ils étaient tous ensemble, elle devait se retenir pour ne pas l'appeler Jimmy.

Elle s'était même remise à cuisiner. Ces derniers mois, Michael et elle avaient vécu de potages et de plats surgelés. Michael ne se souciait guère de ce qu'il y avait dans son assiette ; quant à Laura, elle n'avait aucun appétit. Mais maintenant qu'ils avaient quelqu'un d'autre à table…

« J'aime bien celui-là. » Gary lui tendit le dessin d'un petit garçon blotti sous l'aile d'un oiseau géant. « La texture du plumage est magnifique.

— Moi aussi, c’est mon préféré. J’ai passé des heures là-dessus.

— Qu’est-ce qui t’a incitée à retravailler ? »

Elle se sentit rosir. Quoi, en effet ? Le fait qu’elle avait enfin l’impression de revivre ? Elle pouvait difficilement l’avouer à Gary. « Je ne sais pas, répondit-elle prudemment. Le… le beau temps, sans doute.

— Tiens, un de ces jours, nous pourrions emmener Michael pique-niquer dans la nature. Évidemment, ce sera à toi de te charger des préparatifs, ajouta-t-il sur un ton d’excuse. Et on ne pourra pas aller dans la gadoue. »

Laura hocha la tête. D’ici là, Ian serait certainement parti depuis longtemps. Chaque jour, elle s’attendait à apprendre que c’était son dernier. Inutile de le nier, l’idée de son départ la rendait mélancolique. « Oui, ce serait bien, répondit-elle.

— Tu n’as pas l’air très enthousiaste. C’est trop tôt, peut-être. »

Un instant, elle fut tentée de se confier à lui, de lui révéler la véritable cause de sa morosité. Mais presque immédiatement, elle se ravisa. Il la considérait toujours comme la femme de Jimmy. Alors pourquoi briser ses illusions. Ian repartirait bientôt, et Gary n’en saurait jamais rien. Dieu merci, Sidney et Dolores étaient en Floride. Elle ne pouvait pas demander à Michael de mentir à ses grands-parents pour leur dissimuler les visites d’Ian.

« Pas du tout, affirma-t-elle en posant sa main sur la sienne. Ce serait merveilleux. Je suis sûre que nous passerons un bon moment. (Elle regarda de nouveau sa montre.) Gary, il faut que j’aille chercher Michael à l’arrêt du car.

— Désolé, fit-il précipitamment en lâchant les dessins. J’aurais dû téléphoner avant de venir. » Il fit pivoter son fauteuil et, après un dernier coup d’œil nostalgique, s’engagea sur la rampe. « Je suis heureux de t’avoir vue. »

Laura le suivit d’un regard affectueux. « Tu es toujours le bienvenu ici. Je serai très contente d’aller pique-niquer avec toi. Michael aussi. »

Gary acquiesça gravement. « Et moi donc ! »

Après qu’il eut disparu au coin de la rue, derrière les lilas en fleur, elle ramassa la tasse et les croquis et se hâta de rentrer.

Elle était sur le point de sortir quand le téléphone sonna. Ces temps-ci, elle le considérait comme un ennemi. La police qui s’immisçait dans sa vie. L’éternelle crainte du coup de fil anonyme, de l’interlocuteur invisible savourant sa peur. Chaque fois qu’elle entendait la sonnerie du téléphone, elle ne pouvait s’empêcher d’y penser. Mais elle décrochait systématiquement.

Une mère dont l'enfant n'est pas à la maison répond toujours au téléphone.

« Oui ? dit-elle, méfiante comme à l'accoutumée.

— Laura, c'est Marta. »

Soulagée, elle se laissa tomber sur la chaise à côté de l'appareil. Sa directrice littéraire lui apparaissait parfois comme une prestigieuse sœur aînée. Elle l'imaginait dans son bureau donnant sur la Sixième Avenue, parmi les piles d'épreuves et de manuscrits, sans oublier son éternel Coca sans sucre. Vêtue d'un élégant tailleur sur mesure, les chaussures sous la table et les lunettes à monture d'écaille perchées sur le nez, elle parlait dans le combiné tout en vérifiant son maquillage impeccable dans une glace.

« Ça me fait très plaisir de vous entendre, déclara Laura avec sincérité.

— Je ne vous appelle pas pour vous enquiquiner. C'est juste pour avoir de vos nouvelles. Je voulais téléphoner depuis un moment déjà, mais avec l'A.B.A… » Marta faisait allusion au congrès des libraires, vaste manifestation annuelle qui monopolisait le temps et l'énergie des éditeurs.

« Oh oui, je sais.

— Comment va Michael ?

— Bien. Il attend avec impatience la fin des cours.

— Comme n'importe quel enfant normalement constitué.

— Vous devez être télépathe. Figurez-vous que ces jours-ci, je me suis remise au travail.

— Formidable. Nous parlons dessin, je suppose. » Marta savait que Laura commençait toujours par les illustrations et écrivait le texte ensuite.

« Oui. J'ai déjà quelques croquis sous la main.

— Parfait. Cela signifie-t-il que vous vous sentez mieux ? »

Laura hésita. Elle avait besoin de s'ouvrir à quelqu'un, à quelqu'un de bienveillant. « Il m'est arrivé… une chose. Du coup, j'ai meilleur moral…

— Attendez, ne m'en dites pas plus. Vous avez réussi à rencontrer un homme libre, droit, séduisant, dans ce trou perdu où vous habitez. »

Laura rit malgré elle. « Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un homme ?

— Et qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? » Elle-même divorcée, Marta se plaignait constamment de la pénurie de célibataires potables dans la ville de New York : « Je vais venir m'installer chez vous. Enfin, comment est-ce possible ? Ici, avec huit millions d'habitants…

— J'ai connu ce garçon quand nous étions enfants. Nous sommes tombés par hasard l'un sur l'autre.

— Le seul homme sur lequel je suis tombée récemment était un clochard qui dormait dans le hall de mon immeuble, entouré d'une nuée de mouches. Alors, seraient-ce les accords de la marche nuptiale que j'entends là ?

— Oh, Marta, je vous en prie ! Ce n'est qu'un ami. Ça me change les idées, c'est tout.

— Surtout, s'il vous convient, ne le laissez pas vous échapper. Écoutez les conseils de tatie Marta… »

Laura soupira. « Ça me fait du bien de bavarder avec vous. Dommage qu'on ne puisse pas se voir.

— Venez à New York. Avec votre nouvelle conquête. Comment s'appelle-t-il ?

— Ce n'est pas ma nouvelle conquête. Il s'appelle Ian.

— Eh bien, amenez-le.

— Peut-être que je ferai un saut chez vous, un de ces jours. Il faut que je me sauve, Marta. Je dois aller chercher Michael à l'arrivée du car.

— Entendu. Faxez-moi vos dessins quand vous aurez terminé.

— D'accord.

— Au fait… ce Bob Gerster du *Book World* ne vous a pas encore contactée ? »

Laura regarda l'horloge. « Non… qui ça ?

— Le journaliste qui voulait écrire un papier sur vous.

— Non.

— Bon, si jamais je le croise à l'A.B.A., je lui rafraîchirai la mémoire. D'ailleurs, je me ferai un devoir de le rencontrer. Il était mignon.

— Amusez-vous bien au congrès », dit Laura. Elle s'était levée, prête à raccrocher. Elle ne voulait pas être en retard.

« Je vous rappellerai à mon retour.

— Au revoir. »

Laura raccrocha. Elle était en retard. Elle sortit en courant de la maison.

16

Michael s’absorba dans le livre emprunté à la bibliothèque, faisant mine d’ignorer les boulettes de papier qui le frappaient à la tête. Il ne connaissait que deux ou trois mots par page, mais il s’y concentrait de toutes ses forces. Peut-être que s’il ne bougeait pas, ne réagissait pas, ils le laisseraient tranquille. Il jeta un coup d’œil par la vitre. Plus que quelques arrêts avant sa rue. Le trajet lui paraissait interminable.

« Eh, patate ! » Quelqu’un lui planta un doigt dans la nuque. Il n’eut pas besoin de se retourner pour savoir qui c’était. Le rouquin au visage constellé de taches de son. C’était un grand du cours élémentaire ; ces derniers temps, lui et ses deux amis prenaient un malin plaisir à s’asseoir derrière Michael pour le tourmenter chaque fois qu’ils montaient dans le même car. Il avait beau traîner, s’attarder sur le trottoir en attendant qu’ils soient installés pour se réfugier loin d’eux, ils avaient repéré son manège. Aussitôt qu’il choisissait un siège, ils se rapprochaient de lui. Quelquefois, quand il était avec Louis, il pouvait faire semblant de ne pas les entendre. Mais ce jour-là Louis était rentré de bonne heure et, livré à lui-même, Michael était à leur merci.

« Tu ne sens rien, eh, patate ? Il ne sent rien, les gars. Faut essayer autre chose. »

Deux filles de sa classe, assises juste en face, feignirent de regarder par la fenêtre. Personne ne voulait avoir affaire à ces garçons. Le menton de Michael se mit à trembler, mais il était résolu à ne pas pleurer. Maman disait certes qu’il n’y avait aucune honte à pleurer ; cependant, s’ils voyaient ses larmes, ce serait comme l’odeur du sang pour les requins. Il regarda, désemparé, devant lui. La conductrice du car se prénommait Audrey et était très gentille avec tous les enfants. Mais elle fixait la route, et le supplice de Michael se perdait dans le brouhaha animé des voix enfantines. Du reste, s’il demandait de l’aide à une femme, il serait définitivement taxé de chochotte par ses tortionnaires.

S’efforçant de les ignorer, il tendit le cou pour voir s’il en avait encore pour longtemps. Plus qu’un arrêt, et il était arrivé.

Aiguillonné par son évidente anxiété, le rouquin se pencha et arracha la casquette de base-ball de sa tête. Ses camarades s’esclaffèrent bruyamment.

Instinctivement, Michael leva les bras pour la retenir. « Donne ! Elle est à moi. »

Le rouquin examina la casquette et la lança à la manière d’un Frisbee à un garçon à l’arrière du car, qui la manqua. Elle atterrit dans le passage.

Michael la regarda, et ses yeux s’embuèrent. Son père l’avait achetée l’année dernière, quand il l’avait emmené à son premier match de base-ball. Le match était très long, et il faisait chaud dans les gradins, mais les hot-dogs étaient excellents, et cette casquette avait été sa récompense pour avoir tenu pendant les neuf tours de batte. C’était une façon de l’accepter dans le monde masculin du base-ball. L’un des garçons posa son pied dessus et l’écrasa sur le plancher sale. C’en était trop.

Michael bondit de son siège pour tenter de la récupérer.

Assis, tout le monde, cria Audrey, se soulevant pour les voir dans le rétroviseur.

— Donne-la-moi », hurla Michael. Le garçon à l’arrière la relança au rouquin.

Michael pivota et plongea pour la rattraper. Le rouquin la brandit au-dessus de sa tête. « Elle est à moi. C’est un cadeau de mon papa. »

Se penchant vers Michael, le rouquin enfonça la casquette de guingois sur son crâne et susurra : « Avant que ta mère le flingue ? »

Il mordait systématiquement à l’hameçon. Voilà pourquoi ils adoraient le provoquer. Il s’agenouilla sur le siège en face d’eux, la vue brouillée par les larmes. « Ce n’est pas elle ! Arrêtez de dire ça.

— Arrêtez de dire ça, le singèrent-ils en riant et en se poussant du coude.

— Mon papa dit que c’est elle. » Le rouquin rapprocha son visage du sien, tant et si bien qu’il aurait pu compter toutes ses taches de son.

« Ton papa est un sale con », riposta Michael.

Il ignorait lui-même d’où lui était venu ce courage. L’espace d’un éclair, il se sentit joyeux et intrépide.

« Attention à ce que tu dis ! » Et, avant qu’il n’ait le temps de réagir, un poing recouvert de taches de rousseur s’abattit sur son nez.

Le sang jaillit de ses narines ; il tomba à la renverse, et les autres enfants se mirent à crier. La voix d’Audrey couvrit le vacarme, leur ordonnant de se

calmer. Le car fit une embardée et s’arrêta.

« C’est bon, ça suffit maintenant ! » Audrey arriva pour examiner les dégâts.

Michael sentait le goût salé du sang dans sa bouche, mêlé aux larmes. Les garçons raillaient, les filles glapissaient, et Audrey exhortait tout le monde au calme.

Michael se releva en titubant et ramassa ses livres pendant qu’Audrey enjoignait sèchement au rouquin de regagner sa place.

« Ça va ? demanda-t-elle, inquiète, fouillant à la recherche d’un mouchoir pour essuyer le sang.

— Lâchez-moi », cria Michael. Les larmes coulaient librement à présent, et il avait envie d’une seule chose : descendre du car.

Il plongea sous le bras d’Audrey et courut vers la porte. Elle le suivit en tonnant : « Silence ! Tout le monde à sa place !

— Ouvrez la porte », implora-t-il. Il tremblait de la tête aux pieds. « Ouvrez la porte. »

Audrey scruta la rue. « Je ne vois pas ta maman. » Le cœur de Michael se serra. « Laisse-moi t’essuyer la figure.

— Non, ne me touchez pas ! » Soudain, il aperçut par la vitre un visage familier. « Je veux descendre. C’est Ian. Il est venu me chercher. » Il ne savait pas si c’était vrai, mais en tout cas, c’était bien Ian qui marchait en direction de Chestnut Street. « Ian ! » appela-t-il plaintivement par la fenêtre ouverte.

Momentanément dérouté, Ian regarda autour de lui, puis vit Michael dans le car scolaire et se dirigea vers lui. « Laissez-moi sortir !

Audrey ouvrit les portes du car, et il se précipita dans les bras d’Ian. Celui-ci s’accroupit et le dévisagea. « Mais que t’est-il arrivé ?

— Les grands garçons m’ont pris ma casquette. »

Ian regarda Audrey qui secoua la tête. « Petites brutes », fit-elle doucement.

Il inspecta la casquette sale et froissée sur la tête de l’enfant. « Oui, mais je vois que tu l’as récupérée, dit-il, admiratif.

— Oui, renifla Michael à travers ses larmes.

— Allez, viens. » Gravement, Ian lui tendit la main. « Tu t’es débrouillé comme un chef. » Michael se redressa et lui prit la main.

Elle était en retard. Le coup de fil de Marta avait duré une minute de trop, pensa-t-elle en voyant le car de Michael s’éloigner du trottoir. Elle venait

toujours le chercher à l’arrêt, même si c’était à deux pas de la maison. Elle n’avait plus confiance en personne. Elle ne voulait pas qu’il fasse ce court chemin tout seul.

Laura descendit à la hâte les marches du perron et tourna pour gagner le coin de la rue. Aussitôt, elle les vit. Ian tenait Michael par la main. Il y avait du sang partout. Sur le visage de Michael, sur sa chemise. Ses épaules tremblaient. Laura se mit à courir. Elle les rejoignit en deux enjambées et saisit son fils dans ses bras. « Que s’est-il passé ? s’exclama-t-elle. Qu’est-ce qui ne va pas ? »

Michael se pelotonna contre elle. « Les grands garçons n’ont pas arrêté de m’embêter. Nous nous sommes battus. »

Affolée, elle regarda Ian par-dessus son épaule. Il secoua la tête. « Ce n’est rien. Il saigne du nez, mais c’est tout.

— Comment est-ce arrivé, chéri ?

— Il m’a pris ma casquette. Alors j’ai dit que son papa était un con. Du coup, il m’a tapé.

— Pourquoi as-tu dit ça ? » demanda-t-elle avec douceur.

Michael posa sur elle le regard sérieux de ses yeux noisette rougis par les larmes. Son visage était maculé de sang. « Parce qu’il a piétiné ma casquette. Il n’a fait que m’embêter.

— Mais pourquoi t’embêtait-il ?

— Il disait que tu as flingué papa.

— Oh, Michael (Laura cacha son visage dans son épaule.) Je suis navrée.

— C’est pas grave, répondit-il, lui tapotant le dos avec une gaucherie enfantine. Ce n’est pas de ta faute. Heureusement qu’Ian était là.

— Oui, heureusement, murmura-t-elle. Merci.

— C’est fini maintenant, déclara Ian. Rentrons à la maison. »

Il était étrange d’entendre ces mots-là dans sa bouche. Jimmy aurait dit exactement la même chose. Normalement, elle aurait dû protester, lui rappeler qu’il n’était pas chez lui, mais cette façon de parler, c’était tellement sécurisant ! « Oui, rentrons », opina-t-elle.

17

Jason Turner habitait une maison proprette, mais légèrement délabrée, en préfabriqué, bâtie probablement dans les années cinquante, dans une rue tranquille plantée de grands arbres et bordée de constructions identiques. Elle était peinte en bleu pervenche, avec un garage assorti en retrait. Deux petits garçons jouaient sur la pelouse. En voyant la voiture de police s'arrêter devant la maison, ils détalèrent en hurlant et claquèrent la porte d'entrée derrière eux.

Lorsque Ron et l'agent Witkowski arrivèrent à leur tour à la porte, une petite blonde les y attendait déjà. Son visage pointu était maquillé avec soin. Elle poussa hardiment le battant et les contempla d'un air interrogateur.

« Mrs. Cheryl Turner ? »

Elle hocha la tête.

« Inspecteur Ron Leonard. Et voici l'agent Witkowski. Serait-il possible de vous parler deux minutes ?

— Bien sûr. » Et, d'un geste, elle les invita à entrer.

Les deux petits garçons étaient tapis dans l'escalier. Le cadet sursauta quand Ron se tourna vers eux. « Votre mari est-il là, madame ?

— Il dort. Il a fini son service il y a quelques heures à peine.

— Je suis ici pour peu de temps. Il faut absolument que je le voie.

— Mark, Peter, allez réveiller papa. Dites-lui qu'un policier demande à lui parler. » Les garçons se mirent à chuchoter en se poussant du coude.

« Dépêchez-vous ! » cria Cheryl.

Une femme aux cheveux gris coupés court fit son entrée dans la pièce. Ses yeux étaient d'un bleu éclatant. Elle serrait à la main un stylo-bille et une pile de coupons-réponses. Les garçons montèrent en courant.

« Mère, la police aimerait nous interroger, expliqua Cheryl. Je vous présente ma belle-mère, Edith Turner.

— Comment allez-vous ? dit Ron. Vous êtes la mère d'Ian Turner ?

— Eh oui ! J'ai eu deux fils, Ian et Jason.

— C’est au sujet d’Ian ? » Cheryl alluma une cigarette mentholée ultralégère et aspira une bouffée. « Il ne lui est rien arrivé, j’espère ?

— Non, non. Je voudrais simplement vous poser quelques questions sur lui et sa défunte épouse. »

Cheryl tira sur sa cigarette et regarda Ron avec des yeux étrécis. « Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Une enquête de routine.

— Nous avons déjà subi tout ça après l’incendie.

— Ceci est une autre affaire. Elle concerne un incident qui s’est produit dans le New Jersey. C’est de là que je viens.

— Quel genre d’incident ? Vous êtes sûr qu’Ian va bien ?

— Tout à fait. Il s’agit de la femme qu’il fréquente actuellement. » Cheryl parut surprise. « Ah ? Bon, très bien.

— Dites-moi, vous connaissiez bien votre beau-frère ? Était-il heureux en ménage ? »

Edith Turner s’était installée dans un fauteuil et remplissait fébrilement les coupons, tellement concentrée qu’on voyait dépasser le bout de sa langue.

Cheryl haussa les épaules. « Je pense que oui. Oui, ils s’entendaient plutôt bien.

— Vous n’avez pas l’air convaincue.

— Nous n’étions pas très liés. Enfin, Jason et Ian sont très proches. Comme deux frères peuvent l’être. Mais ils ne sont pas du même monde, si vous voyez ce que je veux dire. Ian, c’est le cerveau de la famille. Il a de l’argent. Quant à Gabriella… eh bien… »

Ron nota son hésitation. « Vous ne l’aimiez pas beaucoup.

— Non, ce n’est pas vrai. Elle était douce. Timide. Mais enfin, quoi, elle ne parlait pas anglais. Elle aurait pu, je crois, mais elle n’y tenait pas.

— Parlait-elle anglais avec vous, Mrs. Turner ? demanda Ron en se tournant vers Edith.

— Mère », fit Cheryl impatiemment.

Sa belle-mère s’arracha à son occupation. « Désolée, je n’ai pas entendu. Comment ?

— Gabriella parlait-elle anglais avec vous ? »

Edith fronça les sourcils. « Oh, ça lui arrivait. Mais nous ne nous voyions pas souvent, vous savez. (Elle regarda Ron d’un air navré.) Je ne voudrais pas vous paraître impolie, mais il faut que je finisse avant le passage du facteur. Les concours ! Je deviens folle quand il s’agit de participer à un concours.

C’est mon truc, comme on dit. Mais j’ai gagné pas mal de choses, n’est-ce pas, Cheryl ?

— Mère, la police ne s’intéresse pas aux concours.

— J’ai gagné cette lampe-là, dit-elle en tapotant avec son stylo le lampadaire à côté d’elle. Et le lecteur de CD qui est là-bas. Mais ne me demandez pas ce qu’est un CD. Et aussi… » Voyant que Cheryl s’apprêtait à l’interrompre de nouveau, elle leva son stylo pour réclamer le silence. « Et n’oublions pas le voyage à Disney World…

— Nous ne sommes pas près de l’oublier », répliqua Cheryl en écrasant sa cigarette.

Ron consulta son bloc-notes et se tourna vers Cheryl qui attendait patiemment la question suivante. « Pensez-vous que votre beau-frère était fidèle à son épouse ? Dans le cas contraire, l’auriez-vous su ? En aurait-il parlé à votre mari ?

— S’il en avait parlé à Jason, Jason me l’aurait dit. Il n’y a pas de secrets entre nous. Mais non, je ne crois pas qu’il la trompait. Je n’irai pas jusqu’à affirmer qu’ils nageaient dans le bonheur. Elle ne sortait jamais de chez elle. On aurait dit qu’elle avait peur de son ombre. Mais il faisait son possible pour la rendre heureuse.

— Vous n’avez donc aucune raison de penser qu’Ian avait une autre femme dans sa vie ? »

Elle secoua la tête, mais, toutefois, parut réfléchir à la question. « Non…

— Il a quitté son travail pour vivre sur un voilier. Ne trouvez-vous pas ça étrange ?

— Vous ne savez pas ce qu’il a enduré… à cause de Phillip. Vous avez entendu parler de Phillip ? » Les traits durs de Cheryl s’adoucirent. « C’était un amour. Tout le monde l’adorait. Il venait très souvent chez nous. Lui et mes deux fils, c’étaient les trois mousquetaires. Nous le considérions comme notre troisième enfant.

— Et Ian et Gabriella…

— … étaient fous de ce gosse, répondit Cheryl, catégorique. Ils l’idolâtraient. »

Les sourcils froncés, Edith Turner séchait devant ses colles. « Quel est le mot de quatre lettres qui rime avec “prix” ? » s’interrogea-t-elle tout haut.

Cheryl se pencha vers Ron. « Elle vit dans son petit monde à elle. »

Un beau jeune homme légèrement enveloppé, avec des yeux bleus perçants, descendit l’escalier en se frottant le visage comme pour se redonner

du punch.

« Salut, chéri », fit Cheryl.

La mine renfrognée, Jason Turner toisa Ron et l'agent Witkowski assis dans son salon. « Mark m'a dit qu'il y avait des flics ici. »

Se levant, Ron lui tendit la main. « Inspecteur Leonard, du bureau du procureur du comté de Cape Christian, dans le New Jersey.

— Que voulez-vous ? » demanda Jason abruptement.

Passant la tête entre les balustres, Mark et Peter fixaient les policiers, les yeux écarquillés.

« Vous deux là-bas, lança Cheryl. Allez dehors et ne revenez pas tant que nous n'avons pas fini.

— Mais il n'y a rien à faire dehors, geignit Mark.

— Vous n'avez qu'à jouer au basket. Vous trouverez bien quelque chose. Allez, ouste ! » Les garçons s'exécutèrent à contrecœur.

« J'ai quelques questions à vous poser concernant votre frère, dit Ron. Je viens juste de parler à votre femme.

— Quoi, mon frère ? riposta Jason avec hargne. Je sais qu'il est du côté de chez vous. Il m'a appelé l'autre soir.

— Vous a-t-il précisé ce qu'il faisait là-bas ?

— Ce n'est qu'une escale de quelques jours. Pourquoi ?

— Nous cherchons à déterminer s'il entretenait une relation avec une femme domiciliée dans notre comté qui fait actuellement l'objet d'une enquête.

— Mon frère est en mer depuis six mois.

— Nous sommes au courant, répondit Ron rapidement. N'a-t-il jamais prononcé devant vous le nom de Laura Reed ? »

Jason réfléchit et secoua la tête.

« Auriez-vous gardé le souvenir, depuis votre enfance, d'une petite fille nommée Laura Hastings ? »

De nouveau, Jason secoua la tête. « Non. » Mais il y avait une pointe de doute dans sa voix.

« Ils prétendent s'être connus à l'école primaire. Votre frère était tombé dans une fosse, semble-t-il, et c'est elle qui l'aurait trouvé… »

Jason pâlit. « Ah, oui. Oui. Avec la jambe cassée… » Il jeta un coup d'œil sur sa mère et, dans son regard, Ron vit briller un éclair de mépris. Edith, absorbée dans le slogan en vers qu'elle était en train de composer, cessa soudain d'écrire, le stylo en l'air. Ron se rendit compte qu'elle écoutait,

même si elle faisait mine de ne pas entendre.

Jason soupira. « Oui, il y avait une fille, maintenant que j'y pense. Mais elle a déménagé… il y a des années.

— Était-ce la fille qui l'a trouvé ? » demanda Cheryl. Visiblement, elle connaissait l'histoire.

Jason opina sombrement.

« Savez-vous s'ils sont restés en contact ?

— Non. Mais mon frère était marié, de toute façon… »

Ron faillit sourire : comme si ceci pouvait empêcher cela. À l'évidence, Jason était attaché aux valeurs familiales. « Mr. Turner, vous êtes sapeur-pompier, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Étiez-vous présent le soir de l'incendie qui a ravagé la maison de votre frère ? »

Jason secoua la tête. Dans son coin, Edith leva la main comme pour demander à aller au tableau. « Nous étions à Disney World. C'est moi qui ai gagné ce voyage, rappelez-vous. »

À la surprise de Ron, les yeux de Jason s'emplirent de larmes de colère. « Au moment où il avait le plus besoin de moi… la seule et unique fois où j'aurais pu lui être utile en échange de tout ce qu'il a fait pour moi… j'étais au Royaume Magique. Chienne de vie !

— Voyons, Jason, protesta Edith. Nous nous sommes bien amusés à Disney World. Les enfants étaient aux anges.

— Stuart Short, condamné pour avoir allumé plusieurs incendies semblables, procédait toujours de la même façon. (Ron consulta ses notes.) Il utilisait une cigarette cachée dans une boîte d'allumettes et se servait toujours d'un jouet d'enfant, une peluche trempée dans du pétrole. (Il leva les yeux.) Drôle de mélange.

— C'est très courant chez les incendiaires psychopathes. L'usage des allumettes. Ça fait partie du jeu. Quant aux jouets, ma foi, Short était un malade, un désaxé…

— Ces détails-là n'ont pas été communiqués à la presse.

— Non. Pour nous permettre d'identifier le pyromane, une fois qu'il serait arrêté.

— N'avez-vous jamais discuté de ses méthodes avec votre frère ? De la manière qu'il avait de mettre le feu ? Des moyens qu'il employait, sa signature pour ainsi dire ?

— Non. Bien sûr que non.

— C’est pourtant bien naturel, observa Ron calmement. Tout le monde ici devait s’intéresser, aux agissements de l’incendiaire.

— Je ne lui ai jamais rien dit, et il ne m’a pas posé de questions, s’emporta Jason. Que cherchez-vous à insinuer ?

— Je m’interroge, tout simplement.

— Écoutez, j’en ai assez d’entendre vos conneries. Je ne sais pas quel est votre problème, mais je vous conseille de ficher la paix à mon frère. Vous avez compris ? Il a suffisamment trinqué dans sa vie. »

Edith remplit une enveloppe, la lécha et la cacheta. « Quelqu’un pourrait-il me conduire à la poste ? demanda-t-elle d’une voix plaintive. Si j’attends le facteur, j’ai peur de dépasser la date limite de l’envoi. »

Jason se leva d’un bond. « J’y vais. Où sont mes clés ? »

Cheryl désigna un plateau sur le poste de télévision. Jason s’empara des clés et jeta un regard noir à sa mère. « Tu es prête, oui ou non ? »

Edith sauta nerveusement sur ses pieds. « Ravie de vous avoir rencontrés », dit-elle à Ron et à l’agent Witkowski.

Ron serra sa main molle et se leva à son tour. « On va y aller aussi. » Cheryl les raccompagna à la porte. Au moment de sortir, ils virent la voiture de Jason démarrer en trombe, avec Edith, raide comme un piquet, à la place du passager.

« Vous savez, inspecteur, mon mari est d’une loyauté à toute épreuve à l’égard de son frère. Il l’aime énormément.

— Je m’en suis aperçu. Du reste, c’est tout à son honneur. »

Encouragée, Cheryl poursuivit : « Cette époque que vous avez mentionnée… La petite fille et la fosse… Jason m’en a parlé. Leur père le cherchait pour le punir pour une bêtise quelconque. Il était très cruel avec les garçons. Ian essayait toujours de s’interposer, de protéger Jason. Vous comprenez ? Eh bien, cette fois-là, ils étaient partis se cacher dans les bois. En entendant arriver le vieux, Ian a poussé Jason dans un arbre. Son père l’a attrapé par le pied et a tiré pour le faire tomber. Dans sa chute, Ian s’est cassé la jambe. Ce vieux salopard l’a abandonné sur place. Il a pris Jason par la peau du cou pour le traîner à la maison et planté Ian là avec sa jambe cassée. Ian a voulu rentrer chez lui en rampant, et c’est là qu’il est tombé dans la fosse. »

Ron grimaça. « Et la mère, comment a-t-elle réagi ?

— Vous avez bien vu comment elle est. Exilée sur la planète Edith. À

faire des concours. Elle ne voit que ce qu’elle veut voir. Le reste, elle s’en fiche.

— En effet, fit Ron pensivement.

— Alors voilà, si mon mari a tendance à… défendre Ian…

— Je comprends. » Mieux que vous ne le croyez, ajouta-t-il intérieurement. Même si Jason savait quelque chose à propos de son frère, il ne le dirait pas. Ni à sa femme. Ni à personne d’autre. « Votre aide m’a été précieuse », déclara-t-il.

18

Le téléphone sonna au moment où Laura couchait Michael. Ils avaient passé une soirée tranquille, tous les trois. Ian avait allumé le barbecue, et ils avaient fait griller des hamburgers. À le voir ainsi à la place de Jimmy, Laura avait le cœur lourd, mais Michael s'était considérablement ragaillardi. Après le dîner, ils avaient joué aux cartes. Pendant tout le temps, Michael était resté à côté d'elle, sans piper mot. Laura ne demandait pas mieux. Elle s'apprêtait à lui lire une histoire quand la sonnerie du téléphone les interrompit. Elle faillit dire à Ian de répondre, puis se ravisa. Ce pouvaient être ses beaux-parents ; ils allaient rentrer d'un jour à l'autre.

« J'y vais. » Elle entendit Ian monter. Elle embrassa Michael et alla décrocher dans son bureau. C'était Gary.

« Laura, je te dérange ?

— Bien sûr que non. Comment vas-tu ?

— Tu te souviens, je t'avais parlé du prix décerné par la commission des arts.

— Et comment ! Tu es une célébrité maintenant.

— Eh bien, voilà… » Sa voix frémissait d'appréhension. Il inspira profondément. « Il se trouve qu'il y aura une cérémonie à l'hôtel de ville. Je voulais te demander… j'aimerais, enfin, je serais très fier, si toi et Michael pouviez y assister. En tant que mes invités.

— C'est drôlement gentil à toi, Gary. Es-tu sûr de vouloir être vu en notre compagnie dans une aussi grande manifestation publique ?

— N-naturellement, bégaya-t-il. Pourquoi cette question ?

— Tu es un merveilleux ami. Nous viendrons avec plaisir. Quand est-ce ?

— Le mois prochain. Le quinze.

— Le quinze, répéta-t-elle. Je vais le noter sur mon agenda.

— S'il y a le moindre problème… »

Laura soupira. Non, pensa-t-elle. D'ici là, je serai de nouveau toute seule.

« Il n'y aura pas de problème.

— Michael est toujours debout ?

— J’étais en train de le mettre au lit.

— Excuse-moi. Il faut que tu retournes auprès de lui. »

Pauvre cher Gary… toujours en train de s’excuser, tellement il avait peur de la déranger. Elle trouvait ça d’autant plus absurde qu’il était son seul véritable ami. Elle l’assura que son coup de fil lui avait fait très plaisir et lui souhaita bonne nuit. Puis, avec un soupir, elle regagna la chambre de Michael. Assis sur le bord du lit, Ian lui caressait les cheveux. Elle entendait le murmure de sa voix, mais ne comprit pas tout de suite ce qu’il disait. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu’elle reconnut son propre texte !

Il était en train de lui réciter *Raoul et la Grenouille géante.* Les yeux de Michael se fermaient ; un sourire flottait sur son visage. Il s’endormit avant la fin de l’histoire. Se penchant, Ian éteignit la lampe en forme de Winnie l’Ourson. Puis il se leva et sortit sur la pointe des pieds. En voyant Laura à la porte, il mit un doigt sur ses lèvres. Elle recula, et il la rejoignit dans le couloir faiblement éclairé.

« Il dort », dit-il.

Impulsivement, elle le serra dans ses bras, se blottissant sur sa poitrine. D’abord déconcerté, il l’enlaça avec précaution et enfouit le visage dans sa chevelure. Ce geste fit naître une vague de désir au creux de ses reins. Un instant, elle se raccrocha à lui avant de le relâcher gauchement. Le regard bleu d’Ian brillait d’une lueur éperdue. Elle lui prit la main.

« Merci, dit-elle.

— Merci de quoi ?

— Pour aujourd’hui. Pour tout. Pour avoir pris soin de Michael. Et de moi.

— Tout le plaisir est pour moi. »

Elle se dirigea vers l’escalier. « Ne le réveillons pas. »

Ian la suivit au salon. Elle s’assit sur le canapé, et il prit place à côté d’elle. Doucement, il porta la main de Laura à son visage et la frotta pensivement contre sa joue.

« C’est mon histoire que vous lui racontiez », dit-elle en souriant. Elle retira sa main.

« Exact.

— Mais comment avez-vous… ?

— Je suis allé chez le libraire du coin et j’ai acheté toute la série. Je les ai tous lus. Plusieurs fois. C’est excellent. Les récits ont un rythme… on dirait

de la poésie. C’en est presque envoûtant. Vous êtes un écrivain et une dessinatrice de talent.

— Comment se fait-il que vous ne m’ayez rien dit plus tôt ?

— Je n’y connais rien, vous savez. Je suis un scientifique. Mon opinion littéraire n’a pas grande valeur.

— Pour moi, si.

— Enfin voilà, conclut-il avec un sourire. Qui était-ce, au téléphone ? La police ? » Il avait en vain essayé de prendre un ton léger.

« Un ami à moi, répondit Laura, songeuse. L’un des rares amis que j’ai ici. Il s’appelle Gary. Jimmy et lui se connaissaient depuis l’enfance. Il est pratiquement le seul dans cette ville à croire encore en moi. Tous les autres pensent que j’ai tué mon mari. » Elle comprit en disant cela qu’elle avait voulu le choquer. Mais il ne broncha pas. « Pourquoi ne me demandez-vous jamais comment c’est arrivé ? Pourquoi semblez-vous n’avoir aucun doute à mon sujet ? »

Il la regardait sans sourire. « Justement. Je n’ai aucun doute à votre sujet. Mais vous ne l’avez pas encore compris. » Il se rendit compte que sa réponse ne la satisfaisait pas. « Peut-être parce que je continue à voir l’enfant en vous. Le visage angélique qui m’est apparu au crépuscule. La petite voix me promettant de courir chercher de l’aide. Vous êtes incapable de tuer. Et jamais rien ne me fera croire le contraire.

— Je ne suis plus une petite fille, l’avertit-elle.

— Ça, je l’ai remarqué », répliqua-t-il en souriant.

Laura se leva, agitée, et se mit à arpenter la pièce. « Je craignais que ce ne soient mes beaux-parents. Ils doivent rentrer de Floride d’un jour à l’autre.

— Vous ne les aimez pas ?

— Je ne me suis jamais entendue avec ma belle-mère. Mais après la mort de Jimmy… eh bien, il lui fallait un responsable. Je la comprends. Complètement. Vous n’imaginez pas combien c’est frustrant, rageant, de perdre un être cher et de savoir… que son meurtrier court toujours. Souvent, je ne pense qu’à ça. Pourquoi ne l’a-t-on pas arrêté ? Il n’a pas pu s’évanouir dans les airs. Il doit bien être quelque part. Mais j’ai l’impression qu’ils ne le recherchent même pas. C’est moi qui les intéresse. Et, tant qu’ils perdent leur temps, ils ne risquent pas de le retrouver… (Elle se mit à trembler comme une feuille.) Il ne faut pas que je me lance là-dedans, fit-elle, contrite.

— Pourquoi restez-vous ici ?

— Je n’en sais rien. » Elle n’y avait pas vraiment réfléchi. La douleur

avait engendré la prostration. « Du vivant de Jimmy, j'adorais cette ville, mais maintenant… Quoique, voyez-vous, Ian… je pense que ça me poursuivra où que j'aille. J'ai l'impression qu'en un rien de temps, on me désignera de nouveau du doigt en murmurant : voici la femme qui a tué son mari. » En prononçant ces mots, elle s'aperçut que cette idée l'avait hantée depuis le début. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle désespérait de l'avenir. « Tant qu'on n'a pas retrouvé l'assassin de Jimmy, je porterai toujours cette flétrissure. Où que je sois.

— Tout de même, vous seriez peut-être mieux loin d'ici.

— Je ne voulais pas non plus déraciner Michael, l'arracher au seul foyer qu'il ait jamais connu. Et puis, il y a l'école. Bien que à en juger par l'incident dans le car, ce soit plutôt un calvaire pour lui.

— C'est quand, la fin des cours ? demanda Ian paisiblement.

— Dans quelques semaines.

— Et si on partait dès que l'école est finie ? On embarque et on met les voiles.

— On embarque ? »

Ian ne la quittait pas des yeux. « Oui. Vous, moi et Michael. »

Elle détourna les yeux. Et voilà ! L'instant tant redouté était arrivé. Il s'apprêtait à reprendre la route. C'était inéluctable. Et il leur offrait de les emmener en croisière. Elle réfléchit brièvement. Des vacances en mer, en quelque sorte. C'était tentant, certes. Il valait mieux, cependant, qu'il parte tout simplement. Avant même le retour de Dolores.

Déjà ? gémit son cœur. Mais elle se força à faire appel à sa raison. Dolores entendrait sûrement parler d'Ian. Elle saurait que sa belle-fille avait fréquenté un homme : des âmes bien intentionnées se chargeraient de la prévenir. Seulement, cela éviterait les affrontements sordides. Autant en finir pendant que tout était encore innocent. De toute façon, elle ne profiterait pas de la croisière, sachant qu'il y aurait une séparation à la clef, avec une vague promesse de rester en contact.

« C'est très gentil à vous, répondit-elle, mais à mon avis, vous feriez mieux de partir maintenant. J'ai inscrit Michael dans un centre aéré pour les quinze premiers jours des vacances. Je ne voudrais pas vous retarder.

— Ce n'est pas grave, fit-il en riant. Je peux attendre.

— Non, ce n'est pas la peine. Nous avons passé… de merveilleux moments ensemble. Mais nous ne voulons pas vous retenir.

— Ah oui ? Moi, j'aimerais bien vous retenir. Pour toujours, si vous y

consentez. »

Laura fronça les sourcils. « Je suis navrée…, marmonna-t-elle.

— Vous voulez dire que vous n'acceptez pas de m'épouser ? »

D'abord trop éberluée pour parler, elle se mit en colère. « Épargnez-moi votre ironie. C'est ce que j'appelle un coup bas.

— Vous croyez que je plaisante ? »

Elle se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche. Ses paroles lui avaient coupé le souffle, comme un coup de poing dans l'estomac. « Évidemment que vous plaisantez !

— Pourquoi ? » s'enquit-il calmement.

Renversant la tête, elle fixa le plafond. « Pourquoi ? Parce que… » Elle était incapable de réfléchir. Car au fond d'elle-même – elle avait honte de le reconnaître – elle ne demandait qu'à le croire. En même temps, elle redoutait de tomber dans le piège qui révélerait au grand jour sa consternante naïveté. « Parce que c'est stupide, voilà tout. Qu'est-ce qui vous a pris, voyons ?

— Je vous aime, dit-il avec simplicité. Ne le saviez-vous pas ? »

À ces mots, elle sentit son cœur chavirer. Je vous aime ! Malgré son inexpérience des hommes, elle se doutait bien qu'ils les prononçaient rarement au hasard. Elle pouvait difficilement le regarder en face pour lui avouer qu'elle tombait des nues. C'était pourtant vrai. Elle était abasourdie.

« Je pensais que vous vous sentiez seul, tout simplement, bredouilla-t-elle.

— Ah oui ? » Une note métallique perça dans sa voix.

Laura secoua la tête. « Non, répondit-elle honnêtement. Non. Mais le mariage… c'est-à-dire… nous n'avons même pas…

— … fait l'amour ? J'ai fait l'amour avec vous tous les jours, plusieurs fois par jour… dans ma tête. »

Il était assis en face d'elle, mais cet aveu la troubla plus que n'importe quel contact physique. Elle ferma les yeux. Elle s'était interdit d'y penser. Mais maintenant qu'il l'avait dit tout haut, elle se sentait fondre de désir.

« Je sais », murmura-t-elle, confirmant ainsi ce qu'il avait déjà dû lire dans ses yeux.

Dans le silence qui suivit, son esprit examina cette idée, la caressa et la rejeta. Elle imaginait la réaction des habitants de Cape Christian à l'annonce de son remariage. Ils la pendraient en effigie. Quant à Dolores… Seigneur, ce serait comme si elle tuait Jimmy une seconde fois. Et la police ! Ils se frotteraient les mains. Enfin la preuve tant attendue qu'elle avait voulu se débarrasser de son premier mari. Ils ne la laisseraient plus jamais en paix.

Non, ce serait un désastre à tous les points de vue.

« Oh, Ian, comment pouvez-vous envisager une chose pareille ? Nous nous connaissons à peine…

— Nous nous connaissons depuis des années.

— Pas vraiment. C'est une simple figure de style. Vous ne savez même pas comment je suis en réalité. Vous avez conservé un souvenir idéalisé de moi, une espèce d'ange qui s'était porté à votre secours. Ce n'est pas moi. Moi, je… je suis grognon quand je n'ai pas assez dormi. Je… je rate systématiquement les spaghettis à la bolonaise. Tout le monde le dit. Vous ne m'avez jamais vue passer l'aspirateur vêtue d'un vieux sweat. Vous ne m'avez jamais entendue rouspéter contre Michael. Voilà ce que je suis réellement.

— Moi aussi, j'ai mes défauts, vous savez.

— Justement, je ne sais pas, s'écria-t-elle. Et c'est bien le problème.

— On apprendra petit à petit. Dites-moi seulement que vous m'épouserez.

— Je trouve que, pour un chercheur, vous n'avez pas une approche très scientifique. »

Il était assis, tendu, sur le bord du canapé. « Vous n'avez rien remarqué ?

— Quoi ?

— Vous n'avez pas dit non. »

Laura retint sa respiration. Il avait raison. Pourquoi n'avoir pas tout simplement dit non ? Non, je ne peux pas vous épouser. Non, c'est la pire des inepties que j'aie jamais entendues. Elle ne l'avait pas dit parce que l'idée qu'il reparte sans elle lui causait une douleur quasi physique. Et, parce que malgré son caractère improbable, fantaisiste, sa demande était comme une bouée de sauvetage pour quelqu'un qui était en train de se noyer.

Il glissa du canapé sur le plancher devant elle. « J'aurais dû commencer par mettre le genou à terre. Épousez-moi. » Il l'entraîna du fauteuil sur le tapis et l'attira tout contre lui. Dans ses bras, blottie sur sa poitrine, elle fut étourdie par la vigoureuse fermeté de son torse, par les battements de son cœur, par son odeur masculine, par la vision d'eux deux au lit.

Elle se dégagea, déterminée à garder la tête froide. « Michael… il faut que je pense à Michael. Il vient de perdre son père. Ça va faire trop de bouleversements à la fois.

— Et moi, j'ai perdu mon fils. Il a besoin d'un père. J'ai besoin d'un fils. C'est une seconde chance pour l'un et l'autre. »

Un instant, Laura les revit revenant main dans la main de l'arrêt du car.

« Je vais vous dire une chose, Laura. Ce que j’espérais trouver sur le bateau, je l’ai trouvé seulement après vous avoir rencontrée. J’ai envie d’un nouveau foyer, d’une famille. Est-ce un crime ?

— Oh, Ian, je vous en prie. C’est un rêve merveilleux. Sans plus. Vous devez repartir. Songez à la réaction de la police si jamais je vous épousais. Vous seriez rangé dans la même catégorie que moi. Déjà, ils se renseignent sur vous. Non, je ne peux pas vous faire ça.

— C’est mon problème. Je me moque de leur opinion. Nous n’avons rien à cacher. Ne l’oubliez pas, hein ? »

Elle ne savait si elle devait rire ou pleurer. Mais dans ses bras, elle se sentait à l’abri.

« J’ai parfois l’impression d’avoir été envoyé ici pour vous protéger, chuchota-t-il dans ses cheveux. Pour vous sauver, comme vous m’avez sauvé autrefois. »

S’écartant, elle scruta son visage. L’intensité de son regard lui fit l’effet de la brûlure du soleil. Sa détermination avait quelque chose d’exaltant : il était le chevalier errant lancé à l’assaut du château fort pour la conquérir. « Même si je vous connaissais mieux, même s’il était possible… de toute façon, c’est trop tôt.

— Pas du tout. La vie est trop courte : nous sommes bien placés pour le savoir, non ? Il n’y a pas une minute à perdre. C’est ce qu’aurait dit ma Gabriella. Et, si Jimmy pouvait vous parler, il aurait dit la même chose. Qu’il faut profiter du présent. Qu’on ignore ce que l’avenir nous réserve. »

L’allusion à Jimmy raviva la douleur. « Je l’aimais tant », souffla-t-elle.

Ian se raidit. Puis il se pencha sur son oreille, et son haleine tiède l’effleura comme la caresse de la brise tropicale sur une fleur. « Il aurait voulu que vous soyez heureuse. Tous les jours de votre vie. Comme je peux vous rendre heureuse, moi. Épousez-moi. Sans plus attendre. Laissons les gens jaser. Laissons les flics s’arracher les cheveux. Ils ne peuvent pas nous retenir. Nous serons partis depuis longtemps. »

Laura se dégagea avec effort, se leva et traversa la pièce. « Non. C’est trop. Et trop tôt. »

Il la rattrapa et, la prenant dans ses bras, l’embrassa. Bizarrement, elle pensa à Pinocchio, la vidéo-cassette préférée de Michael. Elle se sentait comme le petit pantin sous la baguette magique de la Fée Bleue.

La vie coula, semblable à du miel, à travers ses membres de bois.

« Permettez-moi de rester, murmura-t-il. Rester chez vous cette nuit. Je

vous montrerai alors qu'il n'y a pas d'autre voie.

— Non, rétorqua-t-elle d'un ton cassant. J'aime mieux que vous partiez. »

Il la lâcha, l'air triste. Elle s'efforça de le considérer posément, de lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas de lui. Mais à quoi bon essayer de le duper ? Son regard s'était adouci malgré elle. Il la gratifia d'un sourire entendu, et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Elle songea à Jimmy, au soir où ils avaient décidé de se marier. Elle le connaissait parfaitement. Elle connaissait ses humeurs, ses habitudes ; elle avait entièrement confiance en lui. Cela avait été un choix facile, une étape logique de leur vie commune. Il fallait penser au bébé, échafauder des plans. Il y avait l'approbation des amis, la félicité sereine et inaltérable quand elle était avec lui. Cet homme-là, c'était tout autre chose. C'était un étranger. Sa présence l'électrisait, certes, mais était-ce de l'amour ou seulement l'obscurité qui les environnait tous les deux, la souffrance qu'ils voyaient dans les yeux de l'autre ? L'amour n'était-il pas synonyme de joie ? Seraient-ils capables d'oublier suffisamment le passé pour s'apporter de la joie ? Pourquoi perdre ton temps à t'interroger ? se réprimanda-t-elle. Tu ne connais même pas cet homme. Comment peux-tu envisager un instant une chose pareille ?

Croisant les bras comme pour protéger son cœur, elle déclara : « Il faut que vous partiez. » Puis, remarquant son air accablé, elle ajouta plus gentiment : « J'ai besoin de réfléchir.

— Je veux être le seul et unique objet de votre réflexion. »

Laura sourit tristement. « Vous pouvez compter là-dessus. »

Elle le raccompagna à la porte. Dans l'entrée, il s'arrêta pour l'embrasser de nouveau. Elle se cramponna à lui, avant de le repousser. Il jeta un coup d'œil sur le vase avec les fleurs. « D'où viennent-elles ? Aurais-je un rival ? »

Laura secoua la tête. « Ce n'est qu'un ami.

— Je ne tolérerai pas ce genre d'amitiés une fois que nous serons mariés.

— Nous n'en sommes pas encore là, riposta-t-elle sur un ton qu'elle-même trouva compassé.

— Vous dites oui, vous verrez. »

Elle le regarda descendre et se fondre dans l'ombre, Ce soir-là, il dormirait tranquillement sur son bateau ancré dans le port. Et, le lendemain, il lui reviendrait. Rêveuse, elle s'imagina partant avec lui, tous deux dans sa cabine, s'aimant passionnément, bercés par la houle sous le regard des étoiles.

Brusquement, elle se rendit compte dans un éclair de lucidité glaçante que si elle refusait sa demande, il disparaîtrait à jamais de sa vie. Il n'était pas homme à attendre indéfiniment. Cela, elle le savait. Elle l'avait senti. Il lui offrait l'espoir et un nouvel amour. Mais il n'allait pas moisir sur place en attendant qu'elle se décide. Si elle n'avait pas le courage de le suivre, de refaire sa vie ailleurs, il partirait quand même. Son voilier voguerait vers un avenir différent pendant que, murée dans sa solitude, elle passerait son temps à s'interroger sur ce qui aurait pu être, si elle n'avait pas flanché.

« Ian », appela-t-elle.

Il se retourna sans hâte.

« Restez encore un peu », dit-elle faiblement.

Il sourit. Et, tandis qu'il rebroussait chemin, elle vit une lueur de triomphe briller dans ses yeux bleus.

19

Ron Leonard était assis, raide comme la justice, dans un vieux taxi qui grimpait en brinquebalant les routes tortueuses de La Barbade. Il aurait pu louer une voiture à l'aéroport, mais en apprenant qu'il devrait conduire du mauvais côté, il avait opté pour le taxi. Le chauffeur avait regardé son costume d'été, sa cravate et son petit sac de voyage d'un œil torve. Ron avait fait de son mieux pour adopter la contenance pondérée du représentant des forces de l'ordre, mais très vite, il se rendit compte qu'il paraissait tristement déplacé dans ce paradis tropical.

Clyde Jackson avait écouté avec attention le récit de sa mission dans le Connecticut et conclu, non sans une douloureuse pensée pour les restrictions budgétaires, qu'une visite à La Barbade s'imposait sans doute. La nuit du meurtre de Jimmy Reed, Ian Turner affirmait avoir été à bord de son voilier. Il leur fallait donc trouver quelqu'un qui puisse réfuter ou corroborer cette assertion. « Dommage que je ne sois pas du voyage, dit le procureur à regret. Debbie et moi avons passé notre lune de miel à La Barbade. »

En regardant autour de lui pendant que le taxi se faufilait à travers les rues de Bridgetown en direction du port, Ron se disait que Clyde et Debbie n'avaient pas dû se sentir dépaysés ici. Jamais il n'avait vu des gens aussi beaux, qu'ils soient noirs ou blancs. Tout, dans cette île, l'éblouissait. Comme s'il avait porté une sorte de filtre gris sur les yeux jusqu'à sa descente d'avion. Il avait déjà entendu parler de la beauté des Antilles, mais en découvrant le paysage pour la première fois, il éprouva un choc. Ces couleurs chatoyantes, il ne les avait vues que dans une boîte de crayons. L'eau était bleu outremer, et le ciel, azur. Les hibiscus et les bougainvillées en fleurs formaient des cascades pourprées ; et partout, il y avait des orchidées. Il était démoralisant, en un sens, de voir les gens déambuler dans ce décor de rêve comme s'ils trouvaient ça parfaitement normal. Ron baissa la vitre, et la caresse de l'air suffocant lui coupa le souffle.

Ils s'étaient d'abord arrêtés au port de plaisance, et le chauffeur avait

aimablement accepté d’attendre. Il écoutait une émission religieuse à la radio et semblait très à l’aise, contrairement à Ron qui tentait de négocier nerveusement avec les habitants de ce beau pays exotique. Il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver Cyril Terry, l’Anglais bronzé aux cheveux blancs qui avait vendu son voilier à Turner. Bien qu’amical et coopératif, Terry fut incapable de le renseigner sur les allées et venues d’Ian après l’achat du bateau. Mais une jolie Anglaise à la peau tannée qui, apparemment, travaillait pour Terry, apprit à Ron qu’un autochtone, un certain Winston Saint-Mercier, avait pendant quelque temps servi de coéquipier à Turner. Lui pourrait peut-être l’aider. Percevant la panique et le désarroi de Ron tandis qu’elle essayait de lui expliquer le chemin pour se rendre chez Saint-Mercier, elle l’accompagna jusqu’au taxi afin de donner les indications au chauffeur.

À présent, ils cahotaient dans les collines à la recherche de Saint-Mercier. On apercevait par la vitre, éparpillées alentour, des maisonnettes peintes de couleurs vives, avec des volets blancs et des terrasses ombragées, blotties à flanc de coteau. Elles paraissaient minuscules ; Ron imaginait difficilement qu’une habitation aussi petite puisse abriter une famille entière. Pas d’air conditionné par cette chaleur, même si, çà et là, on remarquait une antenne de télévision. Des poules se promenaient dans la poussière, et de magnifiques bambins chocolat ouvraient de grands yeux, et agitaient parfois la main sur le passage du taxi.

Ron ne vit aucun nom de rue, aucun panneau indicateur : pourtant, le chauffeur annonça qu’ils étaient presque arrivés. Après un ultime tournant dans la verdure, ils s’arrêtèrent devant une clairière. Il y avait là une maison bleu lavande ; une écolière vêtue d’une simple robe à fleurs lisait sur les marches du perron. « C’est ici ? » demanda Ron. De l’intérieur de la maison provenait le doux rythme du reggae.

« Oui, m’sieur, répondit le chauffeur.

— Vous m’attendez ? » fit Ron anxieusement.

Se penchant, le chauffeur changea de station pour passer de l’émission religieuse à la diffusion d’un match de cricket. « Pas de problème. » Il prit une Thermos et se versa une tasse de thé.

Ron descendit et suivit le chemin de terre jusqu’à la maison. « Pardon, dit-il à la fillette qui le regardait avec des grands yeux frangés de cils noirs. Je suis bien chez Winston Saint-Mercier ? »

Elle hocha la tête et s’écarta pour lui laisser le passage. Il monta et frappa à la porte. « Mr. Saint-Mercier ? »

La pièce principale, de proportions modestes, comprenait un canapé, un fauteuil et un poste de télévision. Le plancher en bois était partiellement recouvert d'un tapis. Un grand ventilateur ronronnait au plafond. La musique venait de la radio. Un bel homme à la peau mate et aux yeux bleus surgit de la pénombre et lança d'une voix chantante : « Qui le demande ? »

En voyant Ron avec son costume et ses lunettes noires, il s'arrêta net et le dévisagea d'un air soupçonneux.

« Mr. Saint-Mercier, je m'appelle Ron Leonard. Je suis inspecteur de police aux États-Unis. J'aimerais vous poser quelques questions. »

Une jolie femme, vêtue d'un turban et d'une robe blanche, passa la tête à l'intérieur et regarda Ron avec curiosité. La main sur la porte, Winston Saint-Mercier s'enquit, méfiant : « Des questions à propos de quoi ?

— On m'a dit que vous aviez navigué l'hiver dernier avec un Américain du nom d'Ian Turner. »

Un grand sourire fendit le visage de l'homme. « Ah, Ian ! Mon ami Ian. Comment va-t-il ?

— Bien. Je voudrais simplement en savoir un peu plus sur ce voyage. »

La mine de son hôte trahissait un conflit entre son tempérament naturellement chaleureux et hospitalier et le doute que lui inspirait ce policier étranger. Ron ôta ses lunettes noires et sourit. « Avez-vous quelques minutes à me consacrer ?

— Entrez », dit Winston finalement. Il lui indiqua une table avec des chaises en bois vert pomme, dans un coin de la pièce. « Asseyez-vous. Voulez-vous un thé ? (Il jeta un coup d'œil sur la femme.) Voici ma femme, Ava. »

Elle s'avança timidement. « Un peu de cake à la noix de coco ? » Elle avait une voix mélodieuse.

« Non, non, merci », répondit Ron. Puis il se ravisa. « Oui, un petit morceau peut-être. »

Elle lui apporta une fine tranche dans une assiette en porcelaine à fleurs. « Et votre chauffeur ? Croyez-vous qu'il en prendrait aussi ?

— Sans doute. »

Elle coupa une autre tranche et sortit. Winston s'assit en face de Ron.

« Je ne veux pas d'histoires, m'sieur. J'ai connu Ian chez Terry, quand il a acheté son bateau. Il avait besoin d'aide au début, vous savez, pour apprendre à le manier. C'était un sacré bon marin. Je ne suis resté que quelques semaines avec lui.

— Mmmm, c’est délicieux », s’exclama Ron. Le goût de la noix de coco lui emplit la bouche. Il balaya les miettes de sa cravate.

Penchant la tête sur le côté, Winston sourit, amusé. « C’est votre premier séjour dans l’île ?

— Oui. » Était-ce donc si flagrant ? se demanda Ron. Il avala son cake et tenta de reprendre un air officiel. « Nous cherchons à établir l’emploi du temps de Mr. Turner aux environs du réveillon du jour de l’an.

— Le réveillon du jour de l’an ? J’avais déjà quitté le bateau à ce moment-là. Je voulais passer les fêtes en famille, vous comprenez. »

Ron hocha la tête.

« Pourquoi toutes ces questions ? Mon ami aurait-il des ennuis ?

— Je n’en sais rien encore », répliqua Ron, sibyllin.

La porte claqua, et la femme de Winston revint dans la maison. Il leva les yeux sur elle. « Ce monsieur s’intéresse à Ian Turner. Tu te souviens de lui ? »

Elle acquiesça d’un signe de tête.

« Vous avez donc débarqué avant Noël et vous ne l’avez plus revu. Avez-vous une idée de ce qu’il a fait le soir du réveillon ?

— Non, aucune. Je l’ai rencontré de temps à autre par la suite. Je ne sais même pas quand il a quitté La Barbade.

— Mais si, tu l’as vu », s’exclama Ava.

Ron et Winston se tournèrent vers elle.

« La veille du jour de l’an. Rappelle-toi ! Tu m’avais dit que tu l’avais aperçu au port, tout seul sur son bateau. Tu t’es même demandé si tu devais lui souhaiter la bonne année.

— Ah oui, c’est vrai ! » Excité, Winston regarda Ron. « Elle a raison ! » Soudain, sa mine s’assombrit. « Il a perdu toute sa famille l’an dernier.

— Je sais, opina Ron, prudent.

— Un drame terrible. Il ne m’en a parlé qu’une seule fois. Oui, j’étais donc allé au port ce jour-là, chercher du poisson pour le dîner, et je l’ai vu. Comment, me disais-je, souhaiter la bonne année à quelqu’un qui vient de perdre tous les siens ? J’étais horriblement gêné. Je l’ai invité à la maison, mais il a refusé. Je crois qu’il était déprimé. Oui, très déprimé. Je m’en souviens maintenant.

— Vous en êtes sûr ? » Ron ne cachait pas sa déception.

« Certain, oui. C’est Ava qui m’y a fait penser. »

Ron se leva avec un soupir. « Eh bien, merci de m’avoir reçu. Vous avez

été très coopératif. Et votre cake était exquis, Mrs. Saint-Mercier. » Il ne voulait pas passer pour un odieux Américain devant ces étrangers.

Winston Saint-Mercier le suivit dehors, de la maison fraîche et sombre au soleil éclatant. Ron s'arrêta sur les marches et, plissant les yeux, regarda la petite fille plongée dans sa lecture.

« Il est intéressant, ton livre ? demanda-t-il amicalement.

— Montre ton livre, Sophia », dit son père.

L'enfant obtempéra. C'était *Raoul et la Grenouille géante*, de Laura Hastings. « Tiens, justement, c'est Mr. Turner qui le lui a offert pour Noël », expliqua Winston avec fierté.

Le cœur de Ron manqua un battement. « Tu permets ? » Il prit le livre et l'examina dans tous les sens.

« Il connaît l'auteur, fit la fillette timidement. C'est lui-même qui me l'a dit. »

Ron la dévisagea fixement, les doigts crispés sur le dos du livre. « Il a dit qu'il la connaissait ? Tu en es sûre ? »

La petite Sophia sourit, radieuse. « Oui, oui. Il paraît qu'elle est très belle et très gentille. »

Ron sauta sur l'occasion. « Ne t'a-t-il rien appris d'autre sur elle ? Rien du tout ? »

Elle regarda anxieusement son conte que l'étranger serrait entre les mains. Il s'en aperçut et le lui rendit. Puis il ajouta avec plus de douceur : « Je suis curieux, c'est tout. Personnellement, je ne connais pas d'écrivain. »

Sophia le gratifia d'un sourire timide. « Il m'a dit qu'elle habitait dans le New Jersey des États-Unis, et qu'il irait la voir bientôt. Alors je lui ai écrit une lettre à propos de Raoul, pour qu'il puisse la lui donner. Mais elle ne m'a toujours pas répondu. Croyez-vous qu'elle le fera ?

— Oh oui ! répliqua Ron, la mine satisfaite et le regard lointain. Elle le fera, c'est certain. »

20

La cérémonie eut lieu à la tombée du jour dans le salon vieillot mais accueillant d'un juge de paix du Maryland nommé Gilbert Trent. Une bûche artificielle luisait d'un reflet bleuâtre dans la cheminée, malgré les fenêtres ouvertes et la douceur de l'air. Une cassette de musique d'orgue accompagnait en sourdine le juge Trent tandis qu'il s'adressait au couple nerveux. Laura portait une robe en dentelle beige dénichée chez un fripier et un bouquet de roses thé provenant d'une boutique du coin. L'une de ces roses ornait la boutonnière du costume bleu d'Ian, acheté chez Harry, le seul magasin de prêt-à-porter pour hommes de Cape Christian. Le costume n'était pas à sa taille, mais il avait dit au vendeur récalcitrant qu'il n'avait guère le temps pour les retouches. Ian et Laura étaient flanqués de Mrs. Trent, rentrée précipitamment de son club de bridge, et de Michael qui trépignait à côté de sa mère, vêtu de son pantalon du dimanche et d'une chemise blanche avec un nœud papillon à agrafe. Ils en étaient à la moitié du rituel.

« Laura, acceptez-vous de prendre pour époux…

— Non, non, non » La pièce résonna soudain de cris de rage enfantine. Michael se mit à taper du pied.

Sous le regard ébahi de Laura, il se jeta à plat ventre et martela le plancher avec les poings. Elle tendit à la hâte le bouquet à Mrs. Trent, interdite, et se pencha sur lui pour essayer de le relever.

« Chéri, chéri, arrête. Que se passe-t-il ?

— Non, je ne veux pas, sanglota-t-il. Je ne veux pas que tu te maries. »

Elle regarda Ian qui contemplait Michael en fronçant les sourcils. Ses yeux lui adressèrent un avertissement muet. Il ne fallait pas qu'il s'étonne : ce genre de scène était à prévoir. « Bébé, nous en avons déjà parlé », chuchota-t-elle. Elle se sentait coupable car, au fond d'elle-même, elle savait bien qu'elle l'avait simplement mis devant le fait accompli, deux jours plus tôt. Elle ne voulait pas qu'il mente aux autres, se disait-elle. Ce fut la raison pour laquelle il n'avait rien su jusqu'au dernier moment. Il avait réagi calmement ; en fait,

il devait être sous le choc, reconnut-elle maintenant.

« Je ne veux pas ! » hurlait-il.

Désemparée, Laura se tourna vers Mrs. Trent. « Y a-t-il un endroit où je pourrais l'emmener jusqu'à ce qu'il se calme ?

— Bien sûr, répondit Mrs. Trent d'un air entendu.

— Je veux rentrer à la maison ! » criait Michael. Laura le prit dans ses bras et fixa Ian par-dessus son épaule. « Je reviens.

— Désires-tu que je vienne avec toi ? »

La mine sombre, elle secoua la tête. Michael noua les bras et les jambes autour d'elle et se blottit contre son épaule. Ils suivirent Mrs. Trent dans une minuscule chambre avec un papier peint défraîchi à petites fleurs. Laura déposa Michael sur le couvre-lit pelucheux et s'assit à côté de lui.

« Je vais les mettre au frigo, déclara Mrs. Trent en désignant son bouquet de roses. Prenez votre temps. »

Après son départ, Laura s'efforça d'adopter un air sévère, mais les sanglots déchirants de Michael eurent raison de ses résolutions. « Ça va ? demanda-t-elle doucement.

— Non !

— Je sais que c'est dur à comprendre pour un petit garçon. Tout est arrivé si vite…

— Je ne veux pas que tu te maries avec lui.

— Pourquoi, bébé ?

— Je le déteste ! »

Cette déclaration farouche lui glaça le sang. Michael avait toujours été direct et spontané dans ses rapports avec les autres. Lui et Ian semblaient s'entendre comme deux larrons en foire.

« Je croyais que tu l'aimais bien, poussin. Tu sais pourquoi on se marie ? Parce qu'il a envie de nous choyer, de prendre soin de nous.

— Tu m'avais dit de ne pas parler aux étrangers. Et maintenant, tu te maries avec lui. Avec un étranger.

— Ce n'est plus un étranger, Michael. Nous ne le connaissons pas depuis longtemps, mais il arrive parfois que les gens deviennent très proches en peu de temps.

— On n'a pas besoin de lui pour s'occuper de nous. On peut se débrouiller tout seuls. Rentrons à la maison, maman ! »

Laura baissa les yeux. J'aurais dû m'en douter, pensa-t-elle. Comment ai-je pu imaginer un instant que ça pourrait marcher ? Déjà, elle souffrait d'un

début de migraine, sa réaction habituelle au stress. Derrière la porte close, elle sentait le regard d'Ian, l'exhortant à ne pas craquer. Michael se cramponnait à elle, inondant de larmes sa robe en dentelle.

Elle essaya à nouveau. « Ian a été gentil avec toi, non ? »

Accablé, Michael secoua la tête. « Ce n'est pas pareil que papa. »

Laura le serra dans ses bras. C'est donc ça, se dit-elle, inexplicablement soulagée. Elle déposa un baiser sur ses cheveux soyeux. « Je sais bien, chéri. Mais papa est allé au ciel. Il ne reviendra pas.

— Moi, j'ai envie qu'il revienne, s'écria-t-il rageusement.

— Bien sûr, chéri. Mais ce n'est pas possible. » Michael se dégagea. « Toi, ça t'est égal qu'il soit là ou pas. Tout ce que tu veux, c'est te marier.

— On a beau vouloir très fort, trésor, rien ne pourra nous ramener papa. Évidemment, cette histoire de mariage rend les choses… irréversibles. Mais papa ne peut pas revenir. S'il le pouvait, il l'aurait déjà fait. Et le fait que je me marie n'y change strictement rien. »

Prenant le visage de Michael dans ses mains, elle essuya quelques larmes avec les pouces. « Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Il soupira et hocha piteusement la tête.

« Nous étions si tristes dernièrement. Je pensais qu'avec Ian, nous aurions peut-être une chance d'être de nouveau heureux.

— Je ne serai plus jamais heureux.

— Ne dis pas ça ! Ce n'est qu'une impression. Je le croyais aussi, mais depuis qu'Ian… » Elle contempla la frimousse ronde, innocente, de Michael ; sa tristesse et son désarroi reflétaient ses propres sentiments mitigés. Elle sentit le courage lui manquer. « J'ai probablement été injuste avec toi. J'espérais régler bon nombre de problèmes de cette façon, mais je me rends compte… c'était peut-être une erreur de vouloir précipiter les choses…

— *C'est* une erreur. Une grosse erreur. »

Le désappointement de Laura se lisait dans ses yeux. Elle s'était laissée aller à rêver d'une nouvelle vie. C'était insensé de croire qu'on pouvait échapper aussi facilement à la douleur. C'était la même chose que partir en bateau… vouloir fuir le chagrin au lieu de l'affronter. Elle soupira. « Très bien. Je vais prévenir Ian. »

Mal à l'aise, Michael scruta son visage. « Tu es fâchée ?

— Non, je ne suis pas fâchée. Je suis… déçue, c'est tout.

— Pourquoi ? »

Laura hésita. « Parce que… parce que je m'étais mise à espérer. Comme

quand tu attends quelque chose avec impatience et que, finalement, ça n'arrive pas. Souviens-toi du jour où nous devions aller à la fête foraine à Millville. Ce jour-là, il a plu. Eh bien, c'est ce que je ressens actuellement. En pire. »

Michael comprenait. Il se rappelait cette visite à la foire annulée pour cause de pluie. Il y avait des promenades à dos de poney, un manège, de la barbe à papa. Il était tellement furieux contre ses parents qu'il avait même donné un coup de pied à son père. Maintenant, elle était déçue par sa faute. Il ne pouvait savoir que sa crise de colère traduisait les doutes et les craintes de Laura. Il était simplement alarmé par le sentiment de sa propre importance, sa faculté de changer le cours des événements. Et si elle se fâchait contre lui plus tard ? Si elle restait toujours triste ? « Je n'ai pas fait exprès, dit-il. Tu peux, si tu veux… »

Laura lui caressa les cheveux. « Tu as du mal à t'y retrouver, hein, chéri ?

— Oui.

— Peut-être devrions-nous attendre un peu. » Michael s'assit vaillamment et s'essuya les yeux. « Non, ce n'est pas la peine. »

On frappa doucement à la porte. « Comment ça va ici ? » demanda Ian.

Son intrusion agaça Laura. Il n'y a pas le feu, pensa-t-elle. Ne peux-tu nous laisser le temps de réfléchir ? Pourquoi n'avons-nous pas le droit de réfléchir ? Mais Michael sourit, penaud, à travers ses larmes. « Ça va bien. »

Ian entra et s'assit sur la huche à côté du lit. « Cette affaire de mariage, c'est un peu comme quand on t'arrache une dent. On se sent beaucoup mieux, une fois que c'est terminé. »

Michael le considéra gravement. « Louis s'est fait arracher une dent qui ne tenait pas, et il a trouvé un dollar sous son oreiller.

— Toi aussi, tu auras peut-être un dollar sous ton oreiller ce soir. Qui sait ? » Le regard de Michael s'illumina. « C'est vrai ?

— Chaque chose en son temps. Le mariage d'abord. Qu'en penses-tu ? » Il réfléchit en contemplant ses pieds. « D'accord.

— Et voilà, dit Ian. C'est réglé.

— Comme par enchantement, commenta Laura. Moyennant un dollar… »

Mais le soulagement finit par l'emporter sur la désapprobation devant le sourire de Michael, pareil à un rayon de soleil perçant les ténèbres.

« Allons-y. » Ian lui tendit la main.

Elle se sentait flageolante, comme une personne en convalescence qui aurait quitté le lit pour la première fois. La poigne d'Ian était ferme,

énergique, comme toujours. Michael prit son autre main dans sa menotte potelée. Ensemble, ils l’aidèrent à se remettre debout.

21

« Ne le réveille pas », souffla Laura.

Ian souleva doucement Michael du siège arrière de la voiture et le cala contre son épaule. « On y va ? »

Ils se dirigèrent vers le perron. Ian voulait passer leur nuit de noces dans un hôtel de luxe, mais Laura craignait que c'en soit trop pour Michael. Qui plus est, elle ne pouvait le donner à garder, sans être obligée d'expliquer pourquoi. Personne n'était au courant de leur décision, pas même Pam. Laura n'avait guère envie qu'on essaie de la raisonner… en lui apportant toutes sortes d'arguments logiques sur le fait d'attendre et d'être prudente. Les autres, ils n'étaient pas dans sa peau.

Elle les précéda et introduisit la clé dans la serrure. Ils avaient dîné dans une charmante auberge du Maryland. Michael avait pris deux desserts et s'était endormi au bout de dix kilomètres sur le chemin du retour.

Elle tourna la clé dans la serrure du haut et fronça les sourcils. Rapidement, elle essaya la serrure du bas. Son cœur se mit à battre la chamade. Elle pivota vers Ian qui se tenait derrière elle avec Michael dans les bras. « La serrure du haut n'est pas fermée. » Elle s'efforça de ne pas trahir la panique qui l'envahissait.

« Tu as peut-être oublié, répondit-il. Dans l'excitation du départ…

— Comment aurais-je pu oublier ? Crois-tu que je puisse oublier de verrouiller une porte après ce qui s'est passé dans cette maison ?

— Calme-toi, fit-il, apaisant. Tu n'es plus seule. Je suis là maintenant. J'entrerai le premier.

— Donne-moi Michael. »

Ian hésita, puis remit l'enfant endormi dans les bras de sa mère.

« Fais attention », dit-elle.

Il poussa la porte et pénétra dans l'entrée obscure. Après avoir allumé, il appela : « Allez, venez ! »

Laura serra Michael contre elle, rassurée par la chaleur de son petit corps.

Elle entra dans la maison.

La première chose qu'elle remarqua, ce fut l'odeur.

Un délicieux parfum de fleurs flottait dans le couloir. Elle avança en regardant autour d'elle. Le salon et la salle à manger croulaient sous les fleurs, de magnifiques bouquets de fleurs printanières. Partout, les couleurs explosaient : les corolles blanches et rose tendre rehaussaient l'éclat des tulipes, des iris mauves, des lis tigrés et des narcisses.

« Oh, Ian s'exclama-t-elle.

— Ça te plaît ?

— C'est une splendeur.

— Monte voir là-haut. Tiens, redonne-le-moi. »

Sans se rendre compte qu'il changeait à nouveau de bras, Michael s'affala contre Ian tandis que Laura se précipitait dans l'escalier. Elle poussa la porte de la chambre d'amis et s'arrêta, les sourcils froncés. Il n'y avait rien là. D'abord désorientée, elle comprit soudain, la gorge nouée, à quoi il faisait allusion. Elle regarda dans le couloir.

La porte de son ancienne chambre était entrebâillée, et une lueur brillait à l'intérieur. Elle n'avait même pas envie d'aller voir. Depuis l'autre nuit, elle n'y avait pas remis les pieds, sauf pour déménager ses affaires. Elle s'avança, mi-curieuse, mi-angoissée. La peur lui donnait le vertige. Elle ouvrit la porte en grand et n'en crut pas ses yeux.

Il y avait des fleurs blanches, dans des coupes et des vases en cristal taillé, partout dans la pièce. Des dizaines de cierges dans des chandeliers en verre givré brûlaient parmi les fleurs. Une bouteille de champagne attendait dans le seau à glace. La literie était neuve, avec un délicat motif bleu et blanc. Une chemise de nuit et un peignoir en soie blanche étaient posés sur le lit.

Ian gravit les marches en portant Michael. Elle se retourna, et il vit son expression.

« Qu'y a-t-il ? »

Elle savait qu'il avait mitonné tout cela pour lui faire une surprise. Mais il lui fut impossible de cacher sa consternation. « C'était notre chambre. Celle où Jimmy…

— Oh, mon Dieu ! Je lui ai juste dit de décorer la chambre principale. Évidemment que tu ne dors plus là. Je suis désolé… »

Sans un mot, Laura lui prit Michael, l'emporta dans sa chambre et lui enfila son pyjama. Elle le borda, embrassa son visage endormi et referma la porte.

Planté dans le couloir, Ian contemplait les transformations. Elle le rejoignit, mais ne regarda pas à l'intérieur.

« Comment as-tu fait ? »

Il ne se retourna même pas. « J'avais tout organisé, répliqua-t-il d'une voix blanche. Avec l'aide de Scott, le fleuriste. »

Laura réprima une grimace. Scott adorait les cancans. Bientôt, toute la ville serait informée de ses ébats amoureux dans le lit même où son mari avait été assassiné. « Ian, murmura-t-elle, lui posant doucement la main dans le dos. C'est ravissant. Vraiment. Mais comprends-moi, s'il te plaît. Je ne peux pas… Je ne peux tout simplement pas…

— Je sais. » Il alla souffler toutes les bougies, et la pièce redevint sombre.

« Je suis navrée.

— Ce n'est pas grave. » Elle sentait cependant qu'il était déçu. « C'était un malentendu. Je voulais seulement te surprendre.

— On pourrait tout transporter dans la chambre d'amis », proposa-t-elle en évitant son regard. Mais, à son air réprobateur, elle comprit que c'était inutile : l'effet de surprise était définitivement gâché, et plus rien ne pouvait y remédier.

Pourtant, au milieu de ce fiasco, elle se sentit sûre d'elle pour la première fois de la journée. En silence, elle le prit par la main et le conduisit tout au fond du couloir, où une petite marche menait dans une pièce minuscule, juste assez grande pour un lit et une vieille commode qu'elle avait achetée dans une brocante. « Personne n'a jamais dormi ici », fit-elle tristement.

Il examina la chambre exiguë, la lucarne donnant sur l'arrière-cour. « On dirait une cellule. »

Se tournant vers lui, elle noua les bras autour de son cou. « Je n'ai pas besoin de falbalas. C'est toi que je veux.

— J'avais envie que tout soit parfait.

— Mais c'est parfait. »

Ian la regarda droit dans les yeux. « Ça va l'être dans deux minutes », fit-il d'une voix rauque.

Un frisson la parcourut. Elle savait ce qu'il sous-entendait. Elle eut seulement la force de hocher la tête et de déglutir tandis qu'il l'attirait sur le lit étroit.

Quelques heures plus tard, Laura caressa le bras de son époux endormi et, levant la main, admira sa nouvelle alliance à la pâle lueur de la lune. Son

regard erra à travers la petite chambre. Ce décor dépouillé lui convenait à merveille. La passion, pure et simple. Pas de fanfreluches. Ils étaient enlacés sur le lit à une place comme il seyait à un couple d'amants.

Ian s'agrippa à elle dans son sommeil, et elle suivit du doigt le contour de son visage. Il l'avait aimée comme un possédé. Elle avait réussi à oublier, à se perdre en lui. Mais alors même qu'elle le couvait d'un œil attendri, ses pensées se teintèrent de remords. Oh, Jimmy, je t'ai trahi ! Instantanément, elle se rappela à l'ordre. Jimmy était mort. Qu'il soit mort depuis cinq mois ou cinq ans n'y changeait rien. Il serait toujours à ses côtés. Mais ceci était une autre vie, une vie différente. Qui avait plutôt bien commencé, malgré quelques fausses notes comme l'incident avec Michael au cours de la cérémonie. Tout est bien qui finit bien, se dit-elle avec un sourire. Soudain, elle se souvint du dollar. Le dollar sous son oreiller. C'était le genre de promesse qu'un adulte pouvait faire sans réfléchir, mais qu'un gamin n'oubliait jamais. Je ferais mieux d'aller lui en chercher un, pensa-t-elle. Sinon j'en entendrai parler demain.

Elle se dégagea avec précaution de l'étreinte ensommeillée d'Ian et se glissa hors du lit. Elle se rendit à pas de loup dans la salle de bains et enfila son peignoir. Où donc avait-elle laissé son sac à main ? En bas, se rappela-t-elle. Elle l'avait posé sur la table de l'entrée. Néanmoins, elle savait où trouver de l'argent : dans le tiroir à chaussettes de Jimmy. Il y gardait toujours un peu de liquide, en cas d'imprévu. Il en restait certainement encore.

Leur chambre était méconnaissable : Scott avait accompli des miracles. Pourtant, elle ne put réprimer un frisson en ouvrant le tiroir de la commode. Il y avait là une vieille chaussette de sport qui lui servait de cachette. Laura sortit un dollar, l'enfouit dans la poche de son peignoir et referma le tiroir sans bruit. Sur le plateau soigneusement épousseté de la commode trônait une superbe composition de roses blanches et de corbeilles d'argent, avec un cierge au milieu. La boîte à bijoux en cuir et la tabatière de Jimmy étaient toujours là. Mais il manquait quelque chose : leur photo de mariage. Ce n'était pas une photo officielle, juste un instantané pris par un ami. Ils étaient tous deux rayonnants ; aussi Laura l'avait-elle encadrée et offerte en cadeau à Jimmy. Elle ne quittait jamais sa commode. Peut-être Scott l'avait-il déplacée en décorant la pièce. Elle regarda autour d'elle, mais la photo n'était nulle part en vue. Elle rouvrit le tiroir du haut : en toute logique, c'était là qu'on aurait dû la ranger. La photo n'y était pas. Laura fronça les sourcils. Tant pis,

elle n’allait pas fouiller toute la chambre au beau milieu de la nuit. Je la chercherai demain, pensa-t-elle, passablement contrariée par cette disparition.

La journée a été longue. Va mettre le dollar sous l’oreiller de Michael et retourne te coucher. Tu la retrouveras dans la matinée.

La porte de Michael était entrouverte. Elle entra tout doucement et s’accroupit à côté de son lit. Après avoir glissé le billet sous son oreiller, elle l’embrassa tendrement. Se redressant, elle jeta un coup d’œil sur sa table de nuit. Il y avait là, comme toujours, deux ou trois petits personnages en latex, sa lampe Winnie l’Ourson et un marqueur usé. Mais la petite photo de son père qui était là depuis janvier avait disparu.

Le sang de Laura se glaça dans ses veines. Il ne pouvait s’agir d’une coïncidence. Elle quitta la chambre de Michael et descendit au rez-de-chaussée. Elle se doutait déjà de ce qu’elle allait y trouver. Le cadre victorien n’était plus sur le manteau de la cheminée. Le cadre en forme de cœur, à côté de la lampe à franges, manquait également. Elle alla dans la cuisine. Il ne lui restait plus qu’une dernière chose à vérifier. Elle s’arrêta devant le réfrigérateur et fixa sa porte, incrédule. Le cadre en plastique aimanté, avec une photographie d’eux trois affalés dans un hamac, s’était volatilisé. La liste des repas scolaires qu’elle avait glissée en dessous partageait maintenant un aimant avec un dessin de Michael.

Comment as-tu osé ? pensa-t-elle. Comment as-tu osé ? Où sont-elles toutes passées ?

Elle entreprit de fouiller les tiroirs de la cuisine, agacée par le cliquetis des ustensiles qui étaient à l’intérieur. Tout à coup, son regard tomba sur les sacs dans le débarras. Elle y gardait les sacs en papier du supermarché avec les journaux destinés au recyclage. À côté, il y avait une petite poubelle pour le verre, l’aluminium et le plastique. Lentement, elle pénétra dans le débarras et souleva le couvercle de la poubelle.

Elles étaient là. Parmi les bouteilles de vin vides, les récipients en plastique des produits ménagers et les pots de sauces en verre. Ses photos de Jimmy. Jimmy qui lui souriait au milieu des déchets. Le cœur battant à tout rompre, elle les repêcha et les déposa sur la table de cuisine. Puis elle alla chercher du nettoyant en bombe et, avec un chiffon doux, se mit à frotter les traînées et les taches. Au fur et à mesure qu’elle finissait un cadre, elle le posait devant elle.

Soudain, des picotements dans la nuque l’alertèrent d’une présence derrière elle. Se retournant, elle aperçut une silhouette sombre dans

l’encadrement de la porte.

Qu’est-ce que tu fais ? » s’enquit Ian d’une voix pâteuse. Il était pieds nus et ne portait qu’un pantalon de pyjama.

Lui tournant le dos, elle continua à astiquer. « À ton avis ? riposta-t-elle, glaciale.

— Est-ce bien le moment de faire le ménage ? »

Elle essuya le cadre aimanté et le remit sur la porte du réfrigérateur, avec la liste de menus en dessous, comme avant. « Comment as-tu pu ? fit-elle tout bas. Comment as-tu pu m’infliger ça ?

— De quoi parles-tu ? T’infliger quoi ?

— Tu as jeté toutes mes photos de Jimmy. Tu m’as pris mes souvenirs, des objets qui me sont chers, et tu les as jetés. De quel droit, dis ?

— Ne commence pas à m’accuser. J’ignore de quoi il s’agit. »

Laura le fusilla du regard. « J’ai retrouvé tous les cadres avec les photos de Jimmy dans la poubelle. La poubelle de recyclage, plus précisément. Et tu prétends que tu n’y es pour rien ? »

Ian se frotta les yeux et secoua légèrement la tête. « Pourquoi moi ? Ce doit être Scott, quand il a décoré la maison. »

Sceptique, elle pensa à Scott, un personnage charmant et excentrique, avec une boucle d’oreille, qu’elle connaissait à peine. « Scott ? Ça m’étonnerait de lui… Pourquoi aurait-il accepté ce travail et ensuite commis un acte aussi ignoble ?

— Je ne sais pas pourquoi il a jeté les autres photos. Sûrement pas par méchanceté, je pense. Il a cru peut-être qu’il te serait désagréable…

— Les autres photos ? » répéta-t-elle lentement. Gêné, il se dandina d’un pied sur l’autre. « En un sens, c’est un peu ma faute…

— Que veux-tu dire par là ? demanda Laura d’une petite voix.

— Je l’ai simplement prié, s’il y avait des photos dans la chambre, de les mettre ailleurs…

— Comment as-tu osé ?

— Écoute, je n’avais pas envie de te faire l’amour pour la première fois sous l’œil attentif de ton défunt mari. Et j’ai pensé que ça pouvait t’indisposer aussi.

— Donc, tu lui as dit de s’en débarrasser.

— De les ranger dans un tiroir, que sais-je. Il a dû mal comprendre. »

Laura se tourna vers la photo aimantée sur le réfrigérateur. « Nous n’allons pas effacer toute trace de Jimmy de notre vie. Tant pis si ça te

dérange. Si ça dérange les autres. C’est comme ça.

— Personne ne cherche à l’effacer. Mais c’est moi, ton mari, maintenant. » Il leva sa main gauche pour lui désigner son alliance.

— Je sais, répliqua-t-elle sèchement. Tu le dis comme si c’était une menace. »

Ian s’assit avec lassitude à la table. « Je voulais seulement te faire une belle surprise à notre retour à la maison. Tu tenais absolument à revenir ici… parfait, me suis-je dit. Si c’est ainsi, je vais transformer notre arrivée en un conte de fées, l’arrivée la plus fabuleuse qu’une jeune mariée puisse connaître. Mais tout ce que je touche semble aller de travers. J’avais simplement envie que tu sois heureuse. » Il arborait l’air atterré d’un enfant dont on aurait déchiré et jeté le collage minutieusement assemblé.

Aussitôt, elle fut prise de remords. Il avait raison. Tous ses efforts avaient été réduits à néant. Puis leur nuit d’amour lui revint en mémoire. « Tout n’a pas été gâché », dit-elle. Il la considéra avec méfiance.

Ce n’est pas toi, pensa-t-elle. Je m’en prends à toi alors que ce sont ces gens, les gens d’ici, qui m’envoient ce message on ne peut plus clair. En me remariant aussi vite, j’ai jeté le souvenir de Jimmy à la poubelle. Elle frissonna malgré la chaleur. « J’ai hâte de partir d’ici. Je ne crois pas que je serai réellement heureuse tant que nous n’aurons pas quitté cette ville.

— Je ne demande pas mieux », répondit Ian.

22

La camionnette ralentit. Wanda Jurik jeta un coup d'œil aux vitrines tandis que Gary mettait son clignotant. « Pourquoi tu t'arrêtes là ?

— Je voudrais passer chez le fleuriste.

— Je te croyais pressé d'arriver dans le marais pour peindre.

— Je n'en ai pas pour longtemps. »

Wanda pinça les lèvres. Il se gara devant chez Scott, et elle descendit pour l'aider. Mais il avait déjà déplié son fauteuil et l'avait posé sur le trottoir. « Tu n'as pas besoin de venir avec moi. »

L'œil meurtrier, elle remonta dans la camionnette. « Très bien, je t'attends ici. »

Gary se propulsa dans la boutique, prenant soin de ne pas heurter les plantes en pot entassées devant l'entrée. Scott DeWitt portait un sweat-shirt de Cape Christian avec une peinture de Gary imprimée par sérigraphie sur le devant. Il leva les yeux de la composition florale qu'il était en train d'achever.

« Salut, Gary !

— Salut, Scott. » Gary fit mine d'examiner la boutique.

« Que puis-je pour vous ? »

Gary regarda en direction des fleurs coupées. « C'est juste… pour envoyer un bouquet à… Laura Reed », fit-il négligemment.

Scott fronça les sourcils. « Gary…

— Oui ? »

Il cherchait désespérément la meilleure façon de lui annoncer la nouvelle. Manifestement, Gary n'était pas au courant. « Voyez-vous, Gary, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais… »

Gary le dévisagea, perplexe. « Quoi ?

— Vous n'avez pas su, pour le mariage ?

— Quel mariage ? »

Son expression faisait penser à un jeune écureuil tombé de son arbre,

vulnérable, totalement désemparé. Fais vite, se dit Scott. Ne le torture pas. « Laura vient de se marier, Gary. »

Gary contemplait le fleuriste comme s'il avait affaire à un extraterrestre. « Je voudrais envoyer un bouquet à Laura Reed, répéta-t-il lentement.

— Laura Reed s'est mariée hier avec un monsieur qui s'appelle Ian Turner.

— Vous mentez ! »

Scott secoua la tête. « Non, mon ami.

— Ou alors… vous avez mal compris, bredouilla Gary.

— Mr. Turner a fait appel à moi pour fleurir toute la maison. Ils sont partis dans le Maryland. Je devais aller là-bas vers vingt heures trente pour allumer une vingtaine de cierges, mettre le champagne au frais et tout le tralala. » Une femme entre deux âges émergea pesamment de l'arrière-boutique. « Demandez à Charlotte, ajouta Scott. Elle était venue m'aider. Nous avons décoré toute la maison. Charlotte, n'est-ce pas que Laura Reed s'est mariée hier ? »

Charlotte Halley travaillait à mi-temps chez Scott, et le reste du temps, comme bénévole à la paroisse. « C'est la stricte vérité, déclara-t-elle. À peine le mari enterré… »

Gary secoua la tête comme s'il ne voulait pas en entendre davantage et se tourna vers Scott. « En avez-vous parlé à Laura ? »

Scott haussa les épaules. « Eh non. Il avait l'intention de lui faire une surprise.

— Et comment savez-vous qu'il ne s'agit pas d'un déséquilibré, d'un malade mental ? Comment êtes-vous entré dans la maison ?

— Avec les clés, évidemment. Il a ses propres clés. Ce n'est pas une erreur, Gary. Charlotte a su par Fanny Clark, du magasin sur le port, que Laura fréquentait ce type. »

Les mâchoires crispées, Gary agrippa les bras de son fauteuil. Puis il fit demi-tour et se dirigea vers la sortie.

Scott grimaça avec commisération. « Et pour le bouquet, que fait-on ? » Gary ne se retourna même pas.

Quand il remonta dans son camion, Wanda ouvrit de grands yeux affolés. « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as une mine épouvantable. Tu es tout blanc.

— Il faut que j'aille quelque part. Je vais te déposer à la maison.

— Chéri, qu'y a-t-il ? demanda Wanda avec douceur. Tu me fais peur.

— Je viens d'apprendre quelque chose… par Scott.

— Quoi donc ?

— Il dit que Laura s’est remariée. » Le dernier mot sonna comme une insulte.

« Eh bien, tant mieux pour elle. Maintenant, tu peux cesser de lui courir après. »

Deux taches de couleur apparurent sur les pommettes de Gary. « Je ne crois pas qu’elle soit capable de faire ça. Jimmy est mort depuis quelques mois seulement. C’est beaucoup trop tôt pour se remettre avec quelqu’un. Et je ne parle pas de mariage.

— À mon avis, tu as loupé le coche, chéri », fit Wanda, acerbe.

Sans réfléchir, Gary leva le poing. Les muscles de ses mâchoires se contractaient convulsivement.

« Ne lève pas la main sur moi, Gary Jurik. Je t’ai tout sacrifié. Sois gentil de t’en souvenir. De toute façon, elle n’aurait pas voulu de toi. Pas dans cet état. »

Gary fixait le pare-brise de la camionnette. « Je te dépose à la maison, répéta-t-il.

— Ne va pas la supplier à genoux. Où est ton amour-propre ? »

Gary mit le contact. Il ne l’avait même pas entendue.

Par beau temps, les portes de la cantine de l’école élémentaire restaient ouvertes pour permettre aux enfants de pique-niquer sur l’herbe à côté du terrain de basket. Il y avait toujours un instituteur pour les surveiller, mais c’était bien plus agréable que de déjeuner autour des longues tables de la cantine.

Assis tout seul sous un cornouiller bourgeonnant, Michael fixait les portes dans l’espoir de voir Louis. Dans l’espoir aussi de ne pas voir le rouquin. Une fille de sa classe prénommée Sara s’arrêta devant lui pour lui proposer d’échanger une pomme contre un cookie. Mais il avait bien l’intention de manger tous ses cookies, et elle s’éloigna.

Il mordit dans son sandwich tout en scrutant la pelouse, au cas où quelqu’un tenterait de s’approcher de lui. Soudain, il aperçut la surveillante, Miss Rogers, près de la fontaine d’eau potable, en conversation avec un couple âgé. Il lui fallut une seconde pour les reconnaître.

« Papy, mamie ! » Oubliant son déjeuner, il se précipita vers eux.

« Nous venons juste de rentrer de Floride, expliquait Dolores à l’institutrice. Nous passions devant l’école et, en voyant les gosses dehors, nous avons décidé de nous arrêter pour lui faire un bisou. » Elle entendit

Michael les appeler et, se retournant, le vit accourir vers eux. Son visage s'illumina de bonheur.

« Allez-y, dit Miss Rogers avec indulgence. Il a l'air content de vous voir. »

Sidney, qui s'était déjà accroupi, fut le premier à bénéficier de ses effusions. Ensuite, ce fut au tour de Dolores. Elle étreignit Michael avec force. « Tu nous as tellement manqué.

— Vous aussi, vous m'avez manqué, répondit-il avec sincérité.

— Allons nous asseoir là-bas. » Sidney désigna un banc sous un platane touffu. Ils y prirent place tous les trois, avec Michael au milieu.

« Tu as fini ton déjeuner ? demanda Dolores sévèrement.

— Oui, j'ai tout mangé.

— Je t'ai apporté quelque chose. Papy et moi l'avons acheté ensemble. » Elle plongea la main dans un grand sac en toile et en tira un requin en caoutchouc.

« Super ! s'exclama Michael.

— Et ça aussi », continua Dolores tandis que Sidney rayonnait à la vue de son expression ravie. Elle lui tendit un sac de coquillages exotiques et un livre sur les coquillages.

« Merci.

— Et… » Dolores brandit un T-shirt vert fluo avec un canard surfer et l'inscription : « J'ai pris la vague à Cocoa Beach. »

« Je peux le mettre maintenant ?

— Pas maintenant, dit Dolores.

— Et pourquoi pas ? intervint Sidney. Laisse-le. Tiens, enlève l'autre T-shirt. »

Michael se changea avec empressement et se rassit, resplendissant en vert fluo, avec un morceau de quatre-quarts que Dolores avait également sorti de son sac.

« Alors, que deviens-tu ? Comment ça va, à l'école ? » demanda Sidney.

Le sourire de Michael s'évanouit. « Ça va.

— L'année est presque finie.

— Ouais. Je pourrai venir ce week-end ?

— Et comment ! répliqua Dolores. Donne, je vais ranger tout ça, et tu le récupéreras ce week-end.

— Je ne peux pas le garder ?

— Je te le mettrai de côté. Tu ne vas pas l'emporter à l'école », le

raisonna Dolores.

Les autres enfants commençaient à se lever et à regagner le bâtiment à la queue leu leu, tandis que la surveillante annonçait d'une voix forte la fin de la pause déjeuner.

« Comment va ta mère ? » questionna Sidney.

Michael le regarda gravement. « Elle s'est mariée. »

Sidney se tourna vers Dolores qui le dévisagea sans mot dire. Il ébouriffa les cheveux de Michael. « Tu nous fais marcher, hein ?

— Pas du tout. Mais je ne dois pas en parler.

— Michael ! appela Miss Rogers. Vite, on rentre. »

Prenant l'enfant par les épaules, Dolores le regarda dans les yeux. « Tu plaisantes en disant que ta mère s'est mariée ?

— Non. Elle s'est mariée avec Ian. Nous sommes allés dans le Maryland. Puis nous avons dîné, et il y a même eu deux desserts. Mais ne dites pas à maman que je vous en ai parlé. Bon, il faut que j'y aille. »

Dolores le lâcha, et il courut vers le bâtiment de l'école. Se retournant, il cria : « Merci pour le requin. »

Inquiet, Sidney contempla sa femme assise, prostrée, sur le banc. « Il a dû confondre. Ça ne va pas, chérie ? »

Dolores se tourna vers lui, les yeux agrandis, livide sous son bronzage. À tâtons, elle chercha le bras de son mari, comme si elle avait besoin de sa force. Le sac en toile tomba, et le requin, toutes dents dehors, atterrit sur l'herbe à ses pieds.

23

« J’avoue à ma grande honte, dit Laura à Ian, que j’ai été contente de ne pas le trouver là. Il m’aurait probablement fait la leçon, comme à une collégienne. »

Ils étaient passés au cabinet de Richard pour lui annoncer leur mariage et l’informer de leur projet de quitter Cape Christian. Ils avaient besoin de lui pour régler les questions financières et transférer l’argent sur un compte commun. Richard était au tribunal, mais sa secrétaire, Adelaide Murphy, fit de son mieux pour dissimuler sa surprise en feignant de s’absorber dans ses papiers. Elle avait à peine osé regarder Laura en face.

Ian hocha la tête. « Les jours et les semaines à venir seront pénibles, mais une fois que nous serons partis, ils pourront penser ce qu’ils veulent. » En tournant dans Chestnut Street, Laura aperçut la camionnette de Gary devant la maison. Elle grimaça.

« Qu’y a-t-il ? » demanda Ian.

Elle poussa un soupir. « C’est Gary.

— Qui est Gary ?

— Un… ami. Il travaillait beaucoup avec Jimmy.

— Dans ce cas, allons lui annoncer la bonne nouvelle ! s’exclama Ian joyeusement.

— Ça m’étonnerait qu’il la trouve bonne. Il doit être derrière, ajouta-t-elle en remarquant que la camionnette était vide. C’est là qu’il y a la rampe.

— J’ai vu cette rampe.

— Elle a été installée pour Gary. Il a été blessé dans un accident de voiture, à l’époque où il était encore au lycée. Ce camion a été spécialement aménagé pour qu’il puisse le conduire. »

Au moment de descendre, Laura entendit quelqu’un l’interpeller. Elle se retourna et vit l’inspecteur Leonard émerger de sa voiture qu’il venait de garer juste en face.

« Mon Dieu, murmura-t-elle. J’ai l’impression de vivre dans une nasse !

— Qui est-ce ? » demanda Ian.

Le policier traversa la rue d'un pas élastique et les rejoignit sur le trottoir.

« Inspecteur Leonard, dit Laura avec une politesse exagérée, je vous présente mon mari, Ian Turner. » L'inspecteur blêmit. « Vous l'avez épousé ?

— Ravi de vous connaître, fit Ian, acide.

— C'est vous que je cherche, en fait, lui dit Ron.

— Ça tombe mal. On a de la visite, répliqua Laura en lui montrant la camionnette de Gary.

— Quelqu'un, sûrement, qui vient vous présenter ses vœux de bonheur, observa Ron en refermant sa main droite par-dessus son poing gauche. Allez retrouver vos invités. J'ai à parler à votre… mari. »

Laura se tourna anxieusement vers Ian, mais il hocha la tête d'un air rassurant. « Vas-y. J'arrive tout de suite.

— Pourquoi ne pas nous laisser tranquilles ? » dit Laura.

Ron ne l'écoutait pas. Il fixait intensément Ian qui le défiait du regard. Les abandonnant sur le trottoir, elle s'en fut à la recherche de Gary.

« Ainsi, fit Ron, vous voilà jeune marié. »

Ian le considéra sans sourire. « Que me voulez-vous ?

— Si on rentrait pour s'asseoir ?

— Je n'en vois pas l'intérêt. Vous ne me faites pas peur, monsieur. Vous avez harcelé ma femme au point de la terroriser, mais moi, je ne me laisserai pas faire. »

Ron se redressa comme s'il s'apprêtait à cracher le feu sur son interlocuteur. « J'ai été très occupé ces temps-ci. À voyager. À mener une enquête sur vous. Je suis rentré de La Barbade hier soir. »

Ian ne broncha pas.

« J'ai discuté là-bas avec un certain Winston Saint-Mercier. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Évidemment ! C'est un ami.

— Sa petite fille m'a montré le livre que vous lui aviez offert. Un livre écrit par votre… femme. »

Un instant, Ian parut perdre de son assurance, mais il se reprit aussitôt. « En effet, j'ai offert un livre à Sophia. Et alors ?

— Vous lui avez fait ce cadeau peu avant le décès de Mr. James Reed. À une époque où Mrs. Reed et vous étiez censés ne pas vous être revus depuis l'enfance…

— C'est exact.

— Néanmoins, vous avez dit à Sophia que vous connaissiez Laura Hastings. Qu'elle était très belle et que vous partiez la retrouver… quelle a été son expression, déjà ? Dans le New Jersey des États-Unis. »

Ian secoua la tête, comme affligé par l'ineptie de cette remarque. « Inspecteur, mon fils adorait les livres de Laura Hastings. D'où l'impression que j'avais de la connaître. Voyons, n'avez-vous jamais lu un roman de Stephen King ? N'avez-vous jamais senti que vous *connaissiez* l'auteur, même si vous ne l'avez pas rencontré en chair et en os ?

— Et comment saviez-vous que cet auteur-là vivait dans le New Jersey ? »

Impatienté, Ian haussa les épaules. « J'ai sûrement dû le lire sur la jaquette. J'ai inventé une histoire pour faire plaisir à une enfant. Est-ce un crime ?

— Pourtant, après avoir croisé Mrs. Reed au port, vous avez eu l'air de tomber des nues en apprenant qu'elle était écrivain, et aussi la fille que vous avez connue autrefois. Selon Mrs. Clark, vous étiez abasourdi, fit Ron, sardonique.

— Je n'avais pas fait le rapprochement. C'est un nom assez courant, inspecteur. J'ai sans doute dû voir sa photo, mais ça m'était sorti de la tête. Nous parlons d'une fillette que je n'avais pas vue depuis plus de vingt ans. C'est en l'apercevant sur le quai l'autre jour que j'ai eu un flash. Avant, ça ne me serait même pas venu à l'esprit. Je ne suis pas comme vous. Je ne tire pas de conclusions hâtives.

— Je vais vous dire ce que vous êtes. Vous êtes un menteur, et j'entends le prouver.

— Si vous avez parlé à Winston Saint-Mercier, il a dû vous expliquer que j'étais à La Barbade le soir où James Reed a été assassiné. Car c'est bien de ça qu'il s'agit, non ? Du meurtre de James Reed ? »

Le regard venimeux, Ron ne répondit pas.

« Laissez-nous tranquilles maintenant, ajouta Ian froidement. Nous voulons continuer à vivre notre vie. Le meurtre du premier mari de ma femme a été un drame. Mais je n'ai rien à voir là-dedans. »

Laura contourna le lilas au feuillage épais et aperçut Gary qui l'attendait sur la terrasse. En entendant le bruit de ses pas, il se retourna.

« Laura !

— Salut, Gary. (Elle tenta de sourire.) Quel bon vent t'amène ? » Sa voix mourut. Elle venait de lire la réponse dans ses yeux.

« Je viens d’apprendre une chose incroyable. »

Elle le rejoignit sur la terrasse et s’assit sur la balancelle en face de lui. « Tu as appris la nouvelle de mon mariage. »

Il la dévisagea en silence.

« Qui te l’a dit ?

— Je suis passé chez le fleuriste. Scott… »

Laura leva les yeux au ciel. « Mais oui, bien sûr. Scott.

— J’étais inquiet. Il m’a raconté une curieuse histoire à propos d’un type qui lui aurait demandé de fleurir la maison, de venir allumer des bougies et ainsi de suite… »

Laura l’interrompit d’un geste. « Tout cela est vrai, Gary.

— J’ai cru qu’il s’agissait d’une erreur, fit-il lentement.

— Non. Ce n’est pas une erreur. Scott avait raison.

— Mais tu ne… tu ne fréquentais personne…

— Ça a été très rapide. Je l’ai rencontré tout récemment. Je voulais t’en parler, mais… honnêtement, je ne pensais pas moi-même que ça allait devenir sérieux. Il s’appelle Ian », dit-elle gauchement.

Gary secoua la tête. « C’est impossible. Comment as-tu pu faire ça ? Surtout toi, Laura.

— Tu es injuste, Gary. Se marier n’est pas un crime.

— Qui est ce type ? »

Elle joignit les mains, cherchant ses mots pour lui expliquer : « Ian et moi nous sommes connus dans notre enfance. Nous nous sommes revus par hasard et…

— Jimmy est mort depuis… quoi, cinq mois ? s’écria-t-il. Je pensais que Scott mentait ou qu’il était cinglé. C’est inconcevable, voyons ! Cinq mois. Tu n’es pas comme ça. Je te croyais à part, au-dessus des autres. » Il avait l’air incrédule et malheureux à la fois. « J’avais confiance en toi, Laura. J’étais persuadé que tu valais mieux que les autres.

— Je ne veux pas valoir mieux que les autres. Je veux vivre, tout simplement. Je me sentais seule. Depuis la mort de Jimmy, ma vie était un calvaire, » Elle se pencha pour lui prendre les mains, mais il se dégagea brutalement.

« Gary, écoute-moi ! Il n’y a plus beaucoup de gens dont l’opinion m’importe dans cette ville, mais toi, tu en fais partie.

— Il fallait y penser avant.

— S’il te plaît, Gary. Laisse-moi t’expliquer…

— Non. Il n’y a rien à expliquer. »

Il la regardait d’un air accusateur, et elle comprit soudain qu’elle venait de perdre son amitié. Un profond, poignant sentiment de regret s’empara d’elle.

« Je suis navrée de t’avoir blessé.

— Blessé ? s’exclama-t-il, sarcastique. Je suis plutôt stupéfait. Jamais je n’aurais imaginé que tu n’aurais même pas la décence d’attendre, avant de coucher avec un autre, que ton mari soit…

— En voilà assez ! » La mine orageuse, Ian s’approcha d’eux. « J’en ai suffisamment entendu. Cesse de te justifier, Laura. Tu ne lui dois aucune explication. »

Elle se leva, mortifiée. « Ian, je t’en prie. »

Il gravit les marches et, dominant Gary de sa haute stature, pointa un doigt sur lui, « De quel droit parlez-vous sur ce ton à ma femme ?

— Poussez-vous, dit Gary sans le regarder. Je m’en vais.

— Ian, arrête, s’interposa Laura. Gary, reste. On va discuter… »

Sans faire attention à eux, il propulsa son fauteuil sur la rampe. Elle se pencha par-dessus la balustrade. « Gary, voyons… »

Mais il était déjà parti. Désespérée, Laura baissa la tête.

« C’est lui qui envoyait les fleurs, n’est-ce pas ? demanda Ian.

— Il va falloir que je m’y habitue, murmura-t-elle, amère.

— Pourquoi est-il aussi possessif ? Il y a eu quelque chose entre vous ? »

Elle le regarda, interloquée. « Une liaison, tu veux dire ?

— Ne prends pas cet air scandalisé. Ce n’est pas parce qu’il est en fauteuil roulant qu’il n’est pas capable…

— C’est un ami ! s’écria-t-elle. Un ami de Jimmy.

— On aurait dit que tu lui appartenais. Et tu l’as laissé…

— Oh, pour l’amour du Ciel, Ian ! J’ai assez de problèmes sans, en plus, cette stupide jalousie de ta part. »

La porte de la maison d’à côté s’ouvrit, et Pam sortit sur sa terrasse avec un arrosoir. Dans une minute, elle va nous voir, pensa Laura. Je n’en peux plus. Je n’ai pas envie de m’expliquer. Je n’ai pas envie de la voir cacher sa stupeur, se forcer à sourire. Tu savais que ça allait arriver, se rappela-t-elle. « Je rentre, fit-elle à voix basse.

— Tu sais, Laura, fulmina Ian, pas étonnant qu’on t’accuse de tous les malheurs de la terre. Tu te comportes comme si tu étais coupable.

— Je suis coupable, rétorqua-t-elle, le regard noir. J’ai commis une chose horrible. Je mérite leur mépris. Je me demande vraiment ce qui m’a pris. J’ai

été folle de t’épouser. »

Les yeux d’Ian étincelaient, mais sa voix était glaciale.

« Peut-être bien. Peut-être que tu as commis la plus grave erreur de ta vie. »

Ils se toisèrent comme deux étrangers qu’ils étaient. Et Laura eut l’impression que des nuées d’oiseaux noirs battaient frénétiquement des ailes dans son cou, sur sa poitrine, en cherchant à s’échapper.

TROISIÈME PARTIE

COLUMBUS, OHIO, HUIT JOURS PLUS TARD

24

Rae Noonan avait les pieds enflés et une migraine épouvantable. Elle savait ce que signifiait ce gonflement des pieds, et ce n'était pas bon signe. Il lui restait encore trois heures avant de quitter son service, et elle se demandait bien comment elle allait tenir le coup. Rae travaillait dans une clinique des environs de Columbus. Quelquefois, elle appréciait la compagnie des personnes âgées. Il ne fallait pas grand-chose pour les égayer. Quelques mots gentils, s'asseoir deux minutes, regarder les photos. On lui demandait toujours des nouvelles de Vicki. Ils avaient beau être vieux, ils comprenaient l'importance des enfants. Quoi qu'ils aient fait, quoi qu'ils aient été dans la vie, ces hommes et ces femmes, tout se réduisait finalement aux enfants et aux petits-enfants. L'avenir de ceux qui n'avaient presque plus d'avenir.

Évidemment, quand ils vous tenaient, les vieux ne vous lâchaient plus. Leurs doigts osseux empoignaient la chair dodue de Rae et s'y cramponnaient avec l'énergie du désespoir. Mais ça ne la dérangeait pas. Un jour, se disait-elle, moi aussi je serai vieille.

Rae soupira et continua à plier les chemises de nuit. Della Waters, une sympathique infirmière noire, passa la tête dans la lingerie. « Téléphone, chérie. Je crois que c'est Vicki.

— Merci, Della. » Rae reposa le linge et sortit dans le couloir.

« Salut, m'man, dit sa fille de douze ans. Je suis à la maison.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Rae tendrement.

— J'ai pris des livres à la bibliothèque. Je vais lire. »

Rae l'imagina avec ses cheveux soyeux sur les épaules, assise à la table de cuisine devant ses livres étalés sur la vieille toile cirée. « Ça a été, à l'école ?

— J'ai eu mon dernier bulletin.

— Et alors ?

— Six A. Un B plus, exulta Vicki.

— Bravo », fit Rae, radieuse. Tu ne seras pas comme moi, pensa-t-elle. Toujours obligée de prendre ce qu'on te donne. Tu seras fière. Tu iras à

l’université, tu auras un bon métier et tu n’auras à dépendre de personne.

C’était le rêve de Rae. Son vœu le plus cher. Que sa fille puisse connaître une vie meilleure. Le père de Vicki était parti alors qu’elle avait deux ans, et Vicki ne se souvenait même pas de lui. C’était dur, mais Rae avait réussi à l’élever, à payer un loyer et à les nourrir toutes les deux. Et Vicki s’était épanouie malgré cette existence de misère, pour devenir une brillante élève. Elle était tout pour Rae.

« Je crois que je serai médecin, maman, dit Vicki sérieusement. Les matières scientifiques, c’est ce que je préfère. Comme ça, je pourrai te soigner.

— Ce sera parfait, chérie. » Cela semblait tellement irréalisable que Rae aimait mieux ne pas y songer. Les études de médecine coûtaient les yeux de la tête. Je me débrouillerai, pensa-t-elle. « Oncle Herman est-il rentré ?

— Non, m’man. Aucun signe de lui. »

Tant mieux, faillit-elle répondre. « Mange un morceau, si tu as faim.

— Comment te sens-tu, maman ? Tu as l’air fatiguée. »

Rae regarda ses chevilles enflées. « Ça va. Tu n’as qu’à lire. Je serai là vers six heures. Ne t’inquiète donc pas pour moi. »

Elle raccrocha et se leva lentement. Se retournant, elle vit Della qui la regardait, les sourcils froncés. « Tu n’as pas l’air bien, chérie. »

Rae esquissa un sourire. « J’ai mal à la tête.

— Viens par là. Assieds-toi. Je vais prendre ta tension.

— Oh, Della, ne t’embête pas ! » Mais Della alla chercher le sphygmomanomètre et enroula le manchon autour de son bras. « Ce doit être le temps. Mes sinus, dit Rae tandis qu’elle actionnait la poire en caoutchouc.

— Sinus, mon œil ! Rae, est-ce que tu prends tes médicaments ?

— J’ai dû les oublier aujourd’hui, répliqua Rae, évasive.

— Écoute-moi, tu vas rentrer chez toi, prendre tes cachets et mettre les pieds en hauteur. Ta journée est finie. »

Rae protesta faiblement, mais Della la poussa vers la sortie en secouant la tête.

« Veux-tu que je trouve quelqu’un pour te raccompagner ?

— Non, certainement pas. Tu as assez fait pour moi. J’avoue que je ne suis pas mécontente de partir.

— Allez, vas-y, dit Della. File. »

Rae attendit patiemment le bus. En s’asseyant, elle repensa au bulletin scolaire de Vicki. Tous ces A. Un lourd fardeau reposait sur ses petites

épaules. Elles s'en étaient bien tirées jusqu'à l'année dernière, mais un jour, Rae avait été prise de nausées au travail. Sur le trajet du retour, sa respiration s'était accélérée, et elle avait eu l'impression qu'un cheval lui marchait sur la poitrine. Elle avait compris qu'elle était en train de faire un infarctus. Après deux semaines d'hôpital, l'univers soigneusement construit de Rae commença à s'écrouler. Pas d'assurance, pas de travail, les factures s'empilaient. Quand le propriétaire de leur logement leur signifia leur congé, elle n'eut pas le choix. Elle dut s'adresser à Herman. C'était son frère, sa seule famille. Et c'était ça ou la rue.

Elle lui demanda, et il accepta de les héberger. Il louait une ferme isolée ; c'était normal, il avait besoin de tranquillité. Et Rae savait pourquoi. Le seul avantage était qu'Herman s'absentait souvent, « pour affaires ». La plupart du temps, elles avaient la maison pour elles. Quand il était là, elle s'efforçait simplement de l'éviter et de maintenir Vicki à l'écart. Reste dans ton coin, lui disait-elle. Je fais mon possible pour nous sortir de là.

La solution était proche. L'une des aides-soignantes, en instance de divorce, cherchait quelqu'un pour partager sa maison. Rae comptait profiter de l'occasion. Même si Herman les laissait tranquilles, elle ne voulait pas que son enfant vive dans cette atmosphère.

Le bus s'arrêta en cahotant au bout du chemin de terre qui menait vers la maison d'Herman. Rae prit son cabas et descendit. Elle s'engagea sous la voûte feuillue qui gardait au chemin l'ombre et la fraîcheur, même en plein été. Il n'y avait là que trois habitations : une maison et deux caravanes. Ces dernières se trouvaient pratiquement l'une en face de l'autre ; dans deux clairières identiques. L'une des caravanes était munie d'une antenne parabolique, et l'on y entendait vagir un bébé. L'autre était silencieuse, à l'exception d'un chien noir attaché dehors qui se mit à grogner sur le passage de Rae. Elle n'aimait pas du tout que Vicki emprunte ce chemin. Elle avait toujours peur que ce sale corniaud se détache et se jette sur elle. La maison d'Herman était située tout au fond.

En arrivant, elle vit sa GTO garée devant l'entrée, et son cœur se serra. Il n'était pas vraiment difficile à vivre. En fait, il leur parlait à peine. Il avait dix ans de plus que Rae, et elle se rappelait vaguement le gamin bizarre et taciturne qu'il avait été avant son départ au Viêt-Nam. Il ne commettait pas plus de bêtises et ne recevait pas plus de raclées qu'un autre garçon de son âge. Mais à son retour, il ne fut plus le même.

Vivant sous son toit, elle avait essayé de s'occuper de ses propres affaires,

mais au bout d'un moment, il lui fut impossible d'ignorer ce qui se passait. Au moins, en son absence, elle pouvait ne pas y penser. Ne pas penser à cette triste vie qui obligeait une enfant à côtoyer quelqu'un comme Herman.

Rae serra les lèvres et soupira. Tout ira bien, se répéta-t-elle. Je la sortirai d'ici. Bientôt. Ça l'aidait à tenir.

En montant les marches, elle entendit des voix à l'intérieur.

« S'il te plaît, oncle Herman, implorait Vicki. No-o-on ! »

Rae poussa violemment la porte. Assis à califourchon sur Vicki plaquée au canapé, Herman, l'air absent, déboutonnait méthodiquement son chemisier pendant qu'elle le martelait avec ses poings.

Son sac marin était par terre, juste à côté de la porte, comme s'il n'avait même pas pris le temps de le défaire. À peine entré, il avait décidé d'agresser sa nièce.

Rae se figea, momentanément incapable de réfléchir. Puis elle réagit. Elle fouilla dans le sac marin en sachant ce qu'elle allait y trouver. Elle sortit un revolver, l'arma et le pointa sur le dos de son frère.

« Lâche-la, espèce de minable, ou je te tuerai. » Surpris, Herman regarda sa sœur tandis que Vicki se débattait pour se libérer.

« Pose ce revolver, Rae.

— Lâche ma fille d'abord. »

Il s'approcha d'elle, la ceinture débouclée, la braguette à moitié ouverte. Il n'avait même pas retiré ses bottes de combat. Sa vue emplit Rae de rage, de douleur et de dépit. « J'aurais dû me douter que ça finirait ainsi.

— Pose ce satané revolver. Je fais ce que je veux chez moi.

— Vicki, va dans notre chambre. Ferme la porte à clé.

— Notre chambre. J'aime bien ça, dit Herman. En quoi elle est à vous ? Vous ne payez rien pour elle. J'essaie simplement de me dédommager de ma générosité.

— Reste où tu es », cria Rae. Les mains tremblantes, Vicki s'efforçait de reboutonner son chemisier. « Vicki, va-t'en ! »

Herman était si proche qu'elle sentait son haleine imbibée de bière.

« Ne fais pas de mal à ma mère ! hurla Vicki derrière lui.

— La ferme ! Fermez-la, toutes les deux ! Je ne supporte pas le bruit. »

Il saisit Vicki par le cou et la souleva du sol. Elle gigota dans l'air, et des gargouillis indistincts s'échappèrent de sa gorge.

Rae ne réfléchit pas. Elle se contenta d'appuyer sur la détente. Herman desserra les doigts ; Vicki tomba et se sauva en criant. Il chancela et

s’effondra. Rae recula d’un pas. Elle ne tira pas une seconde fois. Mais elle ne lâcha pas le revolver et ne se précipita pas non plus pour le secourir. Elle attendait, prête à faire feu, s’il le fallait. Toutefois, Herman ne bougeait pas. Il y avait du sang partout.

« Tu l’as tué, maman », chuchota Vicki. Elle tremblait comme une feuille.

« Tout va bien. N’aie pas peur », dit Rae, elle-même terrifiée.

En fait, il mit plusieurs minutes à mourir. Rae continuait à le viser. « Appelle les flics, murmura-t-elle, tout doucement, comme si elle rappelait à Vicki de ne pas sortir sans bottes sous la pluie. Allez, vas-y. »

Elle ne quittait pas des yeux le visage hagard de l’homme ensanglanté à ses pieds. Elle ne voulait courir aucun risque. Elle tenait à s’assurer qu’il était bien mort. Quelqu’un d’aussi mauvais aurait dû être plus difficile à tuer.

« Tout va bien, répéta-t-elle tandis que Vicki fondait en larmes. C’est fini maintenant. Tout est pour le mieux. Va, appelle la police. Moi, je surveille. »

25

Le jour baissait. Wanda Jurik regarda par la fenêtre. Où était-il ? Où avait-il pu aller ? Elle n'avait pas revu Gary depuis qu'il l'avait déposée à la maison pour se rendre chez Laura Reed. Comme il avait emporté tout son matériel, ne le voyant pas rentrer, elle avait d'abord cru qu'il était parti peindre. À huit heures du soir, elle avait appelé la police. Avec une impatience mal dissimulée, le chef Moore l'avait informée qu'un adulte qui ne rentrait pas dîner ne pouvait être porté disparu. C'était il y a huit jours. Depuis, il n'avait toujours pas donné signe de vie.

Wanda se mit à arpenter la maison comme un lion en cage, sursautant au moindre bruit. Chaque fois, son cœur se gonflait d'espoir, puis se serrait de nouveau.

Finalement, elle revint dans la cuisine où son dîner, à peine entamé, était en train de refroidir dans son assiette. Elle s'assit, le repoussa et appuya le front sur le revers de la main. Ce qui arrivait là, c'était à cause de cette femme et de son remariage précipité. Wanda savait que Gary lui envoyait des fleurs. Elle connaissait sa passion cachée pour Laura Reed. Elle était au courant de tout, même s'il ne s'en doutait pas. Elle lisait en lui comme à livre ouvert. Depuis toujours.

Le gravier du chemin crissa. Le cœur battant, Wanda bondit de sa chaise et courut vers la fenêtre. Elle ne voyait pas si c'était la camionnette. Mais qui d'autre pouvait venir chez eux à cette heure-ci ? L'espoir l'emportait sur la raison. Elle poussa la porte. La brise marine lui caressa le visage. « Gary ?

— Non, Wanda, c'est moi. »

Elle se raidit de colère. Ses espérances s'écroulaient pour la centième fois. La silhouette massive de Vince Moore surgit de l'ombre. Enfin, enfin, la veille il avait accepté d'ouvrir une enquête sur la disparition de Gary.

Que voulez-vous ? » demanda-t-elle. Soudain, son sang se glaça d'effroi. « Qu'y a-t-il ? Avez-vous…

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, concernant Gary. Puis-je entrer une

minute ? »

Wanda s'écarta pour le laisser passer. Il ôta sa casquette et s'arrêta sur le pas de la porte.

Elle serra les poings pour ne pas l'empoigner par le plastron de sa chemise. « Alors ? » Elle le vit jeter un coup d'œil sur les chaises de cuisine. « Allez-y, asseyez-vous, fit-elle brièvement.

— Merci. Je voulais juste vous prévenir que nous avons contacté les organismes de gestion des cartes de crédit et obtenu la liste complète de ses transactions bancaires. Le jour de son départ, il a apparemment retiré une grosse somme en liquide avec sa carte. Depuis, rien, mais avec l'argent qu'il a pris, il a de quoi tenir un bon moment. »

Wanda le regardait sans ciller. « C'est tout ?

— Ma foi, c'est plutôt prometteur. Exactement le genre d'information que nous espérions.

— Il est mort, fit-elle d'un air morne. J'en suis sûre. Quand vous m'avez annoncé que vous aviez du nouveau, j'ai cru que vous l'aviez retrouvé.

— Mort ? Pourquoi dites-vous ça ? À mon avis, il a retiré de l'argent pour s'offrir un petit voyage. Vous le verrez arriver à la maison d'un jour à l'autre.

— C'est ça, votre bonne nouvelle ? Ça ne signifie strictement rien. Il a peut-être été agressé et tué. Cette carte a pu être volée.

— Il s'est présenté dans une banque du coin, Wanda. Le caissier dit qu'il était en fauteuil roulant, expliqua Vince patiemment.

— J'aimerais en tirer du réconfort. » Wanda soupira et se rassit. Ses yeux s'emplirent de larmes. « Mais je ne peux pas continuer à me duper. S'il avait été en vie, il m'aurait déjà appelée. Non. J'ai beau le nier, je connais mon fils. Il est parti comme un animal blessé pour mettre fin à ses jours.

— Nom d'un chien, Wanda ! Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je vous l'ai dit le soir où je vous ai téléphoné, s'exclama-t-elle, indignée. Le remariage de cette femme l'a profondément choqué. Il avait le béguin pour elle. Mais vous ne m'avez même pas écoutée.

— Il a peut-être reçu un choc, mais ce n'est pas une raison pour se suicider.

— Qu'avait-il d'autre dans la vie, cloué dans ce fauteuil ? C'est ce que je craignais depuis des années. J'ai fait mon possible pour lui apporter un certain bien-être, mais comment vivre ainsi ? »

Vince commençait à perdre patience. « Pour commencer, c'est un peintre à succès. »

Wanda balaya cet argument d'un geste dédaigneux. « Je vous l'ai dit, je connais mon fils. Il ne serait pas parti comme ça. Il n'allait jamais nulle part. Il avait du mal à se déplacer avec ce fauteuil. Tout est soi-disant accessible aux handicapés, mais personne n'applique le règlement, vous le savez aussi bien que moi. Non, il était totalement impotent. »

Vince grinça des dents. Il ne supportait pas de l'entendre parler de Gary au passé, même si quelquefois, les gens ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leurs pires craintes à la police. C'était une façon de chercher à se rassurer. Seulement Wanda, elle, était un éteignoir tel qu'il avait du mal à la plaindre. Elle voyait toujours tout en noir. Il ne supportait pas sa manie d'émasculer Gary, de dénigrer son mode de vie. Comme si avoir l'usage de ses jambes était la seule raison de vivre. Vince lui-même avait un oncle qu'il adorait et qui avait passé sa vie d'adulte en fauteuil roulant. Un des hommes les plus imposants, les plus énergiques qu'il ait jamais connus. Père de quatre enfants, il avait dirigé sa propre société, pratiqué ses sports favoris. C'est vous qui l'avez rendu impotent, pensa-t-il. Au nom de quoi avez-vous décidé que sa vie ne valait rien ? Puis il se reprit. Wanda souffrait à sa façon. Il ne pouvait savoir ce qu'elle ressentait réellement au fond d'elle. Et à quoi bon chercher un coupable ?

« L'histoire se répète, poursuivit-elle d'une voix atone. D'abord James Reed l'a mis dans la chaise roulante, et ensuite sa veuve l'a poussé à bout.

— Comment ça ? Jimmy Reed n'y était pour rien, dans cet accident. » Vince fronça les sourcils. Il se souvenait parfaitement du drame ; son propre fils, Robbie, avait assisté au même match de basket. Il se rappelait l'angoisse qui l'avait saisi à l'annonce de la nouvelle de l'accident.

« C'est Jimmy Reed qui l'a persuadé d'aller à ce match. En pleine tempête de neige. Les autres garçons ne voulaient pas de lui. Mais Jimmy Reed a insisté. Lui a mis en tête l'idée sotte qu'il faisait partie de la bande. C'était toujours pareil avec lui. Tout ce que Jimmy Reed disait était parole d'Évangile. Mon fils n'avait rien à faire dans cette voiture, ce soir-là. Mais quand j'ai essayé de lui en parler, James Reed m'a répondu : "Vous vous inquiétez trop, Mrs. Jurik." » Se redressant, Wanda regarda Vince, une lueur hostile dans les yeux. « C'est à peu près ce que vous m'avez dit quand j'ai téléphoné pour vous informer de la disparition de Gary. »

Vince soupira. Il avait bien saisi l'allusion, mais elle pouvait toujours attendre ses excuses ! « Je vous ai simplement mise au courant de notre politique officielle. Un adulte n'est pas porté disparu lorsqu'il ne rentre pas

dîner chez lui.

— Gary est un cas à part. »

Écœuré, Vince secoua la tête. « C'est abominable. J'espère que vous n'avez jamais dit ça à votre fils.

— Je n'aurai sans doute plus l'occasion de lui dire quoi que ce soit, répliqua-t-elle avec amertume.

— Vous réagissez comme si on avait retrouvé son corps ! Bon sang, Wanda, et s'il avait tout simplement décidé d'aller prendre l'air ? À votre place, ajouta-t-il, acide, je ne serais pas aussi pressé d'enterrer mon enfant. »

Ils s'affrontèrent du regard. Soudain, le bip de Vince émit un signal sonore, mettant ainsi fin à la discussion. « Puis-je utiliser votre téléphone, Wanda ? »

Elle haussa les épaules. Il s'approcha du téléphone mural et composa le numéro du poste de police.

« Un appel interurbain pour vous, patron, dit Jerilyn Conlon. Je vous le passe.

— O.K.

— Mr. Moore ?

— Lui-même.

— Ici le capitaine Orrin Evans, de la police d'État de l'Ohio. Je vous appelle de Columbus.

— Bonsoir, capitaine.

— Nous avons une affaire d'homicide qui pourrait peut-être vous intéresser. »

Vince grimaça. Il se représentait déjà Gary Jurik, traîné hors de sa camionnette dans une aire de repos d'autoroute. Attaqué par des voyous. Incapable de leur échapper. Et Wanda qui était là, assise juste derrière lui. Prête à s'écrier : « Je vous l'avais bien dit ! » – avant de s'effondrer. Je vous en supplie, mon Dieu, pensa-t-il. Pas ça. « De quel point de vue, capitaine Evans ?

— Un dénommé Herman Powell a été abattu cet après-midi par sa sœur. En rentrant chez elle, elle l'a surpris en train d'agresser sa fille de douze ans, alors elle l'a tué avec sa propre arme. »

Vince renifla avec dégoût. « Je ne lui donne pas tout à fait tort.

— En tout cas, continua le capitaine Evans, nous avons découvert des choses intéressantes au sujet de cet Herman Powell. Sa sœur était au courant, ou du moins elle s'en doutait. Il semblerait que ce Powell était un tueur

professionnel. Il proposait ses services dans l'une des revues paramilitaires, une publication d'extrême droite qui s'appelle *Merc*. »

Concentré, Vince fronça les sourcils. « Un homme de main ?

— Exact. Sa sœur s'est montrée très coopérative. C'est un soulagement pour elle de tirer tout ça au clair. Nous avons juste commencé à trier ses affaires, mais nous avons trouvé un certain nombre d'objets qui doivent provenir de ses expéditions. Par chance, il n'a pas eu le temps d'y mettre de l'ordre, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai déjà contacté la police du Michigan et de l'État de New York, suite aux renseignements qu'il avait en sa possession. Là-dedans, il y a notamment des indications pour se rendre chez un certain James Reed qui réside dans votre ville.

— Seigneur Dieu ! souffla Vince.

— Mr. James Reed a-t-il été victime d'un assassinat ?

— Absolument.

— C'est bien ce que je pensais, répondit Evans avec une satisfaction qui frisait la jouissance. Il a été abattu ?

— Oui.

— Puis-je savoir le modèle de l'arme du crime ?

— Un Smith & Wesson de calibre 38. » Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Vince. Ses mains moites collaient au récepteur.

« Eh bien, Mr. Powell détenait précisément cette arme-là. Ainsi que quelques autres. Il serait peut-être bon que vous veniez jeter un œil sur ses affaires. Nous avons trouvé une cachette avec des bijoux et des effets personnels ayant sans doute appartenu à ses victimes. Ça peut vous intéresser également. »

Vince consulta sa montre. « Je prendrai le premier avion à Philadelphie ou à Atlantic City demain matin. Pouvez-vous me donner plus de détails ? »

Wanda se leva, curieuse malgré elle, et s'approcha du téléphone. Vince esquissa le geste d'écrire, et elle lui apporta un bloc-notes et un crayon. Pendant qu'Evans parlait, il nota toutes les indications.

« Il y aura tout un tas d'avocats ici demain, annonça le capitaine, comme s'il s'agissait d'une réunion de gala. Vous serez le bienvenu.

— Je vous remercie. » Vince raccrocha et chercha le numéro personnel de Ron Leonard. « J'ai un autre coup de fil à donner.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Wanda anxieusement. C'est au sujet de Gary ?

— Non, non », répondit-il, distrait, en composant le numéro de

l’inspecteur Leonard.

Ron décrocha.

« Vince Moore à l’appareil. Je viens d’avoir la police de l’Ohio au téléphone. Il y a une nouvelle piste dans l’affaire Reed. »

Une lueur d’intérêt s’alluma dans les yeux de Wanda. Vince la foudroya du regard, et elle s’écarta du téléphone.

26

La façade du palais de justice de Cape Christian témoignait d'une époque où les édifices publics étaient obligatoirement beaux et spacieux. Les doubles portes en chêne avec leurs vitres dépolies étaient lourdes, comme pour souligner le poids et l'ampleur des événements qui se déroulaient dans ces murs. Mais sitôt le seuil franchi, le bâtiment n'était plus le même. Il avait été rénové, dépouillé et modernisé. Il ne restait plus rien des moulures et panneaux décoratifs qui composaient jadis son intérieur. Tout était blanc, plat et fonctionnel. L'entrée était surveillée par un garde derrière une vitre en Plexiglas. Le sol de marbre avait été recouvert d'une moquette industrielle, et l'air était conditionné. À l'intérieur, le palais de justice modernisé était entièrement voué à sa fonction première.

Dolores et Sidney se présentèrent devant le garde dans sa guérite en plastique et déclinèrent leur identité.

Ils étaient en train de regarder la télévision quand un appel provenant du bureau de Vince Moore les avait invités à se rendre au palais de justice. Plus exactement, Sidney regardait la télévision. Dolores allait et venait à travers la pièce, rangeant des objets déjà rangés, sourde à ses supplications de venir s'asseoir un instant à côté de lui.

« Le procureur Jackson vous attend », dit le garde en appuyant sur le bouton pour leur ouvrir la porte.

Sidney attrapa le bras de sa femme. C'était étrange d'être convoqué chez le procureur en soirée. Vainement, Dolores avait essayé de sonder le policier qui les avait appelés. « Ce doit être important, avait-elle déclaré en raccrochant. Je le sens. »

Mon Dieu, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes, pensait Sidney. Il ne supportait plus de la voir souffrir. Elle était devenue une épave ; dormant à peine, oubliant les heures des repas. C'était presque aussi dur qu'au moment de la mort de Jimmy. Depuis qu'elle avait appris le remariage de Laura, elle était comme folle. Parfois, il se réveillait en sursaut au milieu de la nuit pour

s’apercevoir qu’à côté de lui, le lit était vide. Généralement, il la retrouvait dans la cuisine, en train de broyer du noir devant une tasse de café. Aucune ruse, aucune cajolerie ne pouvait la convaincre de retourner se coucher. Personne ne pouvait endurer cet état de stress indéfiniment. Qu’on en finisse, se répéta-t-il. D’une façon ou d’une autre.

Le procureur fédéral Jackson trônait derrière son immense bureau luisant. Derrière lui se tenait Ron Leonard. Vince Moore était assis à sa droite. Il y avait également un greffier chargé de prendre des notes. Le procureur leur indiqua les sièges en face de lui. Dolores jeta un coup d’œil inquiet à Sidney et s’assit. Il prit place à côté d’elle, posant un bras protecteur sur le dossier de sa chaise.

« Dolores et Sidney Barone, dit Vince, je vous présente le procureur fédéral Clyde Jackson. »

Sidney se souleva et se pencha par-dessus la table pour lui serrer la main. « Nous nous sommes déjà rencontrés. » Dolores sourit faiblement. Elle n’avait pas la force de se lever. Tout le monde était là. *Donc,* c’était important.

Vince regarda le procureur qui lui fit signe de commencer. « Dolores, Sidney, nous avons du nouveau concernant le meurtre de Jimmy. J’ai essayé de joindre Laura, mais elle n’est pas chez elle.

— Elle a dû sortir avec son second mari, fit Dolores avec aigreur.

— Nos hommes sont partis à leur recherche. »

Dolores ouvrit de grands yeux. « Que se passe-t-il, Vince ? De quoi s’agit-il ? »

Ne sachant comment aborder le sujet, Vince se racla la gorge. Allons droit au but, se dit-il. D’un tiroir de son bureau, le procureur sortit un sac en plastique et le tendit à Dolores, qui le prit d’un air perplexe.

« Pourriez-vous identifier les objets que contient ce sac ? »

Dolores le tournait et le retournait dans tous les sens.

« Je vous demanderai de ne pas l’ouvrir. Ce sont des pièces à conviction potentielles dans une grave affaire de meurtre. Examinez-les simplement à travers le plastique. »

Docilement, Dolores rapprocha le sac de la lampe et étudia son contenu. La montre en or étincela à la lumière. Elle lissa le plastique par-dessus l’inscription au dos du boîtier. « Maman et Sidney ». Et l’année de l’obtention de son diplôme. Sidney avait particulièrement insisté pour lui offrir cette montre luxueuse. C’était important pour entrer dans la vie active,

disait-il. Il y avait aussi une bague… la bague avec des perles et des diamants qui lui venait de sa grand-mère. Elle l'avait donnée à Jimmy pour qu'un jour il l'offre à sa fiancée. Sans se douter… Dolores secoua légèrement le sac et vit une autre bague, celle que Jimmy avait portée au lycée. Elle palpa à travers le plastique la pierre couleur de rubis et suivit du doigt les chiffres de l'année gravés sur le côté. Sur la surface interne, usée, de l'anneau, on distinguait à peine les initiales familières. Le cœur battant et les larmes aux yeux, elle tint le sac serré sur ses genoux. Elle avait le regard lointain de quelqu'un qui revoyait défiler le passé : les anniversaires, la remise de diplômes, les moments heureux. C'était il y a très longtemps. Avant que son univers ne s'effondre.

« Reconnais-tu ces objets ? » demanda Vince avec douceur. Il connaissait déjà la réponse. Dolores et Laura lui avaient toutes deux décrit les bijoux volés dans les moindres détails. Dès l'instant où il les avait vus, étiquetés, sur la table, au siège de la police de l'Ohio, il avait su à qui ils appartenaient.

Dolores hocha la tête. « Ils sont à Jimmy, dit-elle d'une voix chevrotante. Ils étaient à mon fils. »

Sidney lui tapota l'épaule. « Allons, chérie. » Il lui prit le sac et le remit sur le bureau. Puis il s'empara de ses mains comme pour la préparer à un atterrissage difficile.

Dolores regarda Vince. « Où les avez-vous trouvés ? »

Vince échangea un coup d'œil avec le procureur Jackson qui acquiesça d'un imperceptible signe de tête. Vince s'humecta les lèvres. « Aujourd'hui, l'inspecteur Leonard et moi sommes allés dans l'Ohio. Ces objets figuraient parmi les affaires d'un certain Herman Powell qui a été tué hier…

— Tué… comment ça ? demanda Dolores, déconcertée.

— Il a été abattu au cours d'une dispute familiale. Après sa mort, la police d'État a eu vent de ses activités. C'est comme ça que nous avons été avertis. Ces bijoux ont été retrouvés en sa possession, avec des papiers identifiant nommément Jimmy. Alors ils nous ont téléphoné.

— Vous dites…, souffla-t-elle.

— Nous avons également récupéré l'arme qui a servi à tuer… votre fils. L'arme du crime. Elle a été envoyée au laboratoire.

— Oh, mon Dieu ! » Dolores se dressa sur sa chaise. Son visage reflétait à la fois le choc, l'espoir et la confusion. « C'était lui ? » Elle baissa les yeux sur ses doigts, entrelacés avec les doigts de Sidney. Quand elle releva la tête, elle paraissait presque honteuse. « Il y avait donc réellement un homme. Elle

nous a dit la vérité. » Tout le monde dans la pièce savait qu'elle parlait de Laura. « Dieu me pardonne, j'ai été injuste envers elle. Alors, c'était lui. L'homme qui a tué mon fils.

— C'est ce que nous pensons », répondit Vince.

Dolores se tourna vers Sidney. Le soulagement qu'il lut dans son regard l'emplit de joie, malgré la gravité du moment. « Oh, Sidney !

— Dieu soit loué, dit-il avec ferveur.

— Malheureusement, ce n'est pas tout », fit le procureur Jackson.

27

Les étoiles scintillaient dans un ciel d'encre ; la surface frémissante de l'eau luisait d'un éclat moiré au clair de lune. Fermant les yeux, Laura frissonna agréablement sous la caresse de la brise. Les seules lumières, outre la lune et les étoiles, étaient les signaux lumineux rouges et verts sur les mâts et les flancs du voilier, qui se reflétaient dans l'eau. Au loin, Cape Christian ressemblait à une brillante chaîne en or.

« Quelle belle soirée », murmura-t-elle.

Pam avait invité Michael à manger des hot-dogs grillés et à regarder une cassette. Aussi Laura et Ian avaient-ils profité de l'occasion pour se rendre en bateau dans un restaurant romantique au bord de la mer. Ils avaient dîné à la lueur des chandelles et regagné le voilier, bras dessus bras dessous, alors qu'il commençait à se faire tard.

« Bientôt, dit Ian, toutes les soirées seront pareilles à celle-ci.

— Je voudrais y être déjà. » Ils avaient finalement réussi à oublier leur dispute au sujet de Gary. La réconciliation avait été passionnée. Depuis, Laura passait son temps à trier ses affaires, avec l'aide d'Ian. Elle voulait tout ranger dans les cartons avant leur départ ; ainsi, il n'y aurait plus qu'à les expédier, une fois qu'ils se seraient fixés quelque part, à la rentrée. « Dis donc, lança-t-elle, est-ce une vue de l'esprit ou nous avons ralenti ?

— J'avais une idée. J'ai envie de jeter l'ancre momentanément.

— Mais nous sommes presque arrivés ! »

Il la prit dans ses bras et chuchota dans ses cheveux : « Tant que tu n'as pas fait l'amour en mer, tu ne peux pas savoir ce que c'est.

— Ce n'est pas possible, Ian. Il faut aller chercher Michael.

— Il peut rester encore un peu chez Pam. »

Laura se dégagea. « Je ne veux pas abuser de sa gentillesse. Et puis, ajouta-t-elle, radoucie, pour atténuer ses propos tranchants, nous avons tout l'été pour faire l'amour en mer. »

Ian la relâcha en fronçant les sourcils. « Tu es sûre que c'est la vraie

raison ?

— Quoi ?

— Michael. Ou est-ce simplement un prétexte ?

— Un prétexte ? Pour quoi faire ?

— Pour te dérober. Je te trouve plus distante vis-à-vis de moi.

— Oh, Ian, ne sois pas ridicule ! J'ai un petit garçon qui a subi un grave traumatisme. Il a besoin d'être sécurisé, de ne pas se sentir abandonné. M'obligerais-tu par hasard à choisir entre mon fils et toi ?

— Bien sûr que non », répliqua-t-il, laconique. Mais elle surprit une lueur de colère dans ses yeux.

« Comment peux-tu douter de moi ? Je t'ai épousé en un rien de temps, non ? Je n'ai aucune raison de me dérober. »

En le regardant hisser l'ancre, elle fut submergée de remords. Car, pour être tout à fait honnête, il n'avait pas vraiment tort. Il n'était pas en cause… aucune femme n'aurait pu rêver d'un amant plus passionné. Mais même au comble de la volupté, on eût dit qu'un petit démon rongeait Laura, lui faisait penser à Jimmy. Chaque fois qu'elle se donnait à Ian, elle avait l'impression que Jimmy était là, qu'il les observait d'un œil torve. Pas dans le sens d'une apparition, d'un fantôme. C'était plutôt un mélange de nostalgie et de regret, qui la faisait douter de… non, rien, rien du tout. Ça passera, se disait-elle. C'était tout à fait normal. Seulement, qu'est-ce qui était normal dans leur situation baroque ? En attendant, il y avait Michael. Colle au réel, pensa-t-elle. Il n'était pas question de prendre du bon temps, sachant que son fils s'inquiétait peut-être de ne pas la voir revenir.

« Bien, déclara Ian. On rentre au port.

— Ian… » Elle voulait dire : « Je t'aime. » Il semblait attendre. « Merci », fit-elle.

Il sentit sa réticence. Le visage fermé, il fixa l'horizon scintillant.

« Tu connais les enfants. Quand ils s'impatientent, chaque minute leur paraît interminable. Je suis sûre que Phillip était pareil. »

Il pivota sur lui-même. Ses yeux lançaient des éclairs. Immédiatement, Laura eut honte d'avoir évoqué la mémoire de son fils pour tenter de justifier sa propre attitude. « Pardonne-moi. Je ne voulais pas réveiller les souvenirs douloureux.

— Je n'oublie jamais Phillip. Pas un seul instant. » Elle se mordit la lèvre et baissa les paupières pour ne pas voir son visage courroucé. « Je suis désolée.

— C’est à cause de Phillip que je suis là, avec toi. À cause de Phillip… j’ai compris que je devais refaire ma vie. Inutile de me rappeler… »

Elle se risqua à poser la main sur son bras. Ses muscles étaient tendus ; son dos, raide. « Tu as raison. J’aurais mieux fait de me taire. Chéri, nous avons toute la vie pour nous aimer. Rien ne presse. »

Sans répondre, il entreprit de mettre le moteur en marche pour aborder le chenal. Un vent froid se leva à l’entrée du port. Laura frissonna. « Je suis gelée. Ça t’ennuie si je descends ? »

Ian haussa les épaules. Elle soupira et alla dans la cabine où brûlait une petite lumière. Pelotonnée sur la banquette, elle se drapa dans une fine couverture. La photo de Phillip et de Gabriella lui faisait face. Elle les examina en pensant à Ian. C’était dur pour lui aussi de repartir de zéro. On investit tant d’efforts, tant d’espoirs dans la famille, les enfants, comme si, jour après jour, on escaladait un sommet inaccessible. Et soudain, patatras ! on se retrouve au fond du précipice. Au bout de quelque temps, avec un peu de chance, on recommence à grimper. Mais Dieu que c’est décourageant ! Même si on en a très envie.

Étiez-vous heureux ? se demanda-t-elle en regardant leurs visages souriants. Le laisserez-vous en paix, un jour ? Et Jimmy, me laissera-t-il en paix ?

« Laura ! » Sa voix claqua comme un coup de fouet. « Nous arrivons au port. »

Elle plia la couverture et remonta sur le pont. Tout à coup, elle aperçut le gyrophare rouge d’une voiture de police garée devant le Boat People.

« Il y a une voiture de police sur le quai !

— Et alors ?

— J’ai comme un pressentiment. Ce pourrait être Michael.

— Ce n’est pas Michael. » Il coupa le moteur et accosta le ponton. « Pourquoi faut-il que ça nous concerne ? L’été, il y a toujours des tas de bateaux qui entrent et qui sortent.

— Tu as raison. »

Cependant, elle ne parvenait pas à détacher les yeux des éclairs rouges du gyrophare et, tandis qu’Ian amarrait le voilier, elle ne fut pas surprise – plutôt angoissée, mais pas surprise – de voir un policier en uniforme se diriger vers eux. Généralement, elle aidait Ian à plier les voiles pour apprendre à le seconder efficacement en prévision de leur voyage, mais cette fois, elle sauta directement sur le ponton.

« Laura Reed ? » demanda le policier.

Son sang ne fit qu'un tour. Turner, pensa-t-elle, mais ne le corrigea pas. Ian s'interrompit et leva les yeux.

« Mon fils va bien ? souffla-t-elle.

— Je ne sais rien en ce qui concerne votre fils. Le procureur fédéral Jackson veut vous voir dans son bureau, vous et votre mari. C'est bien votre mari ? »

Ian finit d'attacher la grand-voile et descendit d'un pied sûr sur les planches. Laura et lui échangèrent un regard. « Oui », dit-elle. Son soulagement à l'idée qu'il ne s'agissait pas de Michael s'était mué en irritation. Encore des questions… des intrusions dans la fragile intimité de leur vie privée. « Est-ce donc si important que nous soyons obligés d'y aller aussi tard ? »

Le policier sourit. Ce n'était pas un sourire agréable ; il ressemblait davantage à un rictus. « Apparemment, on a retrouvé le type qui a tué Mr. James Reed. »

Le cœur de Laura cessa de battre. Lorsqu'il repartit l'instant d'après, la colère et la gratitude s'y mêlèrent pour la submerger tout entière. « Dieu soit loué ! Qui est-ce ? »

Le policier secoua la tête. « Vous êtes attendus au palais de justice.

— Tu as entendu, Ian ? Allons-y. Vite.

— À votre place, je ne serais pas aussi pressé », dit le flic. Mais Laura courait déjà vers la voiture.

28

Un groupe de journalistes et de photographes de presse était massé à l'entrée du palais de justice. Les camions de la télévision s'alignaient le long du trottoir, et les cameramen se disputaient les meilleures places. Un policier leur barrait le chemin, interdisant l'accès à l'intérieur. Laura et Ian émergèrent de la voiture blanche et noire, au milieu du crépitement des flashes et d'une cacophonie de questions. « Je ne sais rien, répétait Laura tandis que le policier leur dégageait le passage. Je vous en prie, je ne sais toujours rien pour l'instant. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et s'approchèrent de la guérite du garde armé, un Noir trapu occupé à parler au téléphone. « Salut, Marty, dit le policier. Tu nous ouvres ? »

Marty leur fit signe d'attendre la fin de son coup de fil. Tout en parlant, il regarda les gens qui passaient de l'autre côté de sa guérite et haussa les sourcils. La porte s'ouvrit, et Sidney et Dolores sortirent, flanqués de deux agents.

« Sidney, Dolores, bredouilla Laura, surprise. Mais que se passe-t-il ? »

Elle était frappée de voir Dolores aussi diminuée physiquement. Elles ne s'étaient pas retrouvées face à face depuis l'enterrement. Dolores affichait ouvertement ses sentiments, ses soupçons, en évitant toute rencontre avec Laura. Mais puisqu'ils avaient découvert l'assassin de Jimmy, Laura était prête à passer l'éponge. Ce serait un tel soulagement pour tous d'avoir enfin l'esprit en paix.

Mais quand Dolores l'aperçut, ses yeux étincelèrent de haine. « Espèce de…, siffla-t-elle. Espèce de maudite sorcière !

— Attention à ce que vous dites à ma femme, protesta Ian avec colère.

— Dolores ! s'écria Laura, abasourdie. Ce policier nous a appris qu'on a retrouvé l'homme…

— Votre assassin. Votre tueur à gages.

— Quoi ? » Laura sentit ses genoux se dérober sous elle. Ian s'empressa

de la soutenir.

« Ne jouez donc pas les innocentes. Mon Dieu, seriez-vous un monstre ? Vous ne vous en tirerez pas comme ça. Vous pouvez me croire. Vous aurez ce que vous méritez !

— Un tueur à gages ? »

Dolores se rua sur elle et la gifla. Sidney et l'un des deux policiers la retinrent.

Le choc et la douleur arrachèrent un cri à Laura. La porte d'accès s'ouvrit sur Ron Leonard.

« Je vais vous dire une chose, déclara Dolores. Vous pensez peut-être vous en tirer, mais Dieu est contre vous. Vous vous imaginiez que ce type allait disparaître dans la nature et, pendant un moment, vous avez eu de la chance. Mais on l'a retrouvé. Et ensuite, ce sera votre tour. Ils réuniront les preuves. Et je ne serai pas tranquille tant que vous n'aurez pas fini sur la chaise électrique. Avec lui, cria-t-elle en désignant Ian.

— Vous êtes folle, dit Laura.

— Autre chose. Vous ne garderez pas mon petit-fils. Ça prendra le temps que ça prendra, mais je vous le retirerai. Vous n'allez pas élever l'enfant de mon fils après avoir fait tuer mon Jimmy.

— Arrêtez ! s'exclama Laura. Arrêtez ça tout de suite. De quoi parlez-vous ?

— Dis-lui, Sid ! hurlait Dolores, le visage marbré et les yeux hagards. Dis-lui que nous la ferons payer !… » Brusquement, elle porta la main à sa poitrine, l'air terrifié comme si elle vacillait au bord d'un toit.

« Qu'est-ce que tu as, chérie ? Aidez-moi, s'il vous plaît. Aidez-moi, implora Sidney.

— Vous deux, entrez, ordonna Ron Leonard. Marty, appelle une ambulance. Vite !

— Chérie, se lamentait Sidney. Trésor, réponds-moi. »

Laura eut l'impression d'être entraînée dans l'enceinte du palais de justice comme une brindille emportée par le courant. Elle eut la vision fugitive de Dolores, soutenue par Sidney et un agent de police, toujours hagarde et d'une pâleur mortelle.

Duane Garrity suivit sa femme dans la cuisine après qu'elle eut raccroché et alluma le petit poste de télévision pour écouter les informations. En écoutant le présentateur résumer les derniers développements de l'affaire

Reed, il secoua la tête, incrédule. « Tu vois, je te l'avais dit. Je te l'avais dit depuis le début. »

Pam ouvrit le réfrigérateur et sortit la mayonnaise et la mortadelle pour préparer le pique-nique des garçons. « Baisse le son. Michael va entendre.

— Il faudra bien qu'il sache, un jour ou l'autre. »

Pam étala la mayonnaise sur un morceau de pain et plaqua une tranche de mortadelle par-dessus. « Et que devais-je faire, selon toi ? s'enquit-elle, belliqueuse. Lui dire que je ne pouvais pas le garder cette nuit ?

— Je me demande ce qu'il faisait là, d'abord, grommela Duane.

— Je croyais que tu allais passer la nuit à la base. Je ne m'attendais pas à te voir rentrer.

— Autrement dit, tu comptais agir derrière mon dos.

— Pas du tout. Simplement, quand tu n'es pas là, je ne prépare pas un vrai repas. Je donne aux gosses ce qu'ils aiment. Et d'ailleurs, j'invite qui je veux chez moi, conclut-elle avec défi.

— Pammy, tu ne te rends pas compte que cette femme est une source d'ennuis. Ça se présente plutôt mal pour elle. »

Pam rajouta une tranche de pain et entreprit de couper le sandwich en deux. Elle ne répondit pas. Les événements de la soirée l'avaient quelque peu secouée. Jamais elle ne croirait ça de Laura, mais force lui était d'admettre que ce mariage soudain l'avait prise au dépourvu. Évidemment, elle avait encouragé Laura à sortir, à voir du monde. Mais le mariage ? Et maintenant, ceci. Un tueur à gages. Non, ce n'était pas possible…

Duane remarqua le conflit qui agitait sa femme et s'approcha d'elle. La prenant dans ses bras, il l'étreignit jusqu'à ce qu'elle lui adresse un pâle sourire. « Tu es trop gentille. Tu veux toujours avoir une bonne opinion des autres, fit-il avec douceur. Mais le monde est rempli de salauds, chérie. »

Pam soupira et commença à préparer un sandwich pour Michael. Il leur restait encore quelques jours d'école, et il avait besoin d'un pique-nique. Elle le plaignait du fond du cœur. C'était lui, le plus innocent dans toute cette histoire. Elle tenait à être juste en toute circonstance, or il était injuste de faire payer quoi que ce soit à Michael.

« Que ça te plaise ou non, Duane, je ne vais pas traiter Michael différemment, parce qu'il n'a rien fait pour mériter ça. » Ses yeux s'emplirent de larmes.

Duane soupira et prit une grappe de raisin dans la coupe posée sur la table. « Là-dessus, tu as sûrement raison, chérie. Ça, je le reconnais. Mais avoue

que ton amie, elle, est franchement mal partie. »

D’une main tremblante, Pam remit la mayonnaise au frigo. « Je ne peux pas le croire, fit-elle obstinément. Non, non et non. »

Assis près du lit de sa femme, Sidney lui épongeait le front avec un gant mouillé. Tout autour d’elle, les moniteurs enregistraient la moindre variation de ses fonctions vitales.

Elle avait les yeux fermés, mais malgré les calmants qu’on lui avait administrés, elle ne dormait pas. Dieu merci, elle paraissait tout de même un peu moins tendue. La porte de la chambre s’ouvrit, et un jeune médecin entra. Sidney regarda son badge : il avait peine à croire que ce gamin puisse être médecin.

« Mr. Barone ? Je suis le Dr Pitkin. Nous nous sommes rencontrés aux urgences. »

Sidney hocha la tête, même si depuis le malaise de Dolores, tout se brouillait dans son esprit.

« Comment va-t-elle ? demanda le jeune homme, affable.

— Elle se repose. »

Le Dr Pitkin sourit. Où trouvaient-ils la force de sourire face à tous ces visages inquiets, ces regards affolés ? Ce devait être un truc du métier, pensa Sidney.

« J’ai une bonne nouvelle pour vous. Ce n’était pas un infarctus, mais une crise d’angine de poitrine.

— Dieu soit loué, dit Sidney en exhalant un profond soupir.

— Je ne vous cache pas que la crise a été grave et qu’elle devra subir d’autres examens. Ces choses-là ne sont pas à prendre à la légère… elles peuvent être annonciatrices de troubles plus importants. »

Sidney acquiesça d’un signe de tête. À soixante-cinq ans, il avait déjà entendu tout et son contraire sur les maladies cardiaques. « Ne m’en parlez pas, docteur.

— Nous allons la garder en observation un jour ou deux. Ensuite, quand vous l’aurez ramenée à la maison, il lui faudra rester au calme. Pas de contrariétés. »

Sidney soupira. « Ce ne sera pas facile.

— En tout cas, c’est primordial. » Le Dr Pitkin regarda Dolores et vit qu’elle avait les yeux ouverts. « Comment vous sentez-vous, Mrs. Barone ?

— Je vous ai entendu parler de moi.

— Pas de contrariétés, c’est bien compris ? »

Dolores le fixait sans mot dire.

« Merci, docteur, fit Sidney. Je suis tellement soulagé que ce ne soit pas un infarctus.

— C’est une possibilité qui n’est pas à exclure. Nous allons pratiquer d’autres examens. En attendant, je vais vous prescrire un régime, Mrs. Barone, et nous vous donnerons un traitement à suivre. Nous verrons tout ça avant votre départ.

— Quand sortirai-je d’ici ?

— Pas si vite. Après-demain, peut-être. Et maintenant, vous aussi vous devriez aller vous reposer, Mr. Barone.

— Merci. Bonne nuit, docteur. »

Le jeune homme sourit de nouveau et sortit, après leur avoir adressé un signe de la main.

Sidney reprit sa place au chevet de Dolores. « Tu as entendu ce qu’il a dit », déclara-t-il, catégorique, tout en sachant que cela ne servirait à rien.

Dolores se tourna vers lui, et ses yeux s’emplirent de larmes. Elle l’agrippa par la main : ses doigts étaient froids et moites. « Elle l’a tué, Sid. Elle l’a tué et elle ne sera pas punie. Tu as bien vu. La police ne peut pas l’arrêter. Même s’ils savent que c’est elle. Ils n’ont aucune preuve. Rien qui la relie à cet individu…

— Ils finiront par trouver quelque chose, la rassura Sidney. À supposer qu’il y ait quelque chose à trouver.

— Comment ça, “à supposer” ?

— Je veux dire seulement que ce ne sera pas difficile. Maintenant qu’ils ont découvert l’existence de ce tueur à gages. »

Dolores remua la tête sur son oreiller.

« C’est elle, j’en suis sûre. J’en étais convaincue depuis le début. Mais si ce Powell n’avait pas été abattu d’une manière aussi stupide, elle s’en serait bel et bien tirée. Elle a même eu le culot d’épouser son amant, tellement elle était certaine d’échapper à la justice. »

Sidney lui tapota anxieusement l’épaule.

« Mais on l’a retrouvé, voyons. Et on finira par trouver le reste. Fais confiance à la police. »

Appuyée sur un coude, Dolores tenta de s’asseoir. Les courbes des moniteurs montèrent en flèche. « Et s’il n’y avait plus rien ? C’était il y a plusieurs mois. S’il ne reste aucune trace…

— Dolores, arrête ! Tu es à l’hôpital. J’ai presque cru te perdre. »

Elle lui lança un regard triste. « Ne t’inquiète pas pour moi. Rentre te coucher, Sid. Je vais dormir.

— Certainement pas. Tu vas ruminer jusqu’à ce que tu aies une autre crise.

— Tu ne peux pas m’empêcher d’y penser. C’était mon enfant. Mon unique enfant. »

Sidney soupira et l’embrassa sur le front. « Je sais. »

Une infirmière entra d’un pas énergique avec un comprimé dans une petite tasse en carton. « Tenez, Mrs. Barone, dit-elle, joviale. Ça va vous faire dormir. »

Dolores mit le cachet dans sa bouche, aspira un peu d’eau à l’aide d’une paille et avala. L’infirmière prit son pouls, sa tension et lui tapota le bras. « Bien, fit-elle en haussant la voix, comme si elle s’adressait à une classe d’écoliers bruyants. Vous n’allez pas tarder à avoir sommeil. Il serait temps que votre mari rentre chez lui. »

Sidney secoua la tête. Il doutait fort que ce comprimé suffise à l’apaiser. Elle allait rester éveillée des heures et des heures, à ressasser toujours la même chose. Il se pencha et, tendrement, déposa un baiser sur la joue pâle de sa femme. L’infirmière ouvrit ostensiblement la porte.

« Je t’aime. Tâche de te reposer.

— Promis. »

Sidney se redressa avec effort. Il n’était pas encore sorti qu’elle s’était déjà tournée vers le mur. Elle sentait son cerveau fonctionner fébrilement, passer et repasser en revue tout ce qu’elle venait d’apprendre. Tous les calmants du monde n’empêcheraient pas son cœur de mère de saigner… même si elle devait y laisser sa vie.

29

Richard Walsh gara sa Lexus devant la maison. « C’est sûr, vous ne voulez pas que je vous emmène au port pour récupérer votre voiture ? »

Assise à l’arrière, Laura s’appuyait contre Ian. Tendu, il serrait la poignée intérieure de la portière.

« Nous irons la chercher demain, répondit-il. Ma femme est fatiguée.

— Ça va, protesta Laura. Richard, puis-je t’offrir une tasse de café ou quelque chose d’autre à boire ? » Richard consulta sa Rolex en platine. « Seigneur, presque trois heures du matin. Je préfère rentrer. » Il se pencha par-dessus son siège. « Vous avez une mine épouvantable, tous les deux. Vous avez besoin de dormir. Où est Michael ?

— Chez les voisins, dit Laura avec lassitude. Merci d’être venu au palais de justice, Richard. C’était très gentil à toi.

— Allons, allons ! C’est mon job d’avocat. Et puis, ça aurait pu être pire. Ils savent que quelqu’un a payé ce type pour tuer Jimmy, mais ils n’ont rien de concret contre vous. C’est évident. Sinon, vous seriez déjà sous les verrous, conclut-il gaiement.

— Merci beaucoup, fit Ian.

— Essayons d’être optimistes, quoi ! Naturellement, ils vont vous rendre la vie impossible. Ils exigeront le moindre reçu, le moindre relevé de banque datant de cette période. Le mieux serait de coopérer. Donnez-leur tout ce qu’ils vous demanderont. Ils chercheront les traces de la somme que vous auriez versée à Herman Powell. Les tueurs à gages ne travaillent pas pour des clopinettes. Leur but sera de repérer un montant considérable en liquide, qui ne corresponde à aucune dépense justifiable.

— Ils n’en trouveront pas, répliqua Laura d’une voix blanche.

— Je n’arrive toujours pas à y croire, dit Richard. Un tueur à gages. Qui aurait fait ça ? Qui a voulu se débarrasser de Jimmy ? »

Tout à coup, Laura se sentit prise au piège à l’arrière de la voiture. Elle avait l’impression d’étouffer. « Je voudrais rentrer, Richard.

— Oui, bien sûr. » Il leur ouvrit la portière puis se rassit. « Allez vous reposer. Nous en reparlerons demain. »

Ils se dirigèrent bras dessus, bras dessous, vers la maison. Lasse, Laura avait posé la tête sur l'épaule d'Ian.

Richard les regarda disparaître à l'intérieur. Puis il releva les vitres, mit la climatisation en marche et sélectionna une cassette pour le trajet du retour. Les Red Hot Chile Peppers. Les Piments Rouges, qui dit mieux ? pensa-t-il. Il tourna le bouton du volume à fond et prit la direction de Rock Harbor.

Pendant qu'Ian était sous la douche, Laura enfila une chemise de nuit et un peignoir d'été. Avec regret, elle regarda par la fenêtre la maison de Pam. Toutes les lumières étaient éteintes ; en revanche, elle fut ennuyée de voir la voiture de Duane. Pas étonnant que Pam lui ait paru nerveuse quand elle l'avait appelée pour lui demander de garder Michael jusqu'au lendemain matin. Laura savait parfaitement que ces derniers événements attiseraient encore l'hostilité de Duane à son égard. Combien de temps faudrait-il à Pam pour adopter le point de vue de son mari ?

En tout cas, il était beaucoup trop tard pour téléphoner. Michael pouvait très bien dormir là-bas. Il était toujours content d'aller chez Louis. Mais en regardant la fenêtre de la chambre de Louis, elle ne put s'empêcher de repenser aux paroles de Dolores. Elle voulait lui prendre Michael, la punir pour quelque chose qu'elle n'avait pas fait. Et aussi, se dit-elle en entendant s'ouvrir la porte de la salle de bains, pour ce qu'elle avait fait.

Ian entra dans le salon en pantalon de pyjama, tout en s'essuyant les cheveux avec une serviette. Il est si beau, pensa-t-elle. Si beau et si mélancolique. Elle était tombée dans ses bras comme dans un filet de protection. Et maintenant… qu'allait-il advenir d'eux ?

Il se servit un verre de vin sur le buffet en chêne massif. « Tu en veux ? Ça te ferait du bien. »

Elle refusa machinalement, puis changea d'avis. « Pourquoi pas. » Il remplit un autre verre et le tendit à Laura, pelotonnée dans un coin du canapé. Lui-même s'assit dans le fauteuil club en cuir devant l'âtre éteint. Le fauteuil de Jimmy. Ses yeux bleus étaient gris, comme à l'approche d'un orage. Il fixa le fond de son verre.

« Ian, je n'arrête pas de penser à ce qu'a dit Dolores, bredouilla Laura. Qu'elle me prendrait Michael.

— Elle ne peut pas le faire », rétorqua-t-il, laconique.

À en juger par le ton de sa voix, il ne tenait pas à poursuivre cette discussion. Elle lui en voulut de ne pas prêter une oreille attentive à ses inquiétudes. Mais elle comprenait ce qu'il entendait par là : pour le moment, Dolores n'avait aucun moyen légal de mettre sa menace à exécution.

Comment peux-tu lui reprocher son impatience ? se sermonna-t-elle. Il n'a pas prévu tout ça quand il t'a demandé de l'épouser. Et, compte tenu des circonstances, il s'est montré drôlement compréhensif. Elle contempla son verre. Après la tension de l'interrogatoire, le choc des révélations, elle sentait la fatigue dans tous les muscles. Pendant quelques minutes, ils restèrent silencieux l'un et l'autre.

Finalement, Ian but une gorgée de vin et dit : « Je vais contacter un autre avocat.

— Un autre avocat ? répéta-t-elle, surprise. Pour quoi faire ? Richard s'est toujours occupé de nous.

— Eh bien, primo, il s'agit d'une enquête criminelle, et il n'a apparemment pas d'expérience dans ce domaine.

— C'est sans doute vrai, opina Laura avec un soupir.

— Et, secundo, il ne m'inspire pas confiance. Il ne me plaît pas, et je n'ai pas confiance en lui.

— Pourquoi ? » Elle était étonnée de sa réaction.

« Je n'en sais rien. Disons que c'est viscéral, répondit-il, agacé.

— Ce n'est pas une raison suffisante. Mais si tu y tiens…

— Je tiens à nous assurer les services d'un professionnel de haut niveau. J'ai entendu parler d'un type, à Philadelphie… Son nom est Curtis Stanhope.

— Mais pourquoi, puisque nous n'avons rien fait de mal ? Nous n'avons rien à cacher…

— Laura, ce n'est pas le moment de s'encombrer d'un quelconque provincial attardé. »

Mais elle suivait le fil de son propre raisonnement. « À moins que tu ne me soupçonnes, toi aussi. C'est ça ?

— Ne sois pas ridicule. (Il se renversa dans son fauteuil.) Laura, il y a des tas d'innocents qui se font embarquer tous les jours. J'essaie de nous éviter ça.

— Je ne t'en voudrais pas, dit-elle tout bas. Tu n'es qu'un être humain. Tout le monde pense que c'est moi. Combien de temps encore peut-on te demander de croire en moi ?

— Ce n'est pas ça du tout. Je m'en veux personnellement.

— Toi ? Mais enfin, pourquoi ? »

Ian se passa la main dans ses cheveux humides. « Parce que… c'est ma faute. J'ai insisté pour que nous nous mariions. Si tu ne m'avais pas épousé, leurs soupçons ne seraient pas retombés sur toi. Ils ne nous auraient pas considérés de cette façon. »

Laura haussa les épaules. « C'est toujours la famille qu'on suspecte en premier.

— Certes, mais une veuve qui se remarie aussi vite… Évidemment, ils vont penser… J'aurais dû attendre, me montrer plus patient… J'ai agi sans réfléchir. »

Laura avala une gorgée de vin. Il avait raison, bien sûr. « Mais nous ne pouvions pas prévoir ce qui allait nous arriver. Nous avons fait ça *parce que* nous étions innocents. Et tu ne m'as pas forcé la main. Je t'ai épousé parce que j'en avais envie… » Sa voix mourut.

« Je ne les laisserai pas te nuire. Je le jure. Je te protégerai envers et contre tout. Je n'ai pas vécu tout ça pour te perdre. J'ai déjà tout perdu une fois. Je n'ai pas l'intention de recommencer. »

Sa véhémence l'émut et l'effraya en même temps. « Ne dis pas ça. Tu me fais peur. »

Il vint s'asseoir à côté d'elle et la prit dans ses bras. « Excuse-moi, murmura-t-il en lui embrassant les cheveux. Ne t'inquiète pas. Je m'occupe de tout. Je te le promets. Tout va s'arranger. »

Laura ferma les yeux. Elle avait tant envie de le croire. Mais derrière ses craintes concernant la police, Michael, d'Ian, se profilait, inexorable, une question qui la tourmentait. Une question qu'elle ne voulait pas formuler tout haut devant Ian. Qui avait engagé Herman Powell ? Qui avait intérêt à tuer Jimmy ?

Depuis la nuit du meurtre, elle avait cru qu'il s'agissait d'un crime gratuit, un cambriolage qui aurait mal tourné. Malgré les pressions de la part des policiers, elle savait bien, elle, que Jimmy avait été tué par un rôdeur inconnu. Maintenant, ce n'était plus la même chose. Certes, le coup de feu avait été tiré par un inconnu, mais le commanditaire de l'assassinat était quelqu'un que Jimmy connaissait. Qu'elle-même connaissait sûrement. Cette idée la fit frémir intérieurement. Ian la sentit trembler et resserra son étreinte.

Candy Walsh s'assit dans le lit, retira son masque de nuit et jeta un coup d'œil sur le réveil. Puis elle gratifia son mari d'un regard noir. « Pourquoi

sifflotes-tu à une heure pareille ? Tu es le roi des emmerdeurs, Richard. » Elle tapa son oreiller et voulut se recoucher.

« Tu ne me demandes rien ? » Il était dans le dressing, en train d'accrocher son pantalon sur une chaise, bien que la chambre ait été conçue pour faciliter les rangements.

« D'accord, dit Candy en se soulevant sur les coudes. Alors, est-ce qu'on l'a arrêtée ? »

Richard se rinça la bouche et cracha, avant de se mettre quelques gouttes d'eau de toilette. « Eh non.

— Comment as-tu fait ? »

Il parut sur le pas de la porte, vêtu seulement de son short de boxeur en soie. « Je suis un génie. » Et il se dirigea d'un pas nonchalant vers le lit.

Candy leva les yeux au ciel. « Laisse tomber, Richard. Il est trois heures et demie du matin. »

Il se glissa sous les draps. « À vot'bon cœur m'dame.

— Tu me donnes envie de vomir. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas en prison ?

— Ah, mais ça lui pend au nez. Elle ne mettra certainement pas les voiles pour partir à l'aventure avec son nouvel époux.

— Dans ce cas, de quoi te réjouis-tu ?

— Qui te dit que je m'en réjouis ? » s'enquit-il avec une soudaine méfiance.

Il était loin d'être tiré d'affaire. Il manquait toujours une grosse somme sur les comptes de Laura, et il n'avait pas encore trouvé de solution pour y remédier. Quand sa secrétaire, Adelaide Murphy, lui avait annoncé que Laura s'était remariée et entendait quitter la ville avec tout son argent, il avait eu un malaise si grave qu'il avait cru y passer. Maintenant, au moins, il avait un peu de temps devant lui. Il pouvait y arriver. Ce n'était pas difficile. Il avait déjà marché sur la corde raide, sans jamais se casser la figure.

Je te trouve ignoblement gai.

— Zé tout simplement parce que z'aime ma p'tite Candy, fit-il en l'embrassant dans le cou.

— Oh, la ferme ! » Et elle lui enfonça un coude impeccablement poncé dans la poitrine.

30

Après une nuit trop courte et un petit déjeuner hâtif, Ron Leonard, Vince Moore et Clyde Jackson se réunirent de nouveau dans le bureau du procureur.

Ron accepta, reconnaissant, une tasse de café servie par la secrétaire du procureur et s'efforça de remettre de l'ordre dans ses idées. Il avait eu du mal à trouver le sommeil. Tandis qu'il se tournait et se retournait sur son oreiller, il revoyait le visage pâle de Laura Reed, ses tragiques yeux gris qui semblaient l'interroger. C'est une criminelle, se disait-il. Une tueuse. Finalement, il s'était levé, avait bu une bière et regardé un polar des années quarante sur le câble. À un moment, il s'était endormi dans le fauteuil. Bien que plus âgé, Vince n'était guère différent des autres jours : toujours aussi placide et pondéré. « Comment se fait-il que vous ayez l'air d'avoir dormi huit heures sur un lit de pétales de rose ? demanda Ron.

— La vie saine et l'amour d'une femme. » Vince eut un large sourire.

« Ça a sûrement des avantages, concéda Ron avec lassitude.

— Bien, messieurs, dit le procureur. Tâchons de nous retrouver dans cet embrouillamini. Commençons déjà par démêler les faits des soupçons. »

Jackson leva les yeux. Ses deux interlocuteurs approuvèrent d'un hochement de tête.

« Nous savons que quelqu'un a engagé Herman Powell pour supprimer James Reed. Nous savons également que sa veuve, Laura Reed, a hérité une fortune considérable et s'est remariée, cinq mois plus tard, avec le dénommé Ian Turner. Mobile, moyens et opportunité. Jusque-là, exception faite d'une amitié enfantine prouvée, nous avons été incapables de mettre en évidence leur relation avant la date où ils se sont officiellement rencontrés à Cape Christian. Par conséquent, notre principal suspect est Mrs. Reed. Mais si nous partons du principe qu'elle a fait appel à Powell, Ian Turner était-il son complice, ou bien la rencontre et le mariage étaient-ils innocents, comme ils le prétendent ?

— À mon sens, dit Vince, ce mariage précipité n'est pas une preuve de

leur culpabilité. Bien au contraire. S'ils étaient coupables, s'ils avaient tout manigancé ensemble, s'afficheraient-ils aussi ouvertement, je vous le demande ? On croirait presque qu'ils cherchent à s'attirer nos soupçons. »

Le procureur Jackson fit la moue et considéra le chef de police en plissant les yeux. « Peut-être qu'ils n'en pouvaient plus d'attendre. Peut-être qu'ils pensaient nous avoir roulés définitivement, alors pourquoi atermoyer davantage ?

— Et si ce n'était pas eux, hein ? Qui d'autre avait intérêt à tuer Jimmy Reed ?

— Ma foi, voilà une bonne question, répondit Jackson d'un ton neutre.

— Que diriez-vous de leur avocat ? demanda Ron. Il ne me plaît pas beaucoup. N'était-il pas l'associé de Reed ?

— Walsh a un problème : il aime le jeu. Ça, nous le savons. Mais je ne vois pas ce que la mort de Jim Reed aurait changé pour lui, fit Vince.

— C'est lui qui gère leur argent, non ? Peut-être avait-il besoin de ce million de l'assurance vie de Reed pour pouvoir continuer à faire joujou. »

Le procureur haussa les épaules et ajouta une note au dossier. « On va vérifier ça. En attendant, il y a ce type qui a disparu. Jurik. Ils étaient très proches, non ? Comme deux frères, d'après certains. Or on connaît la rivalité qui peut exister entre frères. Nous l'avons éliminé dès le départ à cause du fauteuil roulant. Mais puisqu'il s'agit d'un meurtre sur commande… »

Vince soupira. « Comme vous le savez, Gary Jurik a quitté la ville sans prévenir. Sa mère affirme qu'il a été perturbé par le remariage de Laura Reed. Elle a peur qu'il se suicide.

— Plus vraisemblablement, lâcha Ron, il a dû prendre la poudre d'escampette pour échapper à la vieille. C'est une vraie purge, paraît-il.

— Ce matin, nous avons reçu des informations le concernant, annonça Vince sombrement. Il semblerait qu'un marchand d'armes du côté de Boston ait demandé à consulter son casier judiciaire pour un contrôle de routine. C'est sorti sur notre ordinateur. J'ai expédié quelqu'un sur place pour se rendre à l'adresse qu'il avait donnée.

— Tiens, tiens, dit Ron. Maman n'avait peut-être pas tort. »

Les trois hommes examinèrent cette hypothèse en silence.

« Au fait, Wanda Jurik m'a dit une chose bizarre, hasarda Vince. Elle rend James Reed responsable de l'accident dont son fils a été victime. Alors qu'il n'y était strictement pour rien. Et si elle avait voulu se venger ?

— Vince, répliqua Ron, cet accident remonte à… quoi, quatorze ans ? La

plupart des gens n’attendent pas tout ce temps pour se venger. La vengeance est un crime passionnel. Ne croyez-vous pas ?

— Vous avez raison. » Vince poussa un soupir.

« En parlant de crime passionnel… (Ron décrivit un arc de cercle avec sa tasse de café.) Si Gary Jurik était amoureux de la femme de Reed au point de vouloir se suicider parce qu’elle s’est remariée, c’était peut-être lui qui avait décidé de faire disparaître Jimmy Reed. »

Clyde Jackson haussa les épaules. « C’est possible. En pensant qu’il aurait ses chances auprès d’elle, une fois James Reed éliminé. Seulement, hélas pour lui, la voilà qui épouse un autre type. Alors il achète une arme et paf !

— Et emporte la réponse dans sa tombe, ajouta Ron.

— C’est un scénario fort intéressant, mais d’une part, rien ne prouve que Gary Jurik compte utiliser cette arme contre lui-même, et d’autre part, soyons réalistes : nous savons tous que l’objet de notre enquête, ce sont surtout les jeunes mariés.

— Exact, fit Ron, maussade. Dommage que Powell n’ait pas conservé la liste de ses clients. »

Les trois hommes réfléchirent quelques instants en silence. « Serait-ce possible, s’interrogea Vince tout haut, que Turner ait agi à l’insu de Laura ? »

Les autres le dévisagèrent comme s’il leur parlait chinois.

« Comprenez-moi bien, ils admettent tous deux qu’ils se sont connus autrefois, O.K. ? Et si, au nom d’une quelconque idée fixe, il avait décidé de l’avoir pour lui tout seul ? C’est déjà arrivé…

— Autrement dit, il n’a pas pensé à elle pendant des années et tout à coup, vlan ! il s’est mis à rêver d’elle ? s’enquit Ron.

— Je sais, ça paraît bizarre. »

Clyde Jackson posa ses grosses mains à plat sur le bureau.

« Comment peut-on rêver d’une fille qu’on a fréquentée à l’école primaire ? »

Ron se tapota les dents du bout de son crayon. « En tout cas, il affirmait la connaître. Il l’a dit à cette petite fille à La Barbade. Moi, il m’a monté un bateau comme quoi on connaît un auteur à travers son œuvre, mais la gamine que j’ai vue là-bas était catégorique.

— Donc, selon vous, après la mort de sa femme, il a décidé de tuer James Reed ? »

Vince haussa les sourcils. « Il s’est peut-être débarrassé de sa femme d’abord. Quelqu’un qui fait appel à un tueur à gages est capable de tout, à

mon avis. Pas vrai ?

— Là, vous allez un peu loin, répondit Clyde.

— Je ne sais pas. Je réfléchis, c’est tout.

— Avons-nous recueilli toutes les informations sur l’incendie qui a coûté la vie à sa première femme ?

— Il y a bien des choses qui me chiffonnent, reconnut Ron.

— Comme quoi ? » demanda Vince.

Ron haussa les épaules. « Le fait que son frère soit pompier, par exemple. Turner aurait très bien pu entendre parler des procédés employés par l’incendiaire.

— Et les copier pour lui faire porter le chapeau. »

Ron hocha la tête. « Son frère nie en avoir discuté avec lui. Mais il se sent redevable vis-à-vis de Turner. Il n’avouera jamais. L’ennui, c’est qu’apparemment Turner adorait son fils. Mais… le soir de l’incendie, son fils était censé assister à un match. Il ignorait que sa femme avait préféré le garder à la maison.

— Aïe, fit Vince.

— Ça ne prouve rien, trancha Clyde Jackson. Écoutez, je me fiche de savoir si c’est lui, elle ou les deux… moi, je veux déterminer d’où vient l’argent versé à Herman Powell. Ou alors, il nous faut un témoin. Quelqu’un qui les aurait vus ensemble avant la mort de James Reed. Sinon, nous pourrons rester là à spéculer jusqu’à leurs noces d’or.

— Très juste, acquiesça Vince, penaud.

— Ron, vous allez m’éplucher les comptes bancaires de Turner. Insistez auprès des banques pour avoir tous les relevés. La même chose pour elle. Puis nous nous occuperons de l’avocat. Il doit bien y avoir une piste quelque part… (Clyde Jackson se redressa sur son siège.) Messieurs, nous avons du pain sur la planche. Vince, combien de vos hommes travaillent sur cette affaire ?

— Cinq, à plein temps.

— Bien, n’hésitez pas à piocher dans nos propres effectifs. Contrôlez la liste de leurs appels téléphoniques. Faites le tour des hôtels, motels ou foyers pour sans-abri où ils auraient pu être hébergés en dehors de la ville. Avez-vous répertorié tous les voyages d’affaires ou escapades de l’un et de l’autre ? »

Ron hocha la tête.

« Eh bien, au boulot ! Cette histoire avec Powell relance l’affaire. Mais ça

ne va pas durer. J’ai eu un coup de fil du FBI ce matin : l’enquête est déjà en cours dans le Michigan et l’Ohio. Moi, j’aimerais si possible qu’on se débrouille entre nous. Il nous faut donc des réponses, et vite. Alors, du punch ! Et maintenant, si vous voulez bien m’excuser, on m’attend au tribunal. »

31

Aaron Kellerman s’assit sur un banc libre, ouvrit le sac en papier qui contenait son pique-nique et leva avec délectation le visage vers la brise, le ciel bleu et les nuages passagers. Il pensait à ce qu’avait dit Henry James : « après-midi d’été » était la plus belle expression de la langue anglaise. En tout cas, cette journée semblait lui donner raison. Ça faisait du bien de sortir, de respirer l’air frais du dehors. Aaron travaillait comme infirmier dans le service psychiatrique pour adolescents d’une clinique privée de Beacon Hill. Il adorait ses gosses, même les plus toqués, mais c’était un métier prenant, et il avait besoin de faire une coupure. Par beau temps, il venait toujours déjeuner au parc. Il défit son sac et, regardant autour de lui, aperçut à nouveau l’homme en fauteuil roulant.

Aaron l’avait repéré depuis une semaine déjà. Tous les jours, il le retrouvait assis sous le même arbre, en face des vendeurs d’encens et de boucles d’oreilles. On aurait dit qu’il avait pris racine ici. Il avait toujours un carnet à dessin sur lui, mais la plupart du temps celui-ci reposait, intact, à côté du fauteuil. La tignasse argentée et le teint pâle de l’inconnu lui conféraient une allure d’artiste. Il restait essentiellement à l’ombre, sans boire ni manger, et sans adresser la parole à quiconque. Triste et mystérieux, il donnait l’impression d’appartenir à une sphère supérieure, et Aaron ne put s’empêcher de s’interroger sur lui.

Ce devait être son expérience d’infirmier qui l’avait alerté sur l’état de cet homme. Il connaissait bien ces symptômes alarmants : l’air absent, l’apathie, l’indifférence par rapport à cette belle journée d’été. Aaron prit une bouchée de salade de pâtes et l’arrosa d’une gorgée de cidre. Occupe-toi de tes affaires, se dit-il. N’as-tu pas assez de ton travail ? Il s’efforça d’oublier cet homme, de reporter son attention sur les gens dans les bateaux-cygnes. En vain. Depuis son enfance, il ne supportait pas la souffrance d’autrui. Son père, célèbre chirurgien esthétique, en avait conclu que son fils unique suivrait ses traces et se consacrerait à la médecine. Mais il le connaissait mal,

et sa déception fut grande quand Aaron opta pour la profession d'infirmier. Quant à sa belle-mère, elle ne s'intéressait guère à la voie qu'il s'était choisie, du moment qu'elle ne l'avait plus dans les jambes.

Aaron soupira et coupa un gressin en deux. Pense à autre chose, se réprimanda-t-il. Et il essaya. Il songea au marathon auquel il devait participer le week-end suivant et se demanda s'il ne devrait pas profiter de cet après-midi pour aller courir le long des berges. Le lendemain soir, il dînait chez des amis à Cambridge, un couple qu'il avait connu à l'école. Justement, c'était l'occasion ou jamais d'aller acheter une bouteille de vin. Blanc ou rouge ? s'interrogea-t-il indolemment. Mais il ne bougea pas. Comme attiré par une force invisible, il se surprit à regarder une fois de plus l'homme en fauteuil roulant. Le visage toujours aussi pâle et inexpressif, il était en train de dessiner. Après avoir ramassé son sac en papier, sa serviette et sa fourchette en plastique, Aaron alla les jeter dans la poubelle la plus proche. Il hésita momentanément, puis s'approcha, s'accroupit à côté du fauteuil et jeta un coup d'œil sur le carnet à dessin.

L'homme s'interrompit et se figea devant l'intrus. Aaron admira les habiles esquisses des vieux édifices de Beacon Hill.

« Mais vous êtes doué ! » s'exclama-t-il avec sincérité.

Gary le fixait comme s'il venait d'une autre planète, attendant qu'il reparte. Aaron fit mine de ne pas remarquer sa froideur. « Puis-je regarder votre bloc-notes ? Au fait, je m'appelle Aaron Kellerman. » Et il lui tendit gauchement la main.

Plus pour éviter de la lui serrer, Gary marmonna son nom et se trouva obligé de remettre son carnet à cet étranger. Aaron l'ouvrit et se mit à examiner les dessins. « J'étais curieux de connaître votre travail. Je vous ai vu ici tous les jours de cette semaine. Généralement, je viens déjeuner dans le parc.

— Aujourd'hui, c'est le dernier jour », répondit Gary d'une voix dénuée d'expression.

Aaron continua à feuilleter doucement le carnet. Il n'avait pas réagi extérieurement, mais les paroles du peintre lui firent froid dans le dos. Ce ton-là, il le connaissait. Il l'avait déjà entendu à la clinique. Il feignit de ne pas comprendre. « Le dernier jour ! Vous voulez dire dans le parc ? Vous travaillez donc dans les différents endroits de la ville ? »

Gary le regarda, désemparé. Il vit devant lui un homme frêle, avec une barbe noire soigneusement taillée et des yeux de velours. Son intérêt le

déconcertait. N’était-on pas livré à soi-même dans les grandes villes ? Pourquoi lui posait-il toutes ces questions ? Il n’allait tout de même pas lui raconter sa vie ! « Je… non. Je dois… partir d’ici.

— Vous ne pouvez pas rester ? s’enquit Aaron innocemment.

— Non », riposta Gary, laconique, sur un ton qui signifiait « mêlez-vous de ce qui vous regarde ».

Son interlocuteur n’eut pas l’air de saisir l’allusion. Il interrogea Gary sur son travail, ses origines et même sur la blessure qui l’avait cloué au fauteuil. Gary répondait autant que possible par monosyllabes. Puis Aaron lui demanda de but en blanc où il habitait.

« Au motel du Faisan d’Or, à Chinatown », répliqua-t-il il ne mentait pas. C’était son adresse du moment. Et il n’y en aurait pas d’autre.

Sans qu’on l’y invite, Aaron lui parla un peu de lui. De son loft dans le North End. De son travail d’infirmier. Du fait qu’il était originaire de Floride, mais qu’il était venu faire ses études ici, à Boston. Le silence obstiné de Gary ne semblait pas le décourager. Pas un instant il ne se départit de sa douce insistance, comme s’il bavardait avec un ami de longue date. Finalement, il annonça à regret qu’il devait retourner au travail.

« Vous reverrai-je demain ?

— Je vous l’ai déjà dit, c’est le dernier jour.

— Pourquoi faut-il que ce soit le dernier ? demanda Aaron anxieusement.

— Le tout dernier, répondit Gary, la mine sombre.

— J’aurais dû venir plus tôt, Gary.

— Ça n’aurait rien changé », fit Gary d’une voix atone.

Il regarda l’homme brun vêtu de blanc traverser la pelouse. De temps à autre, Aaron se retournait pour lui adresser un signe de la main. Lorsqu’il eut gagné le trottoir d’en face, Gary fit pivoter son fauteuil et se dirigea vers sa camionnette. Il se hissa sur le siège, mit le moteur en marche et, malgré lui, jeta un coup d’œil en arrière. Aaron était toujours Là. Gary se raidit. Qu’est-ce qui te prend ? pensa-t-il. C’est la semaine des handicapés, ou quoi ? Il n’était pas cynique de nature, mais il l’était devenu. Il sentait encore le regard d’Aaron quand il déboîta avec précaution et s’engagea dans la circulation animée de Boylston Street. Conduire dans une ville inconnue lui faisait peur. Jusqu’à présent, il n’avait conduit que dans Cape Christian. Il ne savait toujours pas très bien pourquoi il avait atterri ici. Ou plutôt si. Boston avait souvent occupé ses pensées… à cause du musée, de la bourse. Mais c’était il y a très longtemps. C’était avant.

Gary soupira et regarda, angoissé, autour de lui. Il n'était pas certain de retrouver le magasin. Il était tombé dessus par hasard, alors qu'il ne connaissait absolument pas les lieux. Il essaya de se rappeler les tournants qu'il avait pris, les points de repère qu'il avait notés en chemin. Mais ce n'était pas facile. Il ne faisait pas très attention à ce qui l'entourait. Au fond, se dit-il en se frayant le passage vers les quartiers sordides de Boston Sud, ce n'était pas la mer à boire. Après tout, il n'avait plus rien à perdre.

Avec un amer sentiment de triomphe, il reconnut l'immonde petite rue qu'il cherchait. À l'angle, il y avait une façade de brique grise avec l'inscription : « Encaissement de chèques ». Plus loin, il y avait une auberge et, juste en face, un fast-food. Après s'être garé, Gary descendit sur le trottoir. Il contourna une canette de bière vide et roula sur les papiers gras pleins de fromage collé et les mégots de cigarettes qui jonchaient l'asphalte. S'arrêtant devant le magasin, il jeta un coup d'œil sur la devanture crasseuse et son étalage de bric-à-brac qui faisait davantage penser à un grenier qu'à un commerce. Il y avait là des outils de jardin usagés, des appareils électriques et même des jouets d'enfant.

Gary se propulsa à l'intérieur et suivit le passage encombré vers la vitrine qui contenait les articles de valeur : fusils et armes de défense. Le propriétaire du magasin, un homme grisonnant coiffé d'une casquette de vendeur de journaux et qui regardait un feuilleton sur un vieux poste de télévision, le reconnut immédiatement.

« Je crois que le délai d'attente est passé, déclara Gary à brûle-pourpoint.

— Absolument, acquiesça l'homme, affable. Pas de problème pour votre casier. Il est vierge. Un instant, je vais vous chercher votre arme. »

Gary attendit patiemment. Il n'avait plus aucune raison de se presser.

32

De retour dans son bureau, Vince trouva Ron Leonard dans son fauteuil, les yeux clos et les pieds sur la table. « Faites comme chez vous, inspecteur », dit-il, goguenard.

Ron ouvrit les yeux et replia les jambes avec un sourire penaud. « Excusez-moi. J'avais besoin de me reposer la vue. J'ai passé la journée dans la paperasserie bancaire : les comptes de James et Laura Reed, les relevés de Turner faxés du Connecticut. »

Vince lui fit signe de rester assis et fouilla dans son classeur pour ranger la fiche qu'il avait retirée tantôt. « Avez-vous trouvé quelque chose d'utile ?

— Pas pour l'instant. Ce que je cherche doit être bien caché. Évidemment, je ne m'attendais pas à tomber sur un chèque au nom de Powell tiré sur le compte commun des Reed. Quant à Turner, il a tout liquidé avant de partir aux Antilles. Depuis, il règle tout en espèces. »

Vince hocha distraitement la tête.

« Qu'y a-t-il ? Vous avez du nouveau ?

— Je viens d'avoir un coup de fil de Bobby McCandless… l'homme que j'avais envoyé à Boston à la recherche de Gary Jurik. Apparemment, Jurik a eu son arme, mais l'adresse qu'il avait donnée à l'armurier était bidon. »

Ron grimaça. « Maman avait raison. Il nous mijote quelque chose…

— Je sais. Seulement Bobby ne connaît pas Boston. Il sera incapable de retrouver Jurik. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Qu'allez-vous faire ?

— Que voulez-vous que je fasse ? J'ai dit à Bobby d'alerter la police locale et de rentrer chez nous. »

Le téléphone sonna sur le bureau de Vince.

« Pouvez-vous répondre ? Si c'est Wanda Jurik, dites-lui que je ne suis pas là. »

Ron décrocha, posa quelques questions et se tourna vers Vince, la main sur le récepteur. « C'est Dominick Vanese, celui qui a un grand restaurant à

Atlantic City.

— Le frère de Marie ? N’est-ce pas le lieu de rendez-vous des mafieux ? Que désire-t-il ? »

Ron haussa les épaules. « Il a une information importante à vous communiquer, semble-t-il. À propos de l’affaire Reed.

— Le loup sort du bois. »

Prudemment, Vince tendit la main vers le téléphone.

Lorsqu’on entrait dans le restaurant de Dominick Vanese, Stella di Mare, c’était comme si l’on pénétrait dans les profondeurs d’une cavité du cœur. Les murs étaient couleur grenat, et la moquette, d’une teinte plus vive, était rouge sang. Les banquettes en cuir luisant étaient marron foncé, mais la lueur des bougies dans des chandeliers en verre rubis leur conférait également des reflets rougeâtres.

Le Stella di Mare était l’un des restaurants les plus connus de la promenade du front de mer. Et l’un des rares à n’avoir pas été supplanté par un casino. Dominick Vanese avait beaucoup d’amis haut placés qui appréciaient sa cuisine depuis des années ; tout comme lui, ils s’opposèrent à ce que son établissement de renom disparaisse au profit de l’un de ces nouveaux complexes géants proliférant sur la promenade. Car à Atlantic City, l’amitié et la fidélité comptaient bien plus que l’argent.

Du pas de la porte dissimulée par de lourdes tentures de brocart, Vince et Ron scrutaient la salle à l’éclairage tamisé. « N’est-ce pas Gianni di Marco ? » demanda Ron, faisant allusion à un gros bonnet de la Mafia.

Vince plissa les yeux. « Lui-même. »

Assis tout au fond de la salle, Gianni di Marco, un sexagénaire épanoui en costume Armani, mangeait délicatement dans une toute petite assiette. À côté de lui, un homme plus jeune, en survêtement noir et violet cousu dans de la toile de parachute, émiettait un morceau de pain dans la corbeille posée sur la table.

Aux accents étouffés de l’ouverture de *Cavalleria Rusticana,* Dominick Vanese sortit à leur rencontre, vêtu comme à l’accoutumée d’un complet bleu foncé et d’une chemise immaculée. « Vous avez réservé ? »

Vince et Ron s’arrachèrent à la contemplation des gangsters et regardèrent le petit homme au crâne dégarni. « Vince Moore, chef de la police. Et voici l’inspecteur Leonard, du bureau du procureur fédéral de Cape Christian. »

Le visage lisse de Dominick Vanese ne trahit pas la moindre surprise. Sa

réussite, il la devait en partie à sa discrétion. Des gens connus se réunissaient souvent autour d'un repas d'affaires dans son restaurant. Il veillait simplement à ce qu'ils soient bien nourris à cette occasion. Invitant Vince et Ron à le suivre, il se fraya le passage entre les tables. Ron nota fugitivement une succession de nappes rosées, de femmes savamment coiffées accompagnées d'hommes policés, et l'éclat occasionnel d'un diamant quand le cristal ou l'argenterie étincelante touchaient leurs lèvres gourmandes.

Alors qu'ils passaient devant sa table, Gianni di Marco leva les yeux.

« C'est excellent, comme toujours. »

Dominick sourit. « *Grazie.* Par ici », ajouta-t-il sans sourciller à l'adresse de Vince et de Ron. Il poussa une porte au fond de la salle et les introduisit dans son bureau.

Ron se retint d'écarquiller les yeux. Aussi vaste qu'un salon de dimension respectable, le bureau de Vanese était d'un luxe inouï. Tapis persans au sol, fauteuils et canapés en cuir noir et souple. À une extrémité de la pièce, il y avait une cheminée de marbre qui, à en juger par sa propreté, n'avait probablement jamais servi. Sur les murs, on voyait des photos représentant Dominick Vanese avec quelques-uns de ses illustres clients : Donald Trump, Don King, Charles Barkley, et même Frank Sinatra.

Vanese leur fit signe de s'asseoir. Vince et Ron prirent place sur un canapé Chesterfield. Devant eux, sur une table vitrée, il y avait un plateau d'argent avec plusieurs carafes de liqueurs et un assortiment de verres. Leur amphitryon, remarqua Vince, ne leur avait pas offert à boire. C'était une omission volontaire, comme pour bien marquer le caractère officiel de leur entretien. Vanese attendait qu'il parle le premier.

« Mr. Vanese, l'inspecteur Leonard et moi-même enquêtons ensemble sur cette affaire. Vous vous doutez bien que si votre information s'avère pertinente, vous serez amené à déposer devant le procureur fédéral et, le cas échéant, à être cité comme témoin. »

Dominick Vanese balaya cette mise en garde d'un geste de la main. « Vous nous avez dit au téléphone que vous aviez une déclaration à faire au sujet de l'affaire Reed. »

Les yeux fixés sur la porte de son bureau, il hocha la tête. « C'est exact. Concernant le jeune Reed. Et le tueur à gages… »

Vince sentit des picotements dans la nuque. Se rapprochant du bord du canapé, il demanda calmement : « De quoi s'agit-il ?

— Je crois savoir qui a engagé ce type. »

Vince haussa les sourcils. « Il n’était pas de chez nous, cet oiseau-là. »

Pour la première fois, Vanese se tourna vers lui et le considéra d’un air dédaigneux. « Ça vous intéresse ou non ?

— Oui, oui, bien sûr. Continuez.

— Je regardais les nouvelles, l’autre soir. Et je l’ai reconnue.

— Qui ?

— Sa femme. » Vince jeta un coup d’œil en direction de Ron qui avait changé de couleur. « Elle est peut-être déjà venue dîner au restaurant, hasarda-t-il.

— Je ne parle pas de ça.

— Et de quoi parlez-vous ?

— Il y a quelque temps… l’été dernier, je crois… elle est passée me voir au restaurant. »

Vince l’observait avec méfiance.

Vanese fronça les sourcils comme pour tâcher de rassembler ses souvenirs. « Elle a dit qu’elle avait besoin d’un renseignement et que je pourrais peut-être l’aider. Elle avait entendu des rumeurs à propos de mon établissement. (Son regard alla de l’un à l’autre.) Vous voyez ce que je veux dire. On raconte partout que certains de mes clients jouissent d’une réputation… douteuse. »

Vince ne prit pas la peine de répondre.

« Elle avait entendu parler de Mr. di Marco et d’autres, qui me rendent visite régulièrement, et elle en a tiré ses propres conclusions. »

Ron étouffa un soupir exaspéré. Vince le foudroya du regard.

« Allez-y, on vous écoute. »

Vanese le dévisagea et déclara abruptement : « Elle m’a expliqué qu’elle voulait faire tuer quelqu’un. Et m’a demandé de lui indiquer un homme apte à exécuter ce travail. »

Le cœur de Vince battait à tout rompre. La voilà, l’ouverture qu’ils cherchaient ! « Et alors ?

— C’est tout. Je lui ai répondu qu’elle était mal renseignée, que je n’étais pas au courant de ces choses-là. Et elle est partie. »

Ses deux interlocuteurs se taisaient.

« J’ai l’impression qu’elle a dû s’adresser ailleurs, conclut Dominick Vanese en se redressant.

— Vous ne nous racontez pas de bobards, Mr. Vanese ? » s’enquit Ron de but en blanc.

On eût dit que le restaurateur venait d’apercevoir un cafard dans sa salle impeccablement entretenue. « Et pourquoi le ferais-je ?

— Je n’en sais rien. Mais vous vous rendez compte que votre déclaration incrimine Mrs. Reed.

— Je vous répète simplement ce qu’elle m’a dit, répliqua Vanese obstinément.

— Et pourquoi avoir attendu si longtemps pour nous avertir ? demanda Vince. Le meurtre de James Reed remonte à plusieurs mois. Si vous saviez tout ça, pourquoi ne pas avoir téléphoné plus tôt ?

— Je suis un chef d’entreprise. Je dirige un grand restaurant. Je ne passe pas mon temps à disséquer les crimes commis dans la région. Un type a été tué par un cambrioleur à Cape Christian… la belle affaire. Je vérifie mon système d’alarme et je n’y pense plus.

— Un type qui se trouvait être le mari de la femme qui cherchait un tueur à gages.

— Elle ne m’a pas donné son nom, inspecteur, répondit Vanese sèchement. Je ne la connaissais ni d’Eve ni d’Adam. Comment pouvais-je savoir que l’homme assassiné était son mari ? Je n’y pensais pas. Ça ne faisait pas partie de mes préoccupations. »

Vince haussa les épaules comme pour signifier que cela lui paraissait logique. Vanese mit un moment à se remettre du camouflet. « Et voilà que l’autre soir, je regarde les nouvelles… Holly Brody sur la cinquième chaîne… je l’aime bien, celle-là… et j’apprends que ce type a été abattu par un tueur à gages. Puis, soudain, je la vois qui sort d’une voiture et entre au palais de justice. Je l’ai reconnue tout de suite. C’est une jolie femme, facile à repérer avec ses cheveux platine et ses grands yeux tristes. Nom de Dieu, me suis-je dit, elle est passée à l’acte !

— Très bien, vous l’avez vue à la télévision et vous l’avez reconnue, fit Ron impatiemment. Mais pourquoi vous manifester maintenant ? Vous n’avez pas pris la peine de nous appeler quand elle est venue se renseigner auprès de vous sur un tueur à gages. Il était de votre devoir de nous en avertir.

— J’ignorais si elle parlait sérieusement. J’ai préféré croire que non. Il pouvait fort bien s’agir d’une cinglée. Des cinglés, j’en vois tous les jours ou presque. J’ai répondu que je n’avais rien à lui dire et je l’ai priée de partir.

— Qu’est-ce qui vous pousse alors à l’accuser maintenant ? Ce ne doit pas être la première personne de votre connaissance qui commet un crime

impunément », observa Ron, sarcastique.

Dominick Vanese se renfrogna. « Beaucoup de mes clients sont d'origine italienne, comme moi, et ils aiment ma cuisine. Mais je ne sais rien au sujet de la Mafia. Je ne me mêle pas de leurs affaires. Moi, mon affaire, c'est la restauration. Je m'y connais en vins, en nourriture, en art de mettre la table. Je ferme les oreilles et m'occupe de ce qui me regarde. Les occupations des autres ne me regardent pas. Je vous prie donc de me traiter avec respect ou bien de quitter mon établissement. »

Ron évita son regard glacial.

« Avouez tout de même que vous auriez pu garder le silence, déclara Vince, conciliant. À votre place, la plupart des gens ne seraient pas intervenus. »

Vanese le fixa avec une obstination qui transpirait la sincérité. En cet instant, il s'adressait à un père de famille comme lui. « Elle a tué son mari. Ils avaient un enfant. Je me trompe ? »

Vince secoua la tête.

Le ton du restaurateur monta. « Et ensuite, elle s'est dépêchée d'épouser quelqu'un d'autre. Appelez-moi vieux jeu, si vous voulez. Mais c'est mal. Ça me choque. Quand j'ai vu ce qui s'était passé, j'ai décidé qu'elle ne s'en tirerait pas comme ça. Vous pouvez le comprendre, non ?

— Tout à fait, acquiesça Vince. Tout à fait. »

33

Le motel du Faisan d'Or se trouvait juste en dessous de l'autoroute ; jour et nuit, le grondement continu de la circulation rappelait aux clients la pauvreté de leur hébergement. Gary rangea son camion sur le parking à l'asphalte fissuré et jonché de détritus. Une bande d'adolescents de toutes races fumaient, perchés sur un muret, la casquette en arrière et les baskets délacées. Lorsque Gary descendit, ils fixèrent son véhicule avec convoitise dans l'espoir, supposait-il, de le mettre mal à l'aise. Servez-vous, pensa-t-il. Attendraient-ils seulement la tombée de la nuit pour le voler ou le saccager ? C'était effarant, la rapidité avec laquelle il avait cédé à la paranoïa urbaine. Un instant, il envisagea de ne pas verrouiller les portières, puis il changea d'avis. Qu'ils se débrouillent. C'était ça, l'Amérique.

Il pénétra dans le hall, meubles en Skaï bleu-vert et jungle de plantes en plastique. Un homme aux cheveux gominés, en bretelles et chemise d'un blanc douteux, lisait un journal grec derrière le comptoir de la réception. Il jeta à Gary un regard soupçonneux et grommela quelque chose à son intention. Gary s'engagea dans le couloir éclairé par une vague ampoule et continua jusqu'à la chambre numéro sept.

Les stores en bambou crasseux étaient baissés. Il y faisait sombre et très chaud. Il alluma la lampe de chevet dont l'abat jour en parchemin avait la forme d'une pagode. Deux rouleaux étaient accrochés aux murs, avec des caractères chinois et des femmes en kimono. Le couvre-lit en coton était moutarde, et les deux chaises près de la fenêtre ressemblaient à des chaises de bureau.

Sur la petite table de nuit, il n'y avait que la lampe, un calendrier publicitaire provenant de chez le marchand de vin du coin avec un paysage enneigé du Vermont, et un téléphone. Longtemps, Gary contempla le téléphone, et la phrase : *Un coup de fil peut sauver une vie* tourna inlassablement dans sa tête comme une bande sans fin. Mais appeler qui ? Et pour quoi faire ? Que lui dirait-on qui pourrait le convaincre de rester ?

Un psy quelconque lui répondrait qu'il était déprimé et tenterait de faire resurgir tous les traumatismes de son enfance. Sa vie, avant l'accident, n'avait été ni meilleure ni pire qu'une autre. Ses parents ne s'entendaient pas, certes, mais ils ne se disputaient pas vraiment. Simplement, son père se levait le matin et partait de la maison. Ses absences duraient de plus en plus longtemps. Souvent, Gary se demandait où il allait. Karl n'en parlait jamais. Peut-être venait-il quelquefois à Boston. Peut-être avait-il logé ici, dans cette même chambre, durant l'une de ses escapades. Peut-être était-il à Boston en ce moment même, dans le troquet d'en face, en train de montrer à un autre ivrogne une photo de son fils. Disant : « C'est un artiste, comme moi. »

On croirait entendre ma mère, pensa Gary. Cette hargne caustique était sa seule arme face à la désertion de Karl. Il s'efforça de chasser l'image de Wanda de son esprit. Il se doutait bien de sa réaction quand elle aurait tout découvert. Mais à l'arrivée, ce serait un soulagement pour elle. Combien de fois avait-elle répété que cet accident avait détruit leurs vies ? Son geste la libérerait, elle aussi. Et Laura ? Gary sourit avec amertume, mais sa bouche trembla. Non, pas Laura. Elle était en pleine lune de miel.

Il ouvrit l'étui sur ses genoux et examina le pistolet. Celui-ci était lourd, beaucoup plus lourd qu'il ne s'y attendait. Le propriétaire du magasin lui avait montré comment le charger et conseillé de s'entraîner d'abord sur un champ de tir avant de s'en servir. Je ne crois pas que j'aurai besoin d'entraînement pour ça, songea-t-il. Maintenant que son heure avait enfin sonné, il se sentait curieusement détaché de tout. Pendant toute cette semaine d'attente il s'était préparé en mangeant très peu, dormant encore moins, prenant ses distances avec le quotidien. Il vivait dans cette chambre. Allait au parc pour tuer le temps. La vision fugace d'Aaron, l'homme du parc, lui traversa la mémoire. Une fraction de seconde, il fut pris de sa curiosité coutumière pour la vie, mais cela ne dura guère. Cela n'en valait pas la peine. Il n'éprouvait même plus de colère… ni de tristesse. C'était un simple constat : Laura et Michael lui échappaient définitivement, malgré ses projets et ses espoirs naïfs. Que lui restait-il d'autre ? Il n'avait pas compris à quel point il était seul, totalement et irrévocablement seul, jusqu'au moment où, sur sa terrasse qui embaumait le lilas, elle lui avait avoué qu'elle venait de se remarier. En repartant de chez elle, il avait vu sa propre vie telle qu'elle était. Il s'était imaginé rentrer chez lui, dans sa chambre, auprès de sa mère, pour y attendre… attendre quoi ? Alors il avait continué à rouler. Mais ce sentiment ne l'avait pas quitté. Tel un nuage empoisonné, il l'accompagnait partout.

Même ici.

L’aspect de sa chambre lui plaisait : sordide et anonyme, décor idéal pour l’acte qu’il allait accomplir. Malgré son calme intérieur, ses doigts tremblèrent tandis qu’il chargeait le pistolet. Il remplit le chargeur ; la roulette russe ne l’intéressait pas. Ce n’était pas un jeu.

C’était la conclusion logique de sa triste existence. Il pensa à Jimmy Reed. Il voulait que sa dernière pensée soit pour Jimmy. Ça lui semblait normal. C’était la mort de Jimmy Reed qui l’avait conduit ici. Dans cet endroit où il se sentait incapable de vivre une minute de plus avec lui-même.

Gary rabattit le canon du pistolet et l’arma. Il se demandait si, tout compte fait, il aurait le courage de passer à l’acte. S’il en aurait la force. Il resta assis quelque temps. Combien, il n’en savait rien. Les dernières lueurs du jour s’évanouirent derrière les stores. Il n’y avait plus que l’obscurité et le bruit de la circulation. Tous ces gens, pressés d’arriver quelque part. Pressés de retrouver quelqu’un qui les attendait. Quelque chose qui leur paraissait important. Mais il n’en était plus là. Il avait déjà touché au but. Il était arrivé là où nous irons tous un jour. Finalement, la tension devint intolérable. C’était le moment d’agir. Lentement, il leva le pistolet et pressa le canon froid sur la peau blanche, délicatement veinée, de sa tempe. Fermant les yeux, il essaya de prier. Mais il se sentait trop vide à l’intérieur. Son doigt effleura la détente, et il frissonna.

Soudain, on frappa à la porte.

34

« Voyons un peu ces ongles, bonhomme, fit Laura, faussement sévère, pendant que Michael enfilait son pyjama après le bain.

— Je les ai nettoyés », protesta-t-il.

Elle prit ses menottes et les frotta distraitement avec ses pouces, feignant d'examiner les bouts de ses doigts. Il n'y avait rien de plus doux, de plus confiant au monde que ces petites mains dans les siennes. Michael savait que quelque chose n'allait pas, mais il se montrait vaillant : il comptait sur elle pour tout arranger. Et ça s'arrangera, se dit-elle. Il ne pouvait rien lui arriver puisqu'elle n'avait rien fait de mal. « Ils m'ont l'air bien propres.

— Je te l'avais dit. Maman, on pourra jouer à *Uno* ce soir ? S'il te plaît.

— D'accord. Mais mets tes chaussons avant de descendre. »

Elle le laissa dans sa chambre chercher ses chaussons. Ian était au salon : appuyé au manteau de la cheminée, il fixait l'âtre froid.

« J'espère que tu es en forme pour un tournoi de *Uno*. »

En entendant sa voix, il sursauta, surpris.

Laura s'approcha et l'entoura de ses bras. D'un geste brusque, il l'attira contre lui. « Tu étais à mille lieues d'ici, dit-elle.

— Je réfléchissais. »

Elle inclina la tête sur le côté. « Oui ?

— Je pense que nous devrions partir comme prévu. Je sais, nous avions l'intention de passer l'été en mer et de revenir nous installer aux États-Unis, mais je me demande : pourquoi ne vivrions-nous pas quelque temps aux îles ? J'ai fait escale dans une île qui s'appelle Saint-Eustache, un vrai coin de paradis. C'est dans les Antilles néerlandaises. Un climat idéal toute l'année. Michael serait ravi. C'est comme vivre dans *L'île au Trésor*. La grande aventure… »

Laura s'écarta de lui. « Ian, nous ne pouvons pas partir. Tu le sais bien. Pas maintenant. Pas tant qu'ils n'ont pas découvert qui a engagé Herman Powell.

— Et pourquoi donc ? Rien n’a changé. On ne peut pas nous retenir ici sans la moindre preuve. Pourquoi vivre avec cette menace au-dessus de nos têtes ? Partons la semaine prochaine… comme nous l’avions décidé. Michael n’a plus que quelques jours d’école.

— Je ne peux pas, répondit-elle, obstinée.

— Pourquoi ? As-tu peur du qu’en-dira-t-on ? C’est un peu tard, me semble-t-il.

— Non, fit-elle posément. Je ne partirai pas tant qu’ils n’auront pas arrêté l’assassin de Jimmy. Ce ne devrait pas être long, maintenant qu’ils ont mis la main sur Powell. Ensuite seulement, je pourrai tirer un trait sur le passé.

— Jimmy est mort. Qu’est-ce que ça change, que tu partes ou que tu restes ? Il est mort de toute façon. Et moi, j’ai envie de recommencer à vivre. Ici, nous sommes entre deux eaux », cria-t-il.

Laura lui jeta un regard inquiet. Elle craignait que sa réponse ne l’indispose, mais à quoi bon cacher ses sentiments ? « Écoute, je… je m’en veux de t’imposer tout ça. Ce n’est pas ton… deuil. Ta vengeance, pour ainsi dire. Mais c’est la mienne. Ça faisait partie du lot. Donc, maintenant elle est aussi la tienne, Ian. Il faut que je sache, vois-tu. Quelqu’un que je connais a tué mon mari. Je veux savoir qui c’est. Je veux être sûre qu’il sera puni. Ça, tu peux le comprendre, non ? N’as-tu pas été soulagé en apprenant l’arrestation de Stuart Short ? Ne souhaitais-tu pas le voir en prison ?

— Qui est en prison ? » demanda Michael en entrant, un paquet de cartes dans la main.

Laura l’attira à elle, mais il se tortilla pour se dégager. Ian se détourna.

« Personne, chéri.

— Venez, on va jouer !

— J’arrive, dit-elle. Ian ? »

Ian alla s’asseoir sur le canapé. Il était si tendu qu’il paraissait vibrer. Elle s’installa à côté de lui et lui massa les épaules.

« Je peux distribuer ? fit Michael.

— Bien sûr, trésor », répondit-elle distraitement. Très concentré, Michael se mit à battre les cartes.

« Ne t’inquiète pas, murmura-t-elle à Ian. Il n’y en a plus pour longtemps. Après, nous serons libres de partir. Je ne sais pas si vivre aux Antilles néerlandaises… »

Il la fusilla du regard. « Tu n’as pas réellement envie de partir. Tu es engluée dans ton ancienne vie. Incapable de bouger. Pourquoi ai-je cru

pouvoir changer quelque chose ? Quel imbécile j'ai été ! »

Elle se redressa. « C'est totalement injuste. J'étais prête. J'ai fait mes bagages. Tu le sais. Mais ce n'est plus pareil.

— Exact, opina-t-il, amer. Maintenant, ils sont convaincus de ta culpabilité. Avant, ils n'avaient que des soupçons. »

D'abord choquée par ses paroles, Laura pensa qu'il n'y avait pas de quoi s'étonner. Il commençait à craquer. Elle aurait dû s'y attendre. « Nous en reparlerons plus tard, dit-elle en regardant Michael.

— Pourquoi vous disputez-vous ? gémit-il.

— Pardon, chéri. Vas-y, c'est à toi de donner. Tu joues avec nous, Ian ? »

Une tristesse désespérée se lisait dans les yeux d'Ian. Bientôt, il va me quitter, songea-t-elle. Il sera tout à fait désolé, très poli, très urbain… puis il montera sur son bateau, et adieu tout le monde. Mais ça m'est égal, j'ai Michael. Je survivrai. « La fuite ne résout rien, fit-elle à voix basse. Moi, je suis obligée de rester ici. Pas toi. Si tu préfères partir, je comprendrai. »

Tendrement, Ian lui posa la main sur les cheveux. « Mon ange gardien… Comme si je pouvais te laisser. » Sa loyauté la rasséréna. « Merci », souffla-t-elle sans le regarder. Elle fixait la carte que Michael lui avait donnée. Elle joua le cinq bleu. « À toi. »

Ian soupira et se joignit au jeu. Avec exubérance, Michael abattit la carte qui lui fit perdre son tour. « À toi, maman ! »

Au bout de trois parties, l'atmosphère se détendit. Chacun comptait paisiblement ses points. Laura se leva et alla chercher des bretzels dans la cuisine. « C'est la dernière, Michael », annonça-t-elle à son retour.

Michael rusa tant et si bien que, finalement, il hurla « *Uno !* » à la consternation des adultes. Soudain, ils entendirent frapper bruyamment à la porte, et le charme fut rompu.

Laura regarda Ian qui leva les yeux au ciel. « J'y vais ! »

Michael se précipita dans l'entrée.

« Ne cours pas avec ces chaussons. » Elle quitta sa place sur le canapé et le suivit. « Je vais voir qui c'est.

— Dis-leur de partir. »

En sortant, elle repensa à leur vie d'antan, à Jimmy, toujours content de recevoir une visite, toujours prêt à causer autour d'une bière avec quiconque frappait à leur porte. Au début, son attitude la déconcertait. Elle n'avait pas reçu la même éducation. Elle avait grandi dans un foyer fermé et silencieux, où l'on n'aimait guère les visiteurs. Mais à force de vivre aux côtés de

Jimmy, elle avait commencé à changer. Elle comprenait son attachement à ses racines, à la petite ville de son enfance. La sophistication de la vie urbaine l'avait laissé sur sa faim. Ici, il connaissait tout le monde. Chaque rencontre inopinée lui était une bonne surprise. Et pendant ce temps, pensa-t-elle, quelqu'un de son entourage si chaleureux était en train de préparer secrètement sa mort.

Michael ouvrit la porte et, reculant, se blottit dans les jambes de sa mère. À la vue de Vince Moore flanqué de deux policiers en uniforme, Laura fronça les sourcils.

« Bonsoir, Mr. Moore, fit-elle d'un ton las.

— Mrs. Turner. »

Ian sortit dans le couloir.

« Que puis-je pour vous ? demanda Laura.

— Vous allez venir avec nous. »

Elle empoigna Michael par les épaules. « Pour quoi faire ? »

Vince Moore baissa les yeux sur l'enfant. « Je ne crois pas que ce soit le moment… d'en parler.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Malheureusement, non. J'ai un mandat d'arrêt à votre nom.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Pourquoi ?

— Pour le meurtre avec préméditation de Mr. James Reed.

— Oh, mon Dieu, ce n'est pas possible…

— C'est insensé ! cria Ian.

— Nous sommes obligés de vous emmener tout de suite. S'il vous plaît, faites sortir le petit.

— Aidez-moi, gémit Laura.

— Dehors ! hurla Ian en même temps.

— Maman, geignait Michael. Qu'est-ce qu'ils font ? »

L'un des policiers s'avança avec une paire de menottes. Laura eut l'impression que le monde s'écroulait autour d'elle. C'était donc vrai. Ils allaient l'emmener. Elle n'avait encore jamais eu vraiment peur, puisqu'elle était innocente. Mais ils étaient bien là, comme un cauchemar devenu réalité. Michael s'égosillait en se cramponnant à ses jambes.

« Chéri, arrête ! » Elle voulut se pencher vers lui, mais le policier la tira brutalement par le bras.

« Quelle preuve avez-vous ? demanda Ian. Vous n'avez pas le droit d'agresser les gens à leur domicile. Ma femme a été victime dans cette…

— Nous avons un témoin qui accuse Mrs. Turner de l’assassinat de son premier mari.

— C’est impossible !

— Je n’ai pas d’explications à vous fournir, dit Vince. Sachez simplement que ce témoin est formel : elle cherchait à s’assurer les services d’un tueur à gages. »

Ian se jeta sur lui. Le second policier le retint. « C’est un mensonge ! » hurla-t-il. Son teint avait viré au violacé.

« Venez, Mrs. Turner :

— Je l’accompagne. »

Laura lança un regard désemparé à son mari. « Il faut que tu restes avec Michael.

— Maman, qu’est-ce qu’ils font ? Je ne veux pas qu’on emmène ma maman !

— Ian, je t’en supplie, implora-t-elle entre les sanglots de l’enfant. Ne pleure pas, mon bébé. Maman reviendra bientôt. »

Elle sentit que des mains rudes l’arrachaient violemment à son fils, à son foyer, à son mari.

« C’est une terrible erreur, balbutia-t-elle d’une voix tremblante.

— Allons-y ! » rugit Vince.

Le spectacle du visage défait de Michael était plus qu’il ne pouvait supporter.

Ils la traînèrent dehors, sur les marches, vers la voiture de police. Il s’était mis à pleuvoir dans la soirée ; ils furent tous bombardés par les gouttes invisibles dans le noir. Laura se retourna. Plaqué contre la porte vitrée, Michael la martelait avec ses paumes en pleurant. Les traits décomposés, Ian le tenait par les épaules. Tout à coup, elle sentit qu’on lui appuyait sur la tête, et elle fut poussée sur le siège arrière de la voiture.

35

Sidney s’approcha sur la pointe des pieds, au cas où sa femme se serait assoupie dans le fauteuil. Emmitouflée dans une épaisse robe de chambre, elle ne bougeait pas. Elle ne lisait pas, ne regardait pas la télévision. Mais elle ne dormait pas forcément. Elle pouvait très bien rester là à contempler les gouttes de pluie.

« Chérie, dit-il, il faudrait que tu prennes ton médicament. »

Dolores se tourna vers lui, les yeux dans le vague. Il ne supportait pas de la voir ainsi. Sa Dolores à lui était dynamique et pleine de vie. Cette Dolores-là ressemblait à une coquille vide. Depuis son retour de l’hôpital, elle ne se donnait même plus la peine de s’habiller. Elle affirmait qu’elle allait bien, mais elle n’avait pas envie de sortir. On eut dit qu’elle passait le plus clair de son temps sur quelque planète crépusculaire.

« Je t’ai apporté un jus d’orange. » Sidney le lui tendit. Il avait l’impression que les os de sa main étaient devenus fragiles, friables presque. Elle avala le comprimé avec indifférence et lui rendit le verre. « Veux-tu que j’aille te chercher ton livre ? »

Dolores secoua la tête. « Je n’ai pas envie de lire. »

Tu n’as pas envie de vivre, pensa-t-il. On frappa à la porte. « J’y vais, dit-il. Toi, tu te reposes. »

Dolores se cala dans son fauteuil. Elle ne se souciait pas de savoir qui c’était. Elle ne se souciait pas de rester assise ou d’aller au lit. Plus rien n’avait d’importance. Elle entendit Sidney hausser le ton et pivota légèrement. Puis elle distingua le nom de Laura. Elle se leva et rejoignit son mari au moment où il déclarait : « Je n’ai rien à dire. »

Le jeune homme à la porte arborait une cravate et un imperméable. Elle ne le reconnut pas tout de suite, même si son visage lui parut vaguement familier.

« Qu’est-ce que c’est, Sid ?

— Ce jeune homme travaille au journal. » Sidney s’efforçait de garder son

calme, mais sa voix trahissait son agitation. « Il vient de m'apprendre que Laura a été arrêtée pour le meurtre de Jimmy.

— Nous aimerions connaître votre réaction, Mrs. Barone », glissa le journaliste avec empressement.

Sidney lui bloqua le passage. « Mrs. Barone et moi n'avons rien à dire.

— Puis-je entrer ?

— Non, je regrette. Ma femme est souffrante. » Et Sidney lui ferma la porte au nez.

Il se tourna vers Dolores, prêt à la soutenir, mais elle le repoussa. Ses yeux étincelaient, ses joues avaient repris des couleurs.

« Ils l'ont arrêtée. Enfin ! Comment ont-ils fait ? Dieu soit loué, j'en étais sûre… » Son expression était un mélange d'horreur et d'exultation.

Elle regagna le salon et se retourna vers Sidney qui vérifiait que la porte était bien fermée.

« Ils vont nous harceler toute la nuit, observa-t-il.

— Sid, comment ont-ils fait ça ? Il te l'a dit ?

— Apparemment, ils ont retrouvé un témoin. Je n'en sais pas plus. »

Dolores joignit les mains. « Alors, c'est elle. J'en étais sûre. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il l'adorait. Mon Jimmy. J'espère qu'elle finira sur la chaise électrique. Comment a-t-elle pu faire ça ? » Son humeur oscillait entre la douleur et une agitation fébrile.

« Calme-toi, Dolores. Assieds-toi. Tu n'es pas encore très bien.

— Oh si ! ça va beaucoup mieux. Mieux que ces derniers temps. Depuis le jour de l'an, plus exactement. Enfin, enfin, justice sera rendue à mon fils. Tu comprends, Sid ? » Ses yeux s'emplirent de larmes.

« Elle sera punie pour son crime. »

Dolores se jeta à son cou. C'était une remarque bien véhémente pour quelqu'un d'aussi réservé que son mari. Ils s'étreignirent ; le visage de Dolores était baigné de pleurs, Brusquement, elle se dégagea. « Michael ! »

Sidney fronça les sourcils. « Quoi, Michael ?

— Je le veux. Tout de suite.

— Je me demande qui s'occupe de lui. Pas ce type, Ian, j'espère », dit Sid.

Dolores le secoua par les bras. « Elle a tué son père. Elle n'a plus aucun droit sur lui. Je vais le lui retirer, et elle ne reverra plus jamais ce gosse. Appelle Frank O'Malley, Sid. Moi, je vais m'habiller. »

Frank O'Malley était leur avocat.

Il jeta un coup d'œil sur sa mine hagarde et hocha la tête. « J'appelle

Frank. Il saura nous conseiller, lui. »

Assise à une table étroite dans la salle d'interrogatoire aveugle du palais de justice de Cape Christian, Laura attendait l'arrivée de son avocat. Elle pensait voir Richard, mais le garde lui annonça qu'il s'agissait d'un avocat de Philadelphie nommé Curtis Stanhope. « On a fait donner l'artillerie lourde pour vous », ajouta-t-il avec une pointe d'admiration. En dehors de cela, il n'avait rien à dire. Il resta devant la porte, les bras croisés et le regard lointain. De temps à autre, il prononçait quelques mots incompréhensibles dans son talkie-walkie, mais il ne lui adressa plus la parole.

Enfin, on frappa à la porte, et il se retourna pour la déverrouiller. Un homme d'une soixantaine d'années, bedonnant, avec des cheveux filasse clairsemés et des sourcils incolores, fit son entrée. Il portait un blouson en suédine jaune et un pantalon à carreaux jaunes et verts. Sur sa cravate verte, il y avait des faisans dorés. Il salua le garde d'un signe de tête affable, et ce dernier sortit en refermant la porte derrière lui. Le joyeux accoutrement de Stanhope paraissait affreusement déplacé, comme une robe rouge à un enterrement. Il doit y avoir une erreur, pensa Laura. Elle s'attendait à voir quelqu'un de soigné, en costume rayé.

« Mrs. Turner, tonna-t-il, je suis Curtis Stanhope. Votre mari m'a téléphoné ce soir. En pleine réception que ma femme donnait pour réunir des fonds pour l'hôpital.

— Merci d'être venu, répondit-elle machinalement.

— Oh, je vous en prie. J'ai été content de m'échapper. Ces sauteries sont d'un ennui ! Surtout depuis que plus personne ne boit. »

Laura ferma les yeux. « Pouvez-vous me sortir d'ici ? » chuchota-t-elle.

Stanhope ouvrit un attaché-case en cuir, tellement lustré qu'elle put y voir le reflet de son visage hébété. Il prit une paire de lunettes, les percha sur le bout de son nez et consulta une pile de papiers. « Nous ferons notre possible. J'ai parlé au procureur, et à votre mari aussi. Mais naturellement, je veux tout entendre de votre bouche. Cependant, avant d'en arriver là, je tiens à vous informer du déroulement de la procédure, étape par étape. Ce soir, nous avons deux audiences au programme. D'abord, dans une heure environ, il y aura l'assignation où il sera question d'une éventuelle mise en liberté sous caution.

— Une caution de combien ? demanda-t-elle. Oh, peu importe. Ian saura trouver l'argent. »

Il la considéra gravement par-dessus ses lunettes d'écaille. « Mrs. Turner, il s'agit d'une affaire d'homicide. Meurtre avec préméditation. Je vous préviens, ça m'étonnerait beaucoup qu'on obtienne une mise en liberté provisoire. »

Elle le dévisagea comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. « Pas de mise en liberté ?

— J'invoquerai le fait que vous ne représentez aucun danger pour la communauté. Pas de risque de fuite. Mais, honnêtement, la nature du crime joue contre vous. Vous n'avez jamais été arrêtée ou condamnée par le passé ?

— Non !

— Ma foi, c'est un argument en notre faveur. Mais vous vous en seriez mieux tirée avec un crime passionnel. L'aspect froidement calculateur de ce meurtre indisposera le juge contre vous. »

Pour ne pas céder à l'envie de secouer cet homme par son revers de suédine jaune, Laura se cramponna au bord de la table. « Mr. Stanhope, ce n'est pas moi qui l'ai tué. Je veux dire, ce meurtrier existe, manifestement. Mais ce n'est pas moi. J'aimais mon mari. Je ne comprends absolument pas pourquoi on m'a arrêtée. C'est inconcevable. »

Curtis Stanhope laissa échapper un petit soupir. « Je sors du bureau du procureur, Mr. Jackson. Il m'a dit qu'ils avaient un témoin, un certain Dominick Vanese, selon lequel vous auriez cherché à louer les services d'un tueur à gages, l'été dernier. »

Laura ouvrit de grands yeux et tenta d'assimiler ce qu'elle venait d'apprendre.

« C'est… c'est un mensonge éhonté. Je ne connais personne du nom de Dominick Vanese. »

Stanhope scruta ses documents. « Apparemment, Mr. Vanese possède un restaurant à Atlantic City, le Stella di Mare.

— Ah…

— Ça vous revient maintenant ? »

Désarçonnée, elle haussa les épaules. « Le nom, oui. C'est un restaurant très connu. Mon mari et moi y avons dîné une fois. Mais je ne connais pas son propriétaire. Pourquoi raconte-t-il des choses pareilles sur moi ? Pourquoi l'ont-ils cru ?

— Allons, allons. Du calme. Le procureur ne dispose d'aucune preuve : il n'a fait que suivre sa logique. À vrai dire, ils n'avaient pas franchement d'autre choix que de vous arrêter.

— Mais pourquoi ? Qu’entendez-vous par là ?

— Ils ne voulaient pas courir le risque de vous voir quitter cette juridiction. Car vous aviez l’intention de partir, n’est-ce pas ? (Il n’attendit pas la réponse.) Le fait de vous placer en détention leur laisse le temps pour essayer de réunir d’autres preuves. De plus, il y a cette histoire d’assurance…

— Je l’ai déjà dit à la police. C’est notre avocat qui nous l’a conseillée.

— Hmm, marmonna Stanhope. Vous a-t-il également conseillé de ne pas vous remarier, compte tenu de l’enquête en cours concernant le décès de votre premier mari ?

— Je ne lui en ai pas vraiment laissé l’occasion.

— En tout cas, étant donné ce remariage hâtif et les circonstances encore floues du meurtre, il n’a pas dû être difficile de convaincre un juge de signer le mandat d’arrêt.

— À vous entendre, on croirait que je suis coupable, s’écria-t-elle.

— Au contraire, je suis plutôt optimiste. À l’évidence, ils n’ont pas de preuves matérielles, pas de témoins oculaires, sinon vous seriez déjà en prison depuis longtemps. Non, ils n’ont que des arguments circonstanciels, ainsi que la déposition de ce témoin. C’est assez pour une inculpation, mais je ne vois pas comment ils peuvent espérer une condamnation. Il nous suffira de nous pencher sur ce témoignage.

— Autrement dit, je vais sortir de là ?

— Oui, sans doute… avec le temps.

— Avec le temps ? Que voulez-vous dire ?

— L’inculpation prendra deux ou trois semaines. Ensuite, il faudra attendre plusieurs mois avant le procès.

— Plusieurs mois ? Je ne vais pas rester ici pendant plusieurs mois ! »

Stanhope fit taire ses protestations et revint à son sujet. « Après l’assignation, le tribunal de tutelle se réunira ce soir en session extraordinaire pour examiner la demande du transfert de la garde de votre enfant à votre belle-mère. »

Laura le dévisagea, le cœur battant. « Quoi ? »

Stanhope lui rendit son regard sans ciller. « Votre belle-mère, Mrs. Sidney Barone, réclame la garde temporaire de votre fils, Michael, en attendant la décision définitive qui sera prise après le procès.

— Elle ne l’aura pas ! » Laura bondit de sa chaise.

Le garde tambourina à la porte, mais Stanhope lui fit signe de les laisser. « Asseyez-vous, Mrs. Turner. » Elle obéit, mais se pencha par-dessus la table.

« Je ne lui donnerai pas mon fils. Il faut que vous l'en empêchiez. On ne va tout de même pas l'autoriser à me le prendre comme ça !

— Détrompez-vous, répondit-il froidement. Elle a toutes les chances d'obtenir satisfaction. On vous accuse d'avoir assassiné le père de l'enfant. Dans ce genre d'affaires, la justice a tendance à pécher par excès de prudence. Il est pratiquement certain que le juge prendra le parti de votre belle-mère.

— Mais ce n'est pas juste ! Je n'ai pas été condamnée. Comment peut-on me punir sans aucune preuve de ma culpabilité ? Pourquoi Ian ne le garderait-il pas ?

— Votre mari n'a pas de lien de parenté avec l'enfant. Il n'est même pas son père adoptif. D'ailleurs, le problème de votre remariage risque d'être soulevé à l'audience. Je doute que le juge confie la garde à Mr. Turner.

— Vous êtes censé être mon avocat, mais vous n'essayez même pas de m'aider ! »

Stanhope ne broncha pas. Le désarroi, la colère étaient son lot quotidien depuis des années. « Je vous expose la réalité des faits, Mrs. Turner. Je ne vais pas perdre mon temps ou vous faire perdre le vôtre en vous donnant de faux espoirs. »

Laura tremblait comme une feuille. Elle commençait à comprendre que la tenue criarde, excentrique, de l'avocat était un trompe-l'œil. L'homme lui-même avait un caractère d'acier.

« Maintenant, je ferai valoir que votre belle-mère risque de dresser l'enfant contre vous. À en juger par votre réaction, je pense que ce n'est pas impossible. »

Elle hocha la tête. Une fois que Dolores aurait mis le grappin sur Michael… « Oh, oui. Elle le convaincra que j'ai tué son père.

— Eh bien, à nous de convaincre le jury du contraire », fit-il, imperturbable.

Laura regarda l'homme qui se tenait de l'autre côté du gouffre. Du côté où elle avait passé toute sa vie. De ce côté-là, on vivait tranquille et on appelait la police seulement en cas de besoin. Mais pour elle, tout était différent à présent. Elle-même était quelqu'un de différent. Quelqu'un qui avait des problèmes. Que l'on évitait. Dont on éloignait ses enfants. Lancez-moi une corde, eut-elle envie de crier. Je suis des vôtres. Ne m'abandonnez pas ici.

Stanhope prenait calmement des notes à l'abri du couvercle étincelant de son attaché-case. Il était beaucoup trop expérimenté pour se laisser entraîner

dans l’abîme de ses angoisses.

« Bien. Si on parlait de ce qui est arrivé à James Reed ?

— Ce n’est pas moi, dit-elle faiblement. Je vous en prie, aidez-moi.

— Je suis là pour ça », répliqua-t-il, cordial. Et elle sentit le gouffre s’élargir.

36

« Face au mur, miss. »

Laura se traîna dans l'ascenseur, gênée dans sa démarche par les entraves aux pieds, et obéit aux instructions humiliantes du policier qui l'escortait. Ses mains étaient liées par des menottes, et elle grelottait dans la rugueuse combinaison caca d'oie qu'elle était désormais obligée de porter.

L'ascenseur s'ébranla dans un soubresaut et gravit deux étages. Ils montèrent en silence. Les portes s'ouvrirent et, poussée par le policier, Laura sortit péniblement. Un autre policier en uniforme les accueillit dans le couloir. Il salua son collègue ; quant à Laura, on eût dit qu'elle était invisible. En face de l'ascenseur, légèrement en diagonale, deux portes en chêne doré portaient la plaque « Tribunal de tutelle ». Plus près d'elle, il y avait une autre porte.

« Vous allez attendre là qu'on vous appelle. »

Le policier qui l'accompagnait l'introduisit dans une cellule sans fenêtre avec des murs en béton, un banc, une cuvette de W.-C. et une caméra de télésurveillance au plafond. Encore sous le choc de l'audience d'assignation, elle se laissa tomber sur le banc en bois.

Cela s'était passé au premier étage du même bâtiment. Une séance rapide et cauchemardesque, conduite dans l'incompréhensible jargon juridique, ponctuée des coups de marteau du juge et de sa voix dure, statuant sur son sort. « Demande de mise en liberté sous caution refusée. » Curtis lui avait tapoté l'épaule d'un air paternel, lui murmurant quelque chose d'apaisant à l'oreille. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait dit. Ses perceptions se brouillaient, partaient, dans tous les sens comme un manège en folie.

Demande de mise en liberté refusée. Elle ne pouvait plus sortir. Ne pouvait plus rentrer chez elle, retrouver Ian et son enfant. Elle n'arrivait pas vraiment à s'y faire. Bizarrement, elle pensa à la viande hachée dans le réfrigérateur : il fallait la congeler, sinon elle serait perdue. Le sèche-linge était plein. Elle ne se rappelait plus si elle avait rebouché tous ses tubes de

peinture. On ne lui permettrait pas d'aller vérifier. Elle resterait là, sous la garde d'individus hostiles, jusqu'à ce que… jusqu'à ce que quoi ? Son esprit était incapable d'envisager toutes les hypothèses.

Elle entendit le bip de la carte magnétique d'accès, et la porte de la cellule s'ouvrit. « On vous attend », dit le jeune policier. Il l'escorta jusqu'aux portes du tribunal, et une femme huissier les fit entrer. La salle d'audience ressemblait à un auditorium de collège. Les murs étaient blanc cassé, la moquette, beige. Mais à la place de l'estrade, il y avait l'imposant bureau du juge. Le grain du bois luisait sous l'éclairage indirect. Flanqué de drapeaux, il était grand et majestueux avec, derrière, un fauteuil pivotant à haut dossier.

Le policier l'amena jusqu'au bureau de Curtis Stanhope. La salle était presque vide – l'audience se déroulait à huis clos –, et seul Ian était assis derrière Stanhope. De l'autre côté, derrière leur avocat, Frank O'Malley, trônaient Sidney et Dolores, main dans la main. Sidney baissa les yeux quand Laura les regarda, mais Dolores la fixa avec une fureur froide.

En atteignant la banquette réservée à la défense, Laura se tourna vers Ian qui se leva et voulut la prendre dans ses bras. Le policier les sépara. La femme huissier, en veston, cravate et chemise blanche, annonça l'ouverture de la séance, présidée par le juge Watkins. La porte à côté du bureau s'ouvrit, et le juge entra. C'était une Noire âgée d'une quarantaine d'années, élégante, au regard grave et intelligent.

« Où est Michael ? souffla Laura tandis que tout le monde se levait.

— Dans le cabinet du juge. Avec une auxiliaire de la police », chuchota Stanhope.

Le juge prit place et exposa l'objet de cette audience. « À vous, Mr. O'Malley. »

Frank O'Malley, costume froissé, cheveux blancs et visage poupin, se mit debout. « Votre Honneur, mes clients sont les grands-parents de Michael Reed, l'enfant mineur dont nous demandons ici la garde temporaire.

« La mère de Michael Reed a été arrêtée et inculpée du meurtre avec préméditation du père de Michael, James Reed. Dans ces circonstances, mes clients, les grands-parents paternels de l'enfant, souhaitent obtenir la garde immédiate de Michael en attendant l'issue du procès de Laura Turner. Michael se sent bien chez ses grands-parents ; il les aime et il est habitué à leur compagnie. Par ailleurs, il connaît à peine son beau-père, Ian Turner. Déboutée de sa demande de mise en liberté provisoire, l'inculpée n'est pas en mesure de s'occuper elle-même de son fils. Mr. et Mrs. Barone désirent

prendre Michael en charge et lui offrir l'hébergement jusqu'au règlement définitif de cette affaire. »

Laura tenta de se lever pour attirer l'œil du juge Watkins. « Je suis innocente ! Ne devrait-on pas en tenir compte ? » Mais alors même qu'on l'obligeait à se rasseoir, elle comprit combien ses protestations d'innocence pouvaient sembler dérisoires dans le cadre froid et anonyme d'une salle d'audience.

Le juge fronça les sourcils. « Asseyez-vous, Mrs. Turner. Bien que nous soyons en petit comité, je ne tolérerai pas d'éclats. Vous aurez l'occasion de vous exprimer à votre tour. Avez-vous terminé, Mr. O'Malley ?

— Nous estimons, Votre Honneur, que les circonstances parlent d'elles-mêmes.

— Mr. Stanhope ? »

Curtis Stanhope se leva pour prendre la parole. Laura regarda Dolores. Elle connaissait bien cet air déterminé. Mais elle n'arrivait pas à haïr sa belle-mère. Elle me croit capable du pire, pensa-t-elle. C'est tout à fait normal qu'elle veuille récupérer Michael.

« Votre Honneur, commença Stanhope, nous ne doutons pas un instant de l'amour que les grands-parents de Michael portent à leur petit-fils. Mais ma cliente, qui s'attend à être relaxée, ne veut pas que son enfant soit braqué contre elle au moment de sa remise en liberté. Malheureusement, c'est ce qui va se passer si la garde de Michael Reed est confiée au couple Barone.

« Mrs. Barone refuse d'envisager l'éventuelle innocence de sa belle-fille. Comment lui demander alors d'être impartiale ? Ma cliente craint que Mrs. Barone ne tente de briser le lien qui l'unit à son fils. Or Mrs. Turner ne sera pas en position de s'y opposer. Loin de vouloir sous-estimer la gravité des charges, nous croyons fermement à la disculpation de Mrs. Turner qui pourra ainsi s'occuper à nouveau de son enfant. Entre-temps, elle aimerait qu'il reste chez lui et qu'on ne touche pas à l'amour et à l'attachement qu'il lui a toujours manifestés. Je sollicite donc l'attribution de la garde temporaire au beau-père de Michael, Ian Turner. »

Ayant entendu les deux parties, le juge prit quelques notes, puis leva les yeux. « Les circonstances de cette affaire laissent peu de place au doute. Notre État dispose déjà d'une jurisprudence en la matière. La mère de l'enfant est accusée du meurtre de son père, et ses grands-parents sont prêts à prendre soin de lui. J'ai parlé à Michael dans mon cabinet, et il m'a dit, tout à fait spontanément, qu'il préférait vivre chez sa grand-mère et son grand-père

en attendant de retrouver sa mère. Par conséquent, je confie la garde temporaire de Michael Reed à ses grands-parents paternels, Dolores et Sidney Barone. »

Laura étouffa un gémissement. Elle n'était pas vraiment surprise ; néanmoins, la sentence lui fit l'effet d'un coup de poing dans la poitrine. Elle cacha son visage dans ses mains. Dolores poussa un cri de joie.

« Mrs. Barone, dit le juge avec sévérité, les craintes de votre belle-fille me paraissent fondées, et je tiens à vous rappeler qu'il s'agit pour l'instant d'une simple inculpation. Je sais bien que vous avez votre propre opinion là-dessus, mais je vous défends de l'exprimer ou de la faire sentir d'une manière ou d'une autre à votre petit-fils. À cette fin, un officier de justice vous rendra régulièrement visite pour s'entretenir avec Michael. La moindre violation de cette consigne mettra en péril votre droit de garde. En cas de relaxe, Mrs. Turner s'attendra légitimement à reprendre son enfant sans qu'il soit irrémédiablement monté contre elle. Est-ce clair ? »

Dolores la regarda humblement. « Oui, Votre Honneur, murmura-t-elle.

— Parfait. À partir de maintenant, Michael Reed est placé en garde chez ses grands-parents. Huissier, voulez-vous aller le chercher dans mon cabinet ? »

Laura sentit les mains d'Ian lui appuyer sur les épaules, comme s'il essayait de l'empêcher de tomber en pièces. Victorieuse, Dolores se refusait désormais à la regarder. La femme en veston et cravate sortit et revint quelques instants plus tard avec Michael. Il parcourut la salle du regard et aperçut le visage qu'il cherchait.

« Maman ! » Se dégageant, il courut vers elle. Laura se leva et tenta d'aller à sa rencontre.

Un policier en uniforme intercepta promptement le petit garçon et le souleva de terre, malgré ses cris.

« Michael… », gémit Laura.

Dolores et Sidney se dirigeaient déjà vers le policier. « On s'en va, chéri, dit Dolores. Tu viens avec mamie.

— Maman ! hurlait Michael.

— Votre Honneur, protesta Stanhope, c'est trop cruel ! »

Le juge Watkins, qui s'apprêtait à partir, se retourna et frappa un coup de marteau. « Laissez donc cet enfant un instant avec sa mère. »

L'air soulagé, le jeune policier reposa Michael et le poussa doucement en direction de Laura. Il se précipita vers elle, et elle pressa son petit corps

chaud sur sa poitrine.

« Oh, mon bébé, chuchota-t-elle d'une voix tremblante. Je t'aime.

— Viens avec moi !

— Je ne peux pas. C'est mamie qui va s'occuper de toi pendant quelque temps.

— Je veux que ce soit toi. » Ses yeux commençaient à s'emplir de larmes. « Bientôt, promit-elle. Dès que je le pourrai.

— Maintenant », insista-t-il en se frottant les paupières avec les poings.

Pour une fois, Laura remercia la providence de son incapacité de pleurer. Elle ne tenait pas à le perturber plus qu'il ne l'était déjà. « Maintenant, ce n'est pas possible. Sois sage chez mamie et papy. Je viendrai te chercher dès que je pourrai. » Elle mit ses dernières forces dans ces paroles de réconfort. Il fallait rassurer Michael, lui faire croire que tout allait bien.

« Bien. » Elle entendit un murmure de voix autour d'eux, sentit les battements affolés de son cœur d'enfant tout contre le sien. Elle résista aux mains qui la tiraient en arrière pour les séparer.

« Je t'aime plus que tout, cria-t-elle. Sois gentil maintenant. Va avec mamie. »

L'huissier remit le petit garçon à Dolores qui le prit dans ses bras. Il se nicha avec lassitude contre l'épaule familière. Dolores ne semblait plus ni fatiguée, ni anéantie. Elle avait l'air en pleine forme. Sidney leur souriait avec bonhomie à tous deux. « On y va, chéri ? » dit-elle à Michael.

Laura se releva en titubant avec l'aide d'Ian. Il voulut l'enlacer de nouveau, mais le policier leur ordonna sèchement de se séparer. Elle le fixa pour puiser des forces dans son regard, mais la détresse qu'elle y lut lui fit détourner la tête.

« Au revoir, maman ! » résonna une petite voix pitoyable.

Elle vit Michael qui partait avec Dolores lui adresser un signe de la main.

C'est bien pire que la mort, pensa-t-elle. Comment en suis-je arrivée là ? Elle serrait les doigts d'Ian en agitant la main en direction de Michael, quand elle sentit qu'on les arrachait l'un à l'autre, qu'on l'emmenait, tandis que les portes du tribunal se refermaient derrière son enfant.

37

Un fin voile de sueur enveloppait le corps de Candy Walsh, rendant sa tenue d'entraînement bleu paon et rose bonbon humide et collante. Elle travaillait la musculation des jambes et des bras devant un miroir en pied. Toutes les dix secondes, son regard allait des indicateurs de l'appareil à ses biceps ; d'une vigilance obsessionnelle, elle s'employait à leur donner la forme idéale. Elle n'était pas comme ces gens qui regardaient la télévision ou écoutaient de la musique en faisant leurs exercices. Sa séance matinale de musculation était un moment de concentration, une expérience quasi mystique.

En entendant le pas lourd de Richard dans l'escalier, elle fronça les sourcils. À cette heure-ci, il devrait déjà être à son cabinet. Elle avait horreur de le voir traîner à la maison. « Tu n'es pas encore parti ? Qui c'était, à la porte, Richard ? » Candy leva le menton et inspecta les muscles de son cou et de ses épaules. Il fallait qu'ils soient fermes, mais sans gonfler. Ce n'était pas beau.

Richard entra dans la salle de musculation et s'assit sur un banc, les jambes tendues. Candy s'arracha à la contemplation de son reflet le temps de jeter un coup d'œil sur son époux. « Tu en fais, une tête.

— C'était la police.

— Au sujet de Laura ? s'enquit-elle avec acrimonie.

— Elle a été arrêtée, répondit-il d'une voix atone.

— Et alors, pourquoi cet air malheureux ? Il était temps. De plus, c'est une grosse affaire. Elle te rapportera des sous.

— Elle a fait appel à un autre avocat. » Candy secoua la tête. « Quel culot ! Après tout ce que tu as fait pour elle.

— C'est le meilleur avocat criminel de la région.

— Eh bien, elle en aura besoin. La petite garce. »

Richard évitait son regard. « Nous avons un problème, Candy », fit-il sur un ton las.

Elle sauta de l’appareil, s’empara d’une serviette et commença à s’éponger. « Ah, mais non ! lança-t-elle, enjouée.

— Ah, mais si ! » dit-il, morose.

Candy se renfrogna. Elle avait horreur des problèmes. Ce n’était pas son rayon. « De quoi s’agit-il, Richard ? demanda-t-elle avec irritation.

— Ce… Stanhope… il va falloir le payer. Je n’y avais pas pensé. Je croyais qu’elle s’en tiendrait à moi.

— Et alors ?

— Alors, il lui coûtera les yeux de la tête.

— Par exemple ?

— Oh, cent mille dollars. Peut-être plus.

— Ce n’est pas notre problème, rétorqua-t-elle, désinvolte. C’est le sien. Quelle heure est-il, Richard ? Il faut que je commence mes poids et haltères.

— Je n’en sais rien.

— Eh bien, regarde ta montre. »

Il ne répondit pas.

Candy se détourna du miroir. « Où est ta montre ? » Soudain, elle aperçut un sac en papier sur ses genoux. « Qu’y a-t-il dans ce sac ? »

Il la contempla d’un air coupable, toujours sans mot dire. « Richard, que se passe-t-il ?

— J’ai fait quelques mauvais placements, Candy. Avec l’argent de Laura. La police est au courant. C’est pour ça qu’ils étaient venus.

— Pourquoi la police s’intéresserait-elle à l’argent de cette petite tueuse ?

— C’est compliqué. Ils savent que j’ai subi des pertes au casino.

— Comment ça, des pertes ? Quel genre de pertes ? »

Richard poussa un grand soupir. « Des pertes… considérables. Ils voulaient… m’interroger là-dessus. »

Candy le dévisagea, les yeux plissés. Sans lui laisser le temps de réagir, elle se baissa et saisit le sac. Il tenta de l’en empêcher, puis sa main retomba mollement sur ses genoux.

Elle ouvrit le sac et regarda à l’intérieur. D’abord perplexe, elle se tourna vers lui, l’air furibond. « Voici ta Rolex. Et ça, ce sont mes bijoux du coffre. Richard, que font mes beaux bijoux dans ce petit sac merdique ?

— Nous avons besoin de réunir de l’argent. Et vite.

— Ah, non ! Pas question. Pas avec mes bijoux, Richard. Ne sois pas stupide. De l’argent, nous en avons à la pelle. Tu n’as qu’à vendre quelques-unes de tes actions. »

Il grimaça et la regarda sans rien dire.

« Espèce d'enfoiré ! cria-t-elle, serrant le sac en papier sur sa poitrine gainée de stretch. Qu'as-tu encore fait ? »

Dominick Vanese surveillait avec une patiente approbation le déchargement des pains dorés et leur transport dans les cuisines de son restaurant. Il ne résista pas à la tentation de couper un quignon pour savourer le croustillant de la croûte et le moelleux de la mie. « Alors, Fiona », dit-il. Sa livraison terminée, la jolie jeune femme en jean et tablier de mitron claqua la porte de son camion. « Comment va ton papa ?

— *Cosi, Cosi*, répondit Fiona, superbe fruit d'une union entre un père italien et une mère écossaise. Je lui ai promis de l'amener déjeuner ici la semaine prochaine. »

Vanese hocha la tête. Il travaillait avec le père de Fiona depuis l'ouverture de son restaurant, il y a une trentaine d'années. Cela n'avait rien d'exceptionnel : la loyauté, chez Vanese, primait toutes les autres vertus. Depuis quelque temps, le vieux boulanger souffrait d'arthrose, mais Fiona avait pris la relève avec brio : les commandes étaient honorées, et la qualité ne variait pas. Du père, l'entreprise familiale passait à la fille. Dominick Vanese approuvait du fond du cœur.

« Eh oui ! nous ne sommes plus tout jeunes. Amène-le-moi. Je le bichonnerai.

— Promis, Mr. Vanese. »

Elle allait remonter dans le camion quand un homme surgit dans le passage sombre derrière le restaurant, où ils étaient en train de bavarder. Il cligna des yeux comme pour s'accoutumer à l'obscurité, puis les repéra à l'entrée des cuisines et se dirigea vers eux. « Dominick Vanese ? »

Vanese plissa les paupières. « Qui le demande ? »

L'inconnu avait un regard bleu perçant, un regard fou comme chez un animal enragé. Il s'approcha de Vanese et l'empoigna par le bras. « Espèce de vieux sagouin, gronda-t-il. Ma femme est innocente, et vous le savez très bien.

— Qui êtes-vous ? Lâchez-moi. » Mais il l'avait déjà reconnu. C'était le nouveau mari.

Ian agrippa le restaurateur par te revers de son veston et rapprocha son visage du sien. « Je suis le mari de Laura Turner, et j'aimerais comprendre pourquoi vous avez menti. À cause de vous, ma femme est en prison. Elle

n’est jamais venue vous voir au sujet d’un tueur à gages, vous le savez parfaitement.

— Tout va bien, Mr. Vanese ? demanda Fiona.

— Calmez-vous, croassa Vanese qui commençait à suffoquer. Laissez-moi tranquille. Je n’ai rien à vous dire.

— Oh que si ! minable morpion que vous êtes ! Vous croyez pouvoir briser ma vie avec vos mensonges sans être obligé de me répondre ? Réfléchissez bien. » Il secoua le petit homme en le soulevant, de sorte que ses pieds ne touchaient plus le sol.

« Ça suffit ! » s’interposa Fiona, courroucée. Elle s’essuya les mains sur son tablier et les rejoignit à grandes enjambées. « Lâchez-le. »

Ian ne semblait même pas l’avoir remarquée. Les yeux rivés sur Vanese, il le secouait si fort que le restaurateur haleta de douleur.

« Arrêtez ! cria Fiona. Laissez-le ! » Et elle martela Ian de ses poings qui, à force de pétrir la pâte, étaient d’une vigueur peu commune. Mais il ne faisait toujours pas attention à elle.

« Au secours ! appela Fiona. Au secours ! »

En entendant le remue-ménage, deux cuisiniers sortirent en courant du restaurant : un Noir musclé d’un certain âge et un jeune Thaïlandais trapu. En un clin d’œil, ils évaluèrent la situation. L’un d’eux ceintura Ian par-derrière pour libérer Vanese, et l’autre le frappa à l’estomac. Ian se plia en deux et tomba. Il voulut se relever pour contre-attaquer, mais le Noir lui immobilisa les bras, et le jeune gaillard thaïlandais lui décocha un direct qui lui mit le visage en sang. Le tout ne prit que quelques fractions de seconde.

« Ça va, Mr. Vanese ? » demanda Fiona, inquiète.

Vanese s’ébroua comme un chien et rajusta les manchettes de sa chemise. « Ça va. Merci, mon petit, répondit-il d’une voix tremblante.

— Qu’est-ce qui lui a pris ? »

Tandis qu’Ian tentait péniblement de se remettre debout, l’un des cuisiniers leva le bras pour le frapper de nouveau.

« Non, ordonna Vanese. Ça suffit. »

Ian essaya de se redresser. Le sang coulait de sa lèvre fendue, et il avait un œil au beurre noir.

« Maintenant, écoutez-moi, vous, déclara Vanese, flanqué de ses deux gardes du corps menaçants. Là, vous êtes aux cent coups. Mais un jour, qui sait, vous me remercierez peut-être. Des fois qu’elle aurait décidé de vous expédier à votre tour. Comme ça, au moins, vous ne risquez rien. »

Ian bondit sur lui, mais à présent le restaurateur était bien gardé. Les deux cuisiniers lui barrèrent la route. L’un d’eux le gifla à la volée, puis ils le poussèrent violemment en arrière.

« Allez, fichez le camp, dit Vanese. Ce n’est pas ma faute si elle est ce qu’elle est. Partez maintenant. »

38

L’odeur de saucisses et de poivrons grillés, à laquelle se mêlait le relent douceâtre d’oignons frits, montait jusqu’à la fenêtre du loft d’Aaron Kellerman. Assis devant la fenêtre, Gary contemplait la lueur vacillante des lampions de la fête. La rue avait été fermée à la circulation ; les paroissiens de San Sebastian avaient fleuri les statues et fêtaient leur saint à coups de vin, de victuailles et de jeux de hasard.

S’il pouvait sortir du loft sans peine, grâce au monte-charge qui fonctionnait dans le bâtiment, Gary avait du mal à circuler dans les rues étroites du North End, même en temps ordinaire, alors que dire des jours de fête. La gaieté qui régnait dehors aurait dû le combler d’aise. Mais ce soir-là, il se sentait d’humeur mélancolique. Car le lendemain, tout allait changer. Tandis qu’il regardait le spectacle dans la rue, il aperçut Aaron qui venait de la station de métro. Il était facile de le repérer dans la foule. Il avait une démarche souple et tournait la tête de gauche à droite comme s’il ne parvenait pas à se rassasier des vues et des odeurs qui l’entouraient.

Gary se recula. Il ne voulait pas être surpris en train d’observer son ami. C’était une habitude de longue date, cette tendance à masquer sa curiosité vis-à-vis des gens qui l’intéressaient le plus. C’était presque devenu un automatisme, même si Aaron ne semblait pas en être dupe. En entendant le cliquetis et le grincement de l’ascenseur, Gary sut que la porte du loft n’allait pas tarder à s’ouvrir. La clé tourna dans la serrure, et il regarda ailleurs. Aaron entra en brandissant un sac.

« Tiens, fit-il en guise de salut. J’ai acheté des *panini* pour notre dîner. On ne peut rien contre cette odeur. Alors autant participer. »

Gary sourit légèrement. « Ces gens-là ont vraiment le sens de la fête.

— Ils ne ratent pas une occasion. C’est pour ça que j’aime ce quartier. Il est tellement animé. » Aaron posa ses paquets sur le comptoir de la cuisine et alla se chercher une bière dans le réfrigérateur. « Tu en veux une ? »

Gary secoua la tête et regarda dehors.

« Comment s’est passée ta journée ? » demanda Aaron.

Gary désigna la toile inachevée sur le chevalet qu’Aaron avait installé devant la fenêtre. « J’ai travaillé un peu. Une fois qu’ils ont commencé à mettre les tables, je ne pouvais plus sortir. Trop dur de manœuvrer le fauteuil là-dedans. Du coup, ça m’a forcé à me remettre au travail.

— Ce sera terminé demain, dit Aaron, désolé, en s’affalant sur le canapé. Je ne veux pas que tu te sentes prisonnier ici. »

Gary esquissa un geste de dénégation. Il ne se sentait pas prisonnier. Au contraire, chaque jour il s’attendait à ce qu’Aaron lui dise qu’il lui donnait trop de travail, et qu’il lui demande de partir. Mais Aaron avait l’air d’apprécier sa compagnie. Gary redoutait même de lui parler de son plan, de peur qu’il l’interprète de travers.

Aaron vida sa canette de bière et s’étira. « Nom d’un chien, les gosses étaient déchaînés aujourd’hui. Ils voulaient aller à la piscine. Tu parles d’une expédition ! C’est tout un cirque, chaque fois. Ils passent leur temps à essayer de se noyer ou bien de noyer les copains. »

Gary hocha la tête. « J’imagine. » Où Aaron trouvait-il de l’énergie pour s’occuper des autres ? Son travail devait être épuisant ; pourtant, il semblait lui servir de moteur.

« Tu es bien calme, dit Aaron en se rasseyant. Quelque chose ne va pas ?

— J’ai pris une décision.

— Ah oui ? fit Aaron, méfiant.

— Je pars demain. Il faut que je rentre. » Aaron fit rouler la canette de bière entre ses paumes. « Pourquoi ? Je pensais que tu allais rester.

— J’ai des choses à régler sur place. »

Aaron réfléchit anxieusement. « Je viens avec toi, déclara-t-il enfin. Je peux très bien prendre quelques jours de congé.

— Non, répondit Gary précipitamment. Non. Je dois y aller tout seul. »

Aaron s’allongea de nouveau. Dans le silence qui suivit, une chanson en napolitain filtra par la fenêtre. « Ça va ? demanda Aaron.

— Je ne peux pas faire autrement.

— L’idée que tu replonges dans cette atmosphère, avec tous les problèmes que ça sous-entend, me préoccupe un peu, décréta Aaron sur un ton quelque peu doctoral.

— Tout se passera bien.

— Tu m’excuseras, mais je reste sceptique. »

Gary ne répondit pas. Ils savaient tous deux à quoi il faisait allusion.

C’était Aaron qui, en frappant à la porte de sa chambre au Faisan d’Or l’autre soir, lui avait sauvé la vie. Au début, Gary n’avait pas bronché. Puis il avait eu peur que ce ne soit le directeur ou une femme de chambre… quelqu’un qui avait une clé. Il avait donc ordonné à l’importun de partir, mais à force de douceur et de persistance, Aaron réussit à le convaincre de lui ouvrir. Du moins, de lui ouvrir la porte… car il ne s’était pas encore résolu à lui ouvrir son cœur, lui révéler les chagrins et les déceptions qui l’avaient conduit au désespoir. Quoique, à certains moments… il avait été à deux doigts de le faire.

« J’ai quelques détails à régler avant de pouvoir… revenir.

— Pourquoi ne pas tourner tout simplement la page, hein ? Ça a déjà failli mal finir. Alors à quoi bon remuer la boue ?

— Il le faut.

— Histoire de consommer le deuil, marmonna Aaron.

— Comment ?

— Rien, c’est une expression psy. » Il se leva, s’accroupit devant le fauteuil et posa les mains sur les avant-bras de Gary. Une lueur d’inquiétude brillait dans son regard sombre. « J’espère seulement que tu ne vas pas t’enliser à nouveau dans quelque bourbier émotionnel.

— J’essayerai.

— Tu me promets de revenir ? »

Pourquoi veut-il que je revienne ? se demanda Gary. Que me trouve-t-il ?

On eût dit qu’Aaron lisait dans ses pensées. « Je vis mieux depuis que tu es là. »

Gary rougit de plaisir. Il était tellement habitué à se considérer comme un fardeau. « D’accord, dit-il, sans toutefois oser regarder son ami en face.

— Et tu laisses le pistolet ici.

— Je vais l’emporter. Non pas pour… ce que tu sais. Simplement, je suis plus vulnérable que la plupart des gens. Sur la route.

— J’aimerais que tu t’en débarrasses une bonne fois pour toutes », répliqua Aaron, s’efforçant de dissimuler son angoisse sous un ton revêche.

Gary scruta ses traits fins, ses yeux empreints de bonté. C’était un homme généreux. Profondément généreux. Un homme qui l’avait suivi d’instinct et qui lui avait sauvé la vie. Quelqu’un qui essayait de voir les autres sous leur meilleur jour. Qui ne ferait jamais de mal à son prochain. Quelqu’un qui ne se servirait jamais d’une arme.

« Je le ferai, promis, répondit-il. Juste après ce voyage. »

39

Laura ouvrit le robinet et joignit les mains pour essayer d'y recueillir un filet d'eau brunâtre. Se penchant, elle se mouilla le visage dans l'espoir d'apaiser la migraine qui lui vrillait le crâne. Cette nuit-là, elle avait dormi à peine une heure. Son sommeil avait été ponctué de bruissements, de jurons, de cris et de coups occasionnels de matraque sur les barreaux pour faire taire les insolentes. Au lever du jour, les hurlements avaient cessé, et les insultes accompagnées de rires hystériques fusèrent à travers le quartier pour femmes de la prison du comté.

Le petit déjeuner dans le réfectoire lugubre s'était révélé immangeable : bouillie pâteuse censée représenter des œufs et petit pain rond, dur comme de la pierre. En essayant d'y goûter, Laura eut un haut-le-cœur. Tandis qu'elle regagnait sa cellule, les autres détenues se mirent à murmurer autour d'elle, et une femme grande et musclée, aux cheveux coupés en brosse, lui lança en ricanant : « Salut, beauté ! Bisou, bisou. » Le gardien ne lui prêta aucune attention. Laura fut soulagée de se retrouver seule dans la cellule.

Elle s'humecta la nuque et se secoua pour se sécher car elle n'avait pas de serviette. Puis elle se rassit sur la couchette. À travers le fin matelas, on sentait le froid des ressorts métalliques. L'air dans le quartier de détention était chaud et confiné. Elle avait l'impression de suffoquer et, quand elle arrivait à reprendre son souffle, elle aspirait en même temps l'odeur de transpiration et de détergent. Il n'y avait pas de climatisation dans cet espace clos. En comparaison avec le palais de justice rénové, la prison de Cape Christian était rudimentaire et délabrée, symbole du peu d'estime que l'on vouait à ses occupants.

S'allongeant sur la couchette, Laura se comprima les tempes. Elle pensait à son propre lit, à Ian couché à son côté, à l'ombre des feuillages et aux reflets de lumière qui dansaient sur les rideaux de dentelle. Juste en face, Michael dormait encore sous sa couette de cow-boy. Elle s'efforça de se reporter mentalement dans ce cadre heureux et paisible, mais il se dérobait

continuellement. Son esprit était la proie d'un conflit intérieur. Une voix lui disait : *On ne condamne pas les innocents, on ne les met pas en prison à vie. Bientôt, tu seras à nouveau libre.* Mais une autre voix, surgie des profondeurs obscures de son être, rétorquait, implacable : *Ceci est ton châtiment pour t'être remariée aussi vite, pour avoir voulu être heureuse, pour avoir cédé au désir et écourté le deuil que tu devais à Jimmy. C'est une sorte de justice immanente, et tu commences seulement à payer.*

« Turner », aboya le gardien.

Laura sursauta et ouvrit les yeux.

« Une visite pour vous. »

« Mon Dieu, s'écria-t-elle en prenant place en face d'Ian. Mais que t'est-il arrivé ? »

Instinctivement, il chercha à cacher son œil tuméfié. Il se mordit la lèvre, et un filet de sang frais coula du coin de sa bouche. « Je suis allé voir Mr. Vanese. »

Son attitude chevaleresque l'emplit d'une sorte de reconnaissance désespérée. « Oh, Ian, tu n'as pas fait ça !

— Je n'avais pas le choix. Cet homme a menti, et je voulais savoir pourquoi.

— Tu t'es battu avec lui ? s'enquit-elle, alarmée. C'est toi qui vas te retrouver en prison !

— Ne t'inquiète pas, répondit-il avec un rire sans joie. J'ai déjà été puni. Et je suis revenu bredouille. »

Le teint gris et le regard éteint, il paraissait à bout. Sa chemise bleue était maculée de sang. Elle se pencha pour lui effleurer le visage.

« Arrière », ordonna le gardien en s'avançant.

Laura se rassit. « Tu devrais rentrer te reposer.

— Me reposer ? Comment puis-je me reposer en te sachant ici ? J'ai passé la nuit sur le bateau pour éviter les journalistes, mais j'ai été incapable de fermer l'œil. J'ai essayé de joindre Stanhope, mais sa secrétaire reste très évasive. Je crois que je vais prendre la voiture, aller à Philadelphie et occuper les lieux jusqu'à ce qu'il accepte de me recevoir. Je veux savoir ce qu'il compte faire pour toi. Ta place n'est pas ici.

— Je suis désolée », bredouilla-t-elle.

Ian s'empara de ses mains. « Désolée ? Tu n'as pas à être désolée. C'est toi qui souffres. Je ne supporte pas de te voir ici. »

Elle aurait aimé le rassurer, lui dire que ce n'était pas catastrophique, mais

elle ne mentait pas très bien. Alors elle chercha quelque chose qui puisse lui redonner espoir. « Stanhope m'a assuré qu'il était optimiste car il n'y avait aucune preuve matérielle contre moi. »

Ian secoua la tête.

« Tu penses qu'il n'était pas sérieux ? demanda-t-elle anxieusement.

— Ah, mais si ! Seulement, nom de Dieu, je tiens à savoir où il en est. Il ferait bien de prendre ses renseignements sur cet individu, Vanese.

— Ian, je voudrais te dire… Quoi qu'on puisse raconter, ce n'est pas moi. Je n'ai rien fait. Et, du moment que tu crois en moi…

— Je croirai toujours en toi. » Il avait l'air las et perdu.

Se reculant sur son siège, elle le contempla comme de très loin. Non, pensa-t-elle. Tu n'en seras pas capable. Tu ne tiendras plus très longtemps. Mais comment t'en vouloir ? Comment exiger d'un quasi-étranger qu'il reste éternellement fidèle ? Elle s'interdit de songer à leurs étreintes enfiévrées, à ses baisers brillants. Ce n'était pas la réalité. C'étaient les plaisirs d'une autre vie. Sa réalité, c'était un petit garçon au visage rond, aux yeux confiants et aux doigts potelés qu'on avait retirés des siens. C'était sa seule raison de se battre.

« À quoi penses-tu ?

— Je pensais à Michael.

— Terminé, annonça le garde en tapotant sur la table du bout de sa matraque.

— Veux-tu que j'essaie d'aller le voir chez Dolores ? »

Elle imagina l'accueil qu'il recevrait chez Dolores et Sidney. À côté d'eux, Vanese aurait l'air amical. Elle secoua la tête. « Merci quand même.

— Ne sois pas aussi polie. Je suis prêt à tout pour toi. Je t'aime.

— Dépêchons ! » Le gardien prit Laura par le bras, lui enfonçant les doigts sous l'aisselle à travers le tissu synthétique glissant.

Ian dégagea sa main et se leva. Se retournant, Laura sentit son regard intense jusque dans le creux de son estomac vide. Puis elle courba les épaules tandis qu'un autre gardien, posté à l'entrée de la salle, l'escortait le long du couloir. Elle patienta comme une petite fille pendant qu'il s'arrêtait pour bavarder avec une surveillante. Lorsqu'il eut fini, il la poussa en avant comme si elle refusait de bouger. Elle trébucha, avança, attendit qu'on ouvre les portes du quartier de détention et prit la direction de sa cellule. Mais à peine le gardien eut-il tourné la clé dans la serrure qu'un de ses collègues surgit au fond du couloir. « Hé, appela-t-il, une autre visite pour Turner. »

L’homme soupira, tandis que Laura regardait son camarade avec espoir. « Mon fils ?

— Non, c’est une femme. »

Le gardien consulta sa montre. « Bon, allons-y. Je vous donne cinq minutes de plus. »

40

Assise dans la salle des visites, Marta Eberhart tambourinait nerveusement sur la table et souriait faiblement, hypocritement, au gardien chaque fois qu'elle croisait son regard. Regard qui glissait sur elle avec indifférence, comme si elle avait été une punaise. Marta se mit à respirer profondément, comme au cours de yoga, simplement pour se retenir d'exploser.

Dès que je rentre à New York, pensait-elle, je donne ce tailleur à nettoyer. Ça sentait comme à la station de métro Times Square ici, et elle espérait de tout cœur que l'odeur partirait au nettoyage, car il s'agissait d'un vêtement de marque. Elle l'avait mis pour se sentir élégante et sûre d'elle : c'était la première fois de sa vie qu'elle mettait les pieds dans un pénitencier.

La porte s'ouvrit, et Laura fut introduite dans la pièce. Marta poussa un cri de stupeur et bondit de sa chaise pour la serrer dans ses bras.

« Assis, ordonna le gardien.

— Grrr », répondit-elle, agacée, en reprenant sa place.

Il la considéra d'un œil torve, mais ne dit rien. Incrédule, elle regarda Laura s'installer en face d'elle, avant de s'emparer de sa main. « Oh, chérie, ce n'est pas possible ! »

Laura grimaça. Elle était trop fatiguée et avait trop mal à la tête pour clamer sa révolte. « C'est très gentil à vous d'être venue, Marta, fit-elle, reconnaissante. Je sais combien vous êtes débordée.

— C'était la moindre des choses, Laura. » Se penchant en avant, Marta chuchota : « Ne sont-ils pas trop ignobles avec vous, ici ? » Elle risqua un coup d'œil en direction du gardien.

« Non, j'ai plutôt l'impression de ne pas exister. Comme si j'étais invisible. On me traîne d'un endroit à l'autre. Le contenu de la cellule treize-D.

— Quel cauchemar ! » Marta se sentait gauche et déplacée.

« Comment s'est passé votre voyage ? s'enquit Laura, essayant de parler comme quelqu'un de normal. Avez-vous trouvé facilement ?

— J’ai loué une voiture. Mais vous savez, la conduite et moi… » Elle allait se lancer dans une litanie de récriminations contre la circulation et sa propre incompétence au volant, mais compte tenu de la situation de Laura, il lui parut absurde de se plaindre. « Sans problème. Je me suis souvenue de la route, puisque je suis déjà venue à l’enterrement, et j’ai seulement demandé où était la… prison. » Elle marmonna ce dernier mot comme si elle était gênée de le prononcer tout haut.

Laura la regarda avec affection. Elle se rappelait toujours combien, malgré la douleur, elle avait été touchée par la présence de Marta à l’enterrement de Jimmy. Après la cérémonie, elle était restée prostrée sur le canapé, la jambe en hauteur et les béquilles à côté d’elle. Pendant ce temps-là, Marta, avec sa coiffure Carita et son vernis à ongles Elizabeth Arden, avait mis un tablier et aidait à remplir les plats dans la cuisine pour nourrir l’assistance. « Vous êtes toujours là quand j’ai besoin de vous.

— J’essaie, répondit Marta légèrement.

— Votre visite compte énormément pour moi, je vous assure.

— Je voudrais pouvoir faire quelque chose… me rendre utile. J’ai l’impression que vous êtes tellement seule, ici.

— Pas du tout, protesta Laura vaillamment. J’ai Ian.

— Il m’a l’air d’un type formidable.

— Je pensais que vous alliez me le reprocher. Nous nous sommes mariés si vite… Ça a choqué tout le monde.

— Vous le reprocher ? s’exclama Marta en riant. Chérie, vous parlez à une femme qui a passé le soir de Noël en compagnie d’une lesbienne divorcée et d’une actrice sur le retour shootée au Prozac. Si jamais je rencontre l’homme de ma vie, je l’épouse sur-le-champ dans un tonneau qui descend les chutes du Niagara. Dites-moi, entre nous, Ian aurait-il des frères ? »

Laura sourit. « Un seul, mais il est marié.

— C’est bien ma chance.

— J’ai hâte de vous présenter Ian, quand tout sera fini. »

Il y avait une note résignée dans la voix de Laura qui fit frissonner Marta. « Ce sera avec un grand plaisir », déclara-t-elle en s’efforçant de prendre un ton optimiste.

Laura hocha la tête et se détourna.

« Chérie, j’ai une question à vous poser. Avez-vous un bon avocat ?

— Il paraît que c’est le meilleur. Son nom est Curtis Stanhope. C’est Ian

qui est allé me le chercher à Philadelphie.

— Tant mieux, murmura Marta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Laura en la voyant froncer les sourcils.

— Rien. Simplement… j'aurai peut-être besoin de lui parler. Vous n'imaginez pas tous les coups de fil que je reçois. Les charognards des médias.

— Ian dit qu'ils le harcèlent aussi.

— Ils ont flairé l'aubaine. Hier. Sharon Glassman, de l'agence ASM à Hollywood, m'a tenue une heure au téléphone. Ils veulent les droits cinématographiques.

— Oh non, Marta !

— Ne vous méprenez pas, chérie. Je trouve ça sordide. Mais peut-être pourrai-je les orienter tous sur Mr. Stanhope, qu'ils se débrouillent directement avec lui.

— C'est un coriace, il saura s'y prendre. Faites comme bon vous semble, dit Laura avec lassitude. Une chose est certaine : je refuse de parler aux journalistes.

— Je vois que Bob Gerster a déjà effectué une percée », observa Marta, dégoûtée. Laura la regarda, interdite. « Qui ça ?

— Le type du *Book World*. C'est à vous qu'il venait rendre visite, j'imagine. Il n'y a quand même pas deux écrivains incarcérés dans ce charmant endroit, hein ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Rappelez-vous, il voulait vous interviewer… quand était-ce, déjà ? L'hiver dernier, je crois. »

Laura plissa les yeux. « Oui, je me souviens vaguement. » L'étau qui lui enserrait la tête l'empêchait de réfléchir clairement. D'ailleurs, cela semblait avoir si peu d'importance, maintenant.

« Il était venu me voir pour m'interroger sur vous. Il devait écrire un papier sur la littérature enfantine. C'était un inconditionnel… il connaissait tous vos livres.

— Ah oui, fit Laura d'une voix éteinte. J'en avais même parlé à Jimmy. » Elle repensa à l'enthousiasme de Jimmy, s'entendit le taquiner sur son goût de la publicité, et une vague de tristesse la submergea.

« Je lui ai donné toutes les informations, poursuivit Marta, et je n'ai plus eu de ses nouvelles. À mon avis, il a dû laisser tomber son article. Mais maintenant, évidemment, attiré par le parfum de scandale…

— C’est logique, répondit Laura d’un air absent.

— Alors, que voulait-il ? »

Laura la dévisagea, ahurie. « Aucune idée. Je ne l’ai pas vu.

— Il partait d’ici au moment où j’arrivais. Je me suis demandé ce qu’il faisait là. Enfin… tant mieux, s’il n’a pas réussi à vous avoir. Un conseil, ne leur dites rien. Gardez tout pour vous.

— J’en ai bien l’intention, croyez-moi.

— J’ai d’ailleurs failli ne pas le reconnaître. Il est beau gosse, mais on dirait qu’il est passé sous un camion. Il a la lèvre fendue et un œil au beurre noir… et on a l’impression qu’il n’a pas dormi depuis une semaine. »

Laura crut que son cœur allait cesser de battre. « Quoi ? demanda-t-elle faiblement.

— Terminé », annonça le gardien.

Marta se rapprocha d’elle. « Mais je n’oublierai jamais ses yeux. Des yeux bleu outremer. Avec la chemise bleue qu’il portait… miam ! Savez-vous ce que j’en pense ? C’est peut-être un opportuniste, mais en tout cas, il est très mignon. Bon, bon, ça ne vous intéresse pas que je vous parle de Bob Gerster. Vous avez quelqu’un, vous. C’est la privation. Ça me rend folle.

— Est-ce qu’il est brun ? » s’enquit Luira d’une voix atone.

Marta se passa les ongles sur les tempes. « Avec juste quelques fils d’argent. Un bronzage superbe. Mais pourquoi me fatiguer ? Je n’ai pas dû l’impressionner : il a poursuivi son chemin comme si je n’étais pas là. Bien, chérie, je crois qu’il est temps de nous quitter. »

Laura agrippa la main de Marta. « Attendez », balbutia-t-elle.

Se penchant, le gardien tapota l’épaulette du tailleur chic de Marta. « Terminé, j’ai dit.

— O.K., s’emporta-t-elle en le repoussant. Il faut que j’y aille, Laura. Écoutez, si vous avez besoin de quelque chose… n’importe quoi… surtout, appelez-moi… Elle étreignit la main glacée de Laura et l’enveloppa d’un regard inquiet. « Ça ira ? Vous avez une mine épouvantable. Ne vous découragez pas. Tout va s’arranger. Vous verrez. »

Hébétée, Laura resta assise sur sa chaise tandis que le cliquetis des talons de Marta s’éloignait dans le couloir.

« Réveillez-vous, Turner, fit le gardien. Debout. »

Elle ne bougea pas.

« Dépêchez-vous » glapit-il.

Elle continuait à regarder dans le vague comme si elle n’avait pas entendu.

Furieux, il la poussa avec sa matraque. L’air hagard, Laura se força à se lever.

41

Wanda Jurik prit le sac de provisions dans le coffre de la voiture et remonta sous la pluie le chemin sablonneux qui menait à la porte de la cuisine. Elle tenait bien le sac par en dessous, car une fois humide, il risquait d'éclater en répandant son contenu. Et ça, elle ne pouvait se le permettre. Il n'y avait plus rien à manger dans la maison. La veille, elle s'était nourrie d'une boîte d'olives noires dénichée au fond d'un placard. Ce n'était pas possible de continuer comme ça. À supposer qu'elle veuille continuer…

C'était la première fois qu'elle sortait faire des courses depuis… elle ne se rappelait même plus combien de temps. Elle avait mis la journée à se décider. À trouver le courage nécessaire. Depuis le départ de Gary, elle n'avait plus le cœur à rien. Cloîtrée dans la maison sombre, indifférente au soleil qui brillait dehors, elle restait plantée devant la télévision en pensant à lui. Quelquefois elle pleurait, persuadée qu'il était mort. À d'autres moments, elle se disait qu'il était peut-être vivant et se demandait comment il se débrouillait sans elle. Alors, la rage s'emparait alors d'elle : pourquoi ne lui donnait-il pas signe de vie ? Non, c'était impensable, il devait être mort. Et ça recommençait. C'était un cercle vicieux de désespoir et de prostration. Et elle n'était pas sûre de pouvoir tenir le coup beaucoup plus longtemps.

En contournant la maison, elle vit un gros véhicule garé devant l'entrée comme une réponse à ses prières. Tout d'abord, elle fut incapable de proférer un son. Son cœur palpitait follement dans sa poitrine ; elle était rouge comme après une attaque d'apoplexie. Le sac à provisions lui tomba des mains et s'écrasa par terre sans qu'elle y prenne garde. Elle monta les marches quatre à quatre et fit irruption dans la maison en criant.

« Gary, Gary, oh, mon petit, où es-tu ? »

Les larmes aux yeux, elle courait à travers les pièces en l'appelant tout haut. Elle entendit la télévision qui marchait au salon et une voix qui lui répondait vaguement. Il était là, assis devant l'écran, comme s'il n'était pas parti.

« Oh, mon petit ! » Elle s’agenouilla, rampa jusqu’à lui et posa la tête sur ses genoux sans vie. Gentiment, distraitement, il lui tapota l’épaule.

« Bonjour, maman, dit-il d’un air triste.

— Je pensais que tu étais mort, sanglota-t-elle.

— Je l’étais… presque.

— Oh, mon chéri, tu es revenu. Je n’osais même pas espérer… » Elle s’accroupit, triturant le tissu de son pantalon entre ses doigts noueux. Son visage était baigné de larmes. « Je me suis adressée à la police. Pourquoi es-tu parti comme ça ?

— Je regrette que tu te sois inquiétée.

— Est-ce à cause de cette femme ? Cette Laura Reed ? Je te l’ai déjà dit, oublie-la. Quand comprendras-tu que je sais ce qui est bon pour toi ? Oh, Gary, j’ai souffert le martyre. Comment as-tu pu me laisser sans nouvelles de toi ? »

Gary regarda sa mère d’un air absent. Sur ses joues pâles et lisses brûlaient deux taches de couleur. Sa crinière argentée avait été peignée avec soin. « J’aurais dû t’appeler, maman. Tu as raison. Seulement, il se trouve que moi-même, j’étais au bord du gouffre… »

Wanda enfouit son visage dans ses mains et, les yeux et le nez ruisselants, sanglota ouvertement.

« Je suis désolé, dit-il faiblement. Je te demande pardon. Je ne savais pas quoi faire. J’avais besoin de réfléchir…

— Où étais-tu ? Comment as-tu pu vivre tout ce temps sans mon aide ? Oh, mon Dieu… » Les sanglots l’étouffaient.

« Je crois que j’étais désespéré. (Un sourire désabusé incurva ses lèvres blêmes.) Aux grands maux, les grands remèdes, non ? »

Wanda secoua la tête et tira des mouchoirs en papier de sa poche pour s’essuyer les yeux et le nez. Puis elle rit à travers ses larmes. « Oh, tout ça n’a plus d’importance. J’ai bien cru devenir folle, mais je m’en moque. Du moment que tu es de retour. » Elle enlaça fébrilement ses mollets atrophiés, comme si elle aimait leur inertie même, et le regarda avec des yeux brillants.

« Tu es là. C’est l’essentiel.

— Non, maman. Je t’en prie. Il faut que je te parle. »

Il avait l’air bizarre, mais elle préférait ne pas y penser. Pressant sa joue contre le genou osseux de son fils, elle se mit à fredonner doucement. Tant pis si elle allait rater ses émissions ! Elle pouvait rester des heures ainsi, rien que lui et elle, ensemble, au chaud.

« Pas maintenant, mon pauvre petit, roucoula-t-elle. Laisse-moi d'abord m'occuper de toi. Je vais te faire du thé. Tu as besoin de repos. Tu as tant souffert. Je dois bien avoir du thé. »

Un instant, elle se demanda si elle avait du lait. Elle se souvint des provisions éparpillées sur le chemin. Il faudrait les ramasser. Ces packs en carton étaient solides. Il ne devrait pas y avoir de problème. Elle lui servirait du thé et le convaincrait peut-être de prendre un Valium, de ceux que le Dr Ingles lui avait prescrits, à elle. Ça le calmerait. Car cette aventure ne lui avait pas fait du bien. C'était évident.

« Reste ici, dit Wanda avec douceur. Je prépare le thé. »

Elle se hâta dans la cuisine et remplit la bouilloire. Elle dut allumer le brûleur récalcitrant avec des allumettes qu'elle fourra ensuite distraitement dans sa poche. Tout en cherchant une tasse propre avec une soucoupe, elle entendait le bourdonnement indistinct de la télévision. Elle mit un sachet de thé dans la tasse et sortit récupérer ses emplettes sous la pluie. Les mains sur les hanches, elle s'arrêta pour contempler les dégâts. Certains produits étaient irrécupérables. Les fraises qu'elle avait achetées étaient écrasées et saupoudrées de sable. Le sac de brioches s'était déchiré, et elles jonchaient le sol comme des pavés ronds et dorés. Mais elle s'en fichait. Elle ramassa les paquets et les boîtes, le cœur en liesse. Il pensait toujours à cette Laura Reed : c'était un mauvais signe. Cette histoire l'avait traumatisé. Mais une fois qu'elle l'aurait nourri et bichonné, il oublierait tout. Entre-temps, elle se sentait revivre. La pluie fine tombait sur sa tête et ses épaules comme une manne céleste. Il était revenu. Leur univers avait repris forme. C'était tout ce qui comptait.

Wanda retourna dans la cuisine, éteignit la bouilloire qui sifflait et versa le thé. Elle rangea les provisions qu'elle avait réussi à sauver, puis ajouta du lait et du sucre dans le thé de Gary, exactement comme il l'aimait. Peut-être quelques cookies aussi, pensa-t-elle. Elle examina le paquet. Il était un peu déchiré, mais ceux du dessus devaient être intacts. Elle avait acheté la marque préférée de son fils. Par habitude. Par la force de son espoir de mère. Et elle avait été récompensée. Son enfant chéri était rentré au bercail.

Elle empila les cookies sur la soucoupe et se dirigea avec précaution vers le salon sombre.

42

« Plus haut, papy ! »

Complaisamment, Sidney poussa la balançoire qui s'envola dans les airs. Il y avait un autre garçon, plus âgé, sur la balançoire d'à côté, et Michael était déterminé à le battre.

« À toi maintenant, dit Sidney. Sinon, c'est moi qui fais tout le boulot. »

Michael rit. Ce fut comme un baume pour le cœur lourd de Sidney. Il est heureux avec nous, pensa-t-il. C'est tout ce qui compte. Ça et Dolores.

Il jeta un coup d'œil en direction du banc sous le cerisier. Dolores était assise, immobile, face à eux. Ses lunettes noires l'empêchaient de voir ses yeux. Elle ne les retirait pas, même si des nuages gris voilaient à présent le soleil.

« Encore, papy !

— Je suis fatigué. Je vais m'asseoir à côté de mamie. Débrouille-toi tout seul. Tu le rattraperas, va. » Il regarda l'autre garçon et fit un clin d'œil. Constatant qu'il perdait son élan, Michael plia les genoux et se mit à se balancer avec application.

Sidney gagna le banc et prit place à côté de sa femme. Tirant un mouchoir de sa poche, il s'épongea le front. « Ouf ! Une demi-heure de cet exercice, et j'ai le palpitant qui s'emballe. »

Dolores sourit vaguement et lui tapota la main sans quitter son petit-fils des yeux.

« Si on l'emmenait dîner sur le front de mer ? suggéra Sidney.

— Il va pleuvoir.

— Pas forcément.

— Si. Je le sens.

— Eh bien, on mangera à l'intérieur. On prendra des fruits de mer au bout de la jetée. Il y a là-bas un patio couvert d'où on peut voir les vagues. »

Dolores hocha la tête. « Bonne idée, répondit-elle d'une voix éteinte.

— Il faut l'occuper. Lui faire croire que ce sont des vacances, en quelque

sorte, pour ne pas le perturber.

— Tu as raison.

— C’est ce qu’il y a de mieux pour lui. Sa place est chez nous. Étant donné les circonstances, sa place est chez nous.

— Oh oui, je sais. Les circonstances. »

Pendant plusieurs minutes, ils observèrent l’enfant en silence. Maintenant que papy n’était plus là, Michael se désintéressait de la balançoire. L’autre garçon avait apporté un ballon de basket et s’entraînait à marquer des paniers. Se rapprochant, Michael donna des coups de pied dans les cailloux en bordure du terrain. Le garçon intercepta son regard et lui lança le ballon. Surpris, Michael le manqua. Mais il se précipita vaillamment pour le rattraper et se positionna face au panneau.

« Il faut dribbler d’abord. » Et le garçon entreprit de lui montrer comment s’y prendre.

Sidney soupira. « C’est la meilleure solution », fit-il tout haut.

Dolores ne répondit pas. Il la regarda à la dérobée. Son expression ne lui disait rien qui vaille. Quelque chose la préoccupait, la rongeait. C’était comme ça depuis ce matin, depuis qu’un journaliste les avait réveillés et avait cité au téléphone le nom du témoin à charge : Dominick Vanese. Mais enfin, pourquoi ? se demandait-il, désespéré. Tout était rentré dans l’ordre, pourtant. Laura était en prison, comme il se devait, et eux, ils avaient Michael. La situation était grave, mais au moins, ils étaient fixés. Il croyait que Dolores allait s’en contenter. Ou, plus exactement, se réconcilier avec cet état de fait. Il pensait qu’elle allait reprendre goût à la vie. Il avait fait tout ce qu’il était humainement possible de faire. Or, voilà qu’elle se tourmentait à nouveau.

Il repensa à l’époque d’avant la mort de Jimmy : pas un nuage n’assombrissait alors leur vie conjugale. Il avait cru en prononçant ses vœux de mariage que « le pire » viendrait avec la vieillesse et la maladie. Seulement, c’était arrivé plus tôt, avec le meurtre du fils de Dolores. Parfois même, il se demandait si « le meilleur » n’était pas définitivement derrière eux.

Je ne vais pas lui poser de questions, décida-t-il. Faisons semblant de profiter de la journée.

« Sidney, dit-elle. Il faut qu’on parle. »

Son cœur se serra. « Qu’y a-t-il, mon amour ?

— Tu le sais aussi bien que moi. Le témoin. Je n’arrête pas d’y penser depuis que le journaliste nous a dit son nom. »

Sidney sentit son estomac se nouer. « Et alors ? s'enquit-il, d'un ton qu'il voulait placide.

— Nous le connaissons, n'est-ce pas ? Ce Vanese ? » Il prit une profonde inspiration. « Oui. Nous le connaissons.

— Comme je ne l'ai jamais rencontré, il m'a fallu une minute pour le situer, puis ça m'est revenu. C'est un client à toi. Celui qui nous a prêté son appartement en Floride. »

Sidney regarda Michael qui visait soigneusement à côté du panier. « C'est exact.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Hier soir, avant d'aller au tribunal ? Pourquoi ne pas en avoir parlé à la police ?

— Hier soir, je n'étais pas au courant. Je l'ai appris ce matin, en même temps que toi. »

Il n'osait pas se tourner vers sa femme, mais il sentait bien qu'elle fulminait.

« Sidney, essaies-tu de me faire croire que cet homme, un vieil ami à toi, savait que Laura cherchait un tueur à gages et n'en avait soufflé mot à personne ? Pourquoi ? Il aurait pu empêcher le meurtre de mon fils. Quel genre d'individu est-ce donc ?

— Écoute, je n'essaie rien du tout. Je ne suis au courant de rien. Vanese a dit aux flics qu'il n'avait pas fait le rapprochement.

— Et tu n'en as jamais discuté avec lui ? Cet homme nous a prêté son appartement, et tu ne lui en as jamais parlé ? »

Sidney leva le menton. « Non, jamais. Il ne s'agit pas d'une amitié, mais d'une relation d'affaires. Je ne le vois même pas une fois par an. Il se fournit chez moi, point.

— C'est louche, Sidney. Il y a quelque chose de louche là-dessous. »

Il ne répondit pas. Tout à coup, se levant d'un bond, il frappa dans ses mains. « Allez, viens, Michael. On s'en va. Viens, Dolores. Je n'en sais pas plus que toi. Il est temps de rentrer. »

Michael s'apprêtait à protester quand sa grand-mère cria : « Tu peux jouer encore un peu. » Ravi de ce sursis inespéré, il retourna auprès de son camarade et lui réclama le ballon.

« Rassieds-toi », dit Dolores à son époux.

Sidney resta debout ; le cœur battant, il fixait le paisible terrain de jeux.

« Je ne suis pas tombée de la dernière pluie, moi. Alors sois gentil, explique-moi ce qui se passe. Pourquoi ce Vanese a-t-il attendu aussi

longtemps avant de prévenir la police ? Je veux une réponse, Sidney. J'exige une réponse.

— Il ignorait que c'était Laura, bredouilla Sidney. C'est ce qu'il a dit. Il ne m'en avait jamais parlé. »

Dolores le fusilla du regard. « Je ne te crois pas. Pourquoi me mens-tu ? Tu n'as jamais su mentir. »

Il reprit sa place sur le banc. « Laisse tomber, Dolores, fit-il à voix basse. Ne t'en occupe pas. »

Elle le dévisagea avec stupéfaction. Le visage tranquille et bienveillant de son mari paraissait taillé dans du granit. « Que sais-tu d'autre ? Que me caches-tu encore ? »

Sidney examina la situation. Il connaissait sa femme. Une fois qu'elle avait une idée en tête, elle n'abandonnait jamais. Il aurait dû se douter qu'elle se poserait des questions. Elle était trop fine mouche, et curieuse par-dessus le marché. Il avait cru pourtant qu'en obtenant gain de cause, elle n'irait pas chercher plus loin. Ce fut une erreur. Face à sa détermination, il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps. Il connaissait Dolores. Elle allait le harceler. Il n'avait pas d'autre choix que de tout lui avouer. Tôt ou tard, ça devait arriver. Il se le répéta pour tenter de se rassurer.

« Chérie, écoute-moi. J'ai beaucoup réfléchi. C'était le seul moyen. Nous savons tous deux que c'est elle… qui a organisé le meurtre de Jimmy. Mais nous n'avions aucune preuve. Et elle allait s'embarquer pour une destination inconnue avec notre petit-fils. Il n'y avait pas d'autre solution pour l'en empêcher. »

Dolores le regarda, bouche bée. Un début de vertige s'était emparé d'elle. « Que dis-tu là ? Que Vanese a menti ?

— C'est un brave homme, affirma Sidney avec conviction. Il a voulu nous aider.

— Elle n'est pas allée le voir pour lui demander les coordonnées d'un tueur à gages », fit Dolores lentement.

Sidney se tourna vers sa femme. « Depuis le départ, tu étais convaincue que c'était elle. Moi, j'en étais moins sûr. Même quand elle a épousé ce type, Turner, et que ça te rendait folle, j'étais prêt à lui accorder le bénéfice du doute. Mais quand on a découvert l'existence de Powell… que pouvais-je penser d'autre ? Tu étais malade à l'idée qu'elle allait s'en tirer. Voyons, tu as même atterri à l'hôpital. J'ai senti que si je n'agissais pas, cette histoire finirait par te tuer…

— Tu l’as payé pour dire ça ?

— Il n’a jamais été question d’argent, rétorqua Sidney d’un ton bourru. Il me l’a proposé lui-même. Par amitié. »

Dolores garda le silence. Il scruta son visage, mais les lunettes noires lui dissimulaient ses yeux. « La police va s’en apercevoir, tu sais. Si moi, j’ai pu le découvrir, elle le découvrira aussi. »

Il haussa les épaules. « Tout le monde connaît Dominick Vanese. Et ceux qui ne le connaissent pas ont entendu parler de lui.

— Vous risquez la prison, l’un et l’autre ! » s’écria-t-elle.

Il lui fit signe de baisser la voix. « Il ne parlera pas. Personne n’en saura jamais rien. »

Dolores contempla Michael en train de jouer. Sidney guettait sa réaction. Au bout d’un moment, elle lui prit la main.

« Tu n’es pas fâchée, hasarda-t-il.

— Tu as fait ça pour moi. Je ne mérite pas cet amour-là. »

Il sentit une boule se former dans sa gorge. « Si, fit-il dans un murmure rauque.

— Mais c’est faux ! Et moi qui croyais que c’était vrai.

— Ça aurait pu l’être. Pense à Jimmy, implora Sidney avec ferveur. Elle a froidement fait assassiner ton fils. Pense à ce qu’elle a fait à Michael. Sa propre mère… »

Dolores regarda son petit-fils qui, dans le feu de l’action, avait momentanément oublié ses malheurs. « Je ne pense qu’à ça », répondit-elle.

43

« Entrez, entrez ! » répondit Clyde Jackson tandis qu'on frappait à la porte de son bureau. Il mordit dans un beignet à la confiture et balaya le sucre glace du revers de son veston bleu rayé.

À la vue de son patron, Ron Leonard fronça les sourcils d'un air faussement réprobateur. « Debbie est-elle au courant de ce que vous mangez ? » La femme de Clyde, professeur à l'université, obsédée par les questions de santé, surveillait de près l'alimentation de son époux.

« Debbie a un congrès à New York. J'ai déposé le petit Clyde chez la nourrice et, du coup, j'ai oublié de prendre mon petit déjeuner.

— Je vais vous dénoncer. »

Clyde rit, gêné, et haussa les épaules. « À mon avis, elle doit s'en douter. Alors, quoi de neuf ? »

Ron se laissa tomber sur une chaise en face du bureau. « Rien de bon », dit-il avec un soupir.

Levant les sourcils, Clyde termina son beignet. « De quoi s'agit-il ?

— J'ai fouiné un peu partout ce matin. Apparemment, notre témoin vedette travaille depuis très longtemps avec Sidney Barone. Le beau-père. Quand ils sont allés en Floride, le mois dernier, ils ont logé dans son appartement.

— Barone a des liens avec la Mafia ? » s'étonna le procureur.

Ron secoua la tête. « Il a une entreprise textile à Atlantic City. Vanese se fournit chez lui. Depuis des années. Ils ont grandi ensemble dans le même quartier.

— Merde ! fit Clyde en réfléchissant aux retombées de cette découverte. Vous croyez que les Barone sont dans le coup ?

— Le parjure est une affaire grave. Je vois mal un petit futé comme Vanese s'embarquer là-dedans si ce n'était pas vrai. Enfin, pas pour de l'argent. Il n'a pas besoin d'argent. Mais manifestement, son amitié avec Sidney Barone ne date pas d'hier. Or ces gens-là ne savent plus à quel saint

se vouer. Un tueur à gages, dites ! Que penseriez-vous, si vous étiez à la place des parents de Jimmy Reed ?

— Exactement ce qu'ils pensent, eux, répondit Clyde sombrement. Seulement, si le témoin a menti, nous n'avons plus aucune charge contre Laura Reed. Ni contre le nouveau mari.

— Et quand ça va arriver aux oreilles de Stanhope… C'est même bizarre qu'il ne l'ait pas encore découvert.

— Mmmm… », marmonna Clyde, résigné.

Les deux hommes se turent un instant, plongés dans leurs réflexions. « Le fait est, déclara Ron, que Turner est coupable. Je le sais. Je le sens. Il m'a menti l'autre jour, quand je l'ai interrogé. J'en mettrais ma main au feu. À choisir entre les deux, je préfère la croire, elle. Quelquefois, j'ai effectivement l'impression qu'elle dit la vérité. Mais pour que nous puissions épingler Turner, il faudrait qu'elle le mouille. »

Clyde acquiesça. « Le seul moyen de les coincer tous les deux est de les pousser à se mouiller mutuellement. À mon avis, notre unique espoir est de l'entreprendre, elle, tant que nous l'avons sous la main. Ce qui… (Il consulta sa montre, comme si c'était une question de minutes.)… ne durera guère, si ce que vous dites à propos de Vanese et des Barone est vrai.

— Hélas, oui !

— On devrait la faire venir ici, observa Clyde, songeur.

— Son avocat s'y opposera. »

Clyde agita la main avec désinvolture. « Eh bien, on va ruser. Dans les limites de la légalité, bien sûr.

— Évidemment, opina Ron, ironique. Mais pourquoi le dénoncerait-elle ? Vanese n'a pas mentionné le nom de Turner. Quant à elle, elle clame son innocence. »

S'emparant d'un crayon, Clyde se mit à tambouriner sur le bord de son bureau. « Votre remarque de tout à l'heure m'a donné une idée. Si jamais elle pense que nous la croyons…

— Et pourquoi le penserait-elle ?

— Vous avez dit vous-même que, parfois, il vous arrive de douter de sa culpabilité.

— Parfois, oui », répliqua Ron prudemment.

Clyde se pencha en avant. « Êtes-vous bon comédien, inspecteur ? Savez-vous vous montrer convaincant ? »

Ron le regarda d'un air méfiant.

Des lumières clignotèrent dans les catacombes du palais de justice, signalant le transfert d'un détenu. Laura avançait péniblement, les yeux rivés sur la chaîne qui reliait ses chevilles à ses poignets. Elle n'avait pas envie de croiser le regard des employés qui s'arrêtaient pour la laisser passer. Les gardiens qui l'escortaient depuis la prison lui ordonnèrent de s'asseoir sur le banc devant le bureau du procureur. L'un d'eux frappa à la porte.

« Entrez », répondit une voix grave à l'intérieur. Le gardien passa la tête par la porte, pour annoncer l'arrivée de Laura, sans doute. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait là. Aucun rendez-vous n'avait été programmé à sa connaissance avec les représentants de la justice. Simplement, on était venu lui dire de se préparer à partir dans cinq minutes.

Pendant qu'elle attendait sur le banc dur, ses bras nus se couvrirent de chair de poule. Il faisait une chaleur étouffante dans la prison, et le trajet en fourgon s'était révélé encore pire, mais ici, dans les couloirs blancs, climatisés, du palais de justice, elle se sentait frigorifiée.

Le procureur fédéral émergea de son bureau. « Voulez-vous entrer en attendant, Mrs. Turner ? fit-il, ponctuant son invitation d'un geste de sa main large et soignée. Votre avocat, Mr. Stanhope, est en route. »

Contente de quitter ce couloir glacé, elle pénétra dans la pièce à petits pas malhabiles, et le gardien la conduisit vers une chaise. Sur un signe de lui, elle s'assit.

La vue de Ron Leonard lui fit regretter instantanément d'avoir accepté l'offre du procureur. Ce dernier pria le gardien de sortir. Puis il se percha sur un coin de son bureau et joignit les mains dans une attitude de familiarité nonchalante.

« Mrs. Turner, commença-t-il sur un ton affable, nous aimerions vous parler. »

Aussitôt sur le qui-vive, Laura demanda durement : « Pourquoi suis-je ici ? Où est mon avocat ? Je suis censée bénéficier de la présence d'un avocat. »

Le procureur Jackson leva les bras en signe de reddition. « Absolument. Mais, comme je viens de le dire, il ne va pas tarder. »

Les yeux emplis de doute, elle le considéra en silence.

« Il ne s'agit pas d'un interrogatoire, rassurez-vous. Au contraire, c'est une tentative peu orthodoxe, surtout dans une affaire de meurtre. Voyez-vous, l'inspecteur Leonard ici présent a une théorie fort intéressante vous concernant. Difficile à admettre, je l'avoue, mais intéressante. Il pense que

Mr. Vanese ment, et que vous dites la vérité. D'après lui, vous êtes innocente. »

Laura eut l'impression de recevoir un coup de poing. Elle se tourna vers Ron Leonard qui, en croisant son regard perplexe, parut se départir un instant de son impassibilité coutumière.

« J'ai beau avoir l'esprit ouvert, poursuivit le procureur, sur ce coup-là, j'ai besoin d'aide. Nous avons donc décidé de tester son hypothèse sur vous. Autrement dit, c'est clair, quelqu'un a engagé Herman Powell pour tuer votre mari. Mais supposons une fraction de seconde que ce ne soit pas vous. Inspecteur ? »

Ron Leonard se racla la gorge et consulta ses notes. Laura s'efforça de fixer son attention sur lui. Mais, malgré elle, son cœur se gonfla d'espoir. Se pouvait-il que cet homme, initialement si hostile, se soit finalement rendu compte de son erreur ? Elle imaginait déjà sa libération, les retrouvailles avec Michael, avec… Pour la millionième fois, elle repensa à Marta, à sa description de Bob Gerster. C'était Ian, forcément. Mais comment était-ce possible ? Et, si c'était le cas…

Clyde Jackson s'aperçut qu'elle était ailleurs. « Ça vous intéresse, Mrs. Turner ? »

Elle inspira profondément. « Oui, s'il vous plaît », dit-elle d'une voix qui lui fit penser à un enfant quémandant une part supplémentaire de gâteau. L'inspecteur Leonard n'avait pas les manières policées du procureur Jackson. Lorsqu'il prit la parole, ce fut sur un ton revêche, saccadé :

« Savez-vous que la première femme d'Ian Turner, Gabriella, a péri avec son fils Phillip dans un incendie prétendument allumé par un pyromane ?

— Inspecteur, intervint Jackson avec brusquerie, pas de questions, je vous prie. Notre tâche consiste à formuler une hypothèse, c'est tout.

— Bien sûr que je le sais, répondit Laura sèchement.

— Avez-vous… Le frère de Mr. Turner, se reprit Ron, est pompier. Bien qu'il le nie, j'ai des raisons de croire qu'il a pu lui parler du procédé employé par l'incendiaire, sa signature en quelque sorte.

— Et alors ?

— L'auteur de ces incendies, Stuart Short, refuse de reconnaître les faits. Dans le cas qui nous préoccupe, je pense qu'il n'a peut-être pas tort. »

Laura ouvrit de grands yeux. Elle avait la bouche sèche, et le cœur au bord des lèvres. C'était un coup monté. Ils cherchaient à lui tendre un piège. « Je n'ai rien à voir là-dedans, articula-t-elle avec effort.

— À en croire Mr. Turner et vous, votre rencontre a été due au hasard. Il ne savait rien de vous. Or, j'ai un témoin à La Barbade dont la fille a reçu en cadeau un de vos livres, offert par Ian Turner. Ce dernier lui a dit qu'il vous connaissait et qu'il vous verrait bientôt. Tout ça, théoriquement, avant votre présumée rencontre. Maintenant, tout le monde ici semble penser que vous étiez de mèche avec Turner longtemps avant la mort de Jimmy. Mais moi, je me dis : et si ce n'était pas vrai ? »

Elle dut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas trahir son émotion. Les images se bousculaient dans sa tête. Ian feignant d'ignorer qu'elle était écrivain. Récitant son livre par cœur : soi-disant, il venait juste de l'acheter. Marta, lui parlant de Bob Gerster venu lui demander des informations sur Laura Hastings. « Et alors ? » souffla-t-elle.

Ron Leonard se pencha vers elle. « Laura… » Entendre son prénom dans sa bouche lui causa un choc. On eût dit qu'il s'adressait à elle en ami. « Et si l'attachement d'Ian pour vous tournait à l'obsession ? S'il avait éliminé sa femme et votre mari pour pouvoir accéder à vous ? À votre insu, évidemment. »

Elle secoua la tête.

« Pourquoi ? Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il a tant insisté pour se marier avec vous ? Car il a insisté, n'est-ce pas ?

— Oui, mais…

— Il voulait que vous soyez à lui. Coûte que coûte. Quitte à se débarrasser des obstacles qui se dressaient entre vous. Sa femme, votre mari… »

Elle tenta de lui rendre son regard sans broncher. « C'est ridicule. » Puis, avec soulagement : « Phillip, le fils d'Ian, est mort dans l'incendie, Mr. Leonard. Je sais bien que vous n'avez pas d'enfants, mais laissez-moi vous dire…

— Ce soir-là, riposta Ron, Phillip Turner était censé assister à un match. Mais au dernier moment, et sans prévenir son mari, Gabriella Turner a décidé de le garder à la maison. »

Le bandeau de douleur qui ceignait la tête de Laura se resserra de plusieurs crans. Un tic nerveux lui faisait tressauter la paupière.

« Je retrouverai l'argent, déclara Ron. Je découvrirai comment il a payé Herman Powell, et je le ferai boucler. Pour le moment, tout porte à croire que vous avez été complices. Si toutefois vous n'y êtes pour rien, il faut vous mettre hors de cause. Pensez à votre fils. Au nom de quoi endosseriez-vous la responsabilité de ce crime, si vous n'avez rien à voir avec la mort de

Jimmy ? »

Le procureur regarda son inspecteur avec curiosité. Il agissait selon le plan, mais quelque chose dans son comportement laissait entendre qu'il doutait bel et bien de la culpabilité de cette femme. « Inspecteur, fit-il en manière d'avertissement.

— Mais Ian, si ! s'exclama Ron en tapant du poing sur le bureau. Bon sang, je sais que c'est lui ! Ne voyez-vous pas ? Si vous nous aidez à l'épingler, vous pourrez sortir d'ici. Vous partirez en emmenant votre fils avec vous. Tant qu'il en est encore temps. »

Il y eut un remue-ménage à l'extérieur, puis soudain on frappa à la porte. Une jeune femme à la mine harassée passa la tête à l'intérieur. « Excusez-moi de vous déranger, monsieur, dit-elle à Clyde.

— Où est ma cliente ? beuglait un homme dans le couloir. J'exige de la voir immédiatement !

— C'est Mr. Stanhope, expliqua la secrétaire, confuse.

— Faites-le entrer. »

Laura détacha son regard de Ron Leonard et se tourna vers Curtis Stanhope qui fit son entrée, vêtu d'une veste vert pomme et d'une cravate ornée d'hippocampes.

« Que diable fait ma cliente ici, monsieur le procureur ? Si c'est comme ça qu'on procède dans votre bled, permettez-moi de vous dire…

— Nous n'avons enfreint aucune règle », répliqua le procureur calmement.

Stanhope pivota vers Laura. « Vous ont-ils posé des questions ? »

Elle hésita, puis secoua la tête. « Pas vraiment.

— Pourquoi n'ayez-vous pas insisté pour m'attendre ? tonna-t-il. Écoutez, si vous avez quelque chose à communiquer à Mrs. Turner, passez par moi. Je vous avais dit que je serais là vers midi. En quel honneur la convoque-t-on ici sans moi ? Je vais faire casser la procédure, tiens. Mrs. Turner, ne connaissez-vous donc pas vos droits ?

— Ce n'est pas grave, répondit Laura sombrement.

— Taisez-vous. C'est moi qui vais leur parler.

— Nous tenions simplement à faire part de notre opinion à Mrs. Turner, dit Clyde Jackson.

— Eh bien, faites m'en part, à moi.

— Mais certainement, maître. Nous avons découvert certaines choses sur le mari de Mrs. Turner, susceptibles de l'intéresser.

— Autrement dit, vous voulez qu’elle le dénonce. Vous ont-ils proposé un quelconque marché ? questionna Stanhope en se tournant vers Laura. Vous n’avez rien accepté de leur part, n’est-ce pas ? »

Elle secoua la tête.

« J’en viens presque à le regretter, s’écria-t-il. Car si jamais ils avaient l’aplomb…

— Vous permettez ? » l’interrompit Jackson.

Pendant que l’avocat et le magistrat se lançaient dans une polémique, Laura intercepta le regard de Ron Leonard. Elle y lut une indiscutable mise en garde.

Elle savait ce qu’il voulait. Qu’elle réfléchisse à ce qu’il lui avait dit. Comme si, pensa-t-elle, désespérée, elle pouvait avoir d’autres sujets de préoccupation !

44

Laura ne savait pas comment elle avait regagné la prison pour femmes. Avant de monter dans le fourgon, elle eut un entretien avec Stanhope. Ne tenez pas compte de ce qu'ils vous ont dit, lui recommanda-t-il. Ils ont essayé de vous piéger. C'est un truc vieux comme le monde : amener une personne à compromettre l'autre. Mais si vous admettez qu'Ian était dans le coup, vous êtes fichus tous les deux. À ce moment-là, Laura comprit. Stanhope la croyait coupable. Il ne la défendait pas parce qu'il était convaincu de son innocence. Pour lui, c'était une sorte de jeu intellectuel : réussir à damer le pion au procureur fédéral. Un jeu qui allait lui rapporter gros, qu'il perde ou qu'il gagne. Au fond de lui, il pensait, comme le procureur, qu'Ian et elle avaient comploté ensemble de tuer Jimmy.

L'avocat était furieux de s'être déplacé pour rien. Le teint brique, il transpirait abondamment. Ne leur dites rien, lui enjoignit-il. Et, la prochaine fois, refusez de quitter votre cellule jusqu'à mon arrivée. Ou, du moins, tâchez de me parler avant. C'est une perte de temps, la sermonna-t-il comme un parent en colère. Ils peuvent raconter n'importe quoi pour essayer de vous faire craquer. Ils brouillent les pistes pour vous déstabiliser. Alors tenez votre langue. Ne leur donnez pas de bâtons pour vous battre. Tandis qu'il refermait son attaché-case d'un coup sec, elle s'entendit balbutier des excuses. Puis les gardiens la conduisirent au parking du Palais. Elle avait compris ce que disait Stanhope. C'était lui qui ne comprenait pas.

Le fourgon s'engagea dans les entrailles de la maison d'arrêt, et on la poussa dehors. Machinalement, elle retint son souffle pour ne pas respirer l'odeur de la prison. Passé la fouille, on la ramena dans sa cellule, et la cage se referma de nouveau. Mais elle s'en moquait. Elle avait la tête ailleurs.

À l'origine de ses craintes, il y avait la remarque anodine de Marta. Et maintenant, les révélations de Ron Leonard… Il avait l'air tellement sincère. Laura était intimement convaincue qu'il la croyait. Que ce n'était pas un traquenard de sa part. Il avait fini par reconnaître son innocence. Il la

considérait comme une victime, au même titre que Jimmy. La victime de l'homme qu'elle avait épousé.

Elle s'efforça de raisonner clairement. Elle pensa à Ian, à la manière dont ils s'étaient rencontrés. Ce fameux jour, au port. Michael s'était approché pour admirer son voilier. Comment aurait-il pu prévoir ou orchestrer ça ? C'était impensable. C'était le hasard… l'imprévu. Oui, le hasard. Cette explication lui suffisait. Elle aurait pu ne pas se rendre au port ce jour-là. Il aurait levé l'ancre, et ils ne se seraient jamais rencontrés. Mais, hasard ou pas, le reste ne résistait pas à l'analyse. En la voyant pour la première fois, il avait fait semblant de ne pas la connaître. Même s'il savait qui elle était. Il savait où elle habitait. Il connaissait ses livres par cœur. Déjà à l'époque.

Laura frissonna malgré la chaleur étouffante de la cellule. Il était Bob Gerster. Il avait menti pour pouvoir se renseigner sur elle. Il avait menti au moment de leur rencontre. Quoi d'autre ? Elle regarda sa main. On l'avait autorisée à garder son alliance. Elle fixa la bague qu'Ian lui avait offerte. Elle revoyait son visage radieux pendant qu'il prononçait les vœux conjugaux. Pour le meilleur et pour le pire. Mais que pouvait-il y avoir de pire ? La voix de Ron Leonard résonnait dans son cerveau. À quel point Ian la désirait-il ? Au point de brûler sa propre femme ? De tuer accidentellement son fils ? Au point d'engager un homme de main pour exécuter… Non, se dit-elle. *Non*. On ne pouvait désirer quelqu'un à ce point-là. C'était dément.

Dément. Ce mot lui fit dresser les cheveux sur la tête. Elle songea à l'ardeur de leurs étreintes. Il l'aimait désespérément. À la folie. Mais ça, c'était la passion. Ce n'était pas de la démence. Ou alors, elle était démente également. Car elle l'avait désiré tout aussi passionnément, au mépris du bon sens et de la raison.

C'était Ian. Ian qui croyait en elle, qui la soutenait envers et contre tout. Même les mensonges de Dominick Vanese qui avaient conduit à son arrestation, ne l'avaient pas ébranlé. Il la connaissait à peine, et pourtant, il avait confiance en elle. Ne se devait-elle pas de le payer de retour ? Soudain, elle se rappela Michael, sanglotant à leur mariage. *Pourquoi épouses-tu cet étranger ?* Soudain elle comprit : Ian ne pouvait être absolument sûr de son innocence que s'il était lui-même coupable.

Elle secoua la tête pour chasser cette idée. Il devait bien y avoir d'autres raisons. Certes, elle avait lu ce genre d'histoire dans la presse. Des êtres qui dissimulaient leur véritable nature derrière une façade. Mais elle connaissait la véritable nature d'Ian. Qu'y avait-il de plus authentique qu'un homme dans

les affres de la passion ? Elle l'avait entendu murmurer, crier dans la volupté douce-amère de leurs étreintes. Pourquoi ne pas se contenter de croire que c'était son amour pour elle qui lui inspirait cette force, cette confiance ? L'amour était censé déplacer les montagnes. L'amour, disait la Bible, supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout. Alors pourquoi ne pas lui rendre la pareille et couper court à ces terribles insinuations ? D'après Stanhope, ils cherchaient seulement à la troubler, à la faire craquer. Son amour devait être bien faible, comparé à celui d'Ian.

Elle repensa aux paroles de Marta. Bob Gerster. Beau gosse, mais on dirait qu'il est passé sous un camion. Prise de frissons, elle sentit son estomac se soulever. Elle se traîna jusqu'aux toilettes et attendit que la nausée monte, se fraye le passage à rebours. Puis elle vomit tripes et boyaux dans la cuvette sale et incrustée de tartre.

La sueur au front, elle se releva péniblement, tira la chasse et se rinça la bouche avec le filet d'eau rouillée qui coulait du robinet. Elle se sentait vide à l'intérieur. Totalement vide. Étourdie, elle regagna la couchette à tâtons, s'allongea sur la couverture rugueuse et fixa le mur où d'autres détenues avaient gravé leurs initiales dans la peinture grise. « R.W. et K.L. », entourées d'un cœur difforme. « Dykes pour la vie », rageusement gribouillé à côté des toilettes. Laura et Ian, pensa-t-elle avec amertume. Sa tête éclatait. Elle ferma les yeux. Si seulement elle avait eu un somnifère, quelque chose, n'importe quoi pour soulager son cerveau enfiévré et interrompre le cours infernal de ses pensées. Quelque chose pour lui faire oublier un instant que peut-être, sans le savoir, elle avait épousé un assassin.

45

« Je n’ai que quatre mots à vous dire, souffla Daphne, la vendeuse personnelle de Candy au grand magasin Rulene. Tailleur en cuir blanc. » Elle joignit les mains et attendit l’effet escompté.

Assise dans un fauteuil crapaud en satin rose dans le salon d’essayage, Candy secoua la tête. « Je préfère pas. » Elle plissa les paupières et regarda Daphne. « Souple, le cuir ? »

Daphne ferma les yeux, sourit et hocha la tête à la manière d’un Bouddha. « Comme du beurre. Comme de la soie. Personne d’autre que vous ne saurait lui faire honneur. »

Au diable Richard, pensa Candy. Elle avait horreur des considérations financières dans un moment pareil. Quand il y avait quelque chose de parfait pour elle au magasin, elle n’avait pas à débattre avec elle-même pour savoir si elle devait l’acheter. C’était dégradant. Tant pis pour lui s’il avait succombé à la passion du jeu. Une fois que tout serait rentré dans l’ordre, elle ne le laisserait plus remettre les pieds dans un casino. Mais entre-temps, il y avait le tailleur en cuir, et Daphne qui attendait. Et puis, il y avait son compte personnel. Un compte secret qu’elle alimentait chaque fois qu’il lui donnait de l’argent. En prévision des mauvais jours comme celui-ci. Elle prit une profonde inspiration.

« D’accord. Je vais l’essayer. »

Daphne poussa un petit cri. Elle adorait s’occuper de Candy qui faisait un parfait trente-huit : tout ce qu’elle choisissait lui allait à ravir. Et, quand un modèle plaisait à Candy, il le lui fallait sur-le-champ. Bien sûr, il y avait les commissions, mais c’étaient surtout le bonheur de satisfaire Candy, l’amour de son métier qui emplissaient Daphne de joie quand elle la voyait arriver.

Tandis qu’elle disparaissait au fond pour aller chercher le tailleur en cuir blanc, Candy se prélassa dans le fauteuil en observant paresseusement les autres clientes dans le silence feutré du salon d’essayage. On repérait tout de suite celles qui s’étaient aventurées là par accident. Il y avait le pathétique

quarante-quatre aux cheveux châtains frisés dans les tailleurs de ville, qui avait dû s'égarer sur le chemin du rayon du prêt-à-porter au sous-sol. Et la petite jeune fille évanescente, dans les dix-sept ans, qui aurait pu être mignonne avec beaucoup d'efforts, mais qui n'aurait jamais les moyens de se payer tout ça. Elle triturait mélancoliquement l'étoffe pailletée d'une robe du soir, qu'elle n'osait même pas retirer du portant pour la plaquer contre elle devant la glace. Tu ferais mieux de ne pas y toucher, pensa Candy. Si tu abîmes la moindre paillette, tu seras obligée de griller des Whoppers dans un Burger King jusqu'à tes trente-cinq ans pour rembourser le prix de la robe.

Elle inspecta ses ongles pour vérifier si le vernis ne s'était pas écaillé et regarda de nouveau autour d'elle. Il y avait là encore une femme, la quarantaine blond platine, coiffée comme un page. Bien habillée. Style joueuse de tennis. Celle-là au moins avait de l'argent, mais malheureusement, elle était trop vieille. Non, l'astuce consistait à être jeune et riche. Sinon, c'était du gâchis que de porter ces tenues fabuleuses. Qui se retournerait sur une vieille peau comme elle ?

À la pensée de l'argent, Candy, agacée, fronça les sourcils. Et la police. C'était encore pire. Mais Richard allait s'en tirer. Il avait juste un peu paniqué, voilà tout. La police n'arrêtait pas des gens de leur milieu. Ils étaient fortunés. Ce n'était qu'un petit problème de trésorerie. La spécialité de Richard. Il n'était pas doué pour grand-chose, reconnut Candy en bâillant. Sauf pour gagner de l'argent. En attendant, elle avait son bas de laine pour subvenir à ses besoins. Elle n'avait pas l'intention de dépanner Richard. Oh, non ! Mais elle avait largement de quoi couvrir ses propres dépenses.

Daphne émergea de derrière la tenture de brocart avec le tailleur en cuir blanc sur un cintre. Elle le leva, et Candy porta les mains à sa bouche. « Vous aviez raison ! » Elle écarta ses doigts manucurés, les remuant comme un enfant qui réclame un bâton de réglisse. « Faites voir que je l'essaie. »

En un éclair, elle s'enferma dans la cabine, enfila le cuir odorant sur ses dessous de soie et reparut pour virevolter devant Daphne et quiconque désirait savoir comment il fallait porter ce genre de vêtement. À sa vue, Daphne faillit tourner de l'œil. Ravie de son effet,
Candy pouffa de rire.

« Daphne, vous êtes une sorcière. Bon, vous connaissez le numéro de ma carte. Allez-y, vous pouvez téléphoner », lâcha-t-elle nonchalamment, comme s'il s'agissait non pas d'un tailleur à mille dollars, mais d'un paquet de bonbons. Et elle regagna la cabine pour remettre ses habits de tous les

jours.

Quand, en sortant, elle s’approcha du bureau de style provençal qui servait de comptoir, Daphne la regarda avec appréhension.

« Je suis prête à signer », annonça Candy, posant négligemment le tailleur sur une chaise en bois tourné. Daphne se précipita pour le remettre dans sa housse en plastique et l’accrocher au portant derrière son bureau. Candy sentit un frisson lui parcourir l’échine. À l’évidence, il y avait un problème.

« Daphne, que se passe-t-il ? demanda-t-elle impatiemment.

— Votre carte a été invalidée », marmonna Daphne. Elle examina le tailleur à travers le plastique à la recherche de traces accidentelles de maquillage ou de rouge à lèvres. « J’ai vérifié deux fois.

— C’est impossible », protesta Candy. Mais sa voix faiblit. Non, pas ça, pensait-elle. Le salaud. Sans m’avoir prévenue. Je le tuerai.

« Il faut que je téléphone. » Elle n’aimait pas la façon dont Daphne la regardait. Comme si elle avait brusquement perdu tout prestige à ses yeux.

Daphne lui indiqua l’appareil. « Je vais m’occuper de l’autre cliente », fit-elle, compréhensive.

Candy se laissa tomber sur la chaise et composa le numéro professionnel de Richard. « Cabinet de maître Walsh, j’écoute, répondit Adelaide Murphy.

— Passez-moi ce saligaud, Adelaide, bredouilla-t-elle sans préambule, et ne me dites surtout pas qu’il est en réunion, hein ! C’est Mrs. Walsh. Je veux lui parler tout de suite.

— Je regrette, Mrs. Walsh. » Candy avait personnellement choisi cette femme d’âge mûr au physique banal pour épargner à son époux la tentation d’une amourette de bureau. « Il est parti en déplacement. N’étiez-vous pas au courant ? »

Candy sentit ses paumes devenir moites. « Quel déplacement ?

— Je n’en sais rien. Il a dit qu’il avait un client à voir au Texas. Il a tout organisé lui-même. »

Daphne jeta un coup d’œil dans sa direction, et Candy s’efforça de garder un visage impassible. « Bien. Il a dû y avoir un malentendu. Je vais me renseigner. » Elle raccrocha et fixa le combiné qu’elle avait à la main.

Daphne s’approcha, la tête penchée. « Ça va ? »

Non, espèce de grosse dinde, pensa Candy. Tu vois parfaitement que ça ne va pas du tout, et tu t’en réjouis, n’est-ce pas ? Elle sourit à la vendeuse. « Très bien. Apparemment, c’est juste une simple erreur d’écriture. Puis-je donner un autre petit coup de fil ? »

Cette situation, Daphne l'avait vue se reproduire des dizaines de fois – le mari qui coupe les vivres à sa femme –, et elle était sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que Candy ne remettrait plus les pieds au magasin. Dans ces moments-là, elle se félicitait d'avoir un bon poste et de se suffire à elle-même. La tentation était grande alors de titiller la cliente. Surtout que Candy Walsh l'avait toujours traitée comme une bonniche. Seulement voilà, il y avait une chance sur cent pour qu'il s'agisse réellement d'une erreur d'écriture. Et elle n'avait pas envie de perdre les commissions de Candy. Ah çà, non !

« Je vous en prie », répondit-elle, gracieuse.

Candy téléphona à la maison, mais il n'y avait personne. Elle composa le code pour écouter les messages. La voix grêle, repentante, de Richard résonna à son oreille. « Bichette, tu sais déjà sans doute que je suis parti. Je m'étais mis dans un sale pétrin, et je n'avais pas le courage de tout t'expliquer. À cause de cette histoire avec l'argent de Laura, j'ai les flics sur le dos. C'est le grand merdier, si je puis dire. Si j'étais resté, jamais je ne m'en serais sorti. Je t'ai laissé une lettre d'instructions pour t'indiquer ce que tu peux vendre et le montant de nos dettes. À l'arrivée, tu risques de te retrouver avec pas grand-chose. Mais je ne me fais pas de souci pour toi, trésor. Une femme magnifique comme toi, ça retombe toujours sur ses pieds. Je sais que tu vas me haïr, mais j'ai découvert le petit capital que tu avais mis de côté, et j'en ai besoin pour repartir de zéro. Tu me manqueras terriblement, ma biche… »

Pressant le combiné contre son oreille, Candy contemplait fixement le tailleur en cuir blanc dans sa housse en plastique. Mais des larmes de rage lui brouillèrent bientôt la vue. Car il n'avait pas plus de chances de lui appartenir maintenant que s'il avait été enfermé dans une cage de fer.

46

« Laura Turner… » Le gardien frappa aux barreaux de sa cage. « Le directeur vous demande. Tout de suite. »

Hébétée, Laura ouvrit les yeux. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle avait la bouche pâteuse ; d'avoir vomi lui avait laissé un goût infect. Elle se sentait trop faible pour bouger. Quoi encore ? pensa-t-elle. Que lui voulait-on ?

« Dépêchez-vous. On vous attend. »

Docile, elle se leva en titubant. Elle avait envie d'aller aux toilettes, mais devant cet homme en uniforme, il n'en était pas question. « J'arrive », marmonna-t-elle.

Elle se passa le visage sous le filet d'eau et rabattit ses cheveux derrière les oreilles. « Et pourquoi désire-t-il me voir ?

— Aucune idée, ma petite dame. Je ne suis pas ami avec le directeur. Il ne me dit pas tout. Allons, pressons ! »

Assise sur une chaise en bois face à Ferguson, le directeur de la prison, Laura le regardait d'un air incrédule. Maigre, le crâne dégarni, il portait des petites lunettes et n'avait rien d'effrayant. Elle avait entendu dire qu'il était sévère, inflexible. C'était la première fois qu'elle le voyait. Son allure insignifiante lui faisait penser plutôt à un maître d'école.

« Vous comprenez ce que je vous dis ? »

Elle secoua la tête.

« Je viens de recevoir ce papier du bureau du procureur. Ça s'appelle une plainte. (Il brandit une feuille qu'elle considéra d'un air hagard.) Les chefs d'inculpation contre vous sont caducs. Vous êtes libre.

— Je ne comprends rien. J'y étais ce matin. »

Un sourire oblique joua sur les lèvres minces de Ferguson. « J'imagine que vous ne voyez aucun inconvénient à partir. Généralement, nos clients sont plutôt pressés d'échapper à notre hospitalité. »

Laura savait qu'il plaisantait, mais elle avait du mal à rassembler ses idées. Elle avait l'impression d'être ballottée dans tous les sens, comme une boule à la roulette. « J'ai juste… Mais comment est-ce possible ? »

Le directeur, qui semblait peser tous ses mots, réfléchit un instant avant de lui fournir une explication succincte. « Apparemment, l'homme qui avait témoigné contre vous s'est rétracté. Il affirme s'être trompé. Le procureur n'est pas très content, paraît-il. Mais en l'absence de la déposition du témoin, ils n'ont pas suffisamment de preuves pour vous garder en détention. Le reste, vous le demanderez à votre avocat.

— Il a reconnu avoir menti ? Mais pourquoi est-il allé raconter ça sur moi, d'abord ? »

Ferguson se leva. « Mrs. Turner, ce papier signifie que vous êtes libre de partir. À votre place, je ne m'attarderais pas ici. Vous pouvez récupérer vos vêtements et vos effets personnels au guichet de l'accueil. Le gardien va vous y conduire. Je vous souhaite bonne chance. »

Laura ne savait que croire. Elle n'avait pas confiance en eux. Tout ça avait l'air d'une sinistre farce dont le dénouement la laisserait sur le carreau. C'était une blague, lui dirait-on. Allez, dans la cage !

« En route », fit le gardien, mais sur un ton moins brusque. Car elle était une femme libre à présent. Elle le suivit jusqu'au guichet en Plexiglas et montra, muette, le papier du directeur à l'employée.

Cette dernière s'absenta brièvement, comme une postière qui serait allée chercher une lettre recommandée. Mes effets personnels, pensa Laura. Elle se rappelait bien ce soir-là. Ils avaient joué aux cartes. Elle portait alors un jean et une paire de tennis éculées. Elle n'avait rien sur elle, rien. Elle avait tout laissé à la maison. Le visage terrifié de Michael surgit devant elle. Que t'ai-je fait ? songea-t-elle.

L'employée revint avec un paquet. « Assurez-vous que ce sont vos affaires avant de quitter le guichet. »

Les mains tremblantes, Laura défit l'emballage. Tout était là : le jean délavé, le T-shirt, les tennis. Elle eut envie de les serrer sur son cœur, tels de vieux amis venus la réconforter.

« Allez vous changer là-dedans, dit le gardien en indiquant les toilettes pour visiteurs. Vous pouvez laisser votre combinaison dans la corbeille. »

Jamais elle n'avait mis tant d'empressement à exécuter un ordre. Elle entra dans les toilettes et, parce qu'elle en avait la possibilité, verrouilla la porte.

Lorsqu’elle ressortit, le gardien sourit en la voyant dans ses vieux vêtements d’été. On eût dit qu’elle s’apprêtait à aller s’occuper de son jardin. Il la raccompagna dans le hall d’entrée.

« Voulez-vous appeler quelqu’un ? demanda-t-il en désignant le téléphone du menton. Votre mari, pour qu’il vienne vous chercher ?

— Non », répondit-elle vivement. Elle jeta un coup d’œil alentour et ajouta, désemparée : « Je ne sais pas.

— Allez-y, vous pouvez téléphoner. Si vous n’avez pas d’argent ni de moyen de locomotion, on peut vous faire ramener en taxi aux frais de l’établissement. Bonne chance. »

Gauchement, Laura lui serra la main. Il n’était pas dans sa nature de se montrer impolie, même après tout ce qui s’était passé ici. Éperdue, elle regarda autour d’elle.

« Maman ! »

Elle se retourna et le vit qui se précipitait vers elle en se cognant dans les chaises, l’air paniqué. L’instant d’après, elle le serrait dans ses bras. Elle n’avait jamais rien senti d’aussi doux. Elle respira son odeur, ses cheveux propres, son adorable odeur familière. « Oh, mon bébé ! » L’agrippant par ses vêtements, elle s’aperçut qu’ils étaient humides. « Mais tu es tout mouillé !

— Il pleut », marmonna-t-il dans son épaule.

Effectivement. Il avait commencé à pleuvoir dans la matinée, alors qu’on la ramenait à la prison. Elle se souvenait vaguement du crissement assourdi des essuie-glaces sur le pare-brise du fourgon. Elle ne se souciait guère alors du temps qu’il faisait dehors. De toute façon, elle n’allait pas sortir… du moins le croyait-elle. Et maintenant, maintenant elle tenait Michael dans ses bras !

« Que fais-tu là ? s’écria-t-elle. Comment es-tu venu ?

— Avec papy et mamie », dit-il, toujours blotti contre son épaule.

Levant la tête, Laura vit Dolores dans le coin, à côté du Taxiphone.

Elle n’en crut pas ses yeux. Elle cala Michael contre elle et s’approcha de sa belle-mère qui soutint son regard sans ciller. Elles ne s’étaient pas trouvées face à face, à l’exception de la salle d’audience, depuis la mort de Jimmy.

« Bonjour, Dolores, fit Laura avec raideur. Merci de m’avoir amené Michael.

— Partons d’ici. Cet endroit me donne la chair de poule.

— Très volontiers », acquiesça Laura avec un sourire pincé.

Portant Michael dans ses bras, elle suivit Dolores vers la sortie. Elles

s’arrêtèrent sous le porche. Une fine pluie grise tombait dehors. L’El Dorado de Sidney était garée tout au bout de l’allée, de l’autre côté de la pelouse, invraisemblablement bien entretenue, de la prison. Laura entrevit Sidney au volant ; les yeux cachés derrière des lunettes noires, il lui adressa un petit signe de la main.

Elle lui rendit maladroitement son salut, toujours en serrant Michael contre elle.

« Vous avez bonne mine, fit Dolores brièvement. Nous sommes venus vous déposer chez vous.

— Pourquoi ? » Puisque vous me détestez, eut-elle envie d’ajouter. Mais elle se retint à cause de Michael. « Comment avez-vous su que je sortais aujourd’hui ? »

Cette liberté soudaine et l’arrivée totalement inattendue de ses beaux-parents la laissaient perplexe.

« J’ai eu un coup de fil de Vince Moore. Après la rétractation de Mr. Vanese. Il a tenu à nous prévenir.

— Je ne comprends pas, fit Laura en secouant la tête. Je ne comprends déjà pas pourquoi Vanese m’a accusée, avant toute chose. Ni pourquoi il s’est rétracté. En avez-vous parlé avec Mr. Moore ?

— Je n’en sais rien, rétorqua Dolores, irritée. Il a changé d’avis. »

Laura reposa Michael à terre. Il se cramponna à sa jambe, et elle le prit par l’épaule. Elle sentait avec stupéfaction que Dolores éludait le sujet. Une grosse boule se forma dans sa gorge. « Pourquoi, Dolores ? Avez-vous une idée ? »

Sa belle-mère évitait de la regarder. Elle fixa la pelouse, ouvrit la bouche, hésita en cherchant ses mots. Laura ne la quittait pas des yeux.

« Je suis allée voir Mr. Vanese, dit-elle prudemment. Pour lui parler de tout ça. Et, au fur et à mesure de la discussion, il s’est rendu compte qu’il s’était peut-être trompé.

— Minute, fit Laura, incapable de masquer son ironie. On reprend tout depuis le début. Vous dites que vous avez amené Vanese à se rétracter. Pardonnez-moi, mais je trouve ça dur à avaler. Vous étiez folie de joie quand on m’a arrêtée. Vous n’aviez qu’une hâte, c’est de me prendre Michael. »

Dolores prit un air outragé. « J’ai beaucoup réfléchi. J’ai fait abstraction de mes propres sentiments pour le bien de Michael. Je vous en voulais, c’est vrai. Mais vous êtes la mère de mon petit-fils. Si Mr. Vanese s’était trompé… Si vous n’avez pas fait ce dont il vous accusait… » Sa voix mourut.

« Mais c’est vous qui étiez assoiffée de sang ! C’est vous qui rêviez de me voir sur la chaise électrique ! »

Le visage dans la jambe de son jean, Michael poussa un gémissement. Aussitôt, Laura fut prise de remords. Il est déchiré entre nous deux, pensa-t-elle. Arrête. Pas devant lui. Ne le mêle pas à cette ignominie.

Gênée, Dolores se dandina d’un pied sur l’autre. « Qu’importe qui a dit quoi ? C’est fini maintenant.

— Qu’importe ? » Laura la regarda, incrédule. Puis elle baissa le ton. « J’entends découvrir exactement pourquoi cet homme a menti.

— Tout le monde peut se tromper. (Dolores la fixa dans les yeux, comme pour la défier de la contredire.) Mr. Vanese a cru agir par amitié. Il a commis une erreur. Mais son erreur a été réparée.

— Par amitié ? répéta Laura, interloquée. Par amitié pour qui ? »

Dolores soutint son regard, mais sa lèvre se mit à trembler.

« Pour vous ? »

Sa belle-mère ne savait rien cacher de ses sentiments. L’expression de son visage équivalait à un aveu. Laura réprima l’impulsion de la saisir à la gorge. Les yeux étrécis, elle scruta sa mine mi-vindicative, mi-déconfite. « C’est un ami à vous ?

— À Sidney. Je n’étais pas au courant. Je ne savais absolument rien, fit Dolores rapidement. Au début, je pensais que Mr. Vanese disait la vérité. Mais quand je me suis rendu compte de ce qui se passait, je suis allée le trouver pour tirer les choses au clair.

— Sidney ? » Son si gentil beau-père, orchestrer une trahison pareille ! Cette idée lui fit très mal. « Il avait l’air de m’aimer bien, pourtant.

— Il ne l’a pas fait pour vous nuire. Il a fait ça pour moi. Mais moi, je ne veux pas de mensonges. Ce n’est pas la solution. »

Laura n’en croyait pas ses oreilles. Ils avaient tout manigancé. Sidney avait encouragé Vanese à mentir pour l’envoyer en prison. C’était difficile à comprendre, à appréhender. Elle avait l’impression de se noyer dans un océan de malveillance, et elle en éprouva subitement un désir de vengeance. Qu’avait-elle fait de mal à ces gens-là, à part aimer leur fils ? Leur mépris vis-à-vis de ses droits, de son bien-être, était tout simplement monstrueux.

Laura toisa Dolores, prête à éclater. Honteuse, cette dernière ne baissa cependant pas les yeux. Et, malgré sa fureur, son juste courroux, Laura prit soudain conscience de la situation. Personne n’avait forcé Dolores à parler. Elle aurait pu se taire et la laisser moisir en prison. Mais, au moment critique,

elle avait fait le bon choix. Elle avait agi selon la justice. Même à l'égard d'une ennemie, de la belle-fille qu'elle détestait. Que pouvait-on lui demander de plus ?

Sans sourire, Laura lui tendit la main. Dolores eut un mouvement de recul. Légèrement, brièvement, Laura lui effleura l'avant-bras. « Merci », dit-elle.

Dolores la considéra avec méfiance. « Voulez-vous qu'on vous raccompagne ? questionna-t-elle sur un ton rogue. Vous pouvez reprendre votre fils, si ça vous chante. »

Un camion de la télévision s'arrêta devant la prison. Une journaliste en imperméable et chaussures de jogging en descendit, flanquée d'un cameraman.

Laura réfléchit rapidement. « Puis-je vous demander de me le garder encore quelque temps ?

— Évidemment.

— Non, pleurnicha Michael. Je veux rentrer à la maison avec toi.

Elle s'accroupit et prit son petit visage dans ses mains. « Écoute-moi. J'en ai pour une heure ou deux. Va avec mamie, et ensuite, quand je viendrai te chercher, on ne se quittera plus jamais. Je te le promets.

— S'il te plaît…

— Vite. Avant que ces gens ne nous tombent dessus. Au fait, Dolores, j'ai besoin d'argent pour le taxi. » Dolores fouilla dans son portefeuille et lui tendit des billets.

« Je vous en prie, emmenez-le, dit Laura sombrement, tandis qu'un autre véhicule de presse se garait le long du trottoir. Je m'occupe du reste.

— Bien.

— Mais quand je passerai le chercher… », ajouta-t-elle, menaçante.

Dolores soupira. « C'est votre fils.

— Alors, partez. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Et elle poussa Michael vers sa grand-mère pendant que les reporters commençaient à se grouper autour d'elle.

47

Ron Leonard avait beaucoup de mal à rassembler ses esprits. Ginger Cook, de la direction régionale de la jeunesse et des loisirs, portait un short rouge et un polo blanc, et ses cheveux couleur de blé mûr étaient tressés en natte africaine, sa coiffure féminine préférée. La seule chose, c'était qu'elle mâchait du chewing-gum… Autant ne manifester aucun intérêt, pensa Ron, compte tenu de la raison de sa visite.

« Voilà les plaintes que nous avons reçues », dit la jeune femme sur un ton désinvolte, en lui tendant plusieurs feuilles de papier.

Il ne put s'empêcher de noter que ses doigts bronzés étaient dépourvus de diamants ou d'une quelconque alliance. Ron était là pour enquêter sur la conduite de l'un des entraîneurs les plus chevronnés du comté en matière d'athlétisme, accusé de harcèlement sexuel. Il détestait ce genre d'affaire. Ça l'ennuyait prodigieusement. Mais puisqu'il s'agissait d'un organisme à l'échelle du comté, c'était à lui de s'en occuper. Il fit de son mieux pour dissimuler son dégoût. Car cette Ginger ne manquerait probablement pas de monter sur ses grands chevaux pour le chapitrer sur son insensibilité.

Croisant les bras sur son bureau, elle le regarda compulser les plaintes. « Il a dit des choses qu'il n'aurait pas dû dire aux filles. Apparemment, il a employé un langage assez cru, et les mères se sont plaintes. »

Ron réprima un soupir. Ça y est, pensa-t-il sans lever les yeux des papiers. Je vais avoir droit au sermon.

« Je ne lui cherche pas d'excuses, mais voyez-vous, il est de la vieille école. Avec sa mentalité de vestiaire, il ne se soucie pas de savoir s'il s'adresse à des filles ou à des garçons. Je comprends les mères, mais d'un autre côté, on peut considérer qu'il traite les filles exactement comme il traite les garçons. C'est le contraire de la discrimination, non ? Cet homme-là est passionné par son métier. »

Ron la dévisagea, intrigué. Ces temps-ci, il avait souvent l'impression que la guerre des sexes prenait les proportions d'un cataclysme. Il était donc

surprenant – rafraîchissant même – d'entendre une femme prendre la défense d'un homme de cette façon-là.

Le téléphone sonna, et Ginger décrocha en faisant claquer son chewing-gum. Ron soupira et se replongea dans l'examen des plaintes.

« Un instant, fit Ginger. C'est pour vous. »

Il se pencha pour prendre le combiné. Au passage, sa main frôla accidentellement la sienne. « Ron Leonard à l'appareil. »

Il écouta le procureur Jackson lui résumer la rétractation de Dominick Vanese et la relaxe de Laura Turner.

Ron lâcha un juron et, aussitôt, leva un regard contrit sur Ginger. Elle eut un sourire narquois. Se détournant, il baissa la voix. « Je continue à penser que ce salopard de Turner était dans le coup. Il est temps que j'y aille carrément. » Le procureur et lui convinrent d'une réunion à son retour. Ron se tourna vers Ginger. « Puis-je donner un coup de fil ?

— Bien sûr. »

Il composa le numéro de Vince Moore au poste de police de Cape Christian. Vince était désolé, pour Vanese. « Vous n'y êtes pour rien, lui répondit Ron. Le problème allait se poser tôt ou tard. Dites, pouvez-vous expédier quelqu'un sur le bateau de Turner, pour être sûr qu'il reste là jusqu'à mon arrivée ?

— J'irai moi-même », déclara Vince avant de raccrocher.

Ron regarda Ginger. « Écoutez, j'aurais aimé qu'on voie cette affaire ensemble, mais là, il faut que je parte. Est-il possible de reporter notre conversation à demain ? »

Elle hocha la tête. Il se leva. « Faites attention à vous », dit-elle en souriant. Et le cœur de Ron fit une curieuse petite cabriole.

Le taxi s'arrêta sur le quai, à deux places de parking de la propre voiture de Laura. Ian était là. Il devait se terrer sur le bateau, coupé du monde extérieur. Elle régla la course et descendit. Il bruinait toujours, et le quai était désert. Il y avait de la lumière au Boat People, mais personne ne semblait vouloir se hasarder dehors. Ce n'était pas une de ces ondées d'été qui masquaient à peine le soleil. Il faisait à la fois froid et lourd, sans aucun signe apparent d'éclaircie.

En longeant le ponton, elle repensa au jour de leur rencontre. Michael s'était approché de son bateau… ça, Ian ne pouvait pas le prévoir. C'était le hasard. Et si c'était le hasard, alors peut-être…

La tête lui tournait à force d'échafauder des hypothèses, de vouloir lui trouver des excuses. Mais il était trop tard. Elle grimpa à bord du voilier. Le pont était glissant. Elle ouvrit l'écoutille et entendit Ian qui paraissait s'énerver en bas. Elle descendit l'échelle sans bruit. Il arpentait la cabine exigus en gesticulant violemment tandis qu'il parlait dans le téléphone sans fil.

« Non, c'est vous qui allez m'écouter, Stanhope, criait-il. J'en ai assez de sillonner la vallée de la Delaware à votre poursuite. Quand je suis arrivé à Philadelphie, votre secrétaire m'a dit que vous étiez là-bas. Maintenant, je suis rentré, et je ne parviens toujours pas à mettre la main sur vous. Non… Non… » Ian cessa de faire les cent pas et empoigna le téléphone avec les deux mains. « Que s'est-il passé en prison ?

— Ian », fit-elle.

Il pivota sur lui-même et la vit. On eût dit qu'il avait perdu l'usage de la parole. Elle entendit la voix de Stanhope grésiller dans le récepteur qu'il avait laissé tomber sur la table. Il la regarda fixement, puis ferma les yeux comme s'il avait vu une apparition. Comme si son imagination venait de lui jouer un tour cruel. Quand il les rouvrit, elle y lut une stupéfaction naissante.

« Laura… Oh, mon Dieu, je ne rêve pas ! » Il ouvrit les bras et fit un pas vers elle. « Est-ce bien toi ? »

Elle recula en direction de la cuisine. Les placards en teck lui bloquèrent le passage, mais il n'avança pas plus loin. Elle scruta son visage Las, tuméfié, et son cœur se mit à battre plus fort. Même défiguré, il continuait à exercer un attrait magnétique sur elle. C'était de la folie, pensa-t-elle. De la lubricité pure.

« Ils ont renoncé à me poursuivre. Vanese a retiré sa déposition. Il a dit à la police qu'il s'était trompé. » Son ton était chargé de mépris.

« Oh, ma chérie ! Dieu soit loué… »

Cette fois, il voulut la prendre dans ses bras, mais elle se dégagea. « Ne me touche pas. Ne t'approche pas de moi. »

Il semblait plus perplexe qu'en colère. « Quoi, qu'y a-t-il ? C'est totalement inespéré.

— Ne t'approche pas. Je suis sérieuse. »

Devant son air farouche, Ian battit en retraite. « D'accord. D'accord. Tu as trop souffert. Tu m'en veux de n'être pas venu te chercher ? Je te demande pardon. Je suis allé à Philadelphie pour parler à Stanhope. J'étais complètement désemparé. Je ne savais pas quoi faire. J'aurais dû écouter la

radio au retour, mais j'étais tellement noué que j'ai mis une cassette pour essayer de me détendre. Laura, si j'avais su… »

Elle le dévisagea, sceptique. Elle s'efforçait de le voir sous son nouveau jour en fonction de ce qu'elle avait appris sur lui. Mais il ne semblait pas avoir changé. Il était toujours le même. C'était étrange. Sa voix avait encore un effet apaisant sur elle.

« Je ne voulais pas que tu saches », répliqua-t-elle durement.

Pour la première fois, ce fut comme si elle l'avait pincé. Le voile de lassitude se dissipa dans ses yeux bleus, et il grimaça.

« Mais pourquoi, voyons ? Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— Peu importe. J'ai pris un taxi. À propos, il me faut les clés de ma voiture. Tout de suite. »

Il ne protesta pas, ne rectifia pas en disant « notre voiture ». Il se contenta de désigner un compotier sur la table. « Elles sont là-dedans », répondit-il prudemment.

Elle prit les clés et les mit dans sa poche. « Les clés de la maison également. » Elle s'empara du jeu supplémentaire qu'elle lui avait donné. « Tu n'as plus rien à faire chez moi. Je vais partir d'ici avec Michael. Ce soir peut-être, avec un peu de chance. En attendant, je ne veux plus te voir. »

Son expression se figea ; le visage fermé, il se pencha vers elle. Subitement effrayée par cette promiscuité, elle esquissa un pas de côté et agrippa l'échelle, comme pour avoir une issue à portée de la main.

Ian secoua la tête. « Mon Dieu, cesse de me regarder ainsi ! Et lâche cette échelle. Je ne bougerai pas. » Il s'appuya sur la marche qui les séparait. « Laura, je vois que tu es très en colère. Vraiment, je regrette de n'avoir pas été là. Je n'étais pas au courant. (Il se passa les doigts dans les cheveux.) Tu as vécu une épreuve terrible. Mais c'est fini maintenant. On peut en discuter calmement. Qu'a dit Vanese ? Pourquoi a-t-il menti ?

— Je ne suis pas ici pour parler des mensonges de Dominick Vanese. Parlons plutôt des tiens. Tes mensonges à toi.

— Mes mensonges ? Attends une minute.

— Parfaitement. » Il y eut un silence. Elle vit la paupière d'Ian tressaillir, agitée par un tic nerveux. « Tes mensonges, répéta-t-elle. Marta Eberhart est venue me voir en prison. »

En un éclair, elle lut dans ses yeux bleus la compréhension, l'angoisse, la culpabilité. Il détourna la tête, et le cœur de Laura se serra. Elle se rendit compte qu'elle avait espéré, envers et contre tous, que ce n'était pas vrai.

Qu’il résisterait à ses attaques. Et lui prouverait qu’elle se trompait. Mais ce n’était pas le cas.

« Eh oui ! Tu la connais.

— C’est elle qui publie tes livres, non ? Tu as dû mentionner son nom.

— Et tu continues à mentir, bon sang ! »

Il soutint son regard sans ciller, mais son œil tressautait toujours.

« Alors, ça vous revient maintenant, Mr. Gerster ? »

On n’entendait dans la cabine que la pluie qui tambourinait sur le pont. Ian ferma les yeux. « D’accord, fit-il dans un soupir. Laisse-moi t’expliquer…

— Tu me connaissais, dit-elle à voix basse. Tu as prétendu que c’était un hasard. Que tu venais tout juste de te souvenir de moi. En fait, tu étais au courant depuis le début. Comment as-tu organisé notre rencontre ? Qu’aurais-tu fait si je ne m’étais pas trouvée au port ce jour-là ?

— Je peux m’expliquer ?

— Non, tu ne peux pas, cria-t-elle. Tu m’as menti en permanence. Tu t’es fait passer pour quelqu’un d’autre auprès de ma directrice littéraire. Aucun homme normalement constitué n’aurait… Il faut être malade pour faire ça !

— Oui, j’étais malade. Très malade. Malade de chagrin et de solitude. Tu sais ce que c’est, non ?

— Oh, je t’en prie ? N’essaie pas de toucher la corde sensible, ça ne marchera pas. “Vous êtes écrivain ? Comme c’est intéressant”, l’imita-t-elle. “Des livres pour enfants ? Vous m’en direz tant.” Tu connaissais mes livres par cœur !

— Comment sais-tu tout ça ?

— La police le sait aussi. Elle a vu clair dans ton petit jeu. Tu te croyais malin, hein ? Eh bien, tu as réussi peut-être à me duper…

— Ron Leonard ! L’histoire de La Barbade.

— Ron Leonard a une théorie te concernant.

— Et toi, tu l’as cru. Malgré l’attitude qu’il a eue à ton égard ?

— Je ne suis pas une menteuse, moi.

— Je sais, j’ai eu tort de ne pas t’en parler. » Il s’assit sur l’une des banquettes, se passa les mains sur le visage, puis leva les yeux sur elle.

Elle s’efforça de le regarder en face, mais le courage lui manqua. Maintenant qu’il était là, devant elle, elle avait toutes les peines du monde à faire rentrer l’homme, Ian, qu’elle avait épousé, dans le scénario élaboré par Ron Leonard. Avoir incendié sa maison, assassiné sa femme et son fils,

engagé un tueur pour éliminer Jimmy… Tu refuses tout simplement d'admettre que tu aies pu épouser un tel monstre, se dit-elle.

« Je connaissais ton existence, fit-il d'une voix frémissante. Quand Phillip était à l'hôpital, Andrea, une collègue, lui a apporté des livres. Là-dedans, il y avait un livre de toi. C'était son préféré. Je le lui lisais et relisais sans cesse. En l'ouvrant, je t'avais vue. Ton beau visage sur la jaquette. Je t'ai reconnue tout de suite, malgré les années. Ce visage qui s'était penché sur moi du bord de la fosse. Mon ange gardien. Qui volait de nouveau à mon secours. Je ne saurais te décrire cette période. Assis à côté de lui, je le voyais souffrir le martyre, je le sentais qui m'échappait. Ton livre, ta photo, c'était devenu comme un mantra pour nous deux. Ton visage. Je me raccrochais à ton visage. Et puis, un jour, il est parti. Son corps a cessé de lutter, et il m'a abandonné. »

Laura essaya de chasser l'image de l'enfant, du petit Phillip, sur son lit d'hôpital. En vain. Elle regarda Ian. Elle aurait voulu lui tendre les bras, mais le doute que Ron Leonard avait semé dans son esprit la retint. Est-ce toi qui l'as envoyé à l'hôpital ? se demanda-t-elle. Ça faisait-il partie de ta folie ?

« Quelque temps après, l'idée m'est venue de te retrouver. Juste pour te remercier. Je… je me suis mis dans la peau d'un autre pour en savoir plus sur toi. Bob Gerster. J'avais un but. Quelque chose qui me changeait de… (Perdu dans ses souvenirs, il hocha pensivement la tête.) Dieu que ça faisait du bien d'être quelqu'un d'autre, ne serait-ce qu'un moment. Je sais, maintenant ça parait insensé, mais j'étais convaincu que… si je te voyais… »

Il avait l'air tellement sincère qu'elle se sentit faiblir. Elle avait envie de le croire. Attention, se rappela-t-elle, il cherche à te forcer la main. Ne cède pas, cette fois-ci. Pense à Jimmy. « C'est drôle, tu n'en as pas soufflé mot lors de notre rencontre fortuite.

— C'était fortuit ! Enfin… peut-être pas. D'accord, je savais que tu habitais ici, dans cette ville, et je traînais un peu pour repartir. J'avais l'intention d'aller te voir. Même si tu avais un mari et un enfant. Ce n'était pas pour te séduire… non, juste pour te voir. Pour te parler de tout.

— Et qu'est-ce qui te faisait croire que j'allais m'intéresser à toi ou à tes problèmes ? s'enquit-elle sèchement.

— Rien. Je ne sais pas. Je pensais tout le temps à toi. C'était, mettons, comme une sorte de télépathie. Oui, bon, ça peut sembler délirant, mais j'avais senti peut-être que tu souffrais aussi…

— *C'est* délirant. En effet.

— J’en suis conscient. C’est pourquoi je n’ai rien pu te dire. C’est toi qui m’as trouvé la première, et ensuite… il était trop tard. J’imaginais sans peine ta réaction.

— Ma réaction, tu ne pouvais en aucun cas la prévoir. Pour moi, tu étais un parfait inconnu. Mon Dieu, et dire que je suis tombée dans ton piège !

— Minute, s’emporta-t-il. Il n’y avait pas de piège. Appelle ça le hasard ou le destin, mais ce n’était pas un piège. Quand tu t’es approchée de mon bateau, j’ai cru que les jambes allaient me manquer. On aurait dit que c’était écrit dans les étoiles. Et je ne suis pas le seul à avoir eu le coup de foudre. Je l’ai senti au premier regard… »

Elle s’en souvenait, et son insistance à lui rappeler ses sentiments la mit hors d’elle. Non seulement elle l’avait cru, l’avait désiré… seigneur miséricordieux, mais elle l’avait épousé ! « Et comment se fait-il, demanda-t-elle entre ses dents, que mon mari était déjà si commodément mort quand tu es arrivé ici ? Était-ce aussi le destin ? Ou bien lui as-tu donné un petit coup de pouce ? »

Ian se leva. Le bleu perçant de ses yeux était cerné de blanc. Ses traits étaient figés en un masque de fureur muette. Mais elle ne broncha pas. Quelqu’un avait tué son mari, et c’était lui, le suspect. L’homme qu’elle avait épousé. Je me suis trompée sur toute la ligne. Je n’ai plus rien à perdre. Instantanément, elle pensa à Michael.

« Non ! » Elle recula vers l’échelle.

Les yeux d’Ian lançaient des éclairs. Il contourna la table et l’empoigna par les bras. « Comment oses-tu dire ça ? Je t’ai soutenue. J’ai cru en toi. Malgré les autres, malgré la police. J’ai cru en toi, et maintenant, c’est toi qui m’accuses ? Je vais tâcher d’oublier ce que tu viens de dire, Laura. Je ferai mon possible, pour notre bien à tous les deux.

— Ne me touche pas ! glapit-elle. Lâche-moi !

— Que se passe-t-il ici ? »

Laura leva les yeux. Une ombre en uniforme se profilait dans l’ouverture de l’écoutille. L’homme descendit, faisant crisser ses grosses bottes noires sur les bandes antidérapantes des marches, et elle reconnut le chef de police, Vince Moore. Quelle différence, d’un jour à l’autre ! Jamais elle n’avait été aussi contente de voir quelqu’un. Elle dut se retenir pour ne pas se jeter à son cou.

« Mr. Moore ! »

Ian la relâcha aussitôt. Vince posa maladroitement le pied dans la cabine,

et sa silhouette massive parut emplir l'espace exigu. Dans sa carrière, il était maintes fois intervenu dans des disputes conjugales, quelquefois sanglantes, mais cette scène-là était différente des autres. Généralement, on lisait le ressentiment sur le visage furibond du mari et la détermination dans les yeux larmoyants, assombris, de la femme. Cette fois, le spectacle qui s'offrait à lui le déconcerta. Laura contemplait son mari avec horreur, comme si elle avait vu un fantôme, et Ian avait l'air résigné d'un condamné.

Vince se sentait une certaine responsabilité teintée de remords vis-à-vis de Laura. Il avait compris ce qui s'était passé avec Dominick Vanese. Dolores s'était montrée vague et évasive dans ses réponses, mais il avait deviné. Laura avait été victime de ses beaux-parents, que leur mauvaise conscience avait finalement poussés au repentir. Il commençait à croire que cette femme avait été accusée à tort depuis le début. Après tout, ils n'avaient aucune preuve contre elle. N'était-ce pas là le rôle de la justice ? La police n'était-elle pas censée protéger les innocents ? Quant à cet individu, ce Turner, Ron Leonard semblait n'avoir aucun doute à son sujet. Si Ron avait raison, cet homme-là avait de gros problèmes psychologiques. Et, à en juger par l'expression de Laura, elle était peut-être brusquement parvenue à la même conclusion. Vince fut pris d'un subit sentiment paternel envers elle. Ce n'était pas bien difficile : elle avait à peu près l'âge de sa propre fille. Il essaya d'imaginer comment il aurait voulu qu'on traite Katy dans une situation semblable.

« Que vous arrive-t-il, Laura ? demanda-t-il avec une gentillesse bourrue.

— J'aimerais m'en aller, Mr. Moore. S'il vous plaît, empêchez-le de me suivre ! »

Vince désigna l'échelle d'un signe de la tête. « Je vous en prie, partez. Quant à vous, Mr. Turner, l'inspecteur Leonard a quelques questions à vous poser. Il ne va pas tarder. Vous allez rester là, tranquillement, à l'attendre. Et moi, je serai là-haut, sur le pont, pour veiller à ce que vous ne changiez pas d'avis. » Il se tourna galamment vers Laura. « Laissez-moi vous aider, madame. »

Elle accepta sa main tendue sans se retourner. Tout ce qu'elle voulait, c'était partir d'ici.

48

Wanda éteignit le sèche-linge, fourragea à l'intérieur pour vérifier s'il restait encore des vêtements humides et dressa l'oreille. Elle avait cru entendre Gary l'appeler. Mais, à l'exception des voix caverneuses provenant du poste de télévision, tout était calme dans la maison.

« Gary », cria-t-elle.

Pas de réponse. Elle ramassa quelques dessous secs, des chaussettes, et sortit de la buanderie dans le couloir vide.

« Gary ? répéta-t-elle sur un ton plus pressant.

— Quoi ? répliqua-t-il, irrité.

— Tu m'as appelée ?

— Non. »

Serrant le linge encore chaud sur sa poitrine, Wanda retourna à ses tâches domestiques. C'était toujours pareil lorsqu'elle utilisait un appareil bruyant : l'aspirateur, le mixer. Dans ces moments-là, elle avait l'impression qu'il avait besoin d'elle. Mais il le niait. Pire, il se mettait en colère dès qu'elle lui posait la question. Comme s'il en voulait à sa mère de prendre soin de lui. Alors qu'elle se comportait exactement de la même façon que d'habitude. Elle tenait simplement à s'assurer de son bien-être. Pourquoi ces colères subites ? se demandait-elle. N'était-elle pas à sa disposition heure par heure, minute par minute, depuis l'accident ?

Elle plia le linge sur la table spécialement conçue à cet effet. Cette maison était équipée à la perfection. Jamais, se disait-elle tristement, elle n'aurait vécu dans un tel confort, n'étaient-ce les indemnités versées par les assurances. Rien, là-dedans, n'avait d'importance pour elle. Absolument rien. Elle aurait tout donné sans hésiter une seconde pour épargner la douleur et la souffrance à son fils. Elle aurait fait sa lessive sur une planche métallique, si ça avait pu changer quelque chose. Voilà pourquoi l'attitude impatiente de Gary la troublait tant depuis son retour. Il n'était plus le même ; agité, ne tenant pas en place, il se pliait moins facilement aux exigences de la routine

quotidienne.

Quelquefois, quand le repas était prêt, il déclarait qu'il n'avait pas faim, qu'il mangerait plus tard. Elle devait lui rappeler, fermement à l'occasion, que ce n'était guère dans leurs habitudes. D'ordinaire, ça suffisait pour le ramener dans le droit chemin. C'était un gentil garçon. Il portait sa croix sans se plaindre. Exactement comme elle.

Wanda finit de plier les habits et les torchons et fit le tour de la maison pour les ranger à leur place. D'abord, elle alla dans la cuisine pour déposer les torchons et les maniques. Ensuite, elle s'arrêta dans la salle de bains pour accrocher les serviettes de toilette. Une fois dans sa chambre, elle suspendit deux jupes-portefeuilles dans l'armoire et empila ses chemisiers dans un tiroir. La photo de Gary lycéen lui souriait sur la commode. Il avait encore les cheveux bruns ; cette photo avait été prise avant l'accident. Il était brun comme elle, et non pas blond comme son père. Parfois, rarement, elle se demandait où était Karl Jurik. Il était beau quand ils s'étaient connus, et il avait plein de projets. Mais tous ses projets avaient fini noyés dans l'alcool. Karl disparaissait si souvent que quand, finalement, il les abandonna pour de bon, cela n'avait plus guère d'importance. Gary n'avait rien de commun avec son père, pensa-t-elle. Dieu merci.

Wanda referma le tiroir et sortit dans le grand couloir pour se rendre dans la chambre de son fils. Il était sûrement dans son atelier, en train de peindre, se dit-elle avec un soupir. Karl, lui, aimait dessiner. Une fois, à l'époque où ils sortaient ensemble, il avait dessiné son portrait, et il l'avait bien réussi. C'était de lui que Gary devait tenir ce don. Mais c'était tout. Elle entra dans sa chambre et fut surprise de le trouver là.

« Mais qu'est-ce que tu fais ici ? »

Il secoua légèrement la tête comme s'il jugeait sa question incongrue.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non, maman, répondit-il doucement.

— Normalement, tu ne restes pas dans ta chambre pendant la journée. C'est tout.

— Je sais.

— J'ai rapporté ton linge. »

Elle s'approcha de la commode et s'apprêta à ouvrir le tiroir du haut quand, soudain, elle aperçut un sac sur le lit. Une sorte de valise en toile grise. Elle la fixa comme si des serpents s'enroulaient autour de sa poignée. Elle n'avait jamais vu cette valise-là auparavant. Il était parti sans rien.

C’était justement l’une des raisons pour lesquelles elle avait cru…

« À qui est ce sac ?

— À moi. Il est plein.

— Je vois bien qu’il est plein. Et que fait-il ici ?

— Maman, ne commence pas à paniquer.

— Je te demande ce qu’il fait ici. » Pressant le linge contre sa poitrine, elle ne quittait pas le sac des yeux.

« Maman… (Il hésita brièvement.) Je m’en vais. Ce sont les affaires que j’emporte avec moi.

— Tu t’en vas ? Tu t’en vas où ? Tu viens à peine de rentrer.

— Je… j’ai décidé de m’installer ailleurs.

— Mais de quoi parles-tu ? Ailleurs ? Tu pourrais aussi bien dire sur une autre planète. Ça n’a aucun sens, Gary.

— Dans une grande ville, maman. Je ne peux pas t’en dire plus pour l’instant.

— Tu ne peux pas, répéta-t-elle, incrédule.

— C’est… c’est confidentiel. Jusqu’à ce que tout soit réglé. »

Confidentiel. Ce mot lui faisait peur. On se serait cru dans un roman d’espionnage. Comme s’il avait perdu contact avec la réalité. Wanda s’assit sur le lit et posa méticuleusement le linge à côté d’elle. Elle le lissa d’une main distraite, tout en cherchant à formuler correctement ses pensées. « Tu ne peux pas aller ailleurs, chéri. Tu ne t’en sortiras pas, j’entends.

— Je me suis très bien débrouillé pendant que j’étais parti.

— Et je remercie Dieu chaque jour de t’avoir ramené ici sain et sauf. Cette petite aventure a failli te coûter la vie. Mais tu es rentré maintenant, et on va tâcher de ne plus y penser.

— Maman, cesse d’en parler de cette façon. Je pars. Je m’en vais d’ici. »

Se reculant, Wanda lui jeta un regard blême. « Tu ne peux pas t’en aller. Tu es incapable de vivre seul. Tu as des besoins particuliers. Cette maison a été spécialement aménagée pour toi. Qui va s’occuper de toi ? »

Il détourna les yeux. « J’ai quelqu’un. »

Wanda renifla. « Qui ça ? Qui va se charger d’un fardeau pareil ? Tu ne te rends pas compte du poids que tu représentes. Aucun être ne voudra se compliquer la vie à ce point-là. Tu me mens, Gary. Tu n’as personne. »

Il parut réfléchir soigneusement à sa réponse, peu enclin à avouer. « Je pars avec Laura, dit-il finalement. D’accord ? Elle a besoin de moi actuellement. Nous avons besoin l’un de l’autre.

— Laura ? Laura Reed ? » Wanda ne savait si elle devait rire ou pleurer. « Tu es complètement fou. Laura Reed ? Ça m'étonnerait beaucoup. Outre le fait qu'elle est mariée, il s'est passé des choses en ton absence. Pour ton information, jeune homme, elle est en prison.

— Non. Plus maintenant. Elle est sortie aujourd'hui. Et elle s'en va. Elle quitte son mari. Elle veut que je vienne avec elle… et avec Michael. Donc, je pars. »

Wanda le considéra avec désespoir. « Tu t'égares, mon pauvre petit ! Cette femme t'a empoisonné l'esprit. Il faut te ressaisir. Elle est en prison. Jamais elle n'en sortira.

— Pas du tout. » S'emparant de la télécommande, Gary alluma le téléviseur en face de son lit. « Regarde toi-même. »

C'était un spot publicitaire pour une lessive. Tristement, Wanda caressa la joue de son fils. « Oh, mon trésor ! Ceci n'est pas la réalité. Ce que tu penses n'existe pas. Tu es ici, à la maison, avec moi, et elle… elle est là où elle devrait être. Tu le sais, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en scrutant son visage avec inquiétude.

— Je vais chercher mes pinceaux en poil de martre. » Gary la contourna et se propulsa dans le couloir en direction de son atelier.

Les mains sur les tempes, Wanda contempla la chambre vide. Que faire ? Elle se refusait à envisager la possibilité d'un quelconque déséquilibre mental chez son fils. Mais quelle autre explication pouvait-il y avoir ? Depuis son retour, il se conduisait bizarrement. Il ne parlait ni de ce qu'il avait fait, ni de ce qui lui était arrivé. Tout était possible. Peut-être était-ce un genre de dépression. Ça se produisait quelquefois, à la suite d'un stress important.

Et puis, il y avait autre chose qui la tétanisait, la rendait malade d'angoisse. Le pistolet. Elle l'avait découvert un jour en faisant le ménage. Elle l'avait sorti pour l'examiner : c'était un vrai. Que connaissait-il aux armes à feu ? Certes, il lui arrivait de feuilleter les revues pour mercenaires et autres soldats de fortune, mais ce n'était qu'un passe-temps. Elle aurait voulu lui demander des comptes, mais comme le pistolet se trouvait dans un tiroir fermé à clé, elle avait été obligée de feindre l'ignorance. Son désarroi grandissait. Elle avait toujours su prendre soin de son fils. Elle avait toujours su l'apaiser, le réconforter. Mais là, c'était différent. Et elle avait besoin d'aide.

En marmonnant, Wanda courut dans la cuisine et fouilla dans un tiroir à la recherche de son calepin. Ses mains tremblaient ; elle avait du mal à tourner

les pages en papier bible. Enfin, fébrile, elle trouva le numéro qu'elle cherchait. Elle le composa et invectiva la standardiste qui ne décrochait pas assez vite. Une voix de femme lui répondit finalement : « Cabinet du Dr Ingles.

— Dieu soit loué ! Mary, c'est Wanda Jurik.

— Bonjour, Mrs. Jurik. »

Wanda baissa le ton. « C'est au sujet, de mon fils, Gary. Il… il ne va pas bien.

— Vous avez l'air paniquée, Mrs. Jurik, fit la secrétaire amicalement. Est-ce grave ?

— Eh bien, vous connaissez la situation…

— Oui, répliqua Mary, prudente.

— Mais c'est son état mental qui me préoccupe. Le Dr Ingles devrait l'examiner, je pense. Il aurait besoin de tranquillisants, quelque chose qui puisse le calmer. Il est extrêmement agité, voyez-vous. Je lui aurais bien donné un valium, mais à mon avis, il lui faudrait une piqûre.

— Allons, tâchez de garder votre calme.

— Garder mon calme ! glapit Wanda. Vous garderiez votre calme, vous, si votre enfant se comportait de cette façon-là ?

— Le Dr Ingles est en rendez-vous. Aussitôt qu'il aura fini, je lui demanderai de vous rappeler. Entre-temps, évitez de lui administrer des médicaments qu'on ne lui a pas prescrits. Ça pourrait être dangereux.

— Entendu. Mais dites-lui que c'est très urgent.

— Promis. »

Wanda raccrocha et alla dans l'atelier. « Gary ? Elle frappa à la porte. « Gary, chéri ? »

Il ne répondit pas. Poussant la porte, elle constata que l'atelier était vide. Elle n'aurait su dire s'il y manquait quelque chose. Il avait un tel assortiment de crayons, de boîtes de couleurs. Son atelier lui faisait penser à une salle de jeux. À quoi bon compter les crayons ? Il y avait toujours moyen d'en racheter. Néanmoins, il lui sembla qu'ils n'étaient pas tous là. Peut-être parce qu'elle le redoutait, justement. Affolée, elle se précipita dans la chambre. Il n'y était pas. Et la valise non plus.

« Gary ? Où es-tu ? »

Wanda se rua au salon. La télévision marchait comme d'habitude, et la porte d'entrée était ouverte. À l'écran, un reporter faisait face à la caméra. « Comme nous l'avons signalé en début d'après-midi, Laura Reed Turner a

été relâchée ce matin après que le témoin à charge a retiré sa déposition. Il l'avait accusée d'être venue le voir pour qu'il l'aide à trouver un tueur à gages afin d'assassiner son mari. Ce reportage a été tourné à sa sortie de prison. »

Le visage de Laura apparut dans l'œil de la caméra. « Qu'allez-vous faire, maintenant que vous êtes libre ? lui demanda un journaliste.

— J'ai l'intention de quitter cette ville. Je n'y resterai pas une minute de plus que nécessaire. Je n'ai rien d'autre à ajouter. »

Wanda entendit un moteur rugir dans l'allée. Elle regarda le portemanteau à côté de la porte. Le blouson de Gary, qu'il portait même en été, avait disparu. Elle pivota vers la fenêtre et entrevit l'arrière de la camionnette qui s'éloignait.

« Gary ! hurla-t-elle. Gary, reviens !… »

49

Nous y voilà, mon chéri. Accroupie devant la dalle de granit, Laura plaça le bouquet d'hortensias dans la vasque sur la tombe de Jimmy. En allant au cimetière, elle était passée chez elle. Dans le jardin, tandis qu'elle cassait les branches pour composer une grosse gerbe, Pam Garrity, qui ramassait les jouets de Louis de son côté, lui parla gentiment, d'un air presque contrit.

Laura savait bien qu'après son arrestation, Pam en était venue à douter de sa bonne foi. C'était dans la nature humaine de croire la version officielle des faits. Tant pis pour la présomption d'innocence : une fois qu'on était arrêté, on était forcément coupable.

Du reste, Laura commençait à être blindée ; la trahison était devenue son pain quotidien. Elle chassa la pensée d'Ian de son esprit. Quant à Pam, se dit-elle, son opinion n'avait aucune espèce d'importance. Bientôt, elle et sa famille ne seraient plus qu'un souvenir. Laura et Michael auraient de nouveaux amis, un nouveau foyer. Simplement, elle se demandait à qui elle pourrait un jour faire de nouveau confiance.

Elle expliqua à Pam qu'elle allait porter les hortensias à Jimmy. Il adorait les hortensias en fleur, cette profusion floconneuse bleue et mauve au milieu du feuillage vert sombre. Ces fleurs-là, disait-il à Laura, étaient assorties à ses yeux. Et elle acceptait le compliment, tout en sachant pertinemment qu'elle avait les yeux gris, rien à voir avec l'azur violine des pétales. Mais pour lui, peut-être…

À présent, elle était agenouillée sur sa tombe et le ciel bruineux avait pris la teinte grisâtre du granit de sa pierre tombale. Le cimetière était désert sous la pluie. Personne ne foulait le tapis d'herbe qui luisait d'un éclat moussu dans la pâle clarté du jour. Laura dit une prière et toucha la dalle de granit. Jimmy était enterré à côté de son père. Elle pria également pour ce beau-père, dont le sang coulait dans les veines de Michael. Même si elle ne l'avait pas connu, ils étaient liés à jamais, elle et le père de Jimmy, le premier mari de Dolores.

Ta mère a pris mon parti pour finir, pensa-t-elle, s'adressant à Jimmy comme s'il avait été là, quelque part auprès d'elle. J'ai bien cru ne jamais en sortir, de cette prison. Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé. Je ne le saurai sans doute jamais. Mais une chose est sûre : c'est Dolores qui m'a tirée de là. Alors que tout le monde m'avait tourné le dos, elle a suivi la voix de sa conscience. Tu me l'avais toujours dit, hein ? Tu étais meilleur juge que moi. En tout cas, où que nous atterrissions, Michael et moi, je te promets qu'il restera en contact avec ses grands-parents.

Laura poussa un soupir. Oh, Jimmy, Jimmy. Comment en sommes-nous arrivés là ? Une distance infranchissable nous sépare. Je ne te reverrai pas avant une éternité. Mais voudra-t-il seulement me revoir ? se demanda-t-elle soudain. Après ce mariage avec un homme qui…

Elle ne voulut pas aller plus loin. Son esprit se refusait à l'admettre. Me le reprocheras-tu, chéri ? songea-t-elle en regardant son nom, *James Reed Jr.*, gravé dans la pierre. Elle n'avait pas une vision bien définie de l'Au-delà. Elle aimait à imaginer un lieu où les âmes se retrouvaient sans rancœur ni regrets. Comme si les événements de leur existence terrestre n'avaient pas beaucoup d'importance. Les griefs et les chagrins s'estompaient ; seul comptait l'amour qu'on avait ressenti pour l'autre, sur terre. Si c'était le cas, leurs retrouvailles se passeraient dans la joie.

Je vais partir quelque temps, lui dit-elle. Je ne reviendrai pas tout de suite. J'emmènerai notre fils loin d'ici, pour chasser le souvenir de ces derniers mois. Mais je viendrai témoigner, si jamais il y a procès… Elle repensa à Ian, à l'expression terrible de son visage, et frissonna. Pourrait-elle abandonner son image ici et n'emporter que celle de Jimmy ? De son véritable mari. Oh, Ian aussi avait été un mari pour elle. À la pensée de sa passion pour lui, elle sentit ses joues s'enflammer. Elle culpabilisait d'y songer ici, sur la tombe de Jimmy. Mais l'amertume rongeait déjà l'amour qu'elle avait pu éprouver pour Ian. Bientôt, il n'en resterait plus rien, rien qu'un froid désir de vengeance. Elle en était convaincue. Et le plus tôt serait le mieux.

Jimmy, dit-elle, en se forçant à revenir au seul homme dont elle voulait conserver le souvenir. Je ne crois pas réellement que tu sois ici. C'est juste un endroit où l'on vient pour penser à toi. Je crois que tu seras toujours avec nous, partout où nous irons. J'essayerai d'élever Michael conformément à ce que tu aurais souhaité. Lui aussi a perdu son père très jeune, comme toi. Mais toi, tu es devenu quelqu'un de formidable. Si seulement je pouvais réussir à moitié aussi bien que Dolores… Elle sourit tristement à cette idée. « Jamais,

mon chéri, je ne le laisserai oublier son père, chuchota-t-elle tout haut. Je te le promets. »

Elle toucha de nouveau la pierre tombale. Ses doigts caressèrent le granit froid. Puis elle se leva et se dirigea vers la sortie. Elle nota avec indifférence qu'un autre véhicule était garé à côté de sa voiture, sous les branches tombantes d'un vieil orme. Encore quelqu'un dont le chagrin avait résisté à la pluie. Elle s'approcha d'une poubelle pour y jeter les fleurs fanées qu'elle avait remplacées sur la tombe. Lentement, tête baissée, elle gagna sa place de parking et tendit la main vers la portière de sa voiture. Soudain, un crissement se fit entendre derrière elle.

« Laura », dit une voix familière.

Surprise d'être interpellée par son nom dans cette cité des morts, elle poussa un petit cri et fit volte-face. « Gary ! » Elle n'en croyait pas ses yeux.

Assis dans son fauteuil, Gary Jurik lui bloquait l'accès à sa voiture. « Bonjour, Laura. »

Ron Leonard coupa les essuie-glaces et tâtonna sous le siège à la recherche de son parapluie. Il détestait ce temps. Les costumes prenaient l'eau, se froissaient, et il était bon pour une visite chez le teinturier. À travers la grisaille, il distingua une voiture à damier garée sur le ponton, les gyrophares en marche. Vince devait s'être mis à l'abri à l'intérieur.

Ron ouvrit le parapluie et s'engagea sur la jetée. Éclaboussés, ses mocassins vernis avaient tendance à glisser sur les planches luisantes. Il se dirigea avec précaution vers la voiture de Vince, tout en s'interrogeant distraitement sur le poids que ces planches pouvaient supporter. Car un véhicule de police, ça pesait lourd. Un petit groupe de curieux s'était massé sous l'auvent du Boat People, intrigué par cette présence insolite. Ron les ignora, mais il n'en fut pas moins conscient de son statut de quasi-célébrité tandis qu'il rejoignait le chef de police.

À son approche, la portière du conducteur s'ouvrit, et Vince Moore émergea sous la pluie. « Je vous ai aperçu dans le rétroviseur. » Les deux hommes échangèrent une brève poignée de main.

« Bien. Où est notre suspect ? » s'enquit Ron.

Vince hocha la tête en direction du voilier. « Il était en train de se disputer avec sa moitié, quand je suis arrivé.

— Ah oui ? fit Ron avec intérêt.

— À mon avis, cette jeune femme a épousé votre point de vue », dit Vince

sans satisfaction aucune. Au fond, il trouvait ça plutôt triste. Ron, en revanche, brûlait visiblement de se jeter dans la bagarre. « Il m'a demandé si j'allais l'arrêter.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Non, bien sûr. Je lui ai simplement conseillé de se tenir tranquille en vous attendant. Depuis, je n'ai pas bougé.

— Très bien.

— Croyez-vous vraiment que ce type soit cinglé ?

— Écoutez, j'ai passé un bon moment dans sa ville natale. Il y a quelque chose d'éminemment louche dans cette histoire d'incendie qui a tué sa femme et son gosse. Ajoutez-y un petit meurtre sur commande, un homme qui prétend ne pas connaître la femme qu'il ne connaît que trop, et vous obtenez le profil du parfait maboul. Je pense qu'il a fait une fixation sur Laura Reed, et qu'il était prêt à tout pour parvenir à ses fins.

— Pauvre Laura. »

Ron le considéra avec étonnement. Même s'il commençait à croire à l'innocence de Laura, il n'éprouvait pas de sympathie particulière pour elle. Après tout, elle avait épousé cet individu de son propre gré. Il regarda le bateau. « Donc, il est là, en train de mijoter dans son jus. »

Vince haussa les épaules. « Sûrement. D'ailleurs, je devrais peut-être y aller avec vous. Il a eu le temps de cogiter. Il pourrait être dangereux. »

Ron sourit et tapota l'étui du revolver sous son bras. « Ne vous inquiétez pas. J'ai tout prévu. Je vais l'inviter à bavarder au bureau. Je n'ai pas envie de rester sur ce bateau. Ça me rend claustrophobe.

— Tout à fait d'accord. Moi aussi, je préfère la terre ferme. »

La radio de Vince grésilla dans la voiture. Il s'excusa et alla répondre. Quand il ressortit, il avait l'air soucieux.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un hold-up dans la Grand-Rue.

— Allez-y. Je me débrouillerai.

— Vous en êtes sûr ? Je peux vous envoyer quelqu'un. »

Ron réfléchit à son offre, mais la perspective d'attendre sous la pluie ne lui souriait guère. « Pas de problème », déclara-t-il.

Vince soupira. « Bon. Alors j'y vais.

— On en reparlera plus tard. »

Vince remonta dans la voiture et recula doucement le long du ponton, sous les regards curieux des badauds. Lorsqu'il redémarra, toutes sirènes

hurlantes, ils bondirent tous en arrière, et il fonça sur le lieu du crime.

Ron monta à bord du voilier, prudemment, à cause de ses semelles de cuir. Il ne sortit son arme qu'au moment où il fut hors du champ de vision des spectateurs massés sur le quai. Néanmoins, il prit soin de le faire dès qu'il eut atteint l'écoutille et posé le pied sur la bande en caoutchouc de la première marche. Il n'avait pas l'intention d'atterrir dans un traquenard quelconque. Il en avait vu d'autres. « Mr. Turner, ici l'inspecteur Leonard du bureau du procureur. Je descends. » Il n'y eut pas de réponse.

Ron inspira profondément. Les battements de son cœur s'étaient accélérés. Ça s'annonçait mal, c'était clair. Turner ne répondait pas. Il tenta d'imaginer le pire. Leur homme, tapi au pied de l'échelle, prêt à ouvrir le feu. Ron serra les dents et rajusta la position de son arme. Il ne se laisserait pas faire. Toutefois, l'espace d'une seconde, il regretta d'avoir refusé par bravade l'aide du chef de police.

« Mr. Turner, répéta-t-il en haussant le ton. Je suis venu vous parler. » Non, pensa-t-il, c'était stupide de demander du renfort pour un simple interrogatoire de routine. Tout le monde se serait moqué de lui. Ce devait être l'époque… les rumeurs qu'on entendait tous les jours. Les criminels d'aujourd'hui faisaient si peu de cas d'une vie humaine. Ils étaient capables de tuer pour une bouteille de coke. Pas le stupéfiant, non. La coke style « pause fraîcheur ».

Arrête de penser à ça, s'enjoignit-il. Les doigts crispés sur la crosse de son arme, il descendit dans la cabine. Il n'y avait là aucune trace d'Ian Turner.

« Turner, appela-t-il, où diable… ? » Il regarda autour de lui. Il avait déjà visité des bateaux de pêche, mais ce joujou-là, c'était tout autre chose. Une véritable maison flottante. Prudent, revolver au poing, il explora l'intérieur. Allumant la lumière au plafond, il jeta un coup d'œil dans la douche. Personne. En proie à une panique naissante, il inspecta le réduit derrière la cuisine et y trouva une large couchette trapézoïdale avec un matelas en mousse, entourée de placards. Il sortit à reculons et retourna sur ses pas, La cabine sous la proue était équipée de deux couchettes superposées, avec des rangements en dessous. C'était propre, ordonné et vide.

« Nom de Dieu ! s'écria Ron. Mais où est-il passé ? » Désemparé, il pivota sur lui-même. Vince Moore n'avait pas quitté le ponton. Il commençait peut-être à prendre de l'âge, mais il n'était pas aveugle. Il n'aurait certainement pas raté Turner.

Ron examina l'échelle qui menait sur le pont. Il n'y avait qu'une autre

issue. Il remonta et découvrit précisément ce qu'il craignait. La poupe du voilier était un peu plus basse que la proue. Si Turner s'était glissé dehors et avait sauté par-dessus bord, il aurait pu s'échapper à la nage sans être vu.

« Ah, le fils de pute ! » Furieux, Ron fourra le revolver dans son étui. « J'aurais dû l'arrêter, cet enfant de salaud, pendant qu'il en était encore temps. » Fou de rage, vaguement inquiet aussi pour Laura Turner et son petit garçon, il avait oublié de faire attention. Dans la précipitation, ses mocassins à semelle de cuir dérapèrent sur le pont mouillé, et il bascula en arrière. Il tomba, une brusque douleur lui vrilla le dos et il atterrit dans le cockpit en hurlant. Il essaya de remuer avec précaution, mais il souffrait atrocement. « Bon sang de bonsoir ! » jura-t-il. Même la vibration de sa propre voix lui faisait mal.

Les badauds agglutinés sous l'auvent du Boat People s'étaient dispersés, pourtant il restait encore une petite poignée de curieux qui n'avaient rien de mieux à faire par cette journée pluvieuse que d'observer ce qui se passait sur le gros voilier. Une fillette, avec la vue perçante de ses douze ans, vit Ron s'écrouler et rester prostré sur le pont. « Regarde, papa ! cria-t-elle. L'homme, là-bas… il vient de se casser la figure. Et il ne bouge pas… »

Il lui fallut un moment pour convaincre les autres. Qui mirent plusieurs minutes à se concerter. Finalement, ordonnant aux enfants de ne pas s'éloigner, quelques hommes et une femme se dirigèrent en troupeau craintif vers le bateau et la forme inerte qui gisait à son bord.

50

« Surprise ? » demanda Gary.

Laura dévisagea son ami et, doucement, lui effleura la joue comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. « Abasourdie, tu veux dire. Dieu que je suis contente de te revoir ! Mais où donc étais-tu passé ? »

Les pommettes pâles de Gary se colorèrent de rose. « Nous avons trinqué tous les deux. J'ai appris ce qui t'est arrivé en écoutant les nouvelles. J'ai encore du mal à y croire.

— Ça a été… un cauchemar », répondit-elle, faussement enjouée.

Elle s'accroupit devant le fauteuil et pressa la main froide de Gary contre son visage. Ils se sourirent tristement.

« Jamais je n'ai pensé que c'était toi, fit-il. Pas une minute.

— Eh bien, merci. Tu es à peu près le seul. Toi et… Dolores, ma belle-mère. Pour finir, elle m'a défendue. C'est elle qui a convaincu Vanese de dire la vérité. Comme quoi, il ne faut jurer de rien. Ça me rend malade de repenser à tout ça… Et toi ? Qu'as-tu fabriqué ? Où étais-tu ? Et que fais-tu ici ?

— Je suis passé chez-toi, et ton amie m'a dit où tu étais.

— Mon amie ? Ah, tu veux parler de Pam, fit Laura, songeuse. Je crois que tu es le seul ami qui me reste. Car tu es toujours mon ami, n'est-ce pas ?

— Évidemment !

— Où étais-tu ? Ta mère était folle d'inquiétude. Elle a déclaré à la police que tu étais parti à cause de moi. À cause de mon remariage. Je me sentais si coupable… Ce n'était pas vrai, dis ? »

Gary la contemplait avec mélancolie. « Si. Dans un certain sens. »

Laura baissa les yeux. « Je regrette. Plus que tu ne peux l'imaginer.

— Ce n'est pas grave. C'était justement la secousse dont j'avais besoin. Écoute, on est en train de se faire tremper. Si on montait dans la camionnette ? »

Elle consulta sa montre, puis regarda le véhicule de Gary, étonnée de ne pas l'avoir reconnu. Sans aucun doute, elle pouvait lui accorder quelques

minutes de conversation au sec. Dolores garderait Michael un peu plus longtemps, voilà tout. « D'accord acquiesça-t-elle.

Elle le suivit, résistant à l'impulsion de l'aider à se hisser sur son siège. Il était parfaitement capable de se débrouiller tout seul. Elle grimpa à côté de lui et entendit un déclic : il venait de presser le bouton qui commandait le verrouillage automatique des portières. Elle lui lança un regard interrogateur.

« La force de l'habitude, s'excusa-t-il. Je dois me sentir plus vulnérable que la plupart des gens. »

Elle hocha la tête. La buée sur le pare-brise transformait le cimetière avec ses pelouses entretenues et ses arbres centenaires en une masse floue de gris et de vert sale. Gary semblait l'observer. Elle poussa un soupir.

« Alors, le mariage a tourné court, hein ?

— Ce mariage, Gary… était basé sur le mensonge. Voire pire.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire qu'il faut que je le quitte. Lui et cette ville.

— Je sais. J'ai entendu ton interview aux infos. »

Elle écouta la pluie tambouriner sur le toit métallique de la camionnette, avant de reprendre : « La police pense que c'est peut-être Ian qui…

— Oui quoi ?

— C'est certainement la solitude… cette solitude totale où je me trouvais, qui a dû fausser mon jugement.

— Qui a tué Jimmy ? »

Elle se laissa aller contre le dossier du siège et ferma les yeux. « Je peux difficilement me résoudre à y croire. Dès que j'y pense, j'ai le cerveau qui se bloque. J'ai du mal à concevoir que je me suis mariée… que j'ai couché… avec quelqu'un qui… »

Laura se tut. Le calme, la pénombre, la présence amicale de Gary l'apaisaient. Elle tourna la tête vers lui. « Tu ne m'as toujours pas dit où tu étais. »

Les yeux dans le vague, Gary fixait le pare-brise. « J'ai voulu fuir. Ton mariage avait déclenché quelque chose en moi. »

Elle attendit la suite des explications. L'intonation de sa voix lui donnait le frisson.

« J'ai simplement roulé vers le nord. J'ai atterri à Boston. J'ai presque… j'avais décidé de me tuer.

— Oh, non !

— J'ai été à deux doigts de passer à l'acte.

— Mais pourquoi, Gary ? » Ne dis pas que c’est à cause de moi, l’implora-t-elle silencieusement. S’il te plaît, ne dis pas ça.

Il appuya la tête contre la vitre du conducteur. « Depuis la mort de Jimmy, je me sentais complètement perdu… Je suis allé à Boston parce qu’il voulait que j’y aille. Quand il m’avait aidé pour la bourse. Il me parlait du musée, me répétait sans cesse que j’adorerais cette ville…

— Il avait une telle foi en toi. »

Gary eut un sourire désabusé. « Je l’aimais, tu sais. Il a été mon premier et unique amour. »

Elle fronça les sourcils. « Je ne suis pas sûre d’avoir bien compris. Tu veux dire que tu étais… amoureux ?

— Je te choque, hein ? » Sa voix se teinta d’amertume. « C’est déjà arrivé à d’autres. »

Laura osait à peine respirer. La confession de Gary lui avait coupé le souffle. Gênée, elle pensa cependant à ce que cet aveu avait dû lui coûter : elle ne souhaitait pas qu’il en vienne à le regretter. « Je sais, répondit-elle. Ne le prends pas mal. Je n’étais pas au courant. J’ai même cru…

— Tu as cru que c’était toi.

— Ta mère disait… elle a déclaré à la police… » Embarrassée, Laura haussa les épaules. « Ma mère… Elle non plus n’était pas au courant. Personne ne l’était. Cet amour, c’était toute ma vie. Ma vie cachée : Quand il est parti à l’université, puis en Californie, j’ai pensé que je ne le reverrais plus. J’essayais de me raisonner à l’époque en me disant qu’au moins, j’avais eu la chance d’aimer quelqu’un. Dans la série “mieux vaut avoir aimé et perdu…” Et ce n’était pas franchement mon entourage qui pouvait m’apporter une compensation !

« Plus tard, quand il est revenu de San Francisco, marié et père d’un petit garçon, j’ai bien vu qu’il était heureux, que vous vous adoriez tous les deux. Moi, mes sentiments n’avaient pas changé. Il n’en a jamais rien su. Ça l’aurait mis mal à l’aise. Ça aurait compliqué nos rapports. C’était quelqu’un de droit, Jimmy. Droit et généreux. C’était l’être le plus merveilleux que j’aie connu…

— Oui, acquiesça-t-elle faiblement. Il était formidable. » Je devais être aveugle, pensait-elle. Et Jimmy aussi. Il ne s’en était jamais douté. Jamais.

« J’ai décidé alors que la meilleure solution était de faire partie de votre famille… de votre monde. Et j’en ai fait partie, n’est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle gravement, perdue dans ses souvenirs. C’est vrai.

— Quand il a installé ces rampes chez vous, à mon intention… Tu ne peux pas te figurer ce que ça représentait pour moi. C’est comme s’il me disait que sa maison était aussi la mienne. » Les yeux de Gary s’embuèrent. Se penchant, Laura étreignit ses doigts glacés. « C’était une vie par procuration, mais après ça… (Il désigna ses jambes inertes.)… après toutes ces années de solitude, je n’en demandais pas plus. Ça me paraissait suffisant…

— Il rêvait d’autre chose pour toi. Il était sûr que le monde entier allait t’acclamer, si seulement tu l’avais voulu. C’est pourquoi ce projet de bourse lui tenait tant à cœur.

— Je sais. Pour ne rien te cacher, je n’avais pas très envie de partir. Après qu’il a… été tué, j’ai tenté de me raccrocher à la raison en pensant à toi et à Michael. C’était une façon de me substituer à lui… Les fleurs que tu recevais, je te les envoyais presque de sa part. J’avais ainsi l’impression de faire quelque chose pour lui… » Les larmes coulaient librement sur son visage, sans qu’il cherche à les retenir. « Alors quand, tout à coup, tu m’as annoncé ton remariage… il y a eu comme une cassure. Comme si je m’étais enfin rendu compte qu’il nous avait quittés pour de bon. Et qu’il ne me restait plus rien… »

Laura déglutit avec effort. « Je suis désolée.

— Ne sois pas désolée. Tu n’y es pour rien. C’était mon problème », rétorqua-t-il brièvement.

Elle scruta son visage maculé de larmes. Il ne lui inspirait pas la pitié, au contraire. Il émanait de lui une dignité qui la toucha profondément. « Et qu’est-ce qui t’a ramené ici ? murmura-t-elle.

— Je suis allé à Boston, j’ai acheté une arme, et j’étais assis dans une chambre de motel, avec cette chose pointée sur ma cervelle, quand quelqu’un a frappé à ma porte. Un homme que j’avais rencontré au parc. Il venait me chercher. Il paraissait se douter… (Il la regarda et sourit d’un air ahuri.) À mon avis, c’est Jimmy qui me l’a envoyé.

— C’est possible. »

Ils se turent, puis Gary reprit d’une voix frémissante : « Il s’appelle Aaron. Il est infirmier dans un service psychiatrique pour adolescents. Nous sommes devenus très proches. J’ai l’impression de l’avoir connu toute ma vie. Je retourne là-bas pour vivre avec lui. Je suis revenu juste pour prévenir ma mère et chercher mes affaires.

— C’est ton petit miracle personnel. » Involontairement, Laura pensa à sa

rencontre avec Ian. Elle avait cru alors que c'était la Providence qui le plaçait sur son chemin. Mais c'était un leurre. Pour elle, ce fut un leurre. « Ça va marcher, affirma-t-elle avec conviction. Jimmy aurait été si content pour toi. Il ne désirait que ton bonheur, tu sais.

— Merci, souffla Gary.

— J'espère sincèrement que tu seras heureux. Tu le mérites.

— Toi aussi. »

Elle voulut objecter, mais ce n'était guère le moment. « Moi, j'ai Michael. Je m'en sortirai. »

Il hocha la tête, et ils s'étreignirent impulsivement, maladroitement, par-dessus le levier de vitesse.

« En parlant de Michael, fit-elle en se redressant, il faut que j'aille le chercher pour que nous puissions partir, nous aussi.

— Long est le chemin avant la nuit, cita Gary avec un sourire.

— Pour l'un comme pour l'autre. »

Elle déverrouilla sa portière et s'apprêta à descendre.

« Au fait, dit Gary, tu risques d'avoir un coup de fil de ma mère.

— Ta mère ? Pourquoi ? »

Il inspira profondément et prit un air penaud. « Je n'ai pas eu le courage de lui parler de… enfin, d'Aaron. J'ai essayé, mais… Elle ne comprendrait pas. Ce n'est même pas la peine.

— Tu as probablement raison.

— Alors, je lui ai dit que je partais avec toi.

— Avec moi ?

— C'est sorti tout seul. J'avais regardé les nouvelles… tu as annoncé ton départ, et j'ai pensé, pourquoi pas ? Elle le gobera pour l'instant. Il sera toujours temps de lui dire la vérité, une fois que ce sera fait. »

Laura secoua ta tête. « Vilain, lança-t-elle, amusée.

— Tu veux bien me servir de couverture ? Provisoirement. Dès que je serai installé, je lui remettrai les pendules à l'heure. Promis.

— Bien sûr, répondit-elle en riant. Sinon, à quoi bon avoir des amis ?

— Porte-toi bien, Laura. Tu vas me manquer. Et Michael aussi. »

Elle claqua la portière et lui envoya un baiser. Puis elle le regarda partir vers sa nouvelle vie. Sois heureux, pensa-t-elle, avant de regagner sa propre voiture. Il était temps de récupérer Michael et de se mettre en route.

51

« Bien, dit Laura énergiquement, ouvrant la porte d'entrée et poussant son fils à l'intérieur. On rassemble les affaires qu'on veut emporter et on s'en va. » Elle évitait délibérément de regarder Michael en face. Déjà, la séparation avec Dolores et Sidney avait provoqué un drame. Elle avait parlé de faire « un petit voyage », mais personne n'avait été dupe. Michael, en pleurs, s'était cramponné à ses grands-parents, et elle s'était sentie monstrueuse de l'arracher ainsi à eux. Seulement, elle avait atteint le point de non-retour.

« Quand est-ce qu'on va revenir ? demanda-t-il. Je n'ai pas envie de partir, si on ne revient pas.

— Je ne sais pas exactement, répondit-elle, prudente, pour ne pas être obligée de lui mentir. Je ne crois pas que nous devrions continuer à vivre ici.

— Dans notre maison ? fit-il, incrédule.

— Nous aurons une autre maison. Encore plus belle.

— Moi, j'aime bien celle-là. »

Laura lui jeta un regard menaçant. « Écoute, je sais que tu as vécu des moments difficiles. Ce n'était pas voulu, crois-moi. Mais maintenant, il est grand temps de faire la part du feu. »

Il ne savait pas de quoi elle parlait. Un autre problème le préoccupait déjà. « Et Ian ? »

Elle ouvrit le placard de l'entrée et sortit les valises vides qu'elle y avait rangées. « Il ne vient pas avec nous. » Elle fourragea à tâtons parmi les snow-boots sur le sol du placard.

« Je pensais qu'on allait partir en bateau, cet été », pleurnicha Michael.

Laura fit volte-face et l'empoigna par les épaules. « Chéri, arrête. C'est dur pour toi, je sais. Je suis désolée. Voilà ce que nous allons faire… » Malgré la fermeté de son ton, elle restait quelque peu indécise. La Californie, peut-être. Elle avait encore des relations là-bas. Et c'était loin de Cape Christian.

« … On va rouler en voiture. On dormira dans des motels et on verra des paysages. On va bien s'amuser. J'ai hâte de prendre la route après avoir été enfermée dans cette horrible prison. » C'était en partie vrai. Mais c'était aussi prémédité, pour lui rappeler leur séparation, l'épreuve qu'ils venaient de traverser.

Cependant, comme tous les enfants, il ne s'intéressait guère aux événements du passé. Son seul souci, c'était l'instant présent. « Je ne partirai pas. Tu changes d'avis tout le temps. Je veux retourner chez papy et mamie. Je ne veux pas aller avec toi. »

Le bien-fondé de ce reproche la consterna, mais, au lieu de le reconnaître, elle se fâcha. L'œil meurtrier, elle lui fourra un sac à dos vide dans les bras. « Monte immédiatement et range tes affaires là-dedans. Je me fiche de ce que tu emportes ; prends ce que tu veux et ne me réponds plus sur ce ton, tu m'entends ?

— Je te déteste ! » Et il grimpa l'escalier en traînant le sac derrière lui.

Laura referma le placard et s'adossa à la porte, les yeux clos. Mon Dieu, pensa-t-elle. Me suis-je encore trompée ? Elle en était parvenue au stade où elle doutait de tous ses choix. Et pourquoi pas ? Chaque fois qu'elle prenait une décision, ce n'était pas la bonne. Ressaisis-toi, se dit-elle. Sur la route, tout sera beaucoup plus simple. Telle ou telle direction. Ce motel-ci ou l'autre. Le temps d'arriver en Californie, elle aurait repris la situation en main.

Se raccrochant à ce mince espoir, elle poussa un soupir et se détacha de la porte du placard. Au moins, la maison était en ordre. La plupart des pièces avaient été nettoyées, et les objets qu'elles contenaient rangés dans des cartons. Ils avaient bien prévu de partir avec Ian, pensa-t-elle avec un sourire amer. Il ne restait plus que quelques bricoles. Elle allait vider le frigo, jeter les denrées périssables et leur préparer un pique-nique pour la route. Ensuite, elle ferait le tri de ses vêtements.

Elle alla dans la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Là, sur une tablette, soigneusement enveloppés de film transparent, il y avait des restes de poulet et quelques tranches de pain aillé du barbecue de l'autre soir. Le soir de son arrestation. Le soir où le tribunal avait confié la garde de Michael à Dolores. Leur dernier soir dans cette maison, où ils avaient joué aux cartes sans se douter de rien. À un moment de la soirée, Ian avait emballé et rangé la nourriture. Comme un époux attentionné. Un parfait époux. Laura se sentait engourdie de l'intérieur, comme quelqu'un qu'on aurait assommé d'un coup

de trique. Du bout des doigts, elle ramassa les vieux paquets de poulet et de pain grillé et les jeta au fond d'un gros sac-poubelle vert foncé. Elle vida dans l'évier les bouteilles entamées de Coca et de jus de fruits et les déposa dans le bac réservé au recyclage. Dedans, il n'y avait plus rien ; elle revit cependant les photos de Jimmy qu'elle y avait trouvées la nuit de ses secondes noces. Ce devait être Ian, se dit-elle. Lui, et non le fleuriste. C'était le seul souvenir qu'elle entendait conserver de cette nuit-là. Le reste – ce qui s'était passé dans la petite chambre au fond du couloir –, elle préférait l'oublier. Elle avait honte d'elle rien que d'y penser.

« Michael, appela-t-elle machinalement. Dépêche-toi. »

Il ne répondit pas, mais elle n'en fut pas étonnée. Il était certainement là-haut, en train de bouder sur son lit, sans même avoir commencé à remplir le sac à dos.

« Je monte ! »

Elle noua les attaches du sac-poubelle et le traîna en direction de la porte, pour le mettre sur la terrasse. Il faisait déjà sombre, même si toute la journée avait été marquée par la grisaille. Nous ferions probablement mieux de dormir ici ce soir et de prendre la route demain matin, pensa-t-elle. Mais elle se sentait incapable de passer une nuit de plus dans cette maison. Elle voulait partir avant qu'Ian ne se débarrasse des policiers. Ne s'en tire à nouveau par de belles paroles. Elle ne tenait pas à courir le risque d'entendre frapper à la porte, de trouver Ian sur le perron, de prêter l'oreille à ses mensonges.

Au moment de sortir, le bouton de porte lui resta dans la main. Elle s'aperçut alors que, tout autour de la serrure, le bois était fendillé. Quelqu'un avait forcé la porte.

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Pétrifiée, elle s'efforçait d'assimiler le fait que la maison avait été visitée. Soudain, les yeux agrandis de frayeur, elle pivota sur elle-même, s'attendant à voir une ombre derrière elle. Mais tout était vide et silencieux. Son regard fit le tour de la cuisine, pendant qu'elle réfléchissait fébrilement : quand ? pourquoi ? Ça aurait pu se produire n'importe quel jour de cette semaine, pensa-t-elle en essayant de recouvrer son sang-froid. « Michael », chuchota-t-elle d'une voix étranglée. La maison était calme. Peut-être un peu trop calme.

Elle lâcha le sac-poubelle et se rua dans le couloir. En courant, elle glissa et se rattrapa au bord de la table pour ne pas tomber. Elle se baissa : il y avait des traces d'eau sur le plancher, depuis la porte jusque dans le couloir, comme si quelque chose avait traversé la cuisine en dégoulinant. Cette

découverte la paralysa de terreur. Quelqu'un était bel et bien entré ici. Mais était-il toujours dans la maison ?

Elle contourna les flaques en rasant les murs et s'arrêta au pied de l'escalier. « Michael ? » Mais sa voix était à peine audible et, comme elle s'y attendait dans son affolement, il n'y eut pas de réponse.

Laura regarda fiévreusement autour d'elle. Sur la table de l'entrée, de part et d'autre du vase avec des fleurs fanées, il y avait deux lourds chandeliers en cuivre qu'elle avait achetés aux puces. Elle retira la bougie du chandelier le plus proche et le saisit par le pied. Son poids lui redonna un peu d'assurance. Ce n'était peut-être rien du tout. Bien souvent, Michael ne répondait pas quand elle l'appelait. Les gosses avaient tendance à s'enfermer dans leur petit monde. La porte aurait pu être forcée il y a plusieurs jours, quand il n'y avait personne. Mais ça n'expliquait pas l'eau. Et si Pam était passée, pendant qu'il pleuvait, pour voir si tout allait bien ? Non, se dit-elle avec désespoir. Pam n'aurait pas laissé ce désordre. Bien que peu rassurantes, ces pensées lui occupaient l'esprit, et elle trouva la force de gravir l'escalier, à bout de souffle.

En haut des marches, elle fit une pause. Un profond silence régnait dans la maison. Elle alla tout droit dans la chambre de Michael. La porte était ouverte ; tout était en ordre à l'intérieur. Son sac à dos n'y était pas. Tandis que, le cœur battant, elle contemplait la pièce vide, elle entendit un bruit mat. Elle tourna la tête.

Ça venait de l'autre bout du couloir, de son ancienne chambre. De leur chambre, à Jimmy et à elle. Le battant de la porte était entrebâillé, et il y faisait sombre, mais dans son esprit, il n'y avait aucun doute : le bruit provenait de là. Peut-être qu'il était dans la pièce, pensa-t-elle, en train de fouiller dans les affaires de son père. Et, de peur d'être pris en flagrant délit, il n'osait pas se manifester.

« Michael, réponds-moi ! » Sa voix trembla.

Toujours rien. Baissant les yeux, elle aperçut d'autres flaques d'eau, plus petites, qui menaient en direction de la chambre. Elle eut envie de se précipiter sur le téléphone, d'appeler la police pour signaler la présence d'un rôdeur. Et de se réfugier quelque part en attendant l'arrivée des secours. Mais ce n'était pas possible. Pas sans Michael. Il faut y aller, se dit-elle. Tu verras bien ce que c'est, mais va chercher ton fils d'abord.

Serrant le chandelier dans sa paume moite, elle s'approcha de la porte. Le sang palpitait follement dans ses veines. Elle ne voulait pas remettre les pieds

là-dedans. Michael… Elle prit son courage à deux mains, poussa le battant et entra.

Le crépuscule grisâtre formait un vague motif de feuilles et de branches sur le lit blanc. Les draps et les couvertures en désordre traînaient à moitié par terre. Et, en travers du lit, à moitié dehors, tel le souvenir du pire de ses cauchemars, gisait le corps d'un homme.

Ses habits étaient sombres et tassés comme s'ils sortaient d'une lessive. Tout autour de lui, la literie paraissait trempée. Ses cheveux étaient mouillés également, mèches luisantes et collées, noires sur le couvre-lit blanc. Le sang gouttait de sa poitrine. Sous le regard horrifié de Laura, il leva la tête et la dévisagea d'un air hagard. C'était Ian.

Elle porta une main à sa bouche pour étouffer un cri. Tout à coup, derrière elle, elle entendit un bruit et un gémissement assourdi. Elle se retourna vivement.

Assis sur le sol, les jambes étendues, Michael la fixait de ses yeux bruns terrifiés. Son petit sac à dos reposait, ouvert, à proximité. Il avait un chiffon entre les dents. À côté de lui, un pistolet braqué sur sa tempe, se tenait accroupie Wanda Jurik.

« Mais qu'est-ce qui vous…, souffla Laura. Lâchez mon fils, voyons ! »

Elle fit un pas vers eux, mais Wanda empoigna l'enfant et planta le canon du pistolet dans sa chair tendre.

Laura se figea, atterrée. « Mrs. Jurik, je vous en supplie, chuchota-t-elle. Que voulez-vous à mon petit garçon ? S'il vous plaît, posez cette arme. Le coup pourrait partir. » Elle jeta un coup d'œil sur le lit. Ian l'observait, l'expression triste et lointaine. Il avait plaqué la main sur sa blessure, comme pour arrêter le flot de sang. Ses doigts étaient rouges et gluants.

Laura se tourna précipitamment vers Wanda. « Que faites-vous, Mrs. Jurik ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Que s'est-il passé ici ?

— Je vous attendais. (D'un signe de la tête, Wanda désigna le lit.) Il est venu fouiner par là et il est tombé sur moi. »

Malade d'appréhension, Laura regarda Ian.

« Je voulais te voir… te parler », murmura-t-il d'une voix entrecoupée. Chaque mot le faisait grimacer. « La serrure a été forcée. J'ai eu peur. Je suis monté. Elle était là… elle a tiré sur moi… Désolé… »

Wanda approuva d'un mince sourire. « Je l'ai descendu. »

Le regard torturé d'Ian emplit Laura d'une indicible angoisse. Était-il gravement touché ? Se détournant avec effort, elle considéra, incrédule, la

mine satisfaite de Wanda. Reprends-toi, se dit-elle. Tâche de maîtriser la situation.

« Quelle mouche vous a piquée, Mrs. Jurik ? Allons, lâchez mon fils. C'est un accident, j'en suis sûre, mais mon… Ian a besoin d'un docteur. Tout de suite. Je vous en prie. »

Wanda secoua la tête. « Ce n'est pas un accident. Et nous allons tous rester là. Alors, où est Gary ?

— Gary ? Il est parti… Pourquoi… ?

— N'essayez pas de me berner, ma petite. Je connais vos plans. Et vous ne vous en tirerez pas comme ça. Vous ne l'emmènerez pas avec vous. Ça, non !

— L'emmener avec moi ? Mais enfin, de quoi… ? » Dans sa confusion, Laura se remémora soudain les paroles de Gary. *Tu risques d'avoir un coup de fil de ma mère*. Oh, mon Dieu, pensa-t-elle.

« Wanda… » Elle s'efforça de parler doucement, de réprimer la fureur qui montait en elle à la vue de Michael, immobilisé par sa poigne de fer, et à la pensée d'Ian qui perdait son sang derrière elle. « Tout ceci n'est qu'un malentendu. Je… je viens de discuter avec Gary. Il ne part pas avec moi. C'est ce qu'il vous a dit, mais ce n'est pas vrai. » Affolée, elle regarda Ian. Le sang commençait à sourdre de sa poitrine sur le couvre-lit trempé, formant une tache rose autour de lui. « S'il vous plaît, supplia-t-elle. Mon mari… (Sa voix s'étrangla sur ce mot.) Il a besoin d'aide. »

Mais le sort de l'homme qu'elle venait d'abattre n'intéressait guère Wanda. « Des mensonges, encore des mensonges. Vous ne m'aurez pas. Vous avez peut-être réussi à entortiller mon fils, naïf et innocent comme il l'est. Il ne connaît rien à la vie. Depuis qu'il est cloué dans ce fauteuil… Mais moi, si. »

Laura la fixa, désespérée. Elle voyait la peur dans les yeux de Michael, mais aussi autre chose : sa confiance en elle. Il comptait sur elle pour les tirer de là. Il fallait qu'elle trouve quelque chose.

« Écoutez, Wanda, Gary est déjà parti. Il est parti sans moi. Il vous a parlé de moi simplement parce que… » Elle s'interrompit, répugnant d'instinct à trahir une confidence. Mais la vue de Michael prisonnier, le bruit de la respiration saccadée d'Ian eurent vite raison de ses scrupules. « Gary est allé vivre avec un ami à Boston. Un homme, Wanda. Quelqu'un à qui il tient énormément. Il n'a pas voulu vous le dire de peur que vous ne compreniez pas. Il aime cet homme. Il a envie de… faire sa vie avec lui. Mais il n'a pas

eu le courage de vous l'annoncer. Pas encore. Je l'ai vu il y a à peine une heure. Il s'apprêtait à prendre la route. Il m'a promis de tout vous dire, une fois qu'il serait installé. »

Mais le regard de Wanda demeurait fixe, vitreux. « Je me demande bien quel est ce pouvoir que vous avez tous les deux sur lui. D'abord Jimmy Reed. Et maintenant, vous. Pourquoi chercher toujours à nous séparer ? Lui avez-vous jeté un sort ou quoi ? Ne pouvez-vous pas le laisser tranquille ? Il a failli se suicider à cause de vous. Il a acheté cette arme… (Elle agita étourdiment le pistolet avant de le braquer de nouveau sur Michael.)… tout ça, uniquement parce que vous vous étiez remariée. Il vous l'a dit, hein ? Mais vous vous en fichez, vous. Tout à coup, vous avez décidé de l'emmener avec vous. Et il a bondi sur l'occasion. Ce n'est qu'un pantin pour vous.

— C'est ridicule ! hurla Laura, hors d'elle. Arrêtez de rejeter la faute sur moi. Vous n'avez pas entendu un mot de ce que j'ai dit. Lâchez mon fils et donnez-moi cette arme, immédiatement. » Elle avança vers Wanda en brandissant le chandelier.

« Sûrement pas. » Menaçante, Wanda agrippa Michael plus fermement. Les muscles noueux de ses avant-bras saillaient sous les manches retroussées de son chemisier. « Vous ne serez pas plus forte que moi. J'ai l'habitude de porter des poids. Le poids de mon fils. Mon Gary.

— Je me moque de vos habitudes ! » Le chandelier, inutile, pendait dans la main de Laura. « Je veux sortir Michael d'ici.

— J'aurais dû le tuer tout de suite après l'accident… Rien ne serait alors arrivé. Pourquoi ai-je attendu tout ce temps ?

— Gary ? demanda Laura, consternée.

— *Gary* ? Pourquoi aurais-je tué mon propre enfant ? Il est toute ma vie. Ne soyez pas stupide. »

Soudain, Laura comprit. Dans un éclair d'horreur, suivi d'un torrent de regrets. Wanda parlait de Jimmy.

« Vous ? s'écria-t-elle. C'est vous qui avez fait ça ? Mais pourquoi ?

— Gary ne voulait pas me quitter, pleurnicha sa mère. Il a demandé cette bourse pour Boston uniquement sur l'insistance de Jimmy Reed. Il était totalement manipulé. Je connais mon fils. Il serait parti. Jimmy Reed le menait au doigt et à l'œil. C'est à cause de lui qu'il s'est retrouvé dans le fauteuil. Parce que Jimmy Reed l'a forcé à monter dans cette voiture. Il y avait du verglas. Je le lui avais dit. Mais Jimmy Reed a eu le dernier mot. Il a toujours cherché à me séparer de Gary. Il fallait que je réagisse. Une fois

Jimmy Reed éliminé, pensais-je, la malédiction cesserait avec lui. Mais pas du tout. Vous avez pris le relais. Pourquoi ne me laissez-vous pas mon fils ? se lamenta Wanda.

— Vous avez tué Jimmy », fit Laura lentement, essayant de l'assimiler.

Son cœur se serra à la pensée de son mari disparu, qui voulait simplement aider son ami. Puis elle songea à Ian, blessé, sur le lit, et manqua défaillir de honte et de remords. Il l'avait trouvée au moment où elle avait le plus besoin de lui. Il avait cru en elle, l'avait soutenue. Son seul crime était d'avoir effectué des recherches sur elle. Or, en échange, elle l'avait accusé du meurtre de Jimmy. Le visage en feu, elle eut envie de se jeter à ses pieds pour implorer son pardon. Non, jamais il ne lui pardonnerait. Sa conduite avait été inqualifiable. D'ailleurs, quelle importance maintenant ? Car à cause d'elle, de sa foi en elle, le voilà qui se vidait de son sang…

« Vous ne l'aurez pas, déclara Wanda. Je ne le permettrai pas… pas cette fois-ci. »

Laura contempla la femme qui retenait son fils prisonnier. Échevelée, ses yeux brûlaient d'une lueur de démence triomphante. C'était donc toi, pensa-t-elle. Toi, pauvre folle abusée et abusive. Tu nous as détruits. Tous. Et au nom de quoi ? Tu avais tout faux. Ce constat l'emplit de rage, mais aussi d'une curieuse sorte de paix. La paix de l'esprit. Assez douté. Il était temps de mettre fin à cette folie.

« Non, pas cette fois-ci », répéta-t-elle après Wanda.

52

Réfléchis, se dit Laura. Réfléchis. Mais il était difficile de rassembler ses esprits face à la femme aux yeux de reptile, armée d'un pistolet. Elle dut faire taire sa peur, oublier momentanément ce pistolet, prêt à cracher le feu à la tête de Michael. Oublier Ian, que la vie abandonnait peu à peu. Ses deux raisons de vivre étaient là, tout près d'elle, menacées de mort. Il fallait qu'elle trouve une solution. Il le fallait.

Ressaisis-toi. Pense à ce qu'elle veut. Promets-le-lui. C'est le seul moyen. Qu'elle s'imagine que tu as capitulé. Oui, c'est ça. Débrouille-toi pour la convaincre.

Elle prit une profonde inspiration. « D'accord, Wanda, dit-elle aussi doucement, aussi calmement qu'elle put. Vous avez probablement raison. J'ai été égoïste : je n'ai songé qu'à moi, et pas au bien-être de Gary.

— Il était temps de vous en apercevoir, répondit Wanda dans un soupir.

— L'homme de Boston, je l'ai inventé. Il n'existe pas.

— Évidemment ! Il faut avoir l'esprit tordu pour insinuer que mon fils a des tendances… enfin, c'est complètement ridicule. Gary n'est pas comme ça. C'est un gamin. Il tombe amoureux et après, il a des peines de cœur. Comme avec vous. Vous êtes prête à raconter n'importe quoi, hein ? Mais, franchement, je ne l'ai pas cru une minute. Pensez-vous qu'une mère n'est pas capable de déceler ces choses-là chez son fils ? Vous avez encore beaucoup à apprendre. Je le plains, celui-là, ajouta-t-elle en plantant le pistolet dans les cheveux de Michael, d'avoir une mère comme vous. »

Laura sentit l'étau de douleur se resserrer autour de sa tête, et elle dut s'enfoncer les ongles dans les paumes pour ne pas se jeter sur Wanda. Du calme, se dit-elle. Au moins, j'arrive à la faire parler.

« Expliquez-moi exactement ce que vous voulez, Wanda, et je le ferai volontiers… »

Sa voix se fit implorante malgré elle, éveillant instantanément la méfiance de Wanda. « Les promesses, ça ne mange pas de pain. Quant à les tenir… »

Ne supplie pas, pensa Laura. Elle n'en profite que trop. Trouve une idée.

« Très bien, déclara-t-elle avec une fermeté qu'elle était loin de ressentir. Je vous propose un marché. Gary et moi sommes convenus d'un lieu de rendez-vous. Il doit… il nous attend déjà là-bas, Michael et moi.

— Où ça ? » s'enquit Wanda avec curiosité.

C'est vrai, où ? se demanda Laura fébrilement. Elle secoua la tête. « Tant que vous garderez mon fils en otage, je ne vous dirai pas tout. »

D'un coup sec, Wanda tira Michael par le bras. « Si vous ne le faites pas, gronda-t-elle, je tuerai cet enfant sous vos yeux. »

Laura tenta de réprimer le tremblement qui s'était emparé d'elle. Elle avait l'impression de chercher à atteindre Michael en marchant sur une fine couche de glace. À chaque pas, elle entendait des craquements autour d'elle ; l'abîme la guettait au moindre faux mouvement.

Réfléchis. Réfléchis bien. Fais comme si c'était vrai. Et maintenant ?

« O.K., Wanda, écoutez-moi. Il n'y a qu'une façon de faire comprendre à Gary que c'est fini entre nous, qu'il n'a plus rien à attendre de moi. Il faut qu'il l'apprenne de ma bouche. Car si c'est vous qui le lui dites, il ne vous croira pas. Vous êtes sa mère, et les mères protègent toujours trop leurs enfants. De plus, il doit savoir que vous ne m'aimez pas. Non, la seule solution, c'est que je lui parle, moi. »

Wanda sourit, comme si le raisonnement de Laura l'amusait. « Non. La seule solution valable, c'est de vous supprimer. »

L'expression de Laura parut la réjouir. « Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous laisser la vie sauve ? Maintenant que vous êtes au courant, pour Jimmy Reed.

— Je ne dirai rien. Je vous le jure.

— Je n'ai que faire de votre parole. » Wanda regarda autour d'elle. « Je m'arrangerai pour que les soupçons se portent sur vous. Ou alors sur lui, marmonna-t-elle en désignant Ian avec son arme. J'abandonnerai le pistolet ici. Tout le monde croira à une grosse bagarre. C'est votre mari, non ? Ces choses-là, ça arrive tous les jours. »

La faiblesse qui guettait Laura céda brusquement la place à une farouche détermination. Oh non, pensa-t-elle. Tu es peut-être armée, mais tu ne gagneras pas. Je ne te laisserai pas faire.

« S'il ne me voit pas, Gary viendra me chercher. » Wanda poussa un soupir. « Sûrement. Il ne changera jamais.

— En général, la police soupçonne celui qui trouve le cadavre. Le saviez-

vous ? Je commence à bien connaître leurs méthodes. »

Wanda haussa les épaules et la regarda intensément. « Et alors ?

— C'est le pistolet de Gary », fit Laura froidement.

Fronçant les sourcils, Wanda considéra l'arme qu'elle tenait à la main comme si elle venait de lui jouer un mauvais tour.

« C'est donc lui qu'on accusera. Il sera emprisonné, exécuté peut-être. Ça vous avancera à quoi ?

— Taisez-vous. Jamais on ne pensera à lui. Il est en fauteuil roulant.

— Il est parfaitement capable de se servir d'une arme. Vous l'avez dit vous-même.

— Vous êtes un démon ! Vous vous fichez pas mal de ce qui peut lui arriver, hein ?

— Là, vous serez séparés pour de bon. Vous pourrez lui dire adieu à jamais, à votre fils. »

Le regard haineux de Wanda se teinta de confusion. Laura consulta sa montre. « Réfléchissez-y. Je suis en retard à notre rendez-vous. À mon avis, il ne va pas tarder. »

Paniquée, Wanda regarda autour d'elle. Soudain, son visage se fendit d'un large sourire. « Ça m'étonnerait.

— Quoi, qu'est-ce qui vous étonnerait ? C'est le suspect idéal. Vous avez vous-même déclaré à la police qu'il était amoureux de moi. Vous avez répété à qui voulait l'entendre qu'il était prêt à se tuer pour moi. Ils n'iront pas chercher un autre mobile, croyez-moi. »

Wanda secoua la tête. « Désolée, ma chère. C'était bien trouvé, mais les cadavres seront découverts à l'étage. Je vois mal mon fils accomplir une telle performance. »

Laura cilla, mais ne désarma pas. Le voilà, le talon d'Achille, pensa-t-elle. Pour convaincre cette femme, il fallait se montrer optimiste. Faire semblant de triompher. Attention, se dit-elle. Sois affirmative. Essaie d'y croire toi-même.

« Vous avez tort, Wanda. Ça n'aurait rien d'extraordinaire. Notre escalier est équipé d'un plateau élévateur. »

Wanda écarquilla les yeux. « Ce n'est pas vrai.

— Je vous assure que si. Vous avez bien vu les rampes que Jimmy avait installées pour Gary. »

Wanda réfléchissait fiévreusement. « Ces rampes, n'importe qui aurait pu les mettre là. » Puis, d'une voix raffermie : « Je n'ai rien vu de tel en

montant.

— Cette vieille maison possède un escalier de service. Il est plus large que celui-ci, et parfaitement droit. C’est pourquoi Jimmy a fait placer l’élévateur là-bas. Pour que Gary puisse circuler partout.

— Vous mentez !

— Ah oui ? Venez vérifier par vous-même. »

La voyant hésiter, Laura retint son souffle. Mais Wanda n’avait pas vraiment le choix. Elle ne pouvait mettre son plan à exécution s’il risquait de porter préjudice à Gary.

« Posez ce que vous avez dans la main. Jetez-le par terre. »

Laura se baissa avec précaution et déposa le chandelier à ses pieds.

« Poussez-le. »

Elle obtempéra. Le chandelier décrivit un arc de cercle et roula sous la coiffeuse.

« Allez, debout », dit Wanda à Michael. Il se releva péniblement. Son visage était maculé de larmes. Pour ne pas perdre ses moyens, Laura évita son regard effrayé. Wanda saisit Michael par le col de sa chemise. Laura jeta un coup d’œil en direction du lit.

Ian essaya de parler, mais n’y parvint pas. Il y avait maintenant du sang partout sur les draps.

Ne meurs pas, pensa-t-elle. Accroche-toi. Elle lut dans ses yeux les mots qu’il n’arrivait pas à dire. Ne meurs pas. Laisse-nous une deuxième chance.

Wanda les escorta, son fils et elle, dans le couloir. Le canon du pistolet oscillait quelque part au-dessus des oreilles de Michael.

« Où est-il, cet escalier de service ?

— Par ici. »

Laura n’était pas pressée. Elle n’avait qu’un seul espoir, une seule occasion d’agir, et elle ne pouvait se permettre de la rater. Une fois face à l’escalier, elle descendrait d’une marche au lieu de continuer et, profitant de l’effet de surprise, tâcherait d’empoigner Wanda par le bras. La réaction de Wanda ferait le reste. Elle n’avait pas d’autre solution. Car Wanda avait raison : il n’y avait pas d’escalier de service, pas de plateau élévateur, et pas d’autre issue.

« Dépêchez-vous, fit Wanda sur un ton revêche. Avancez. »

Arrivée sur le palier, Laura pria silencieusement. Elle s’apprêtait à passer à l’acte quand soudain Michael, qui avait les mains libres, arracha le chiffon de sa bouche et se mit à pleurer. « Non, maman. Il n’y a pas d’autre escalier

par là. Elle va s’en apercevoir. Et elle te tuera…

« Dites donc ! » s’écria Wanda. (Laura se figea.) « Pas d’autre escalier ? » demanda-t-elle en poussant Michael avec son arme.

Laura se retourna, désemparée. Michael sanglotait à présent. « S’il vous plaît… ne nous tuez pas. Maman ne voulait pas mentir. »

Wanda dévisagea Laura, qui soutint son regard avec défi. « Gentil garçon. Il faut toujours dire la vérité. Tais-toi maintenant. »

Mais, rouge comme une tomate, il hurla de plus belle. « Ne touchez pas à ma maman ! » Ses cris résonnaient aux oreilles de Laura, se répercutaient dans la cage d’escalier. Wanda le secoua brutalement pour essayer de le faire taire.

Soudain, derrière elle, Laura distingua une ombre dans l’encadrement de la porte. Bouche bée, elle se rendit compte que c’était Ian : titubant, une main écarlate sur l’abdomen, il se propulsa vers eux en s’aidant de l’autre main.

« Oh ! non, souffla-t-elle. Ian, non ! »

Wanda gifla l’enfant qui s’époumonait et regarda Laura en plissant les yeux. « Ne me faites pas rire, dit-elle sans se retourner. Vous me croyez tombée de la dernière pluie ? Ne pouvez-vous pas empêcher ce gosse de brailler ? »

Clouée au sol, Laura secoua la tête. Comment pensait-il leur venir en aide ? se demanda-t-elle en voyant Ian chanceler. Il tenait à peine debout. Son effort héroïque lui déchira le cœur.

« Cessez donc votre comédie ! Trompez-moi une fois, honte à vous, psalmodia Wanda avec aigreur. Trompez-moi deux fois, honte à moi. »

Au même moment, Ian, qui s’était traîné suffisamment près pour se cramponner à la balustrade, posa une main rouge et collante sur son avant-bras. Baissant les yeux, Wanda poussa un cri. La vue de cette main ensanglantée sur son bras la surprit à tel point qu’elle écarta son arme de la tête de Michael.

Laura n’hésita pas une seconde. Tandis qu’Ian s’effondrait dans le couloir, elle descendit d’une marche, pivota et attrapa Wanda par le bras qui tenait le pistolet. Elle tira de toutes ses forces, pour la culbuter par-dessus la balustrade.

Wanda vacilla un instant, cherchant à recouvrer son équilibre. Mais le geste de Laura avait été rapide et inattendu. Avec un hurlement de terreur, elle bascula dans le vide et tomba.

Plaquée contre le mur, Laura la vit se cogner à la rampe tournante avant

d’atterrir au rez-de-chaussée. Lorsqu’elle heurta le parquet, il y eut une déflagration assourdissante. Le coup était parti quand l’arme avait rebondi sur le sol.

« Maman ! » cria Michael. Laura se tourna vers lui, puis regarda la femme recroquevillée au pied de l’escalier. Elle s’attendait presque à la voir se lever, mais déjà, une flaque sombre s’était formée sous le corps de Wanda.

« Tout va bien, maman ? sanglota Michael.

— Tout va bien. » Elle se précipita vers lui et le serra dans ses bras, couvrant de baisers son oreille, ses cheveux, sa joue humide. « Ça va, mon bébé ? »

L’enfant acquiesça bravement de la tête, mais son petit corps était secoué de sanglots.

« Et Ian ? Elle l’a tué…

— Non, chuchota Laura d’une voix rauque. Non. » Elle sut cependant que, tout comme elle, il était en train de revivre le vieux cauchemar. « Attends-moi là. »

Elle le planta devant la porte la plus proche – celle de son bureau –, se rua sur le téléphone, composa le numéro du service des ambulances et balbutia son adresse en implorant du secours. Puis elle raccrocha et ressortit en courant.

Il y avait du sang partout, sur les murs, sur le chemin de couloir oriental, sur les balustres. Ian avait les yeux fermés. Ses paupières étaient d’une pâleur de cire. « Ian », murmura-t-elle. S’agenouillant à côté de lui, elle glissa un bras sous son cou et lui souleva doucement la tête. Ses paupières frémirent, et il la regarda. « Les secours arrivent. Il faut t’accrocher. »

Il la scruta comme à travers le brouillard, et son cœur se serra d’appréhension. « Ne meurs pas. S’il te plaît, ne meurs pas. Ils seront là d’une minute à l’autre. Il faut que tu tiennes encore un peu. Je te demande pardon pour tout. Je n’aurais jamais dû douter de toi. Je t’en prie, reste. Reste avec moi, et nous repartirons de zéro. J’ai besoin de toi. Accroche-toi, s’il te plaît. Pour moi. » Elle s’empara de sa main gluante de sang et la caressa. Au loin, on entendait déjà hurler les sirènes.

« Ça y est. Ils arrivent.

— Maman, je peux venir ? hoqueta Michael. Je n’ai pas peur. »

Elle contempla le fouillis sanglant qui entourait Ian. Michael l’avait déjà vu. À quoi bon chercher à lui cacher ce qu’il savait déjà ?

« S’il te plaît, maman !

— Oui, viens. »

Il accourut et se blottit entre elle et Ian. Les yeux agrandis, il dévisagea l'homme qui gisait sur le plancher.

« Ne meurs pas, Ian », dit-il sérieusement.

Lentement, Ian s'humecta les lèvres, et son regard se posa sur Michael. Il ouvrit la bouche, et un murmure à peine perceptible en sortit. « Je ne mourrai pas. Promis.

— Tu n'as pas intérêt ! » Lui étreignant la main, Laura déposa un baiser sur son front. Et le sentit qui lui rendait la pression de ses doigts.

La porte d'entrée s'ouvrit à la volée. Elle entendit la police et l'équipe de secours faire irruption dans la maison, se disperser bruyamment, courir dans l'escalier. Anxieusement, elle étudia son visage. Sa bouche était tordue de douleur, mais son regard était serein, joyeux presque. Et elle se reprit à espérer. Il avait l'air d'attendre ses sauveteurs bien à l'abri. Comme un homme lové entre les ailes de son ange gardien.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement mes spécialistes : Jack Sayre, qui a réussi à me faire quitter le plancher des vaches ; Ted Housel, premier substitut du procureur du comté de Cape May ; le sergent Ray Lewis et ses collègues du palais de justice de Cape May ; et surtout l'Honorable Carmen Alvarez qui a patiemment, méticuleusement, répondu à toutes mes questions et m'a entrouvert les coulisses de la justice.

Toute déformation en matière de faits ou de procédure, que ce soit dans le domaine juridique ou nautique ne peut être imputée qu'à moi-même.

*** *Fin* ***

PATRICIA MACDONALD

UNE FEMME SOUS SURVEILLANCE

thriller

Un mari qu'elle aime, un enfant, une vie paisible dans une petite ville américaine… Rien ne manque à Laura, jusqu'au jour où l'irruption d'un tueur bouleverse tout. Alors, la calomnie et la haine se déchaînent. Laura, héritière d'une grosse fortune, est soupçonnée d'être la commanditaire du meurtre de son mari.
Séparée de son fils, incarcérée, elle entreprendra ensuite de refaire sa vie avec Ian. Mais ce nouvel amour aura encore un long chemin à parcourir avant de dissiper les soupçons injustes et de faire surgir la vérité…
Patricia MacDonald confirme ici avec éclat sa place dans le thriller psychologique : au premier rang.

Couverture :
© Getty images.

texte intégral

31 / 7005 / 7
6,00 € Prix France TTC

ISBN : 978-2-553-17005

www.livredepoche.com